

Cahiers

5/1993

d'études

hongroises

*Traduire du hongrois, traduire en
hongrois*

*Relations culturelles
franco-hongroises au XIXème siècle*

Autour de l'Histoire de la Transylvanie

Cahiers d'études hongroises
5/1993

Revue publiée par
le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises
et l'Institut Hongrois de Paris

DIRECTION:
Jean Perrot / Árpád Vigh

CONSEIL SCIENTIFIQUE:
József Herman, Béla Köpeczi, Jean-Luc Moreau,
Violette Rey, Xavier Richet, János Szávai

REDACTION:
Rédacteur en chef, György Tverdota.
Comité de rédaction: Sándor Csernus,
Károly Ginter, Paul Gradvohl, Erzsébet Hanus,
Judit Karafiáth, Miklós Magyar, Martine Mathieu,
Chantal Philippe, Michel Prigent, Monique Raynaud,
Olga Szalay, Tamás Szende, Henri Toulouse.

ADRESSE DE LA RÉDACTION:
Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises
1, rue Censier
75005 PARIS
Tél. (1) 45 87 41 83
Fax : 43 37 10 01





Cahiers

d'études

hongroises

*Traduire du hongrois, traduire en
hongrois*

*Relations culturelles
franco-hongroises au XIXème siècle*

Autour de l'Histoire de la Transylvanie

*Sorbonne Nouvelle
Paris III – CIEH*

*Balassi
Kiadó*

*Institut
Hongrois*

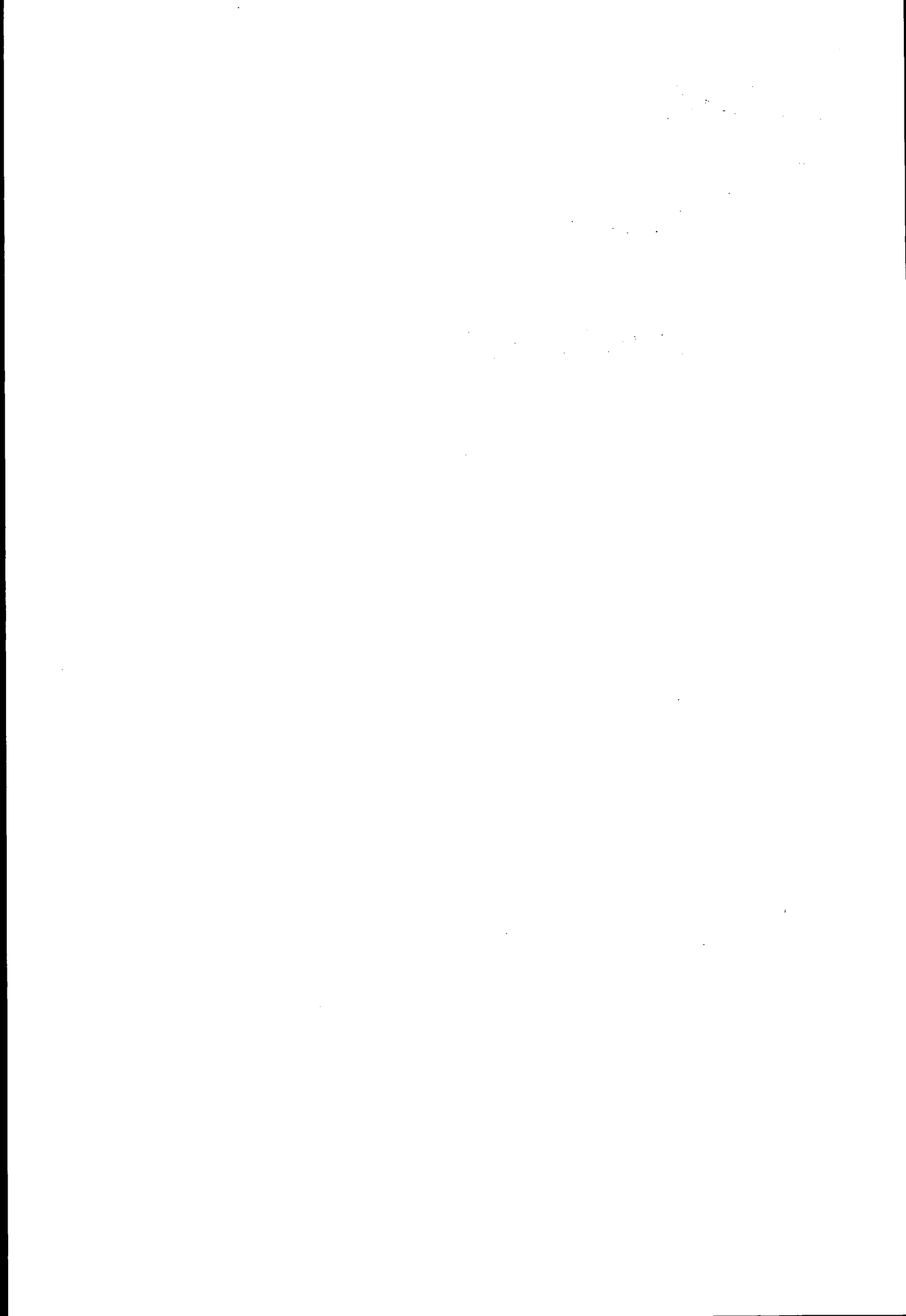


TABLE DES MATIERES

Traduire du hongrois, traduire en hongrois

Tamás SZENDE: Introduction	9
Sándor ALBERT: Correspondance lexicale et équivalence textuelle	13
Charles ZAREMBA: Les problèmes linguistiques de la traduction littéraire	25
Margit VÁGÁSI: Approche linguistique de la traduction	35
Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN: De quelques formes "dupliquées" en hongrois contemporain	45
Georges KASSAI, Gilles BELLAMY: Traduction et eurythmie	63
Tamás SZENDE: Traduction et lexicographie bilingue	73
André KARÁTSON: Albert Gyergyai - Hier et aujourd'hui	91
Judit KARAFIÁTH: Gyergyai et la littérature française du XXème siècle	99

Relations culturelles franco-hongroises au XIXème siècle

Erzsébet HANUS: Le premier article en français sur la littérature hongroise	111
János KOROMPAY: Les antécédents de la première traduction de Baudelaire	121
Henri TOULOUZE: Un événement parisien en 1883: la grande délégation hongroise	145
Catherine HOREL: Les fêtes du Millénaire de la Hongrie vues par la France	155

Points de vue

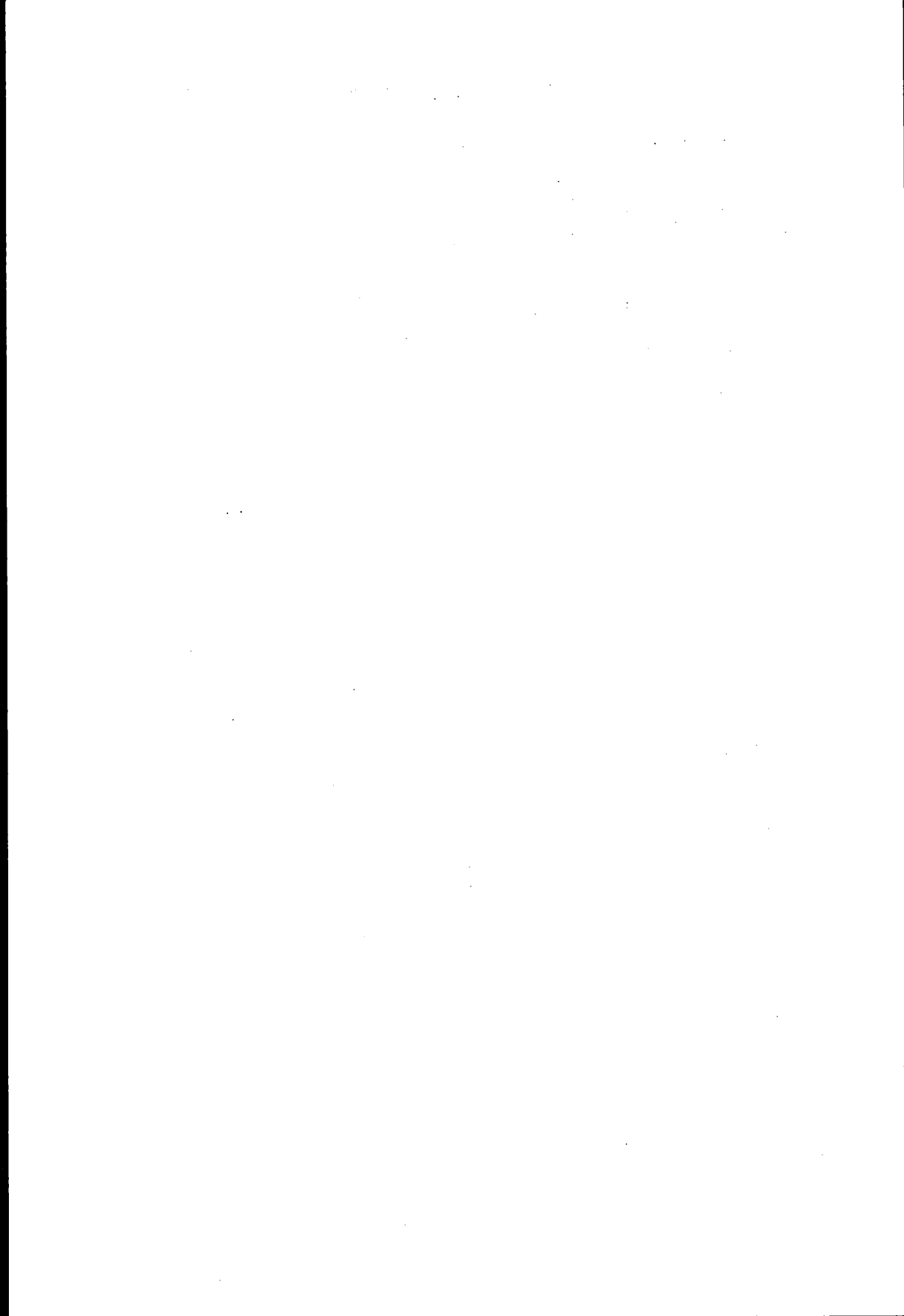
Dossier: Autour de l'Histoire de la Transylvanie

Paul GRADVOHL: Présentation	179
Daniel TOLLET: Compte rendu de l' <i>Histoire de la Transylvanie</i>	181
Béla KÖPECZI: Les débats suscités en France autour de l' <i>Histoire de la Transylvanie</i>	191
Paul GRADVOHL: Les échos roumains de l' <i>Histoire de la Transylvanie</i> à Paris et l'attitude des historiens français	203
Kálmán BENDA: Le Collège de Nagyenyed, à travers l'exemple de Sándor Kőrösi Csoma	205

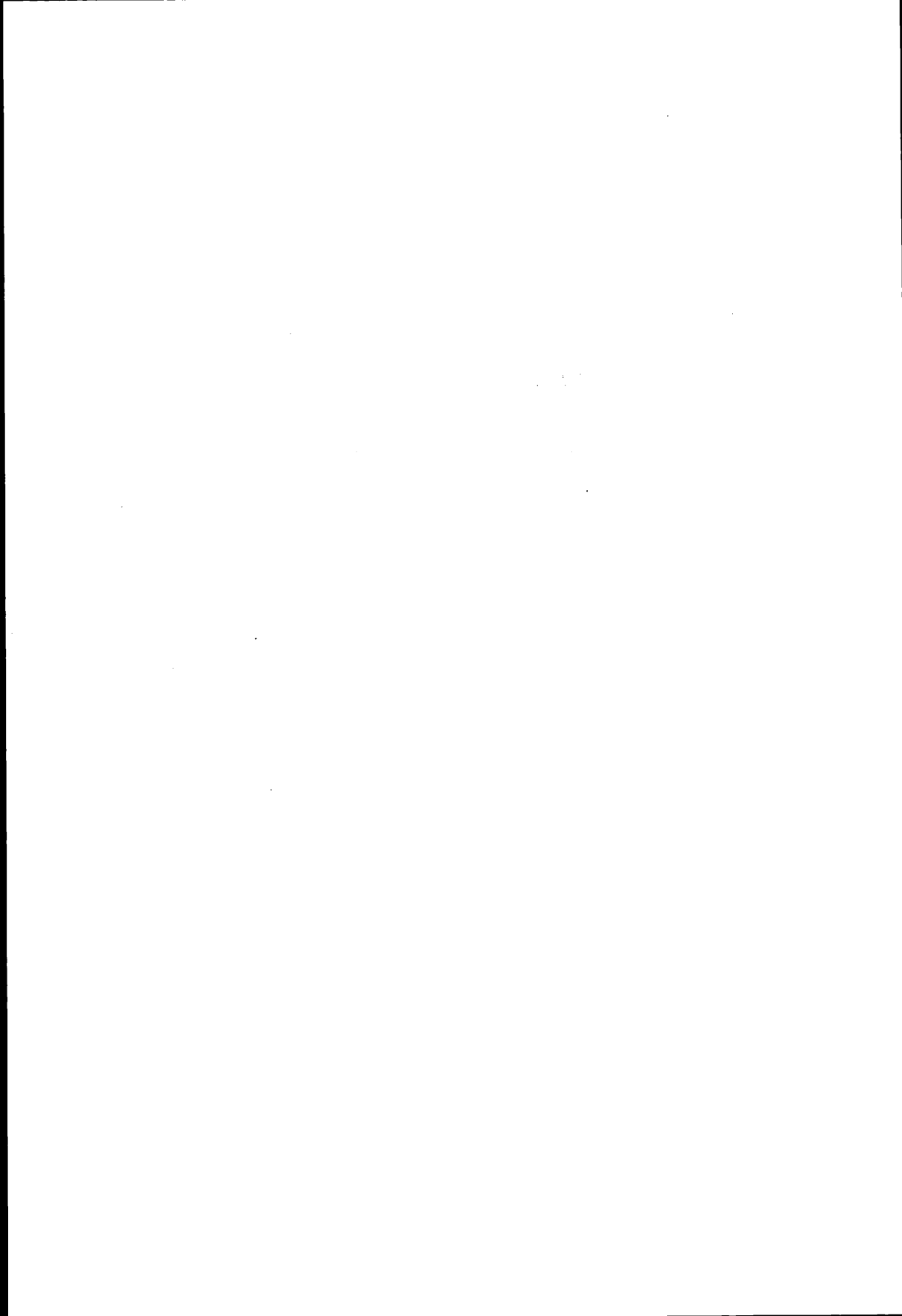
Varia

Miklós SZABÓ: Boiens et Héduens (Les Celtes de Pannonie et la Gaule)	213
Christian RINAUDO et Sandra RYVLIN: L'immigration hongroise en France: quelques caractéristiques sociologiques	229

Chroniques	237
Comptes rendus	251
Documents	293
Atelier de traduction	299
Résumés	309



**Traduire du hongrois,
traduire en hongrois**



Introduction

Pourquoi consacrer cette partie thématique à la traduction?

Tout d'abord parce que le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises et l'Institut Hongrois de Paris souhaiteraient témoigner de leur attachement à la cause de la traduction comme moyen privilégié, tant pour favoriser les échanges culturels que pour soutenir les projets de recherches entre la France et la Hongrie.

Par ailleurs, il est presque inutile de dire aujourd'hui, à l'approche de l'an 2000 et à l'heure où se forge une nouvelle entité européenne, que la traduction joue un rôle primordial dans la transmission des écrits et des paroles exprimés en langues d'origine et de diffusion différentes. L'activité traduisante se situe ainsi au cœur de la réflexion sur les langues et civilisations qui nous préoccupent (Journées lexicographiques, décembre 1991, CIEH, Paris; Journée d'étude sur l'intraduisible, octobre 1992, Institut Hongrois, Paris; Colloque Attila József – où une séance complète sera consacrée au problème de la traduction en langue française de ses poésies – prévu pour novembre 1993, CIEH, Paris; Colloque sur le dialogue des cultures prévu pour l'automne 1994, CIEF – Institut d'Etudes Littéraires, Budapest; Colloque international de linguistique hongroise, hiver 1995, CIEH, Paris; etc.)

De même, la comparaison de textes traduits du hongrois en français ou inversement met à jour des phénomènes qui concernent le langage en général. La non-équivalence, sujet incontournable pour les théoriciens de la traduction, est due en partie à des choix subjectifs, mais aussi à des traits morpho-syntaxiques et discursifs inhérents à toute langue naturelle. Des régularités, principes et contraintes complexes qui gouvernent l'activité traduisante sont à mettre en évidence. Nous estimons que celle-ci doit être envisagée dans toute sa complexité afin d'en établir les limites et de discerner ce qui a une portée commune dépassant le cadre restreint du domaine hongrois-français.

Dans cette perspective et désireux d'élucider le plus de facettes possibles de cette problématique complexe, nous avons trouvé opportun de rassembler ici des contributions reflétant les travaux de linguistes hongrois et français, chacune abordant la question avec ses propres outils conceptuels et selon l'angle qui lui convient.

L'article de *Sándor Albert* a pour but de démontrer que les dictionnaires bilingues ne fournissent que des correspondances formelles sur le plan de la langue, alors que le traducteur est obligé d'établir des équivalences textuelles sur le plan du discours. Son hypothèse est confirmée par l'analyse comparative du traitement d'un seul verbe hongrois (*bánt*) dans le dictionnaire et dans le discours. L'auteur aboutit à la conclusion que la tâche du traducteur consiste à essayer de transformer les significations lexicales données par le dictionnaire en un sens global. Pour arriver, il doit recourir à des procédés extrêmement subtils et complexes où s'entremêlent des phénomènes mentaux, psycholinguistiques et autres, peu étudiés jusqu'ici par les théoriciens de la traduction.

Charles Zaremba, lui-même traducteur et cotraducteur de plusieurs œuvres littéraires hongroises (dont de romans d'Antal Szerb, publications que présente E. Cottier dans la rubrique 'Comptes rendus' de ce même numéro), se demande à quoi bon écrire sur la traduction, alors que les techniques sont inexistantes ou, pire encore, fausses... Est-ce "pour dire que la traduction est une pratique, et que le discours du traducteur sur son activité oscille entre l'orgueil et la vanité?" – "Oui, sans doute" – répond-il. Néanmoins, son analyse fait apparaître des problèmes de traduction micro-, macro- et extralinguistiques qui "donnent souvent des migraines aux traducteurs". Il n'a pas tort de dire qu'une des principales difficultés qu'on rencontre lors du passage de hongrois en français est liée aux possibilités morpho-lexicologiques presque infinies du hongrois (en raison notamment des divers mécanismes de création de mots), alors que le français apparaît comme un idiome beaucoup plus rigide, presque "fini".

Quelle est l'importance des connaissances linguistiques dans l'activité traduisante? Que faire lorsqu'on constate la présence d'une catégorie grammaticale dans une langue? C'est à ces questions fondamentales que tente de répondre *Margit Vágási*. Afin d'éclairer le

problème de l'équivalence sémantique et formelle des signes linguistiques du français et du hongrois, elle propose une analyse du fonctionnement des articles du hongrois et du français, catégorie grammaticale que connaissent les deux langues, bien qu'originaires de deux familles linguistiques différentes. Il ne s'agit pas d'embrasser la totalité des deux systèmes: l'auteur se contente de déceler une éventuelle analogie entre l'article partitif (*du pain*) en français et l'article zéro en hongrois (*kenyeret*).

L'article que propose *Elisabeth Cottier-Fábián* est centré sur l'étude des formes dupliquées du type *olykor-olykor, néha-néha*. Ce procédé, extraordinairement productif en hongrois, consiste en la répétition pure et simple d'un élément lexical, avec comme marque de lien la présence graphique d'un trait d'union. L'auteur a délibérément restreint son analyse contrastive à des formes composées d'éléments adverbiaux où la détermination introduite porte sur un terme de l'énoncé à valeur prédicative. Au cours de cette observation, le passage par une langue "autre" – en l'occurrence, le français – a une double fonction: d'une part, la construction d'un nouveau texte cohérent; d'autre part, le recours à cette "autre langue" comme outil, précieux de gloses métalinguistiques. L'étude permet de démontrer le caractère "non-neutre" et nettement appréciatif des formes dupliquées. Traducteurs! Surtout évitez les solutions qui gommeraient cette appréciation marquée (quantitative ou qualitative) du sujet parlant!

Le lexicographe bilingue doit être conscient que sa pratique est un genre de traduction qui possède une originalité et constitue une opération sui generis. C'est dans cette perspective que se place la contribution de *Tamás Szende*. A partir de sa propre expérience de lexicographe, l'auteur tente de réunir ici des éléments de réflexion dans l'intention de parvenir à un idéal de médiation. Le problème pour lui n'est pas de savoir s'il est possible de traduire le lexique d'une langue ou non, mais plutôt: qu'entendons-nous par "traduire le lexique" dans le cadre d'un dictionnaire bilingue? Réaliser un dictionnaire bilingue, c'est l'art du juste milieu, ne dire ni trop, ni trop peu. Ce qu'on propose, c'est un autre mot, contextualisé ou non, qui tâche de restituer pleinement l'original. En conséquence: les traductions du lexicographe

ne doivent pas être présentées comme des parangons de perfection, mais comme des versions fonctionnelles adéquates.

Dans leur article, les traducteurs *Georges Kassai* et *Gilles Bellamy* (au sujet de leur dernière traduction commune, voir également la rubrique 'Comptes rendus' de notre numéro) se penchent sur le problème de l'eurythmie dans la traduction du hongrois en français. S'appuyant sur la distinction que faisait Charles Bally entre rythme oxyton et rythme baryton, les auteurs étudient les exigences consécutives au principe de l'organisation par masses croissantes. Il leur semble que, sémantiques ou simplement "musicaux" et eurythmiques, certains accents absents dans la phrase française, peuvent être compensés lors de la traduction par l'augmentation du volume des séquences et que le verbe périphrastique constitue sans doute l'un des moyens permettant de parvenir à ce but.

Afin de rendre hommage à Albert Gyergyai, nous reproduisons, en guise de conclusion, les interventions d' *André Karátson* et de *Judit Karafiáth* prononcées au cours d'un colloque, qui s'est tenu au mois de mai 1993 à Budapest, et qui était entièrement consacré à la mémoire de ce grand traducteur.

En réunissant ces contributions, nous espérons mettre en lumière la fonction essentielle des traducteurs, l'importance que représente l'apport théorique des chercheurs et le rôle central qui leur revient dans la transmission des richesses linguistiques et culturelles.

**Correspondance lexicale et
équivalence textuelle
(analyse comparative d'un verbe dans le dictionnaire
et dans le discours)**

Introduction

Le but principal de cet article consiste à démontrer que les dictionnaires (bilingues) ne fournissent que des correspondances formelles (lexicales) sur le plan de la *langue*, alors que le traducteur est obligé d'établir des équivalences textuelles sur le plan du *discours*. Cette hypothèse sera étayée par l'analyse comparative du traitement d'*un seul verbe* hongrois dans le dictionnaire et dans le discours: le sort du verbe "bántani" sera examiné dans les 11 traductions françaises du poème "Egy gondolat bánt engemet" du poète hongrois Sándor Petőfi.

1. Bref aperçu théorique et méthodologique

1.1 Avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous paraît utile de traiter brièvement quelques questions *générales* concernant la traduction. Certes, il ne s'agit point de vouloir esquisser ici les contours de notre propre conception de la traduction, ni de vouloir tracer les lignes d'une théorie de la traduction "unifiée et cohérente" (d'autant moins qu'elle n'existe pour le moment que dans les rêves des théoriciens)¹, ni même d'essayer de décrire les conditions nécessaires à l'élaboration d'une telle théorie de la traduction. Nos ambitions seront moindres.

1.2 Nous ignorons si la théorie de la traduction doit être ou non considérée comme un domaine autonome, distinct et bien délimité des "sciences humaines". Nous ne le pensons pas, mais la question elle-même n'est pas très importante. Pour nous, la traduction est "un des

¹ Cf. le chapitre 8 ("L'absence d'une théorie unique") du livre de Robert Larose (1989) qui donne un aperçu général de cette problématique ; et aussi: "... malgré le nombre toujours croissant de publications (...), la théorie générale de la traduction est fort attendue aujourd'hui encore" (Touy, 1980: 7)

types possibles de performance interlinguale" (Toury, 1980: 23). Dans une première approche globale, la traduction peut être considérée comme une *activité* langagière extrêmement complexe, ayant, bien évidemment, un certain nombre de composants extralinguistiques herméneutiques, non-formalisables, insaisissables pour le théoricien (et pour le traducteur lui-même). La traduction étant donc essentiellement une activité, sa théorie, la traductologie "... reste une praxéologie (*Handlungswissenschaft*) qui se mesure moins à des critères épistémologiques *a priori* de "scientificité" qu'au résultat terminal et *a posteriori* de ces *produits* qu'on appelle des traductions, les textes-cible." (Ladmiral, 1979: 189-190).

1.3 Cette approche "praxéologiste" de la traduction implique déjà *la méthode* employée dans notre argumentation. Cette méthode consiste à prendre pour point de départ non pas une théorie quelconque, mais des *problèmes* concrets de traduction qui, après avoir été soumis à une analyse minutieuse et approfondie, peuvent être élargis afin de rendre possible la formulation de *théorèmes* de traduction plus généraux qui dépassent considérablement le cadre des exemples concrets soumis à l'analyse.²

1.4 Tout traducteur cherche à établir une équivalence entre le texte-source et le texte-cible; en effet, la conception normative (à base linguistique et sémiologique) de la traduction a prescrit pour le traducteur d'établir l'équivalence, en en décrivant (au moyen d'une terminologie parfois effrayante) les différents types, classes et sous-classes, sans pourtant dire un mot des *moyens* par lesquels, dans la pratique, le traducteur pourrait les réaliser avec succès. Les conséquences de cette approche normative de la traduction ne sont que trop connues.³ Aussi la théorie de la traduction ne doit-elle pas exclure

² Cette méthode, généralement appliquée par les représentants de la "traductologie" moderne (à base herméneutique), est appelée aussi *théorie de l'application; réflexion pratique/pratique réflexive*, ou aussi *théorisation* (cf. le terme correspondant anglais qui serait *reasoning*).

³ L'attitude anti-théoriste régnant parmi les traducteurs-praticiens peut être considérée comme "le fruit" du malentendu auquel prête, chez les praticiens, la notion de *théorie* : "elle est comprise comme une abstraction, au sens péjoratif et vulgaire, sans rapport avec les réalités, et en même temps normative" (Ladmiral - Meschonnic, 1981: 5).

de ses analyses la personnalité (et tous les facteurs "humains") du traducteur, même si elle doit ainsi renoncer à vouloir atteindre, "réaliser" une exactitude "scientifique" qui est d'ailleurs absolument illusoire. En effet, l'équivalence n'est pas une catégorie fixe, figée, donnée à l'avance (par qui d'ailleurs?) que le traducteur doit atteindre, accomplir ou approcher le mieux possible lors de l'opération traduisante, mais une catégorie fonctionnelle et référentielle, une relation *hic et nunc*, entièrement confiée au traducteur dont l'effort vise à *mettre en équivalence* le texte-source et le texte-cible. Il s'ensuit que l'équivalence se manifeste d'une manière tout à fait différente du point de vue du *traducteur* (qui est, pour ainsi dire, "obligé de faire" une équivalence), du *lecteur/récepteur* (qui, ne connaissant pas le texte-source, est entièrement "à la merci" des solutions du traducteur et donc contraint à considérer le texte produit par le traducteur comme *eo ipso* équivalent au texte-source), et du *théoricien/sémioticien/esthète/critique littéraire/spécialiste*, etc... (qui fait prévaloir une série de considérations pour la plupart subjectives pour juger de la présence "totale", partielle ou de l'absence d'équivalence entre les deux textes, en les soumettant à ses propres normes).⁴

1.5 Pour conclure ce bref préalable théorique et méthodologique, nous rappelons que l'opposition saussurienne *langue/parole* (qui est une opposition d'ordre purement théorique) réapparaît en théorie de la traduction sous forme de *langue/discours*, la première étant représentée par le dictionnaire, le deuxième par un texte concret. Comme nous allons le démontrer, le dictionnaire (étant nécessairement un produit "artificiel") ne peut fournir que des correspondances formelles ou lexicales (sur le plan de la *langue*) au traducteur qui doit, lui créer une équivalence sur le plan du *discours*; pour l'établir, il n'utilisera pas nécessairement ou automatiquement une de ces correspondances formelles données par le dictionnaire, mais pourra également recourir à d'autres moyens pour établir une équivalence textuelle.

⁴ Bien évidemment, la situation du traducteur-théoricien est celle qui est la plus délicate. Même si, en tant que spécialiste, il connaît bien (supposons-le) *tous* les types d'équivalences possibles pour le texte (portion de texte) à traduire, il *sait* bien, en tant que traducteur, qu'il lui sera absolument impossible de réaliser l'équivalence *totale* entre le texte-source et le texte-cible : il sera donc obligé de renoncer à certains types d'équivalence (qui seraient d'ailleurs également possibles) afin de pouvoir en réaliser d'autres ou un seul.

2. Analyse comparative du sort d'un verbe dans le dictionnaire et dans le discours

2.1 Pour illustrer ce qui a été dit jusqu'ici, nous allons énumérer, par ordre chronologique – qui ne revêt aucune importance de notre point de vue – les 11 traductions françaises de deux vers liminaires du célèbre poème de Sándor Petőfi: *Egy gondolat bánt engemet*.

Voici l'original hongrois:

"Egy gondolat *bánt* engemet:

Ágyban, párnák közt halni meg!" (1846)

Voilà les 11 traductions françaises de ces deux vers (les références bibliographiques sont données en fin d'article):

- a) "Une seule pensée m'est *importune*;
c'est de mourir un jour sur le mol oreiller..."
- b) "Une idée me *tourmente*,
Mourir au lit des coussins"
- c) "Une tenace idée *obsède* mon esprit:
Sur l'oreiller mourir, étendu dans un lit..."
- d) "Une seule pensée me *tourmente*. C'est: de
Mourir sur un lit entre coussins;"
- e) "Une seule pensée me *tourmente*: la pensée de mourir
dans mon lit, sur des coussins, ..."
- f) "Une pensée me *tourmente*...
Mourir dans un lit bien chaud, de mort lente, ..."
- g) "Une pensée me *ronge*
Mourir au lit, sur des coussins!"
- h) "Une pensée sans cesse me *tourmente*
Mourir sur les coussins d'un lit!"
- i) "Une pensée me *tourmente*
Mourir dans mon lit sur des coussins!"
- j) "Une pensée me *tourmente* sans cesse:
Mourir au lit, sur le mol oreiller!"
- k) "Une pensée qui me *tracasse*:
Mourir où des coussins s'entassent!"

2.2 Comme on peut le constater, les différents traducteurs de ce poème traduisent le verbe *bánt* par les équivalents français suivants: *importuner* (1 fois), *tourmenter* (7 fois), *obséder* (1 fois), *ronger* (1 fois), *tracasser* (1 fois). Tout de même, il vaut la peine d'examiner les acceptions données par les dictionnaires hongrois-français pour le même verbe:

Eckhardt S.: *Magyar-francia szótár*, I. kötet, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1984, 134. oldal:

bánt [~ottam, ~ott, ~son] 1. (testileg) faire mal à q; toucher à q; maltraiter; *ne ~sd!* n'y touche pas! *ne ~sd azt a gyereket!* ne touche pas à cet enfant! *senki sem ~ on ne te fait pas de mal*; *nem ~ottam egy szóval sem* je ne lui ai jamais dit pis que son nom; *nem jó őt ~ani* il ne faut pas lui marcher sur le pied; 2. (vmi) bless; incommoder; *~ a füst* je suis incommodé par la fumée; *nem ~ja a dohányfüst?* la fumée ne vous incommode pas? *ez ~ja a szemet* cela fait mal aux yeux; cela blesse v offense la vue; (*ami ízléstelen*) cela choque; cela détone; cela fait tache; *~ja a fülét* cela lui écorche les oreilles; 3. *nem ~ja a szokásokat, törvényeket* il respecte les coutumes; les lois; il ne touche pas aux coutumes, aux lois; 4. (érzelmileg) offenser; offusquer; vexer; affecter; chagriner; mortifier; désobliger;

A. Sauvageot: *Magyar-francia nagy kézisztár*. Dante Könyvkiadó, Budapest, 1937, 70. oldal:

bánt [-ani, -ott; bántson, bántsd, bántsd] 1. faire mal, faire du mal, bless, incommoder; *~ vkit* faire du mal à qqn; *láttam, hogy ~otta* j'ai vu qu'il lui a fait du mal. 2. peiner; *nagyon ~ a dolog* l'affaire me peine beaucoup; *~ja, hogy elmulasztotta* cela le peine de l'avoir manqué. 3. *~ vmit* toucher à qqchose; *ne ~sd a másét* ne touche pas à ce qui appartient à autrui; *ne ~sd!* laisse-le tranquille, (*fam*) ne l'embête pas. 4. offenser, bless; *a napfény ~ja a szemét* la lumière du jour blesse, incommode, gêne ses yeux; *mi ~ ?* qu'est-ce que tu as, qu'as-tu?, qu'est-ce qui te gêne?

peiner; avoir prise sur q;
contrarier; gêner; taquiner biz;
faire une méchanceté v des
méchancetés à q; (*állandóan*)
hanter; *mi ~?* qu'as-tu? quelle
mouche te pique? *az ~ engem*
cela m'afflige; *helyzete végtelenül*
bánt votre situation me peine
extrêmement; *de ami még jobban*
~, az az hogy mais ce qui m'est
encore plus sensible, c'est que;
mais ce qui m'ennuie encore plus
c'est que; *~ja vmi* s'affecter de qc;
vmi ~ja il n'est pas dans son
assiette; *magát ~ja vmi* vous avez
du chagrin; *minden ~ja* tout
l'offusque; *ez még most is ~ja*
cela lui est demeuré sur le coeur;
egy gondolat ~ja avoir l'esprit
frappé d'une idée; *ki ~ott?* qui
t'a fait du mal? *nagyon ~, hogy*
je suis très peiné que (subj); *~,*
hogy ilyen állapotban látom je
souffre de le voir ainsi; *~ja, hogy*
il a de la peine à (inf); *ez nem ~ja*
cela ne lui fait rien; *nem ~ják a*
gondok être exempt(e) de souci.

L'absence totale de coïncidence est plus que frappante.⁵ C'est comme s'il existait deux verbes hongrois *bántani*: un dans les dictionnaires et l'autre dans les traductions du poème. Les équivalents

⁵ Cette absence de coïncidence peut s'expliquer par le fait que les premières traductions françaises de ce poème de Sándor Petőfi ont été faites à partir d'un texte-source allemand (étant, bien évidemment, lui aussi une traduction); un certain nombre de "solutions" françaises peuvent donc être dues au mot allemand *Angstgedanke*.

français semblent relever de ces deux critères distincts: celui du dictionnaire ou celui du poème traduit. Pour les résumer:

Equivalents français du verbe " <i>bánt</i> "		
dans le dictionnaire		dans le poème traduit
faire mal	affecter	
toucher	chagriner	importuner
maltraiter	mortifier	tourmenter
blessar	désobliger	ronger
incommoder	peiner	obséder
choquer	contrarier	tracasser
offenser	gêner	
offusquer	taquiner	
vexer	etc...	

2.3 Pour compliquer davantage l'affaire, nous reportons ci-dessous les acceptions hongroises figurant dans le dictionnaire français-hongrois (Sándor Eckhardt: *Francia-magyar kézisztár*, Akadémiai Kiadó, Budapest) pour chacun des verbes français employés par les traducteurs du poème:

importuner = alkalmatlankodik, zaklat, zavar.

tourmenter = 1. (meg)kínoz, gyötör; (...) 3. kínos gonddal csinál; ~ *son style*: erőltetett stílusban ír; 4. ~ *un texte*: szöveget értelméből kiforgat.

ronger = 1. meg- vagy szétrág, rágcsál; 2. harap (-dál); 3. mar; szétporlaszt; pusztít; 4. emészt; roncsol; 5. (*átv*): emészt; kínoz

obséder = 1. ostromol; zaklat; 2. gyötör, kínoz, kísért

être obsédé de qch = állandóan rá gondol; nem megy ki a fejéből

tracasser = 1. nyugtalanít, hajszol; zaklat

Les correspondants hongrois s'inscrivent dans un vaste champ sémantique connotant de manières différentes l'acte exprimé par le verbe hongrois *bánt*.⁶

3. Conclusions et théorèmes

3.1 Si l'on tente de philosopher sur les raisons de cette absence de coïncidence entre les correspondants indiqués par les dictionnaires et les "solutions" d'équivalence fournies par les différents traducteurs du poème, on est tout d'abord amené à penser que le dictionnaire est, de par sa nature, un produit "artificiel" où les unités lexicales sont rangées d'après un ordre alphabétique rigoureux et dépouillées de tout contexte textuel, alors que le texte est un "document authentique" langagier qui représente d'une façon ou d'une autre la langue en question, et dans lequel les mots ne sont plus des unités lexicales pourvues de *signification* linguistique, mais des éléments discursifs formant un réseau compliqué de contexte référentiel et créant ainsi un certain *sens*. Bien qu'il soit assez difficile d'essayer de concevoir un mot hors de *tout* contexte, les dictionnaires bilingues traitent les mots de la langue-source comme des *signes* (verbaux) ayant une ou plusieurs *significations* (acceptions) auxquels ils donnent avec plus ou moins de précision les correspondants dans la langue-cible. Pourtant, cette opération lexicographique ou lexicologique n'a rien à voir avec l'activité du traducteur qui traduit toujours des textes concrets et qui opère *non pas avec des significations, mais avec des sens!* D'ailleurs,

⁶ Entre les éléments de ce vaste champ sémantique il n'existe parfois qu'une différence très subtile, à peine sensible. Certaines variantes pourraient être même considérées comme des "nuances stylistiques". Cette notion de "nuance stylistique" nous rappelle une remarque fort juste de Dwight Bolinger: "Qui a dit que les différences sémantiques doivent être grandes?" (Bolinger 1977: 17).

nécessairement trop rigide dans ce cas, la conception du signe rendrait d'emblée toute traduction impossible, car "... une forme, dont on postule qu'elle a une signification, ne peut être transférée en une autre qui a elle aussi sa signification. (...) Un fragment linguistique n'a pas une signification, mais *représente* une situation significative" (Arcaini, 1984: 385, souligné par l'auteur lui-même). En effet, le traducteur ne traduit jamais des langues, mais toujours des *textes* concrets, et l'équivalence qu'il établit entre les différents points de deux textes est toujours réalisée (avec plus ou moins de succès) *sur le plan du discours*.

3.2 Un des paradoxes de la traduction est que plus elle est exacte sur le plan linguistique, plus elle devient inacceptable en tant que texte traduit. La traduction linguistique, c'est-à-dire le simple transcodage sur le plan du code (de la *langue*) n'est pas une véritable traduction: c'est la réexpression des signifiants par les moyens linguistiques d'une autre langue. Le traducteur, lui, ne pourra jamais s'épargner la peine d'*interpréter* le texte à traduire, et cette interprétation consiste en premier lieu à essayer de transformer les significations lexicales fournies par les dictionnaires en un *message* qui doit avoir un certain *sens global*, et ce n'est qu'après avoir effectué cette opération interprétative qu'il pourra commencer à reverbaler ce sens par les moyens linguistiques de la langue-cible. Pour accomplir cette interprétation, les correspondants lexicaux indiqués par le dictionnaire ne sauraient lui apporter qu'un point de départ. Les travaux de Marianne Lederer (1973, 1987) prouvent d'une manière extrêmement convaincante combien complexe est le travail du traducteur: elle y montre le long processus conduisant le traducteur des données "brutes" du dictionnaire jusqu'à l'équivalent "juste", c'est-à-dire de la signification jusqu'au sens.

3.3 Pour terminer ce bref article, tentons de formuler les *théorèmes* dont nous avons fait mention au début.

3.3.1 Le dictionnaire représente la *structure* du langage⁷; le texte représente le *fonctionnement* du langage.

⁷ Cf. "Le lexicographe s'occupe de mettre en relation *des formes* linguistiques entre elles..." (Quine, 1953); "L'objet du dictionnaire est d'ordre linguistique et non discursif" (Rey, 1977: 122).

3.3.2 Le dictionnaire fournit au traducteur des correspondances formelles (lexicales) entre *deux langues*; le traducteur cherche à établir des équivalences textuelles *entre deux discours* (de langue différente).

3.3.3 Le dictionnaire indique des *significations* hors tout contexte; le texte représente un *sens* (une situation signifiante).

3.3.4 La tâche du traducteur consiste à essayer de *transformer* les significations lexicales données par le dictionnaire en un *sens global*: pour y arriver, il doit recourir à des procédés extrêmement subtils et complexes où s'entremêlent des phénomènes mentaux, psycholinguistiques, psychologiques et autres (p. ex. civilisation, érudition, "vision du monde", expériences vécues, etc...), à peine étudiés jusqu'ici par les théoriciens de la traduction.

3.3.5 Il en appert que des phénomènes linguistiques tels que la *synonymie*, la *polysémie*, etc... se présentent et devraient être traités différemment sur le plan de la langue et sur le plan du discours.

Références

A) Références bibliographiques des traductions françaises du poème "Egy gondolat bánt engemet":

- a) *Pressentiment* (tr. Desbordes-Valmore et Ujfalvy de Mező-Kövesd, *Poésie Magyares. Petoefi Sándor*, Paris, 1871, 151).
- b) *Une idée me tourmente* (tr. Melchior de Polignac, *Poésies magyares*, Paris, 1896, 9-11).
- c) *Une idée* (tr. F.E. Gauthier, *Arany, Petoefi*, Paris, 1898, 142-43).
- d) *Une seule pensée me tourmente...* (tr. Charles d'Ejury, *Poésies classiques hongroises*, Pressbourg, 1904-1908, Tome IV, 24).
- e) *Une seule pensée* (tr. Jean de Bonnefon et Paul Régnier, *Poèmes choisis de Sándor Petőfi*, Paris, 1923, 79).
- f) *Une pensée me tourmente* (tr. E. Bencze, *Les grands poètes du XIXème siècle*, Paris, 1937, 97-99).

- g) *Une pensée me ronge* (tr. A. Sauvageot, L. Molnos-Muller, E. Bencze, *Yggdrasil*, Bulletin mensuel de la poésie en France et à l'étranger, 1937, N° 4-5, 68).
- h) *Une pensée me tourmente* (tr. Jacques Gaucheron, *Petőfi: Poèmes révolutionnaires 1844-49*, Paris, 1953, 19-20).
- i) *Une pensée me tourmente* (tr. Paul A. Löffler, *La vie d'Alexandre Petőfi*, Rodez, 1953, 46).
- j) *Une pensée me tourmente* (tr. Jean Rousselot, *Petőfi Sándor*, Paris, 1971, 94-95).
- k) *Une pensée qui me tracasse* (tr. Marc Delouze, *Poésie hongroise*, Budapest, Corvina, 1978, 30).

B) Liste des articles et ouvrages cités

ARCAINI, Enrico (1984): "La traduction: aspects et problèmes. L'auxiliarité". *Lingua e stile*, XIX/3. septembre 1984, 381-419.

BOLINGER, Dwight (1977): *Meaning and Form*. Longman, London.

LADMIRAL, Jean-René (1979): *Traduire: théorèmes pour la traduction*. Petite Bibliothèque Payot N° 366, Payot, Paris.

LADMIRAL, Jean-René & MESCHONNIC, Henri: *La traduction*. N° spécial de *Langue Française*, N° 51 (septembre 1981).

LAROSE, Robert (1989): *Théories contemporaines de la traduction*. 2e éd., Presses de l'Université du Québec, Québec.

LEDERER, Marianne (1973): "La traduction: transcoder ou réexprimer?" *Etudes de Linguistique Appliquée*, N° 12/1973, 7-25.

LEDERER, Marianne (1987): "La théorie interprétative de la traduction". In: Capelle, M.-J.; Debyser, F.; Goester, J.-L. (sous la rédaction de) *Retour à la traduction*. Numéro spécial de *Le Français dans le Monde*, août-septembre 1987, 11-16.

QUINE, Willard V. (1953): *From a Logical Point of View*. Harvard University Press, Cambridge, Mass.

REY, Alain (1977): *Le lexique: images et modèles. Du dictionnaire à la lexicologie*. "Linguistique", Armand Colin, Paris.

TOURY, Gideon (1980): *In Search of a Theory of Translation*. "Meaning & Art", N°2. The Porter Institute for Poetics and Semiotics, Tel Aviv.

Charles ZAREMBA

Université de Provence, Aix-Marseille I

Les problèmes linguistiques de la traduction littéraire

Si les techniques de traduction existaient vraiment, il y a belle lurette que la traduction ne serait plus qu'automatique: aussi compliqué soit-il, aucun programme n'effraie les informaticiens. Il y aurait alors une et une seule bonne traduction par texte, et il serait impossible d'en faire plusieurs, différentes mais d'égale valeur. Et si les machines peuvent produire quelques textes techniques, leur compétence s'arrête au seuil de la littérature. Il est par ailleurs certain que les artisans-traducteurs tiennent à défendre la spécificité de leur travail...

Si technique il y a, elle se situe à l'intérieur de la langue-cible: linguistique (c'est-à-dire qu'il faut produire un texte grammatical), littéraire (c'est-à-dire qu'il faut produire un texte au moins aussi littéraire que le texte en langue-source) – ce n'est donc pas une "technique de traduction" mais de production en langue-cible, là où se trouvent les principales contraintes qui pèsent sur le traducteur.

A défaut de techniques, il y a des règles, des principes dont les plus clairs ont été formulées par Alexander F. Tytler dans son *Essay on the Principles of Translation*¹ paru à Edimbourg en 1791 et qu'on peut résumer comme suit: 1. La traduction doit être une transcription complète du contenu de l'original. 2. Le style et toute la manière d'écrire de la traduction doivent porter le même caractère que l'original. 3. La traduction doit avoir l'aisance d'une œuvre originale.

Les réflexions sur la traduction, les textes de "traductologie"² (science de la traduction) ne sont guère que des variantes de l'un et/ou l'autre de ces points.

¹ Cité par Waclaw Borowy, "Dawni teoretycy tłumaczeń", dans RUSINEK, Michał (ed.) (1955), *O sztuce tłumaczenia*, Wrocław, Ossolineum.

² Terme introduit par LADMIRAL, Jean-René, (1979): *Théorèmes pour la traduction*, Paris, Payot

Certains traducteurs se livrent volontiers à un discours sur *la* traduction, alors qu'il n'est question que de discourir sur une traduction particulière: la *leur*. Mécontents du rôle somme toute modeste, nécessairement humble, du traducteur *soumis* au texte, contrairement à l'auteur qui, lui, domine sa production, ils rappellent quelquefois que leur travail est une création, ou une re-création, nécessitant une certaine "congénialité" avec l'auteur. Ces petites remarques précèdent souvent une série d'exemples concrets de difficultés insurmontables, et néanmoins surmontées. Aucun traducteur ne fera un article (ou même un petit aveu rougissant prononcé à voix basse) à propos d'un problème qu'il n'a pas su résoudre, d'une difficulté qu'il a dû contourner, voir escamoter. Pourtant, la chose existe – sinon, il n'y aurait pas de "belles infidèles"³...

Si bien que se pose la question fondamentale qui préside à toutes les entreprises humaines: à quoi bon? A quoi bon écrire un article sur la traduction, alors que les techniques sont inexistantes ou, pire encore, fausses? Alors que, de toute façon, le traducteur est toujours un débutant (et s'il ne se considère plus comme tel, qu'il change de métier) et n'a donc de leçon à donner à personne? Alors que les leçons qu'un traducteur tire de son travail peuvent tout au plus lui servir à lui-même, ou bien concerner des faits, structures et autres éléments de la langue-cible et qui n'ont rien à voir avec la traduction proprement dite?

Pourquoi écrire un article sur la traduction? Pour dire que la traduction est une pratique, et que le discours du traducteur sur son activité oscille entre l'orgueil et la vanité? Oui, sans doute.

*

Les principes de Tytler négligent le fait qu'il s'agit non seulement de traduire une production linguistique, mais un texte qui fonctionne dans une société (voire une civilisation) étrangère. Il faut donc restituer une image compréhensible d'un monde inconnu – monde

³ On ne peut certes pas réduire les "belles infidèles" à de mauvaises traductions. Elles montrent surtout que le rapport du traducteur à son texte, la notion de fidélité, et donc aussi celle d'original, ne sont pas figés et évoluent.

composé de faits, d'objets, mais aussi d'émotions, de croyances, etc. Voyons dans le domaine géographique: lorsqu'un Français entend le mot "Transylvanie", il voit *immédiatement* Dracula, non parce qu'il a lu Bram Stoker, mais parce que le personnage fait partie de la mythologie cinématographique; s'il regarde la télévision, il verra en outre les images d'un charnier, mais continuera de confondre Budapest et Bucarest. Le Hongrois, en entendant "Erdély", pensera aux territoires perdus, à la minorité hongroise, en profitera pour dire du mal de Clémenceau et rappeler que Cluj, c'est Kolozsvár. On peut multiplier les exemples, beaucoup de toponymes ayant des connotations anciennes et limitées à une communauté linguistique: ainsi l'Alsace-Lorraine pour les Français, (bon exemple de faux toponyme, puisque ce sont deux régions fort différentes), ou la Lituanie pour les Polonais, (les non-polonisants ne comprennent pas pourquoi l'épopée nationale du poète romantique Adam Mickiewicz commence par "Lituanie, ma patrie..."⁴, etc. Dans ce cas, le traducteur n'a pas d'autre choix que de mettre des notes en bas de page: contrairement à leur mauvaise réputation (on ne cite jamais que le fameux "calembour intraduisible", qui est l'une des notes les plus rares), celles-ci jouent un rôle primordial dans la compréhension du texte, et font donc partie intégrante de la traduction. Les différentes nations n'ont pas les mêmes références, le même "inconscient collectif", ce qui a suffi à certains pour déclarer l'impossibilité de toute traduction. En fait – cela pose une exigence non-linguistique au traducteur, peut-être la plus contraignante: il doit connaître la situation-source, au sens large, c'est-à-dire, les conditions spatio-temporelles de la production du texte, ainsi que le thème du texte – d'où la nécessité d'une documentation minutieuse, sans laquelle il est tout au plus un *perroquet savant*.

Si les compétences linguistiques ne sont pas tout, elles restent quand même au premier plan. C'est un truisme bon à répéter: le traducteur doit bien connaître la langue-source, sinon il risque d'écrire un texte plus ou moins fantaisiste. L'exemple le plus célèbre est la traduction de *Winnie the Pooh* faite par Frigyes Karinthy. Mais le traducteur moyen n'est pas Karinthy, et on ne le rappellera jamais assez

⁴ MICKIEWICZ, Adam: *Pan Tadeusz*, (1922), excellentement traduit par Roger Legras, Lausanne, Ed. L'âge d'homme

à l'ordre (à l'humilité et à l'étude). Cependant, il n'est pas nécessaire d'être "parfaitement bilingue": la connaissance de la langue-source peut se limiter à la compréhension écrite, en revanche, en langue-cible, il faut maîtriser – sans aucune concession – l'expression écrite. La langue-cible de la quasi-totalité des traducteurs est aussi leur langue maternelle. C'est ainsi que fonctionnent les "traductions à quatre mains" – par une séparation des compétences.

Ce qui a été dit jusqu'à présent s'applique à n'importe quelle langue. De même qu'il n'y a pas de langue plus ou moins difficile (chacune est effroyablement complexe – les optimistes disent: merveilleusement riche), il n'y a pas de traduction plus ou moins difficile suivant les langues: le traducteur d'italien en français rencontre les mêmes difficultés que le traducteur de hongrois ou de chinois.

*

Le passage du hongrois au français pose un certain nombre de problèmes linguistes (n'ayant donc rien à voir avec l'érudition du traducteur), mais non formels – et qu'on peut appeler des problèmes de substance linguistique, par exemple le *sémantisme* (non-lexical) des préfixes verbaux – l'existence même de ces derniers étant une question de forme.

Les différences formelles qui existent entre le français et le hongrois ne sont pas un obstacle à la traduction, au contraire: les structures les plus lointaines (donc les plus typiques) sont celles qui posent le moins de problèmes (par ex. les suffixes et postpositions, la conjugaison objective, les structures possessives) – car elles sont purement formelles.

Le hongrois traîne une réputation de langue difficile, même parmi les linguistes. La remarque qui revient le plus souvent est "on ne comprend strictement rien" – effectivement, le hongrois, à la suite de l'épuration et du renouveau linguistique du siècle dernier, possède relativement peu de "mots internationaux", remplacés par des calques (du latin ou de l'allemand) ou par d'authentiques néologismes. Mais on peut en dire autant du tchèque qui, en plus, possède, comme la majorité des langues slaves, un système de déclinaisons très complexe et des

aspects verbaux – toutes choses étrangères au français. Et pourtant, le tchèque, ni aucune langue slave d'ailleurs, n'a la réputation d'être particulièrement difficile. Alors que le hongrois – langue sans déclinaison (au sens où l'entendent les latinistes ou les slavisants), aux temps grammaticaux très simples, pratiquement dépourvue d'exceptions – passe pour être très difficile, vraisemblablement à cause de son *lexique*.

Il n'est guère besoin d'être linguiste pour savoir qu'une langue ne se réduit pas à un lexique (un sac de mots signifiants, à dénotation bi-univoque et de préférence sans connotation). Il n'en reste pas moins que le vocabulaire est fondamental pour le traducteur – d'où la nécessité d'un (bon) dictionnaire bilingue. Les exercices scolaires de thème et version que l'on fait (ou plutôt: qu'on fait faire) ne sont pas des exercices de traduction, mais des moyens de vérifier le niveau de connaissance (en compréhension et expression écrites) de la langue étrangère. Les professeurs de langue non traducteurs ont pour habitude de dénigrer les dictionnaires bilingues et prônent l'emploi exclusif du dictionnaire unilingue – ce qui est sans doute bénéfique pour l'élève, mais représente une perte de temps pour le traducteur, dont l'une des qualités est le respect des délais imposés par l'éditeur.

Le principal dictionnaire bilingue franco-hongrois est celui de Sándor Eckhardt dont la première édition date de 1958, et qui a été réédité plusieurs fois, avec adjonction d'un supplément⁵. Les auteurs de ce dictionnaire qui a l'immense mérite d'exister et est dans l'ensemble d'une grande utilité pour le travail courant de traduction, font quelquefois preuve d'une imagination débordante, quand ils n'omettent pas purement et simplement un mot ou une expression. Une étude systématique et rigoureuse de ce dictionnaire permettrait d'en relever les erreurs et les incongruités, mais nous nous contenterons de citer quelques exemples apparus au hasard de nos traductions, qu'hélas nous n'avons pas notés systématiquement. Ainsi, pour *fekvőtámasz*, on a "appui tendu facial manuel et pédestre" (sic) alors qu'il s'agit d'une très ordinaire *pompe*. A en croire le dictionnaire Larousse, ce terme

⁵ ECKHARDT, Sándor. (1984): *Magyar-francia szótár*. Budapest, Akadémiai Kiadó, troisième édition

n'existe dans ce sens que depuis 1950, mais la vieille génération disait "traction", tout simplement. De même, pour *kakis* on trouve "souillé de matières", ce qui est sans doute exact, mais n'en reste pas moins absurde. Si ces exemples prêtent à sourire, on trouve aussi d'authentiques erreurs: ainsi l'adjectif *kába*, dont la définition dans le *Magyar értelmező szótár*⁶ est la suivante: "1. kábult, mámoros, kótyagos. 2. irod. ostoba, balga", est traduit par: "simple; naïf, naïve; sot, sotté; niais, -e" – c'est-à-dire qu'on n'a que les correspondants du sens second de *kába* et non ceux qu'on peut entrevoir dans la famille de ce mot, à savoir *kábulat*, *kábítószert*, etc... Pour *kanyargó* on trouve, entre autres, l'adjectif *méandrique*, qui n'existe pas, au lieu de *méandreux*. Des mots comme *melldöngető*, *heherészik*, *szájtépés* ou *roggyant* n'apparaissent pas. On pourrait multiplier les exemples. Le dictionnaire d'Eckhardt souffre de sa composition non informatisée (d'où la nécessité d'un supplément tellement fastidieux à consulter) et de ses sources: on y trouve dans l'ensemble un niveau de langue acceptable, mais désuet, si bien que certaines traductions proposées, surtout dans le domaine de la phraséologie, sont peut-être tout simplement oubliées à l'heure actuelle, ou bien il peut s'agir d'images uniques trouvées dans des textes littéraires (à cela près qu'il n'y a aucune référence dans tout le dictionnaire) et prises pour des expressions idiomatiques.

Toutes les langues possèdent de nombreux phraséologismes. Les expressions figées sont souvent arbitraires, c'est-à-dire que leur sens global ne constitue pas la somme des sens de leurs composants. En théorie, un phraséologisme dans le texte-source doit être rendu par un homologue dans la langue-cible – ce qui n'est pas toujours possible. Et alors les traducteurs se livrent à leur sempiternelles jérémiades sur la pauvreté de la langue-cible comparée à l'immense richesse de la langue-source (comme le remarquait déjà Georges Mounin⁷). Le fait est que la compétence linguistique en langue-cible, même s'il s'agit de la langue maternelle du traducteur, baisse sensiblement durant l'acte de

⁶ (1980), Budapest, Akadémiai Kiadó, 4e édition

⁷ Cité par LADMIRAL, Jean-René: "La traduction", *Langages* 28, 1972, 102

traduction, d'où la nécessité d'une relecture, d'un "polissage" du texte, de préférence plusieurs jours après le premier jet.

Chaque langue découpe la réalité d'une façon qui lui est propre, ce qui est particulièrement sensible dans l'étendue et les intersections de champs lexicaux, rendant impossible toute traduction mot à mot. Ce truisme linguistique donne souvent des migraines aux traducteurs.

L'une des difficultés qu'on rencontre dans la traduction du hongrois est liée aux possibilités morpho-lexicologiques presque infinies de cette langue, alors que le français apparaît comme un idiome beaucoup plus rigide. S'il est plus facile d'imaginer un dictionnaire *fini* du français (littéraire), que du hongrois où plus important que les lexèmes sont les *mécanismes de création de mots* – par préfixation, suffixation et composition.

Si les mots nouveaux créés par composition ne posent pas de problème de traduction, ou tout au plus stylistiques (ils nécessitent souvent une cascade de prépositions), il n'en va pas de même pour les préfixaux et les suffixaux. Ces mécanismes de création de mots existent en français, certes, par exemple: *transporter, apporter, déporter, reporter, supporter*, plus récemment *hélicopter*, et il est toujours possible de créer des néologismes, en particulier par analogie (par exemple *régimeur* au sens de "fabricant de produits amincissants"), mais ces formations se lexicalisent très vite. Il en va de même pour les préfixes verbaux du français, beaucoup plus figés, lexicalisés que les préverbes hongrois qui permettent un grand nombre de variations sémantiques à partir d'une base lexicale. On retrouve ces possibilités dans les langues slaves (qui possèdent des systèmes préverbaux fort développés) et aussi en allemand. La langue française ne dispose souvent que d'un verbe très général, complété au besoin par un groupe nominal, là où le hongrois peut varier une seule base lexicale, par exemple *mos, felmos, kimos, lemos*, mais aussi *mosogat, mosakszik, etc...* – pour un simple *laver* ou bien même *faire (les carreaux, la vaisselle...)*. Ce n'est pas sans raison qu'on dit que le français est une langue abstraite.

Même si c'est quelquefois difficile, il y a toujours moyen de traduire – avec des moyens purement lexicaux – les verbes préverbés,

sans doute parce qu'un verbe préfixé reste un verbe. Le problème est plus épineux lorsqu'on passe d'une partie du discours à une autre. On sait qu'on peut créer à partir d'une racine toute une série de mots parfaitement compréhensibles, même si leur existence est éphémère. On peut parler d'invention linguistique permanente, par exemple: *tea*, *teázik*, etc., qu'il faudra traduire par *thé*, *boire/prendre du/un/son thé*, etc. En revanche, la *théière* devient *teafőző*: la création lexicale est beaucoup plus arbitraire en français qu'en hongrois. Et donc, que faire de l'adjectif *tamási* dérivé du nom *Tamás* qui apparaît dans le roman d'Antal Szerb, *Utas és holdvilág*⁸ dans le contexte suivant: *De akkor mi lesz az utolsó percek tamási édességével?* Cette douceur "tamásienne" (ou "thomasienne"?) consiste pour le héros du roman à mourir de la même façon que Tamás, c'est-à-dire empoisonné volontairement par la sœur de ce dernier. Cette phrase étant l'un des moments-clé de l'œuvre, il n'est pas question de l'expliciter, ou même de l'oublier... Or, la traduction littérale, la plus précise, est ici impossible, non parce que les règles morphologiques du français ne le permettent pas (on crée tous les jours de tels mots: *balladurien*, *miterrandien*, etc...) mais parce que les néologismes, quels qu'ils soient, même s'ils sont réguliers et immédiatement compréhensibles, n'ont pas droit de cité dans la langue littéraire. Le traducteur – sous peine de passer pour un dilettante – doit faire preuve du purisme le plus intransigeant. Nous y reviendrons plus loin à propos du "français mythique".

Jusqu'à présent, nous avons vu des exemples où le hongrois était plus "riche" que le français. Voyons quand même un exemple du contraire: le système des temps. Pour un texte écrit au passé (c'est-à-dire dans la majorité des cas) le traducteur de hongrois doit *décider* au début de son texte avec quel système de temps il opérera dans les passages narratifs de tout ou partie du texte. Certes, il existe des indications, voire des contraintes stylistiques qui permettent de choisir entre le "système du passé simple" et le "système du passé composé", le premier étant un "temps du récit", le second un "temps du discours" – ce qui exclut le passé simple des dialogues. Le passé composé peut

⁸ SZERB, Antal (1992): *Le voyageur et le clair de lune*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1992, trad. N. Zarembo-Huzsvai et Ch. Zarembo

être un temps de récit relâché, informel, ou de discours rapporté. Il appartient donc au traducteur de juger le niveau de la langue-source et de définir le niveau de la langue-cible, en d'autres termes, d'opter pour l'emploi du passé simple (et accessoirement de l'imparfait du subjonctif) ou non – à moins de préférer le présent de narration. Les traducteurs de *Esti Kornél*⁹ ont choisi la version "récit informel". L'effet n'est pas des plus heureux, surtout dans les dialogues où au lieu des "dit-il" et "continua-t-il" habituels, on trouve des "a-t-il dit", "a-t-il continué", enchâssés dans la réplique – alors qu'en français, l'enchâssement ne se pratique pas dans le discours, et donc pas dans le récit informel non plus.

Les problèmes de traduction sont, comme on le voit, de plusieurs ordres: linguistiques et extra-linguistiques, et dans le cadre des premiers, on peut encore avoir des problèmes micro- et macrolinguistiques. Les premiers sont de l'ordre des lexèmes, des structures grammaticales, les seconds sont du domaine du style et regroupent tant le choix du système de temps, par exemple, que cette entité beaucoup plus difficile à cerner qu'on s'accorde pour nommer "style" – qui regroupe un faisceau de problèmes plus textuels que linguistiques à proprement parler. (Les problèmes d'intertextualité renvoient aux questions d'érudition abordées au début du présent article).

Suivant les principes de Tytler, la traduction doit rendre précisément la "manière d'écrire" de l'auteur – et c'est là que peut naître un conflit entre le traducteur et l'éditeur, plus précisément, le correcteur qui, souvent *ne connaît pas* la langue de l'original. En termes généraux: la forme du texte traduit, reflétant celle du texte original, peut entrer en conflit avec une certaine *image* de la langue française – qu'on peut nommer "français mythique". Il est courant de dire que le français affectionne les phrases courtes (contrairement à l'allemand) et ne souffre pas les répétitions, particulièrement depuis Flaubert qui mettait un point d'honneur à ne pas répéter le même mot dans un chapitre. Le style d'un auteur (ou d'une école – l'épuration de Marot, la codification

⁹ KOSZTOLÁNYI, Dezső (1985): *Le traducteur cleptomane*, trad. A. Regnaut et P. Ádám. Aix-en-Provence, Alinéa

de la Pléiade, ont marqué très profondément le rapport des Français à leur langue) devient le "bon" style, un style mythique, que la pratique littéraire contredit souvent. Par conséquent, si l'on respecte la manière d'écrire de Sándor Márai dans *Vendégjáték Bolzanóban*¹⁰, fondée sur des redondances à plusieurs niveaux (lexèmes, propositions dans la langue, situations dans le texte), caractérisée par des phrases extrêmement longues censées figurer les difficultés du raisonnement, il faut expliquer longuement les raisons de ses choix de traduction pour voir son travail accepté.

Le correcteur, ou souvent le lecteur, prêt à accepter toutes les expériences stylistiques de la part d'un auteur français voudra lire une traduction de style "neutre", condamnant par avance tout écart au style mythique.

*

Comme toutes les activités humaines, la traduction a été maintes fois théorisée¹¹ – mais qu'on ne s'attende pas à trouver des techniques (des recettes), car les questions qui se posent sont toujours particulières, et les réponses, adaptées, pouvant servir d'exemple, mais non de modèle. De là l'ambiguïté du travail du traducteur: ni artiste ni tâcheron, auteur de seconde main, confrontant sans cesse bien plus que deux langues (ce serait trop facile) – deux univers. Les traducteurs aiment se plaindre d'être oubliés, de ne pas être reconnus (et quelquefois pas payés...) comment les consoler?

Peut-être en leur disant qu'ils sont parmi les principaux ponts entre les cultures.

¹⁰ MÁRAI, Sándor (1922): *La conversation de Bolzano*, trad. N. Zaremba-Huzsvai et Ch. Zaremba, Paris, Albin Michel

¹¹ Voir principalement les travaux de MOUNIN, Georges (1963): *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard; STEINER, George (1978): *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, Albin Michel, (trad. L. Lotringer); LADMIRAL, Jean-René *op. cit.* On consultera avec intérêt le recueil d'articles édités par GÉHER, István (1981): *A műfordítás ma*, Gondolat.

Margit VÁGÁSI

Ecole Normale Supérieure Eszterházy Károly, Eger

**Approche linguistique de la traduction.
(Problèmes de traduction résultant de la présence
d'une catégorie grammaticale dans une langue
et de son absence dans l'autre)**

Afin d'illustrer l'objectif de notre approche linguistique de l'activité traduisante, nous nous permettons de recourir aux réflexions de Dominique Aury, révélées dans sa préface à l'ouvrage de G. Mounin que nous considérons comme justification de notre démarche:

"Avec la thèse que G. Mounin a soutenue sur les Problèmes théoriques de la Traduction, nous nous sentons tous dans la peau de M. Jourdain. Que M. Jourdain traducteur ouvre par hasard à la page 55 et du premier coup, il va s'écrier: "Comment, lorsque je traduis: He swam across the river par: Il traversa la rivière à la nage, j'accomplis une opération linguistique?" Mais bien sûr, puisque vous remarquez aussitôt, M. Jourdain, faisant passer le propos d'une langue dans l'autre, que la linguistique (même inconsciente) vous est nécessaire pour ne pas traduire en patagon: Il nagea à travers la rivière. La linguistique vous apprend ce qu'un vieux professeur d'anglais enseignait avant tout aux grands commençants, comme disent les universitaires: en anglais, la pensée ne court pas sur les mêmes rails qu'en français" (1963: IX).

En effet, le traducteur rencontre assez souvent des situations semblables quelles que soient les langues dont il s'agisse, étant donné qu'une même expérience humaine peut s'exprimer de manières diverses dans les différentes langues.

Le système grammatical d'une langue est un système particulier, déterminé par ses propres lois d'évolution, par conséquent dans son ensemble, malgré quelques ressemblances il diffère de celui d'une autre langue. Bien entendu le but de la traduction ne peut pas être la reproduction de la forme grammaticale de l'original, par contre, il consiste dans l'interprétation la plus fidèle possible du contenu qui peut

être exprimé dans une autre langue par des moyens formels différents de ceux de l'original.

L'activité traduisante est une opération complexe, répondant à de nombreux critères d'ordre communicatif et intercommunicatif, déterminée par divers facteurs subjectifs et objectifs parmi lesquels la connaissance des langues est l'un des plus indispensables. Dans notre approche linguistique du problème, nous ne visons pas à traiter tous les facteurs nécessaires à la traduction comme ceux relatifs à la personnalité du traducteur, aux spécificités des types de texte à traduire (genre, style, etc...), à la confrontation des visions du monde et des conditions socioculturelles différentes, obligatoirement présentes et ayant un rôle décisif pour le succès de la traduction. Nous tenterons d'aborder le problème du côté de la langue (élément essentiel de l'activité traduisante), du point de vue linguistique, qui permet d'éclaircir les différences de structure de deux systèmes se révélant d'une force particulière lors de l'activité traduisante ainsi que de mieux saisir les obstacles linguistiques rencontrés lors du contact de deux langues. Donc, notre point de départ consiste à considérer l'opération traduisante comme une production équivalente du texte (du message) de la langue source en langue cible, non seulement sur le plan sémantique et sur celui de style (postulats incontestables de toute traduction), mais sur le plan linguistique aussi. Nous faisons remarquer que le problème linguistique de la traduction ne s'est pas posé pendant longtemps d'une manière explicite dans les théories de la traduction, que l'activité traduisante était considérée uniquement comme une opération fondée sur des recherches d'équivalences sémantiques et stylistiques du message formulé tant en langue source qu'en langue cible. En parlant de la traduction artistique, on pense en général et avant tout à une entreprise littéraire, sans faire mention de l'aspect linguistique de celle-ci, qui, selon nous, conditionne le succès de la traduction. En même temps, il faut tenir compte de ce que les traducteurs, tout en étant bilingues, connaisseurs compétents d'une ou plusieurs langues étrangères, ne sont généralement pas linguistes, et que leur activité est dirigée en priorité non par des recherches sur les équivalences formelles de deux langues (excepté les traductions poétiques), mais par celles des équivalences sémantiques et stylistiques. Par conséquent, abordant le côté linguistique de la traduction, nous sommes amenée à poser les questions suivantes: 1. Est-

ce que les aspects linguistiques des textes doivent être considérés comme facteurs importants lors de l'activité traduisante? 2. Dans quelle mesure l'analyse linguistique des textes influence-t-elle la qualité de la traduction qui est selon Mounin, "une opération relative dans son succès, variable dans les niveaux de la communication qu'elle atteint" (1963: 278). 3. Est-ce qu'on a le droit de négliger les connaissances linguistiques nécessaires pour mieux pénétrer le texte original et en trouver le meilleur équivalent en langue cible? Dans ce qui suit, nous tenterons de trouver la réponse aux questions posées.

Dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle et surtout de nos jours, grâce à l'accroissement important du nombre de traductions dans tous les domaines de la vie, les recherches sur la traduction ont pris un nouvel élan et des aspects inédits se sont révélés dans la théorie de la traduction. L'attention des chercheurs se dirigeait de plus en plus vers la langue, vers l'étude linguistique des textes à traduire et traduits. Tout en tenant compte de l'équivalence sémantique et stylistique des textes comme critères de première importance de l'activité traduisante, l'accent s'est posé sur l'analyse linguistique des textes, sur celle des contraintes linguistiques dues aux différences structurales des systèmes de la langue source et de la langue cible. Il est généralement admis qu'il s'agisse de n'importe quel phénomène de langue, que le contenu et la forme en sont les deux côtés indissociables l'un de l'autre, par conséquent, il faut les étudier tous les deux, en même temps. Partant du postulat de l'unité du contenu et de la forme des phénomènes linguistiques, au cours des années 50-60 de notre siècle, la théorie linguistique de la traduction voit le jour, posant en premier lieu dans ses recherches l'étude des aspects linguistiques de la traduction, en réclamant pour elle une place bien déterminée dans l'ensemble des disciplines linguistiques, générale et appliquée. Les linguistes-chercheurs, Recker et Fédorov entre autres, comptés parmi les fondateurs de la théorie linguistique de la traduction, proposent d'étudier les textes à traduire aux différents niveaux des structures grammaticales (mots, groupes de mots, etc...) et de définir sur la base de ceux-ci, les correspondances des systèmes de deux langues, langue source et langue cible. Selon Recker (1950: 58), il y a des correspondances régulières entre les structures grammaticales de la langue source et de la langue cible, qui peuvent être décrites, systématisées et groupées comme correspondances constantes, variables et

accidentelles. L'auteur insiste sur le fait que lors de l'activité traduisante considérée en général comme opération fondée sur la multitude des décisions subjectives du traducteur, il y a des régularités objectives qui entrent en jeu. Fédorov déclare que l'analyse de n'importe quelle traduction (traduction littéraire y comprise) ne peut être effectuée sans celle des moyens linguistiques auxquels le traducteur recourt, étant donné que le contenu du texte original existe non pas en soi-même, mais en unité avec la forme, avec les moyens d'expression linguistiques en lesquels il prend corps, et en ce qui concerne la traduction, elle se fait aussi avec des moyens linguistiques (1968: 23). Mounin, dans son étude exhaustive consacrée aux problèmes théoriques de la traduction, réclame lui aussi, une science de traduction, l'étude scientifique de celle-ci dans l'ensemble des sciences linguistiques (1963: 8).

Afin d'essayer de répondre à nos questions posées par rapport à l'importance des connaissances linguistiques dans l'activité traduisante, et avant de présenter le problème de traduction résultant de la présence d'une catégorie grammaticale dans une langue et de son absence dans l'autre, nous pouvons constater que dans l'ensemble des opérations visant essentiellement à "énoncer dans une autre langue (ou langue cible) ce qui a été annoncé dans la langue source, en conservant les équivalences sémantiques et stylistiques" (Dubois, 1991: 490) l'analyse linguistique permet de mieux saisir et de comprendre les différences d'ordre structural que présentent deux langues, et de les supprimer lors de la traduction. Étant donné que le texte (la phrase) produit par la traduction doit servir le même but communicatif que celui de l'original, bien que la verbalisation du texte de la langue cible ne puisse presque jamais être identique à celle de l'original. En effet, la question fondamentale de la science de la traduction est celle de l'équivalence des signes linguistiques de deux systèmes, l'objectif de ses recherches consiste à mettre au point les possibilités d'une sorte de translation qui permettrait de pallier les différences de structure de deux langues lors de l'opération traduisante.

Dans ce qui suit, nous essayerons de présenter le problème de l'équivalence sémantique et formelle des signes linguistiques de deux langues (du français et du hongrois) à travers des différences qu'on observe dans le système d'articles et dans son fonctionnement dans les

deux langues. Il s'agit de la présence de l'article partitif comme catégorie grammaticale en français pour l'expression d'une valeur quantitative-partitive et de son absence en hongrois pour exprimer la même valeur. Du point de vue de la linguistique contrastive il faut préciser que le hongrois et le français, bien qu'originaires de deux familles linguistiques différentes, connaissent tous les deux la catégorie grammaticale de l'article (qui n'est pas un phénomène de langue universel), sans qu'il y ait cependant une correspondance absolue dans les deux systèmes, ni dans l'usage qu'ils en font. En comparant les paradigmes des deux systèmes, nous obtenons les différences suivantes:

	<i>hongrois</i>	<i>français</i>
<i>article défini</i>	<i>a, az</i>	<i>le, la, l', les</i>
<i>article indéfini</i>	<i>egy</i>	<i>un, une, des</i>
<i>article partitif</i>	–	<i>du, de la, de l', (des)</i>
<i>article zéro</i>	+	(+)

Les différences paradigmatiques apparaissant au premier coup d'œil sont premièrement, l'absence de l'article partitif en hongrois par rapport à sa présence en français, deuxièmement la présence marquée de l'article zéro en hongrois, qui n'est pas inconnu d'ailleurs en français non plus, mais d'un usage beaucoup plus limité qu'en hongrois. On serait tenté de croire que la différence essentielle des deux systèmes consiste dans la présence de l'article partitif en français et dans son absence en hongrois, et dans l'emploi d'ordre normatif de l'article zéro en hongrois, par rapport à son emploi limité en français. En même temps, on est tenté de vouloir trouver une certaine correspondance en ce qui concerne l'emploi de l'article partitif en français et celui de l'article zéro en hongrois. Pour ce qui est de l'étude contrastive des articles des deux langues, nous ne visons pas à analyser les deux systèmes en leur complexité, nous nous contenterons d'essayer de déceler une éventuelle analogie entre le fonctionnement de l'article partitif en français et celui de l'article zéro en hongrois. Dans une approche de linguistique contrastive du problème, on part de la fonction de l'article partitif en français et on essaie de trouver son équivalent

hongrois. Selon Eckhardt, le français faisait développer un système d'articles autonome pour désigner une quantité indéterminée des choses conçues non discrètes, celles d'une réalité non nombrable. Dans des cas de ce genre, le hongrois omet l'article: du *vin – bor, bort; de la bière – sör, sört; de l'application – szorgalom, szorgalmat* (1965: 131). En partant de cette définition, notre problème semble simple, nous pourrions dire que l'équivalent sémantique et grammatical de l'article partitif français est l'article zéro hongrois. En effet, sous l'aspect d'équivalence en question cette constatation est fondée et répond à l'usage actuel de l'article partitif en français et à celui de l'article zéro en hongrois. Mais il faut préciser que l'article partitif français reflète en même temps un problème linguistique complexe, comme son appellation (partitif) le montre, celui de l'expression d'une notion logique de la partie par rapport au tout. Ce phénomène est illustré par l'opposition suivante:

1. *Il mange le pain.*

2. *Il mange du pain.*

1. *Megeszí a kenyeret.*

2/a. *Kenyeret eszik.*

2/b. *Eszik a kenyérből.*

La première phrase en français comme en hongrois indique que le procès exprimé par le verbe s'applique à la totalité de l'objet désigné par le nom. La signification de la totalité s'exprime morphologiquement, par l'article défini (*le – a*) dans les deux langues, en hongrois elle est renforcée par un préfixe verbal perfectif (*meg-*). Par contre, les phrases suivantes (en hongrois 2/a, 2/b) indiquent que l'objet n'est pas concerné en sa totalité par le procès, mais seulement en partie. "*L'objet concerné en partie par le procès*" est exprimé en français par un moyen morphologique, l'article partitif, tandis qu'en hongrois cette signification peut s'exprimer de deux manières différentes: d'une part morphologiquement, par le suffixe *-ből* et l'article défini (2/b), d'autre part syntaxiquement, dans le groupe nominal sans article de la phrase (2/a). Par ce qui vient d'être dit, nous sommes amenée à poser les questions suivantes: 1. Est-ce que les deux structures hongroises (2/a, 2/b) peuvent être considérées comme équivalentes à la structure française (2)? 2. Lequel des deux moyens d'expression de la valeur partitive hongrois peut être considéré comme l'équivalent grammatical de

l'article partitif français: le suffixe *-ból/-ből* et l'article défini ou bien l'article zéro, par l'intermédiaire duquel s'exprime la même valeur dans le groupe nominal de la phrase.

Selon J. Perrot, en comparant la valeur exprimée par l'article partitif français avec celles exprimées en hongrois d'une part par l'article zéro, d'autre part par le suffixe *-ból/-ből*, on ne peut parler que d'une concordance partielle:

"à (*je mange*) de la soupe correspond soit *levest (eszem)*, sorte de partitif générique, soit (*eszem*) a *levesből*, sorte de partitif spécifique, ayant prise sur un objet individualisé. ... en hongrois le générique est seul exprimé dans un cas, celui de l'article zéro, pour lequel on ne peut parler de partitif que sur le plan strictement sémantique, tandis qu'en français c'est le partitif qui s'exprime seul, la distinction entre la valeur générique et la valeur spécifique (*je mange (habituellement) de la soupe / je mange de la soupe (qui m'est ici servie)*) relevant également de la pure sémantique, ou de faits contextuels et situationnels" (1974: 6-7).

Afin de démontrer quand même laquelle des deux structures à valeur partitive en hongrois correspond le mieux à celle du français, nous recourons à la traduction, au résultat de l'analyse d'un corpus comprenant les structures concernées du roman "Madame Bovary" de G. Flaubert (Gallimard, 1972) et celles de sa traduction hongroise par A. Gyergyai (Európa, 1984).

Comme méthode, nous avons choisi celle de la linguistique contrastive, notre démarche s'appuie sur le postulat suivant: il y a un phénomène de langue dont le moyen d'expression est en français l'article partitif, en hongrois: d'une part l'article zéro, d'autre part le suffixe *-ból/-ből* et l'article défini. En mettant en parallèle les structures françaises (langue source) et leurs équivalents hongrois (langue cible), on obtiendra des informations sur la manifestation des correspondances dans les deux langues. Comme notre corpus n'embrasse que 97 phrases françaises et leurs équivalents en traduction hongroise, nous ne sommes pas autorisés à en tirer une conclusion d'ordre absolu, seulement à signaler une certaine tendance dans la manifestation des concordances qui se révèlent lors de la traduction. A partir de ce procédé, nous avons le résultat suivant: l'équivalent hongrois des structures françaises à valeur partitive, c'est-à-dire celui des groupes nominaux précédés de

l'article partitif est, dans 67 cas sur 97, le groupe nominal sans article et il n'y en a aucun pour ce qui est du moyen d'expression morphologiquement marqué par le suffixe *ból/-ből* et l'article défini. Voici quelques exemples illustrant la correspondance:

Il y avait pour dîner de la soupe à l'oignon. (p. 87)

Vacsorára hagymaleves volt. (p. 71)

Un jour il ne buvait que du lait pur, ... (p. 100)

Egyik nap csak tiszta tejet ivott, ... (p. 85)

... je leur enverrai du gibier, de la volaille... (p. 181)

... vadat meg szárnyast küldök nekik... (p. 166)

L'analyse de notre corpus nous conduit à constater que l'équivalent grammatical de l'article partitif français est l'article zéro hongrois. (Quant aux trente structures représentant la non-équivalence de l'article partitif français à l'article zéro hongrois, la valeur partitive s'y exprime par des moyens lexicaux).

Mais, comme il a été dit dans ce qui précède, il ne s'agit pas d'une équivalence sémantique d'ordre absolu entre le groupe nominal à l'article partitif en français et celui à l'article zéro en hongrois. En effet, en confrontant le phénomène donné des deux langues, on est tenté de se demander si on est autorisé à parler de traduction équivalente. Revenons à notre exemple initial et envisageons le problème à partir de celui-ci: *Il mange du pain – Kenyeret eszik*. Dans la phrase française, la valeur partitive est exprimée morphologiquement par l'article partitif. En ce qui concerne la phrase hongroise, cette valeur implicitement présente s'exprime au niveau de la phrase, qui d'ailleurs peut avoir à la fois d'autres interprétations que celle de la valeur partitive de sorte générique:

- Kenyeret eszik. –*
- 1. Il mange du pain.*
 - 2. Il mange du pain et non pas de la pomme.*
 - 3. Il est en train de manger du pain.*

En conclusion nous pouvons constater que dans le cas du groupe nominal sans article en hongrois, c'est le caractère indéfini du nom qui est accentué par rapport au groupe nominal à l'article partitif en français

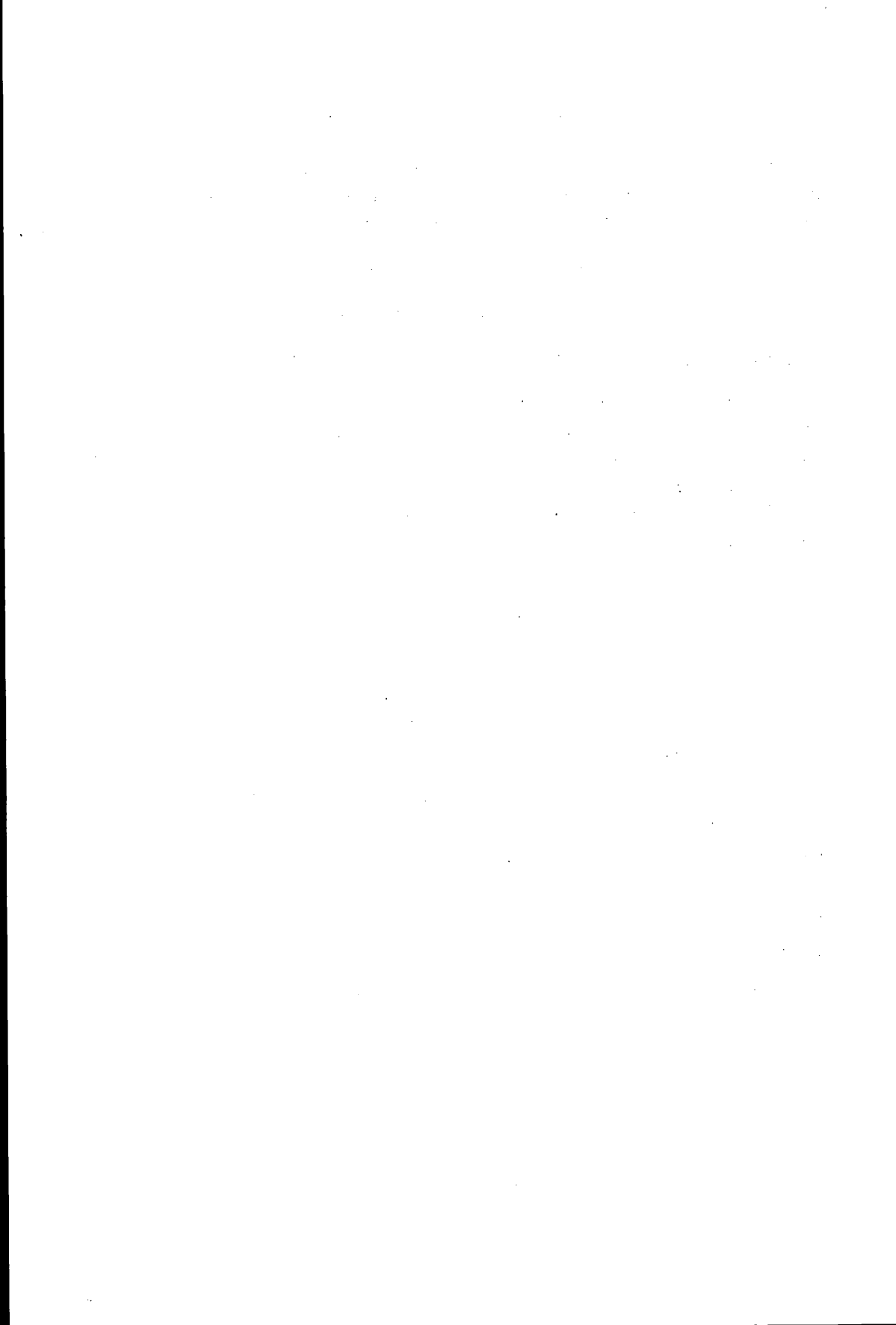
où l'accent est posé sur la valeur quantitative-partitive. Pour mettre en évidence la valeur du groupe nominal indéfini sans article en hongrois, on est obligé de recourir à la situation ou au contexte:

1. *Est-ce qu'il mange du pain? – Oui, il en mange.*
2. *Qu'est-ce qu'il mange? – Il mange du pain/et non pas de la pomme.*
3. *Qu'est-ce qu'il fait? – Il est en train de manger du pain.*

Par contre, dans la phrase hongroise *Eszik a kenyérből* le groupe nominal a une valeur partitive morphologiquement marquée par le suffixe *-ből* (genitivus partitivus), et il s'agit d'un partitif de sorte spécifique, marqué par l'article défini *a*, tandis que la valeur exprimée par l'article partitif français n'est, comme le dit Perrot, ni de sorte spécifique, ni de sorte générique.

Bibliographie

- DUBOIS, Jean et alii (1991): *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse
- ECKHARDT, Sándor (1965): *Mai francia nyelvtan*, Budapest, Terra
- FEDOROV, A.V. (1968): *Osnovi obchey teorii perevoda*, 3e éd. refondue et augmentée, Moscou, Ecole Supérieure
- MOUNIN, Georges (1963): *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard
- PERROT, Jean: "Le fonctionnement de l'article en français et en hongrois: problématique d'une description contrastive" in *Studia Romanica*, Debrecen, 1974/III
- RECKER, Ja. I.: "O zakonomnyh sootvetstviyach pri perevodie na rodnoy yazik" in *Voprosi teorii i metodiki učebnogo perevoda*, Moscou, 1950.



De quelques formes "dupliquées" en hongrois contemporain Problèmes de traduction lors du passage au français

Nous aborderons ici l'étude d'une classe observable en hongrois, de construction tout à fait remarquable pour les francophones, et d'usage extrêmement répandu: il s'agit de formes que, faute d'un meilleur terme, nous nommerons "dupliquées" – *olykor-olykor*, *néha-néha*, *egyszer-egyszer*, *alig-alig*, *már-már*. Les cinq formes abordées, il importe de le souligner, s'inscrivent dans une classe beaucoup plus large, que, faute de place, nous ne pouvons traiter ici¹. Ces formes, on va le voir, posent des problèmes de traduction particulièrement intéressants.

Mentionnons tout d'abord que le procédé que nous nommons "duplication" est, en fait, extraordinairement productif en hongrois; il consiste en la répétition pure et simple d'un élément lexical, avec, comme marque de lien (dotée, on le verra, d'un rôle tant sémantique que syntaxique, mais aussi, énonciatif²), la présence graphique d'un trait d'union. L'élément lexical "dupliqué" pourra appartenir à des classes morphologiques très diverses (adverbiaux, pronoms, déterminants du nom, adjectifs, bases verbales³...)

Nous avons délibérément restreint ici notre choix à des formes composées d'éléments adverbiaux, où la détermination introduite porte sur un terme de l'énoncé à valeur prédicative.

¹ Pour une étude plus large du procédé de "duplication" en hongrois, on se reportera à Cottier-Fábián (cf. bibliographie, article en préparation)

² Nous entendons ici l'adjectif "énonciatif" dans un sens relativement restreint, comme relevant de tout ce qui se trouve caractérisé par "l'accentuation de la relation discursive au partenaire" (v. sur ce point Benveniste, 1974; en particulier, dans l'ouvrage cité dans la bibliographie, pp. 79-88: Chap. V, "L'appareil formel de l'énonciation").

³ Notons au passage que la base verbale "dupliquée" mentionnée ici par prétérition ne comporterait pas de préverbe; ainsi, par exemple:

(a) *Ment-ment* egérszürke ruhájában, és mikor a Széchenyi térre jutottak, [...] öntudatlanul pár lépést előre – sietett, hogy ne kelljen mellette lépegetnie.

(Kosztolányi Dezső, *Pacsirta*)

Mais avant d'entamer l'analyse, examinons brièvement la façon dont les ouvrages linguistiques hongrois traitent de la question: en général, le problème n'est que très fugitivement abordé, et toujours, vu comme l'un de ces "procédés stylistiques" dont on ne sait très bien – à raison souvent, il est vrai – comment en organiser les données, pour en déduire d'éventuelles règles. Nyéki (1988: 282) range dans son chapitre sur *La composition* les formes dont nous traiterons ici, et fournit deux occurrences, *olykor-olykor* et *lassan-lassan* – la première seulement nous intéressant, et dont il donne pour signification: "de temps en temps, à *de rares intervalles*". On verra que cette glose par "...*rare*s intervalles" va dans le sens des hypothèses ici formulées.

C'est dans Tompa (1961) que l'on trouve la plus grande abondance de données: tout comme Nyéki, Lőrinczy – qui a rédigé le chapitre où se trouve abordée la question – parle de "szóösszetétel" (= "composition de mot"), puis, entrant dans le détail, de "kettőztetés" (= "duplication"). Bien que Lőrinczy, elle aussi, parle de "valeur stylistique", l'abondance des formes citées pour exemples – parmi lesquelles figurent les cinq constructions dont nous allons traiter – ainsi que l'attention attirée sur les différentes sous-classes à distinguer, d'un point de vue sémantique (pour aller vite: formes où la "duplication" n'introduit qu'une modulation par rapport à la forme simple; formes en revanche où elle modifie nettement le sens initial de cette forme simple); enfin, le fait qu'elle mentionne, brièvement il est vrai⁴, diverses possibilités dans l'interprétation sémantique – ainsi, dans le cas d'un processus, le caractère fréquentatif-itératif, ou le "degré" (qualitatif, s'entend) – font de cette description analytique la plus complète qu'il nous ait été donné de rencontrer. Nos hypothèses seront les suivantes: dans ce domaine des formes que nous nommons "dupliquées" – et ceci s'étendrait à bien d'autres formes encore, que les cinq étudiées ici – on peut considérer deux paramètres fondamentaux; en schématisant, le premier serait nommable: "mise en relief, «subjective», de ce qui relève du «quantitatif» ou du «qualitatif»"; le second en revanche – corrélé, la plupart du temps, à l'appréciation subjective d'une quantité ou qualité – serait: "caractérisation en termes de «négatif» (dans ce cas, on peut

⁴ Cf. p. 428, op. cit.: "...így például a cselekvés gyakoriságát és a fokozást kifejezők (*olykor-olykor*, illetőleg *sok-sok...*)".

parler aussi de valeur «restrictive»), ou en termes de «positif». On va voir, dans l'analyse des exemples choisis, comment ces deux grands paramètres ("quantité/qualité"; "négatif/positif") peuvent éventuellement être rendus en français.

Observons tout d'abord:

- (1) *Olykor* a késő éjszaka is ott érte még Kizselánét az első szobában. A nyári hold előtt felhők szaladtak el [...] Sokszor egyáltalán nem is látták egymást, csak [...] Zsófi száraz, suttogó hangja bocsátotta szét a sötétben alvó bútorok közt a parasztcsalád titkait. [...] A sötétség és Zsófi vádaskodó szenvedélye *olykor-olykor* Kizselánét is elkapta.

(Németh László, *Gyász*)

- (1') *Parfois*, tard dans la soirée, elle rejoignait Madame Kizsela, dans la première des pièces. Devant la lune d'été défilaient des nuages. [...] Bien souvent, elles ne se voyaient pas; seule [...] la voix sèche de Sophie, chuchotant, remettait en liberté, parmi les meubles assoupis dans la pénombre, les secrets de cette famille paysanne. [...] L'obscurité, la passion chercheuse de Sophie, saisissaient *de temps à autre* Madame Kizsela elle-même.

Dans ce premier exemple, on est en droit de se demander ce qui peut distinguer, d'un point de vue strictement sémantique, la forme simple, *olykor*, de la forme dupliquée *olykor-olykor*, qui plus loin seulement apparaît; les traductions respectives par *parfois* et *de temps à autre* ne peuvent rendre assez précisément cette distinction, mais permettent toutefois de saisir la valeur d'"itération restrictive" introduite par le procédé de duplication; *de temps à autre* met au premier plan le caractère "peu fréquent" du processus (ici, *elkap*). Ceci se trouve confirmé par les gloses de l'*Értelmező szótár*⁵, qui, si l'on en consulte la rubrique *olykor-olykor*, renvoie à son tour à *néha-néha*, fournissant pour finir la glose: *à de longs intervalles, rarement*⁶. On note au passage que, corrélativement aux formes dupliquées *olykor-olykor* et *néha-néha*, on trouve les formes simples *olykor* et *néha*, toutes deux amenant, comme traduction la plus fréquente: *parfois*, si bien que la

⁵ Cf. bibliographie. On notera qu'il s'agit ici de l'édition abrégée (en 2 volumes) du dictionnaire unilingue en question. Dans tout ce qui suit, nous nous référerons à cet ouvrage par l'abréviation: *Ért. sz.*

⁶ En hongrois: "Hosszú időközöként, ritkán".

distinction entre ces deux dernières formes puisse sembler ténue⁷; l'étude de telles formes simples ne nous concernant toutefois qu'indirectement ici, revenons à *olykor-olykor*:

- (2) Sárga bőrdnje egy széken állt. Most már felébredt egészen. [...] Kinézett az ablakon. A felhők szétoszlottak, s a sötét égen látszott néhány csillag. [...] *Olykor-olykor* felállt, fel-alá járkált.

(Ottlik Géza, *Virrasztók*)

- (2') Sa valise jaune était là, dans un coin. Il était maintenant tout à fait réveillé. [...] Il regarda par la fenêtre. Les nuages se dispersaient, et dans le ciel on distinguait quelques étoiles. [...] *De temps en temps* il se levait, marchait de long en large.

- (3) A ház nehezen idomult a kezéhez. [...] A Gicával létrejött megegyezés [nem] volt könnyű. [...] Gicát rá kellett beszélnie, szinte rákényszerítenie, hogy rántottleves ebédjét valami értelmesebb koszttal cserélje fel. Gicának esdekelni kellett, a régi időkre hivatkozni, udvarolni, míg elvállalta, hogy rendben tartja a lakást a számára, s *olykor-olykor* megfőz. Nem volt könnyű győzelem.

(Szabó Magda, *Pilátus*)

- (3') La maïsonnée s'avéra difficile à prendre en main. [...] Se mettre d'accord avec Gitza n'avait pas été facile. [...] Il avait fallu la persuader, pour ainsi dire la contraindre, d'échanger l'épaisse soupe, farineuse et brune, qui composait tout son déjeuner à elle, pour une nourriture plus raisonnable. Il avait fallu l'implorer, en appeler au bon vieux temps, lui faire toute une cour, jusqu'à ce qu'elle veuille bien prendre en main, pour lui, l'entretien de la maison, et, *de temps à autre*, lui faire *un peu de cuisine*. Ce n'avait pas été victoire facile.

⁷ On peut invoquer un usage moins fréquent, dans la langue parlée courante, de *olykor*, et, corrélativement, d'un registre "plus relevé" (c'est ce qu'indique, par exemple, l'*Ért. sz.*: "választékos", à savoir, "relevé, choisi"). Pour nous, comme souvent, les différences de "registre" s'expliqueraient ici essentiellement par l'étymologie – ou, plus précisément, le mode de formation morphologique. Le dictionnaire étymologique de référence (*A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára*, Budapest, Akadémiai Kiadó) donne pour sens premier des dérivés de "oly" (dont *olykor*) un sens de "degré" ("...eredetileg fokhatározó...", op. cit., rubrique "oly"). Ce sens, qualitatif et fermement marqué, est absent, en revanche, des premières occurrences de "néha" (initialement équivalent à "valaha": "un jour [plus tard]"). Pour ce qui est de l'usage, notons enfin que, si la forme non-dupliquée, *néha*, est d'une très grande fréquence, *olykor* "non-dupliqué", en revanche, semble beaucoup plus rare que son "correspondant" dupliqué. Sans doute ceci est-il un substrat, dans la langue actuelle, d'une valeur pressentie par les locuteurs – pour "*olykor*" – comme trop nettement "qualitative".

C'est à dessein que nous fournissons au lecteur un contexte large, en particulier dans l'exemple (3) et sa traduction. Des valeurs se dégagent en effet de l'examen des contextes en question, que ne révéleraient pas les énoncés pris isolément. Ainsi, ce qui apparaît à chaque fois, c'est le rattachement de la forme dupliquée *olykor-olykor* à une origine énonciative d'un certain type, à savoir, le plus souvent, à un énonciateur rapporté, origine d'un discours intérieur, dit encore "indirect libre": tout comme dans l'exemple (1), on pouvait mettre en évidence l'"énonciateur-observateur" *Sophie*, en (2) comme en (3), on est en présence d'un personnage figurant comme "repère perceptif, évaluant et appréciant" (celui-ci apparaissant à chaque fois comme un sujet de 3^{ème} personne, et sujet singulier). Ceci éclaire déjà mieux les qualifications d'"emploi *stylistique*", si souvent rencontrées dans les commentaires portés sur les formes dupliquées.

Pour ce qui est, par ailleurs, des oppositions "quantitatif/qualitatif", ainsi que de la polarité "négative/positive", on remarque que:

– *olykor-olykor* opère une *quantification* sur le prédicat, dans la mesure où cette forme vient moduler (on va voir ci-dessous comment) la fréquence du processus en question (en (1), (2) et (3), respectivement: *elkap*, *feláll* et *megfőz*): l'itération reçoit une détermination supplémentaire, "évaluatrice" de cette fréquence.

– la "modulation" consiste ici à restreindre (à donner une polarité "négative") à la forme simple initiale, neutre pour ce qui est du nombre d'occurrences du processus: si *olykor* signifie *parfois*, c'est-à-dire renvoie à un nombre d'occurrences posé comme "ni grand, ni petit", la forme dupliquée en revanche va donner un sens proche de "*rarement*, de temps à autre".

Ce "basculement" d'une quantification que l'on pourrait nommer "neutre" (en d'autres termes, non-marquée) vers une quantification à valeur "négative" ou "restrictive" apparaîtrait également dans les exemples où figure la seconde forme dupliquée ici étudiée – *néha-néha*:

- (4) Isten tudja, miért, de Bognár nem bírt olyan fegyelmet tartani, mint Schulze, pedig ő azt is megtette, amit Schulze soha életében: hogy *néha-néha* nekiment valamelyikünknek, és dühében megütötte, vagy orránál fogva a falhoz nyomta.

(Ottlik Géza, *Iskola a határon*)

- (4') Dieu sait pourquoi, Bognár ne parvenait pas à instaurer la même discipline que Schulze, et pourtant il lui arrivait de faire ce que jamais, de sa vie, Schulze n'avait fait: *de temps en temps*, il se précipitait sur l'un de nous, et, dans sa fureur, le frappait ou le pressait contre le mur en le serrant par le nez.

- (5) Merényiék egy kapura játszottak. Egyre többen állták körül a pályát, és nézték őket. [...] Azt lesték, hogy kiguruljon a labda, és legalább egyet rúghassanak bele. Ha *néha-néha* megtörtént, hirtelen óriási tülekedés, lökdösődés támadt a pálya szélén, s amelyekük hamarabb érte el a labdát, diadalmasan rúgta vissza a játékosoknak.

(Ottlik Géza, *Iskola a határon*)

- (5') Merényi et sa bande jouaient sur un seul but. Ils étaient de plus en plus nombreux, ceux qui se tenaient tout autour du terrain, à les observer. [...] Ils guettaient la sortie du ballon, pour pouvoir au moins une fois lui donner un bon coup de pied. Si *de temps à autre* l'événement survenait, alors c'était soudain une gigantesque mêlée, une bousculade au bord du terrain; et celui qui, le premier, avait atteint le ballon, le renvoyait aux joueurs d'un coup de pied triomphal.

Ici encore, tant en (4) qu'en (5), l'occurrence de la forme dupliquée, *néha-néha*, associe le processus (*nekimegy* et *megtörténik*, respectivement) à une itération restrictive, glosable par: "l'événement se produisait, mais assez rarement". Par ailleurs, tout comme dans les exemples observés avec *olykor-olykor*, on peut reconstruire un énonciateur rapporté servant en quelque sorte de "relais", et surtout, appréciant et jugeant la situation.

Bien que – on l'a vu – les traductions françaises possibles ne puissent qu'imparfaitement rendre les doubles valeurs jusqu'ici observées, des formes hongroises (d'une part la valeur "négative-restrictive" de la quantité, d'autre part le caractère nettement subjectif de cette quantification, mettant en jeu un énonciateur rapporté), il nous semble impératif de ne pas se contenter d'une traduction "neutre" de

type *parfois*, qui correspondrait en hongrois, de façon non-marquée, à la forme simple.

C'est ainsi que, dans l'exemple (3), "... *s olykor-olykor megfőz*" a été rendu par: "et, *de temps en temps*, lui faire *un peu de cuisine*", où la quantification construite sur le nominal *cuisine* vient compléter la valeur restrictive de l'adverbial *de temps à autre*. Ceci, bien sûr, n'est que l'un des moyens pouvant, en français, être mis en œuvre.

Jusqu'à présent, nous n'avons passé en revue que deux formes dupliquées (*olykor-olykor; néha-néha*), à valeur essentiellement quantitative ; la troisième et dernière forme de ce type abordée ici serait *egyszer-egyszer*, comme par exemple dans:

- (6) Mikor vasárnapiasan kimentek az udvarról, egymás után, elől az ember, utána az asszony, [...] úgy haladtak előre, mint boldog falusiak, akik örülnek, ha kimozdulhatnak *egyszer-egyszer* az unalomig megszokott hétköznapból.

(Móricz Zsigmond, *Szegény emberek*)

- (6') Lorsque, le dimanche, ils sortaient de la cour, l'un suivant l'autre – devant, l'homme; derrière, la femme – [...] ils s'en allaient, pressés, droit devant eux, tels des villageois heureux de pouvoir *enfin, de temps à autre*, quitter cette vie des jours de semaine, à laquelle jusqu'à l'ennui ils s'étaient habitués.

- (7) "Vacsora után dalolni kezdtek [...]. Én épp úgy álltam a falnál, hogy a Sándor odaláthatott. Veszem észre, hogy a Sándor csak odanéz *egyszer-egyszer*, de közben csak tovább dalol. [...]"

(Németh László, *op. cit.*)

- (7') "Après le dîner, ils se sont mis à chanter. [...]. Moi, justement, je restais debout contre le mur, comme ça, pour que le Sándor ait pu me voir là-bas. Et puis je me rends compte que le Sándor jetait *juste un petit coup d'œil de temps en temps*, mais entre-temps il continuait à chanter, c'est tout."

Dans ces deux exemples, réapparaissent les constantes observées jusqu'ici: appréciation *subjective* d'une itération de processus et/ou de situations; quantification *restrictive*. Dans les traductions proposées, nous avons jugé bon d'introduire, à chaque fois, un élément pouvant rendre, en français, ces modulations: ainsi, en (6'), l'adverbial *enfin* (qui

a pour fonction d'indiquer la rareté de l'événement survenant); en (7'), c'est toute une séquence qui va construire le contexte "restrictif", à savoir (*jetait*) *juste un petit coup d'œil de temps en temps*; le lecteur pourra noter que le contexte hongrois initial contient déjà l'adverbial restrictif *csak*, et qu'ici nous ne faisons qu'y adjoindre l'adjectif *petit* ("un *petit coup d'œil*").

Une question qui se poserait, de façon intéressante, est celle du contraste – pour ce qui concerne précisément *egyszer-egyszer* – entre la forme dupliquée, et d'autres formes sémantiquement et morphologiquement très proches; ainsi par exemple *egyszer-kétszer*, comme dans:

- (8) Ő maga *alig egyszer-kétszer* látta ezt a Balázst; de azt tudhatta már, hogy ő a Mari nénye, mert elmenőben ideszalutált neki.

(Németh László, *op. cit.*)

- (8') Elle-même n'avait guère vu qu'*une ou deux fois* le Balázs en question; mais lui savait déjà qu'elle était la grande sœur de Mariette, puisque, sur le point de partir, il l'avait saluée.

De tels rapprochements ne pouvant toutefois être analysés plus avant dans le cadre de notre courte étude, nous ne faisons que citer au passage l'existence de telles proximités⁸.

Jusqu'à présent, nous avons exclusivement traité du problème des formes dupliquées à valeur "quantifiante"; il convient de passer maintenant à un domaine plus complexe, celui des formes dupliquées pouvant être indices éventuels d'une appréciation principalement *qualitative*; il en sera ainsi des constructions: *alig-alig, már-már*.

Voyons pour commencer:

- (9) – S az öcséd? – kérdezte, hangját leengedve.
– Géza? filmember lett. Két éve már. *Alig-alig* látjuk. Folyton utazik.

(Ottlik Géza, *Hűség*)

* Il va de soi que la possibilité de construire "*egyszer-kétszer*" provient, en particulier, de la quantification explicitement opérée (présence des morphèmes *egy-* et *két-*). On trouverait, de la même façon, "*háromszor-négyyszer*", etc... La quantification serait ainsi, ici, beaucoup plus précisément déterminée qu'avec la forme "exactement dupliquée", *egyszer-egyszer*.

- (9') – Et ton frère? – demanda-t-il, baissant la voix.
– Géza? Il est dans le cinéma maintenant. Depuis deux ans. Mais on ne le voit *quasiment jamais*. Il n'arrête pas de voyager.
- (10) – Nem, ebből elég! – határozott magában végül is. – Erre az ostobaságra semmi szükség. – Még szorgalmasabban dolgozott tehát, s *alig-alig* gondolt a dolgoira vissza. Mintha nyomtalanul múlt volna el felette.
- (Füst Milán, *A parnasszus felé*⁹)
- (10') – Non, assez de tout cela! – décida-t-il en lui-même. Il n'avait pas besoin de telles stupidités. – Aussi se mit-il au travail plus studieusement encore, et ne repensa *pour ainsi dire plus* à la question. C'est comme si elle s'était évanouie au-dessus de sa tête, sans laisser plus de traces.

On sait que la forme simple, *alig*, est implicitement porteuse d'une valeur négative (comme en témoigne, entre autres critères syntaxico-sémantiques, le rejet du préverbe, qui se manifeste en toute occurrence d'énoncé où une négation vient porter sur le prédicat); la glose de l'*Ért. sz.* fournit par ailleurs: "*en une moindre mesure; difficilement; très rarement...*"¹⁰. Cette valeur négative ou "restrictive" est présente, elle aussi, avec la forme dupliquée, mais apparaît comme davantage soulignée encore, puisque le même dictionnaire note, pour *alig-alig*: "*en très moindre mesure; avec grande difficulté...*"¹¹

Deux choses se dégagent ici: d'une part, le fait que la forme dupliquée est beaucoup plus proche, sémantiquement, de la forme simple, que ne l'étaient *olykor-olykor* ou *néha-néha* (du fait, précisément, qu'une nette "polarité négative" est déjà présente dans cette forme simple); d'autre part, alors que les deux premières formes examinées marquaient avant tout le caractère itératif du processus (à savoir, une "fréquence d'événement"), ici, en revanche, il s'agit beaucoup plus de

⁹ Nous tenons ici à remercier Szende Tamás (Université Paris III), à qui nous sommes redevables de cet exemple (emprunté à la banque de données consacrée à l'élaboration d'un nouveau dictionnaire hongrois-français; v. sur ce point Szende: "Sélection des données lexicographiques: considérations méthodologiques à propos du nouveau dictionnaire hongrois-français" in *Cahiers d'Etudes Hongroises* n°4/1992, 103-106).

¹⁰ En hongrois: "Nagyon kis mértékben [...]; nagyon nehezen; nagyon ritkán [...]"

¹¹ En hongrois: "Nagyon csekély mértékben [...]; rendkívül nehezen [...]"

ce qui relève du domaine de l'*appréciation qualitative d'un processus*: ainsi, en (9), si *alig-alig* reste bien encore rattaché au domaine d'une telle itération ("Nous ne le voyons *quasiment jamais*"), en (10) en revanche, on a quitté ce terrain, pour aborder celui, non plus des "polarités de quantité", mais des "polarités de qualité": autant un processus comme *látjuk*, en (9), renvoie à un phénomène "quantitativement mesurable" (*voir ou ne pas voir quelque'un* reste "événement objectivement constatable"), autant "penser ou ne pas penser à quelque chose" relève de la sphère du purement subjectif; il n'est pas surprenant que ce type d'"appréciation qualitative" apparaisse au sein d'un discours intérieur du sujet.

Il nous faut toutefois souligner que la distance séparant la forme simple *alig* de la construction dupliquée *alig-alig* est beaucoup moins marquée, sur un plan que bien des auteurs nommeraient "stylistique", qu'elle ne l'était avec les formes précédentes; pour preuve, le remplacement, en (9) comme en (10), de *alig-alig*, par un simple *alig*, n'amènerait pas de modulations remarquables. De même, dans l'exemple suivant, on peut très bien imaginer à l'inverse, et sans changement notable de registre ou de sens, le remplacement de la forme simple, par la dupliquée:

- (11) Olyan lopakodva érte őt utol a hajnal, hogy *alig* volt valami jele.
Továbbra is sötét maradt, csak éppen kezdett láthatóvá válni a táj.

(Ottlik Géza, *Iskola a határon*)

- (11') L'aube le rattrapa de façon très furtive, sans *presque aucun* signe apparent. Il continuait à faire sombre, le paysage commençait tout juste à devenir visible.

On remarquera, en (11'), la traduction par "*presque aucun* [signe apparent]", qui traduirait aussi bien la forme dupliquée.

Pour en terminer avec la question de *alig-alig* – dont les valeurs de polarité négative, présentes déjà dans la forme simple, atténuent considérablement les modulations introduites lors de la duplication – notons (et c'est le cas pour chaque forme dupliquée) que la distinction entre "quantité" et "qualité" est, comme on peut s'y attendre, intimement liée à la nature de la forme verbale, à savoir, à son caractère

favorisant davantage une interprétation "quantitative", ou, au contraire, "qualitative":

- (12) Ezen a napon Sasa *alig-alig* palástolta kedvetlenségét. Kora reggeltől fogva zsörtölődött Zsuzsikával, a szerencsétlen, ügyefogyott, süket vénasszonnyal, mindenért belekötött.

(Ottlik Géza, *Dalszínház*)

- (12') Ce jour-là, Sacha ne put qu'à grand-peine dissimuler sa mauvaise humeur. Tôt dans la matinée déjà, il se mit à ronchonner après Zsuzsika, l'infortunée vieille bonne, sourde et maladroite – tout lui était prétexte à querelle.

Dans l'exemple qui précède, l'interprétation qualitative donnée à *alig-alig* (et qu'on a traduite ici par à *grand-peine*) est fonction, non seulement de la forme verbale en elle-même (*palástol*), mais bien plutôt, du "nexus prédicatif" constitué par la forme verbale et le complément (*kedvetlenségét*); et c'est, justement, le caractère intrinsèquement qualitatif de *kedvetlenség* (*mauvaise humeur*) qui confère à l'ensemble la valeur qualitative.

On voit ainsi qu'on ne saurait se contenter, pour ce qui concerne l'opposition "quantité/qualité", d'une typologie opposant, par exemple, procès à valeur de "processus" et, par contraste, procès de type "état". Il est certain qu'un processus, dans la mesure où son caractère "non-statique" est éminemment compatible avec diverses valeurs aspectuo-temporelles (telles l'itération, le caractère "duratif/ponctuel", le renvoi à de l'à-venir...), privilégiera souvent la valeur quantitative ("nombre" et répétition des occurrences du procès, "intentionnalité" agentive...); mais ceci est loin de fournir des règles suffisamment généralisables.

La dernière des formes observées, *már-már*, est celle dont l'examen va nous fournir les données les plus complexes, pour ce qui concerne, justement, les valeurs qualitatives. Mais avant d'aborder cette dernière forme, citons au passage l'occurrence rencontrée, d'une sixième forme "dupliquée" qu'on n'étudiera pas, ici, dans le détail:

- (13) – Utolsó kérdésem: értek a nyúltenyésztéshez, csinálnánk együtt a tenyésztést?

– Soha. Az állattartás egy szabad életforma. Nincs vita, mert nincs vitapartner. Két ember együtt egy idő után *csak-csak* talál valami apróságot, amin összezördüljön. [...]

Magyar Nemzet, 17 août 1991

(13') – Dernière question: je m'y connais en élevage de lapins, vous êtes d'accord pour que nous faisons ensemble l'élevage en question?

- Pas question. Elever des animaux, c'est avoir un mode de vie où on est tout à fait libre. Il n'y a pas de heurts, parce qu'il n'y a personne avec qui en avoir. S'il y a deux personnes, au bout d'un certain temps elles vont *finir par* trouver un petit détail *par-ci par-là*, et puis avoir des mots.

En (13'), la traduction de la forme *csak-csak* amènerait une évaluation nettement qualitative, qu'on a tentée de rendre ici par *par-ci par-là*, et qui, dans un contexte de registre plus soutenu, donnerait par exemple *tout juste...* (suivi d'un prédicat). En d'autres termes, il s'agit, dans le cas de (13), d'une évaluation à nouveau qualitative, et modulant "en négatif" (ce qui, tout comme pour *alig-alig*, ne surprend pas, la forme simple, *csak*, étant déjà, par excellence, restrictive) le prédicat en question: *trouver [quelque détail]*. Ces données sont, on le voit, en conformité avec le contexte (*valami apróságot*).

Pour ce qui concerne, précisément, les questions de "registre", on observe que les formes dupliquées dont nous traitons ici sont compatibles avec toute une gamme de possibles, allant du "littéraire narratif", à l'interview journalistique la plus prosaïque: ce qui importe en réalité est, avant tout autre chose, le *caractère subjectif de la prédication énoncée*.

L'examen de notre cinquième construction "dupliquée" est peut-être le plus complexe, dans la mesure où il pose tout le problème de la "distance de modulation" séparant forme simple et forme dupliquée. Nous référant à nouveau à l'analyse de Lőrinczy, dans Tompa (1961), nous rappellerons entre autres qu'elle signale l'existence d'un petit nombre de formes dupliquées, dont le sens s'est "totalement différencié" ("teljesen elszakadt jelentésű [alakok]") du sens initial associé à la

forme simple¹². La forme *már-már* appartient en effet à ce petit nombre, puisque, de *már*, *déjà*, on passe à une signification qui, en fait, serait glosable par *presque* (en hongrois: *majdnem*). Il est d'ailleurs intéressant de noter que l'*Ért. sz.*, qui rangeait les autres formes dupliquées dans des "sous-rubriques" de la forme simple associée – et donc, les envisageait comme relevant du même noyau sémantique – va en revanche, pour *már-már*, introduire une rubrique séparée, avec en effet, comme sens fondamental, *majdnem*.

Dans l'observation des énoncés, reviendront cependant certaines constantes, observées déjà des autres constructions dupliquées:

- (14) Az éjszaka sötét volt. A vihar sötétsége rohanva, zajtalanul futott át az égen, hirtelen elfeketült tőle minden, majd újra ki-kiderült a hold bágyadt világosságától. Olyan volt ez a néma mozgalom odafenn, mintha zajtalan rémtettek mennének végbe valahol az űrbe.

Mégis jókedvű volt. Az idegennel egészen megbarátkozott, olyannyira *már-már* mindent elmondott neki, ami a szívét nyomta.

(Füst Milán, *A Parnasszus felé*)

- (14') La nuit était sombre. La pénombre de l'orage parcourait le ciel sans bruit, et soudain obscurcissait tout; puis, de temps à autre, réapparaissait la clarté livide de la lune. Ce mouvement silencieux, là-haut, ressemblait à de muettes atrocités courant à leur fin dans le vide.

Il était cependant de bonne humeur. Il avait tant sympathisé avec l'étranger, qu'il lui avait *presque* tout dit, de ce qui lui avait pesé sur le cœur.

- (15) A tiszthelyettesek és a tisztek kint laktak a városban, kivéve Monsignor Hanákot, [...] meg Kovách Garibaldit, akinek az első emeleten volt rendes lakása. Kovách ezredes annak ellenére jóformán soha nem lehetett látni sehoh. *Már-már* rejtélyes volt, hogyan jár haza, mert a lakásához csak a mi tantermi folyosónkon át lehetett eljutni.

(Ottlik Géza, *Iskola a határon*)

- (15') Les officiers et les adjudants habitaient en ville, à l'exception de Monsignor Hanák, [...] ainsi que Garibaldi Kovách, qui avait son appartement au premier étage. Malgré cela, le colonel Kovách n'était, pour ainsi dire, jamais vu nulle part. C'était *presque* une énigme: comment

¹² Cf. Lőrinczy, bibliographie, 428-429.

donc faisait-il pour rentrer chez lui, puisqu'on ne pouvait accéder à son appartement que par le couloir longeant notre salle de classe?

Ce qui en effet, à nouveau, réapparaît, c'est la présence d'un énonciateur rapporté, observateur appréciant une situation, et nouvelle origine narrative: on peut, selon la terminologie employée, parler de discours intérieur, de "discours indirect libre"... De sorte que l'apparent "nouveau sens" pris par la forme dupliquée peut trouver sa justification; ainsi, si l'on prend la forme simple, *már* comme indicatrice d'un franchissement de frontière, aspectuel au départ (tout comme, en français, *déjà*) – à savoir, passage d'une polarité "négative" à une polarité "positive" d'un prédicat, la plupart du temps¹³ – on comprend mieux que l'emploi de la forme dupliquée puisse être utilisée pour, justement, renforcer une valeur de franchissement de frontière, le plus souvent qualitatif: par exemple, en (15), *már-már rejtélyes volt (c'était presque une énigme)* construit une démarcation entre ce qui est vu comme possédant la qualité d'[être] *mystère, mystérieux*, par opposition à ce qui ne l'est pas.

On retrouve quasiment la même valeur de "polarité qualitative" dans l'exemple qui suit:

- (16) Az utóbbi nehéz esztendők talán legnagyobb történeti-irodalmi válogatás vállalkozása a *Boldog várak* című... könyv. Lehet itt beszélni könyvről? *Már-már* lexikonméretű, hatalmas kötet. A szellem termékeit nem súlyra mérik. Itt azonban súly és érték egymással ölelkező fogalmak.

(*Magyar Nemzet*, 11 novembre 1992)

- (16') Au cours de ces dernières années, difficiles, la plus vaste entreprise de sélection historico-littéraire est peut-être *Heureuse ville de Nagyvárad*: peut-on ici parler de "livre"? Il s'agit d'un immense volume, aux dimensions *quasi*-encyclopédiques. les productions de l'esprit ne se mesurent pas au poids. Mais dans ce cas précis, le poids et la valeur intellectuelle sont des notions qui s'entrelacent.

¹³ A titre de brève illustration:

(b) *Il a déjà visité la bibliothèque* construit un "franchissement de frontière" qui fait passer du prédicat dans sa forme négative (*ne pas visiter...*) au prédicat dans sa forme positive (*visiter...*)

On retrouve bien, en (16), la distinction qualitative entre [*être*] *muni de dimensions encyclopédiques*, et ce qui n'atteint "pas encore" ces dimensions. Comme toujours, le contexte illustre bien la prise de position d'un énonciateur-origine, source des valeurs qualitatives ainsi fondées (entre autres éléments contextuels, l'interrogation – par essence, intimement subjective – entre ce qui relève du simple *livre*, et ce qui, par écart contrasté, relève "déjà" de l'*encyclopédie*).

Faute de place, nous ne pouvons nous attarder sur d'autres formes dupliquées, qui, elles aussi, mériteraient une analyse approfondie. Contentons-nous seulement de relever l'exemple suivant:

- (17) Rég tudjuk, a bölcsesség nem föltétlen az életkor függvénye. [...] *Sok-sok* okoskodó összejövetel *már-már egy-egy* öregek tanácsára hasonlít.

(*Magyar Nemzet*, 3 mars 1992)

- (17') Nous savons depuis longtemps que la sagesse n'est pas fonction inconditionnelle de l'âge. [...] *Bien des* assemblées spéculatives [de jeunes] ressemblent à *presque autant de* conseils de sages.

Dans ce type de contexte, on voit que le procédé que nous avons nommé "duplication" se répète en plusieurs occurrences, ce qui va bien dans le sens d'un certain type de "construction de réseau énonciatif": construction d'un cadre "appréciatif", mettant en jeu une quantité ou une qualité, et portant sur un terme modulé, soit en "positif" (ce serait le cas ici, avec *sok-sok*), soit en "négatif-restrictif" (comme avec: *már-már*).

Notons pour finir que, si la plupart des grammairiens et linguistes hongrois ayant soulevé la question de ces "mots dupliqués" ont su relever le caractère extrêmement productif du procédé, il nous manque encore, semble-t-il, l'élaboration explicite du système de règles gouvernant les "duplications possibles" et "duplications impossibles"; par ailleurs¹⁴, il conviendrait également d'établir des prédictions de régularité", non seulement pour les constructions où les deux formes sont absolument identiques, mais aussi, pour celles où l'on a affaire à deux formes présentant bien plutôt une grande proximité phonétique; on

¹⁴ Il va de soi que dans une optique comme la nôtre, les formes mises en évidence sont toujours à étudier à contexte explicite, et non en tant que simple classe de formes formant système.

trouvera ainsi des phénomènes d'allitération, comme dans *réges-régi* (très vieux; archivieux), *körös-körü* (de tous les côtés), ou encore, *hímez-hámoz* (tourner autour du pot; mot-à-mot, broder-éplucher), *örökkön-örökké* (à tout jamais)...

La liste serait ici très vaste, et, pour peu que l'on ne s'arrête pas à des critères d'ordre uniquement graphique (critères très labiles, on le sait), rien n'interdirait de prendre en compte *túlontúl* (beaucoup trop; où l'on reconnaît une "duplication sans trait d'union"), ou encore, *irkafirka* (griffonnage, gribouillage): une frontière doit bien, toutefois, être tracée.

C'est pourquoi nous n'avons, à dessein, choisi de traiter ici qu'une très petite sous-classe, parmi le vaste échantillon des procédés de duplication du hongrois: nous limitant, d'une part à des formes morphologiquement délimitées ("adverbiales"), d'autre part, à des "duplications parfaites". Au cours de cette observation, le passage par une langue "autre" – pour ce qui nous concerne, le français – a une double fonction: d'une part, la construction d'un nouveau texte cohérent; d'autre part, le recours à cette "autre langue" comme outil, précieux, de gloses métalinguistiques. Pour le petit nombre de formes ici observées, il faut noter, avant tout, le caractère "non-neutre" des formes dupliquées, en d'autres termes, leur caractère toujours nettement appréciatif, et, en conséquence, éviter toute traduction qui gommerait cette appréciation marquée (quantitative ou qualitative) du sujet parlant.

L'important, nous semble-t-il, est de noter que cet aperçu si étroit est nécessairement à relier à un ensemble plus vaste, dont les modes de construction restent encore à définir: ceci pour montrer que l'appellation "stylistique" peut se définir autrement – à savoir, dans une optique de linguistique énonciative – telles qu'a pu la concevoir, par exemple, Emile Benveniste – où se trouve toujours pris en compte le paramètre essentiel constitué par le sujet parlant, en tant qu'origine des valeurs.

Bibliographie

BENVENISTE, Emile (1974): *Problèmes de linguistique générale*, t. II, Paris, Gallimard

COTTIER-FÁBIÁN, Elisabeth: "Formes "dupliquées" et "pseudo-dupliquées" en hongrois" (article en préparation)

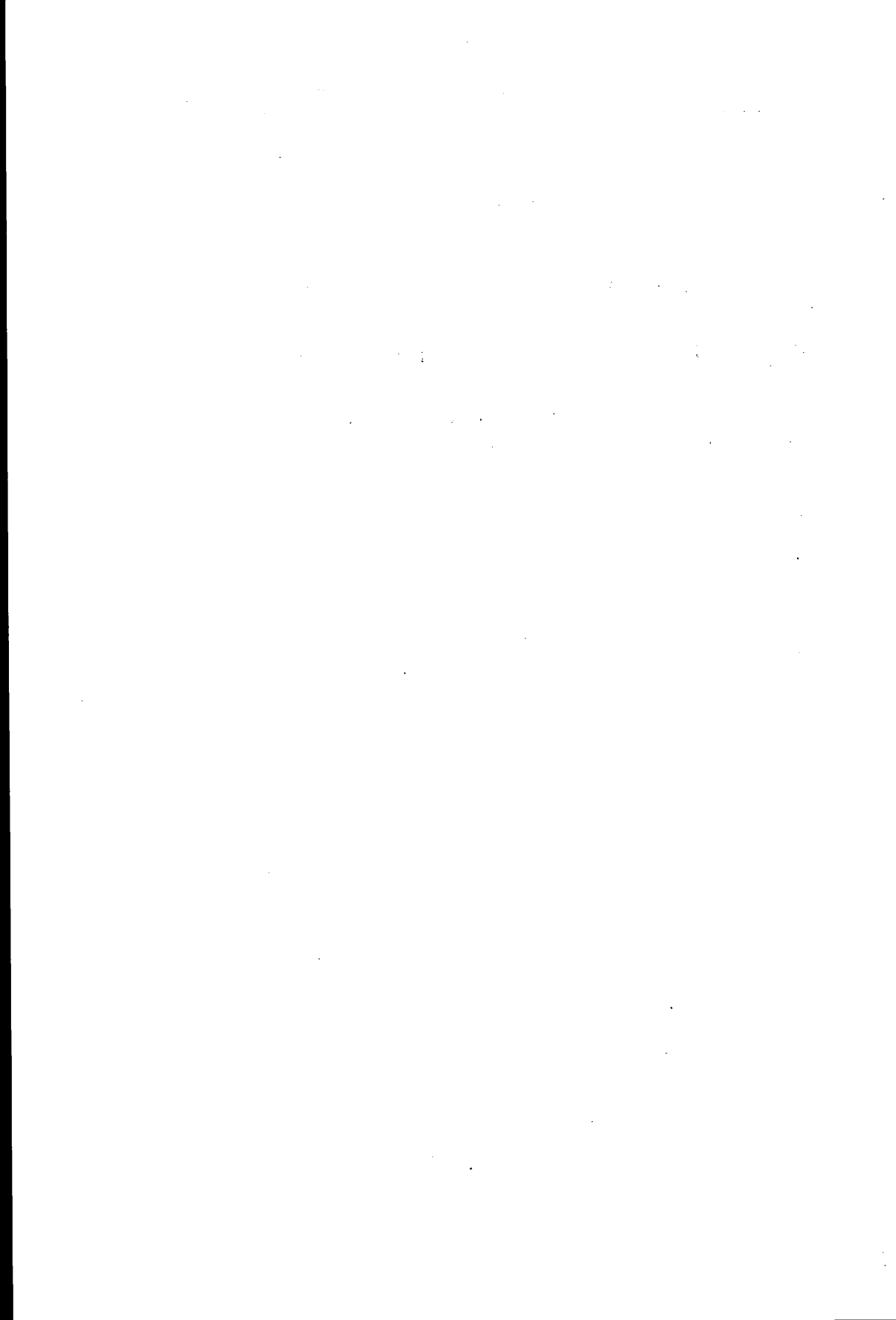
JUHÁSZ, J. – SZŐKE, I. – I. NAGY, G. – KOVALOVSKY, M. (1972): *Magyar értelmező kéziszótár*, Budapest, Akadémiai Kiadó

LŐRINCZY, Éva (1961): "A kettőztetés"

in TOMPA (v. ci-dessous), 427-431

NYÉKI, Lajos (1988): *Grammaire pratique du hongrois contemporain*, Paris, Ophrys – P.O.F.

TOMPA, József (1961): *A mai magyar nyelv rendszere, Leíró nyelvtan, I.*, Budapest, Akadémiai Kiadó



Traduction et eurythmie

Se demandant pourquoi les traductions sont plus longues que les textes originaux, George Steiner écrit :

"La «signification» se trouve «dans les mots» du texte-source mais, pour celui qui lit sa propre langue, elle représente, de toute évidence «bien plus» que la somme des définitions du dictionnaire. Le traducteur se doit de concrétiser le «sens» implicite, l'ensemble des dénotations, connotations, déductions, intentions, associations contenues dans l'original mais qui ne sont pas explicitées, ou alors seulement en partie, parce que l'auditeur ou le lecteur indigène en possède une compréhension immédiate. Le sens du terroir qui échappe dans une large mesure à la conscience claire puisqu'il est hérité et spécifique d'une culture, l'immersion prolongée dans le contexte qui convient à l'énoncé oral ou écrit rendent possible l'économie des moyens, le sous-entendu fondamental de la langue et de l'écriture courantes. En traduction, le mouvement de passage laisse échapper à un degré plus ou moins grand la qualité d'inhérence des significations, la condensation au creux des mots, sous l'effet du contexte, des significations feuilletées ou même contradictoires. C'est ainsi que la dynamique de la traduction est avant tout explicative, elle explique ou plus exactement explicite et rend tangible tout ce qu'elle peut de l'inhérence sémantique de l'original. Le traducteur cherche à présenter «ce qui est déjà là». Toute explication est addition, elle ne se contente pas de reformuler l'unité originale mais doit la munir d'un contexte explicatif, d'un champ de ramifications concrètes et tactiles; c'est pourquoi la traduction procède par argumentation. On ne peut pas s'attendre, de façon raisonnable, à ce que le texte-source et la traduction aient les mêmes dimensions. Sous sa forme naturelle, la traduction dépasse l'original, ou, comme le dit Quine: «Du point de vue d'une théorie de la signification en traduction, le fait le plus remarquable quant aux hypothèses analytiques est qu'elles l'emportent sur ce que comporte d'implicite les facultés linguistiques du locuteur indigène.» (Steiner, 1991: 258)

Parmi les "implicites" de l'original que la traduction doit absolument expliciter, la valeur sémantique et syntaxique de la prosodie (et, plus particulièrement, de l'accent et de l'intonation) figure en bonne place. Or, il est évident que, si certains faits prosodiques (comme la montée de la voix pour exprimer l'interrogation) peuvent avoir une valeur universelle, la plupart d'entre eux sont liés au système d'une langue particulière et, par conséquent, varient d'une langue à une autre.

C'est ainsi – pour ne citer qu'un exemple banal – qu'une phrase hongroise comme

(1) *Péter ír*

avec un accent d'insistance sur la première syllabe du mot *Péter* sera traduite en français par

(1') *C'est Pierre qui écrit.*

"Explicitée", la signification de l'accent hongrois, comme celle de la construction dite "présentative" du français *c'est... qui* est l'exclusion, voire l'exclusivité: c'est Pierre qui écrit et pas un autre, à l'exclusion de tous les autres. Le traducteur qui méconnaît cette signification (qui n'"entend" donc pas l'accent dans le texte imprimé) commet obligatoirement un contresens.

Or, cette différence qui concerne l'outillage dont disposent les langues, entraîne un certain nombre de conséquences.

Dans l'exemple (1), l'accent est "facultatif"; j'aurais pu prononcer la phrase sans cette insistance particulière sur la première syllabe. Néanmoins, celle-ci reste accentuée, frappée d'un accent "obligatoire", qui fait partie du système de la langue. Tous les natifs sont conscients de la différence entre (1) et:

(2) *Péter ír*

avec deux accents également répartis sur les deux mots et une pause entre eux. Ici, Péter, "faiblement" accentué est dépourvu de toute valeur exclusive et la phrase est un simple constat: *Pierre écrit.*

Cet accent qui frappe obligatoirement la première syllabe et, dans la plupart des cas, le début de la phrase, a été désigné par Charles Bally (1944: 193-338) par le terme "baryton", par opposition à ce qui se passe en français où, sans pouvoir parler d'un accent final, on constate que l'intensité et la hauteur de la voix tendent à s'accroître vers la fin du mot et de l'énoncé, ce qui est caractéristique du rythme "oxyton".

On sait que Bally postule le parallélisme entre le système phonologique et le système grammatical d'une langue donnée: à cette disposition prosodique du hongrois correspondrait l'ordre déterminant-

déterminé, (ou, selon les termes de Bally, la "séquence anticipatrice") par exemple:

(3) *kék ég*

où le qualifiant précède le qualifié, alors qu'en français, c'est l'ordre inverse qui prévaut dans l'immense majorité des cas:

(3') *(un) ciel bleu*

Dans les rapports possessifs, le possesseur précède le possédé:

(4) *az apa fia*

alors qu'en français, c'est l'inverse:

(4') *le fils du père*

Il en est de même en ce qui concerne les compléments du verbe, et, en particulier l'adverbe, qui, en hongrois, précède régulièrement le verbe:

(5) *jól dolgozik,*

contre:

(5') *il travaille bien.*

La situation est particulièrement nette en ce qui concerne le déterminant verbal qu'est le préverbe hongrois, et qui, normalement, précède le verbe:

(6) *Péter eljött (Pierre est venu),*

mais qui sera rejeté après le verbe, si un autre élément vient qualifier celui-ci:

(7) *Péter sántítva jött el,*

alors qu'en français, le déterminant du verbe sera normalement, postposé:

(7') *Pierre est parti en boitillant.*

Si le déterminant qui, en hongrois, "chasse" le préverbe, est un élément de négation, celui-ci en français se scinde en deux et entoure le verbe, mais la partie la plus importante (la seule qui subsiste en langage parlé) est toujours postposée:

(8) *Péter **nem** jött el*

(8') *Pierre n'est **pas** venu.*

Tous les déterminants du prédicat sont ainsi antéposés en hongrois et postposés en français:

(9) *Városban élek*

(9') *Je vis dans une ville*

(10) *Szakállt növesztek*

(10') *Je me laisse pousser la barbe, etc.*

On voit que l'ordre des éléments possède à la fois une valeur syntaxique et une valeur sémantique, puisque c'est l'élément jugé le plus important, ou si l'on préfère, le plus informatif, (le rhème) qui, en hongrois, précède, et en français, suit le prédicat.

Ce qui exige une certaine vigilance de la part du traducteur, car il doit éviter à se laisser influencer par l'ordre des termes tel qu'il se présente dans le texte-source.

(11) *Az undornak és megvetésnek ugyanazon kifejezésével nézte a balomon ülő kecskeszakállas férfit, miként a vonaton kemény tartását elengedő, hortyogó anyját.*

(Nádas Péter: *Emlékiratok könyve*, 357)

(11') *Elle regarda l'homme à la barbiche, assis à ma gauche, avec cette expression de dégoût et de mépris qu'elle avait eue dans le train pour sa mère, lorsque celle-ci, abandonnant son attitude rigoureuse, s'était laissé aller à ronfler.*

La séquence *az undornak és megvetésnek ugyanazon kifejezésével* (avec cette expression de dégoût et de mépris) est le déterminant du verbe *nézte* (elle regarda), *balomon ülő kecskeszakállas* (à la barbiche, assis à ma gauche) qualifie le substantif *férfit* (l'homme), quant aux constructions participiales *kemény tartását elengedő, hortyogó* (abandonnant son attitude rigoureuse, ronflante), elles doivent être transformées en propositions relatives, postposées à leur antécédent commun *anyját* (sa mère). Toute tentative de respecter l'ordre des éléments, tel qu'il se présente dans le texte-source, aurait été vouée à l'échec, car elle se serait heurtée aux exigences du rythme oxyton du français.

En français, le principe de l'organisation de la phrase par "masses croissantes" impose souvent au traducteur des modifications par rapport à l'ordre des mots du texte-source. Il s'agit, selon la définition de N. Cressot "de la tendance à sérier la phrase par masses croissantes pour une raison à la fois logique et musicale" (Cressot, 1947: 168), la

logique exigeant que les éléments se suivent par ordre progressif, le moins important précédant le plus significatif et la musicalité que les mots les plus volumineux se placent derrière les mots les plus courts: les impératifs du rythme déterminent l'ordre dans la séquence. Cette dernière nécessité peut même pousser le traducteur à modifier légèrement le contenu de départ, par exemple par l'ajout d'un adverbe, afin d'obtenir un rapport satisfaisant – du point de vue du rythme – entre les différents éléments de la phrase. Souvent, le problème concret est le suivant: dans une même phrase, une proposition courte enchâssée entre des propositions plus longues, ou suivant ces propositions, "sonne mal", car elle va à l'encontre du principe de l'organisation par masses croissantes.

"On dira plus spontanément: «Jeanne a demandé à sa mère la permission de passer la soirée chez son amie» que «Jeanne a demandé la permission de passer la soirée chez son amie à sa mère»" (Cressot, 1947, 168)

Ceci à la fois pour des raisons "logiques" (la *permission de passer la soirée chez son ami*, en tant qu'objet de la demande est plus informatif (rhématique) que *sa mère* dont la valeur informative est faible, son apparition dans la phrase étant amplement prévisible d'après le sens) et "musicales", car, placé en fin de phrase, *sa mère*, séquence de deux syllabes, suivrait une séquence de quinze syllabes et déséquilibrerait le rythme de la phrase.

Quelques exemples concrets d'emplois de "mots-chevilles", destinés à assurer l'équilibre entre les différentes "masses" :

(12) *A a valami... kicsúszott az ujjai közül* (Nádas, ibid. 215).

(12') *Cette chose indéfinissable glissa **immédiatement** de ses doigts.*

Sans l'ajout du mot *immédiatement*, la deuxième partie de la phrase ne contiendrait que cinq syllabes, contre huit syllabes de la première partie. Sématiquement, sa présence est justifiée par celle du préverbe hongrois *ki-*, indiquant la "brusque perfectivation" (Perrot, 1966: 35-39).

(13) *Csupán mosolygásom görcsének emléke maradt meg bennem* (Nádas, ibid. 361)

(13') *seul est resté gravé dans ma mémoire le sourire convulsif que je lui adressai.*

En employant *mon sourire convulsif* à la place du *sourire convulsif que je lui adressai*, le traducteur aurait péché contre le principe de l'organisation par masses croissantes.

(14) *Első pillanattól kezdve meghitten vett föl, rejtegetett és az otthon káprázatát adta* (Sándor Márai: Egy polgár vallomásai II, 371)

(14') [Il] *m'adopta dès le premier instant, me dissimula aux yeux du monde et me donna l'illusion bienfaisante d'être chez moi.*

(15) *A kávéházak fekete lötytyétől fejfájást kaptam*

(15') *La lavasse noire que l'on me servait en guise de café me donnait d'affreuses migraines*

(16) *Alkalmazkodtam az éghajlathoz, s nem esett nehezemre az alkalmazkodás* (Márai, *ibid.* 373)

(16') *Je m'adaptai donc au climat ambiant, et ce, sans la moindre difficulté.*

(17) *...s hogy tehetetlenségében ne kezdjen sírni rögtön* (Nádas, *ibid.* 362)

(17') *et, pour ne pas aller, dans son impuissance, jusqu'à éclater en sanglots*

L'ajout du terme *aller* n'est pas seulement une cheville au service de l'eurythmie, mais aussi la marque d'une tendance du français à rendre par une construction périphrastique (verbe auxiliaire + verbe principal) certains verbes hongrois qui, nous allons le voir, portent un accent prosodique et/ou sémantique.

Dans sa *Stylistique comparée du français et de l'allemand*, Alfred Malblanc (1961: 237-241) parle, à propos de ce phénomène, de "vue immanente": "il semble que le français, mal placé à l'origine pour voir le phénomène de l'extérieur, se soit ingénié à le voir de l'intérieur" écrit-il. De notre côté, nous proposons de classer le phénomène parmi les présentations indirectes de l'expérience:

"certains emplois des verbes aller et venir ne semblent indiquer rien d'autre que l'insertion d'un point de vue subjectif dans la présentation d'un procès. Comparé à un verbe non-orienté par rapport à un sujet tels que marcher, aller et venir introduisent des repères personnels: aller c'est «marcher en s'éloignant de celui qui parle» et venir c'est

«marcher en se rapprochant de celui qui parle». Ces qualités sémantiques des deux verbes sont exploitées ... dans les phrases du type la voiture est venue s'écraser contre un arbre et la voiture est allée s'écraser contre un arbre où leur seule fonction est de permettre l'insertion d'un point de vue subjectif, de présenter l'événement non pas «brutalement», sans intermédiaire, mais du point de vue d'un sujet qui, en l'occurrence, est le sujet de l'énonciation. Est-il possible de parler ici de présentation «indirecte» de l'expérience, comme, dans le cas du discours indirect, on parle de présentation indirecte d'un dire, de propos tenus par un sujet différent du sujet rapporteur? Il nous semble que l'intervention, dans les deux cas, du sujet qui laisse ses marques, justifie cette extension." (Kassai, 1979: 91)

En dehors des verbes auxiliaires *aller* et *venir* (et d'autres, comme *se mettre à*, *entendre*, *dire*, *prier*, dont le rôle est de "faire voir le fait à travers l'activité d'un sujet" (Malblanc, 1961, 238), Malblanc examine tout particulièrement le fonctionnement du verbe *voir*,

"véritable débouché du monde intérieur sur le monde extérieur, un appel au sujet, tourné vers l'intérieur, pour contempler le phénomène, alors que l'allemand, sans appel, voit directement et objectivement:... à *Oft verteilt sich der Abzug auf mehrere Jahre* répond la phrase française: *Il n'est pas rare de voir la vente s'échelonner sur plusieurs années.*" (Malblanc, 1961: 239)

La même définition (présentation d'un événement extérieur à travers l'intériorité d'un sujet) s'applique, bien entendu, à l'ensemble des auxiliaires modaux, et, d'une façon générale, aux différentes formes de modalisation. Ce qui, à cet égard, paraît remarquable en français, c'est l'existence de verbes "composés", "périphrastiques" dont le premier élément conjugué a une valeur modale, et le second, forme nominale (infinitif, participe) présente l'événement lui-même, alors que dans d'autres langues (allemand, hongrois) la modalisation s'exprime par un adverbe.

Les exemples allemands cités par Malblanc (Pp. 162-163) pour illustrer la transposition en verbes français d'adverbes ou de particules adverbiales sont presque toujours directement traduisibles en hongrois:

(18) *Aber Olympia seufzte bloss immer wieder*

(18') *De Olympia egyre csak sóhajtozott*

(18'') *Mais Olympia se contentait de soupirer encore*

Etc. La "transformation" hongr. Adv + V \Rightarrow fr. Verbe conjugué (Prép) + Verbe à l'infinif peut se pratiquer dans un grand nombre de cas.

Cependant, du point de vue de l'eurythmie, et, en particulier, pour "étoffer" l'énoncé en vue de se conformer au principe de l'organisation par masses croissantes, le verbe périphrastique français peut rendre certains services:

(19) *Ha ugyanis megsérül a bőr* (Nádas, p. 348)

(19') *Car si la peau vient à être blessée*

(20) *Stark ... megszakítva a fölolvását, vele együtt mondta:*
(Nádas, p. 369)

(20') *Stark ... interrompt la lecture et se mit à réciter avec elle:*

Dans ces deux derniers exemples, ce sont des déterminants – toujours accentués – du verbe hongrois, qui, en français, sont rendus par des verbes périphrastiques.

Quoi qu'il en soit, il nous semble que l'accent hongrois, facultatif ou obligatoire, peut contenir de ces "implicites" dont parle Steiner dans le passage que nous avons cité au début de notre article. Sémantiques ou simplement "musicaux" et "eurythmiques", ces accents, absents dans la phrase française, peuvent être compensés par l'augmentation du volume des séquences et le verbe périphrastique constitue sans doute l'un des moyens permettant de parvenir à ce but.

Il s'agit, en somme, comme dans le domaine de la versification, de fonder le rythme de la phrase sur le compte syllabique, alors que dans les langues à accent, comme le hongrois, c'est la répartition des accents, en harmonie avec le "poids sémantique" (l'expression est d'Iván Fónagy) qui assure l'eurythmie.

Bibliographie

BALLY, Charles (1944): *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, A. Francke S.A.

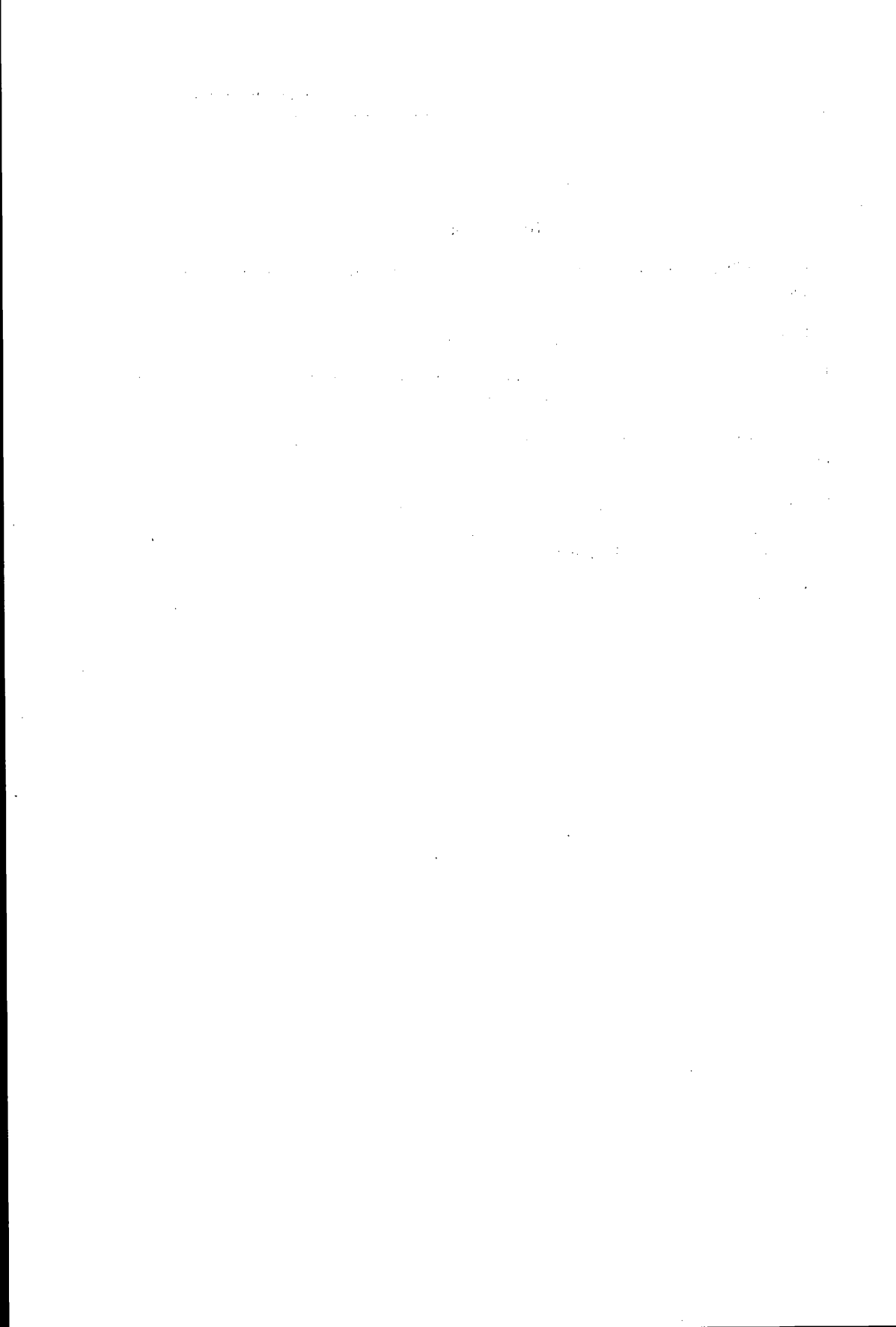
CRESSOT, Nicolas (1947): *Le style et ses techniques*, Paris, P.U.F.

KASSAI, Georges: "Langage et psychanalyse" in *Cahiers du Centre Interdisciplinaire des Sciences du Langage*, Toulouse, 1979/1

MALBLANC, Alfred (1961): *Stylistique comparée du français et de l'allemand*, Paris, Didier

PERROT, Jean (1966): *Adalékok a meg igekötő funkciójának vizsgálatához a mai magyar nyelvben (Enquête sur le fonctionnement de la particule meg en hongrois moderne)*, Budapest, Akadémiai Kiadó

STEINER, George (1991): *Après Babel*, Paris, Albin Michel



Traduction et lexicographie bilingue

0. Si aujourd'hui il devient impossible de traduire sans se trouver dans une réflexion de la traduction, le lexicographe bilingue doit être conscient que sa pratique s'inscrit également dans une série d'options. Car chaque genre de traduction possède une originalité et constitue une opération *sui generis*. Il entre dans cette opération une part d'observation, de jugement et d'intuition¹ et ². Les problèmes que pose la traduction en général sont nombreux; certains, d'ordre purement philosophique ou philologique, ne seront pas rappelés ou traités ici; nous nous bornerons à en évoquer ceux qui nous semblent présenter un intérêt direct pour la réalisation d'un dictionnaire bilingue.

C'est à partir de notre propre pratique de lexicographe³, tendant à la prolonger et à la dépasser que nous avons réuni ici des éléments de réflexion dans l'intention de parvenir à un idéal de médiation et de le systématiser. Le problème pour nous n'est plus de savoir: est-il possible de traduire le lexique d'une langue ou non (si le passage de toute langue à toute langue est possible c'est probablement parce qu'il existe des traits communs non seulement dans le domaine purement linguistique mais aussi dans le domaine sémantique)? mais plutôt: qu'entendons-nous par "traduire le lexique" dans le cadre d'un dictionnaire bilingue?

¹ On peut difficilement oublier l'affirmation de L. Wittgenstein: "La traduction d'une langue en une autre est une tâche mathématique, et traduire un poème lyrique en langue étrangère est, par exemple, tout à fait analogue à un problème de mathématiques. On peut, en effet, très bien poser le problème en ces termes: "Comment traduire (c'est-à-dire remplacer) cette plaisanterie (par exemple) par une plaisanterie dans l'autre langue?" et le problème peut se résoudre; mais il n'existe pas de méthode systématique pour le faire". WITTGENSTEIN, Ludwig, (1967): *Zettel* 698, Oxford, 121

² La traduction n'est pas uniquement une opération d'ordre linguistique: "All translation remains a craft requiring a trained skill, continually renewed linguistic and non-linguistic knowledge and a deal of flair and imagination, as well as intelligence and above all common sense. (NEWMARK, Peter: "Communicative and Semantic Translation", in: *Babel*, Vol. XXIII, No 4, 1977, 177)

³ Je dirige, au sein du Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises (Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III), une équipe chargée d'élaborer un nouveau dictionnaire hongrois-français.

1. Dans chaque langue il y a "une géographie" spécifique des choses et des signes, une lecture toute nouvelle du monde. Chaque idiome établit fatalement son territoire culturel et conceptuel avec des frontières parfois infranchissables. Le travail du traducteur-lexicographe ne consiste pas à réduire les disparités qui existent entre les langues; son rôle est de rendre tangible ce qui dans une expression ou dans un simple mot, témoigne de l'universalité ou de l'unicité du système dont il fait partie. Deux langues sont différentes parce qu'elles ne disposent pas des mêmes moyens pour rendre la complexité du monde. Les membres de deux communautés linguistiques n'extériorisent pas leurs pensées et n'expriment pas leur sensibilité avec le même équipement linguistique. Il n'y pas de découpage originel et immuable de la réalité linguistique qui préexisterait au langage et lui imposerait sa structure. C'est au contraire le langage qui structure la "réalité", qui est à priori un continuum. Le caractère arbitraire de ce découpage est facilement mis en évidence par la confrontation des langues. Voici des exemples:

– dans le sens HS (hongrois-source) – FC (français-cible)

⇒ roulant

haladó ⇒ progressiste

⇒ supérieur, etc.

– dans le sens FS (français-source) – HC (hongrois-cible)

⇒ leszáll

descendre ⇒ származik

⇒ leemel, etc.

Il n'y a pas de bi-univocité entre ces deux langues. Les expressions hongroises ci-dessous, une fois transposées en français, seront toutes construites, du moins dans leur version la plus naturelle, avec le verbe *faire*:

– (HS) V + Nacc (FC) faire + Attribut

rosszat tesz ⇒ *faire mal*

– (HS) V + Nacc(FC) faire + Complément

kitakarítja a szobáját ⇒ *faire sa chambre*

– (HS) constr. impers.(FC) N + se faire

így lehet üzletet kötni ⇒ *voilà comment se font les affaires*

– (HS) csak + V (FC) ne faire que + inf.

csak benézett ⇒ *il ne fit que passer*

– (HS) V + Pron-Propos.(FC) faire + ce qui, ce que

megteszek mindent amit kíván ⇒ *je ferai tout ce que vous voulez*

– HS Vfact + Nacc(FC) faire + inf + N

orvost hívat ⇒ faire appeler un médecin, etc.

De tels décalages peuvent être traités, selon le modèle logique en termes de différences d'extension ou, selon le modèle phonologique en termes de traits sémantiques distinctifs ou sèmes.

Il n'y a pas de relation terme à terme entre les langues: le monde réel est découpé par toute une série de grilles différentes et arbitraires (le terme *sütemény* a pour équivalent *pâtisserie* qui dans un autre contexte doit être retraduit en hongrois par *cukrászda* terme pouvant avoir en français le sens de *salon de thé*, etc.).

Un mot n'évoque pas systématiquement la même chose d'une langue à l'autre ce qui est non moins vrai pour la succession de mots, des textes qui comme le dit si bien Georges Kassai "respirent différemment dans les différentes langues"⁴. En effet, l'organisation des discours, la construction et l'agencement des phrases, les règles de montage diffèrent d'une langue à l'autre. Le génie des langues, c'est aussi des préférences, des silences ou des redondances que tâchent d'expliquer les linguistes contrastivistes, mais qui restent très souvent inexplicables. Chaque langue propose des solutions élégantes ou économiques, donc enviables à bien des égards, pour exprimer telle ou telle idée. Le passage d'une langue à l'autre réserve d'authentiques surprises. Des expressions tout à fait banales, ordinaires dans une langue peuvent devenir d'une grande poésie dans l'autre ou avoir une charge émotionnelle extrêmement forte (et vice versa).

La finalité d'une entreprise de lexicographie bilingue ne peut donc être autre chose que de trouver des passages afin d'arriver à véhiculer les singularités des deux langues, révéler les caractéristiques propres à chacune des deux langues: les ressemblances et les différences. Faire un dictionnaire revient à être conscient des disparités mais aussi de s'émerveiller devant les convergences. Tout article de dictionnaire bilingue procède par similitude et divergence.

Les dictionnaires bilingues renseignent traditionnellement sur les équivalents correspondant aux acceptions les plus usuelles des unités

⁴ Intervention de Georges Kassai, *Actes des Deuxièmes Assises de la Traduction Littéraire*, Arles, 1985, Actes Sud, 43

lexicales de deux langues. Mais la demande réelle vis-à-vis d'un dictionnaire est aujourd'hui plus complexe: elle inclut la dimension de l'identité. Le souci du lexicographe ne doit pas être seulement la conformité de l'équivalent au mot-vedette, mais aussi sa conformité à une certaine "identité structurante" de la langue, celle-ci comprenant un ensemble de normes culturelles en vigueur.

La résistance qu'un mot peut nous opposer et qui est source d'angoisse pour le lexicographe, c'est essentiellement son opacité culturelle. Comme Sapir, Nida et d'autres l'ont montré, la solution des problèmes de traduction est aussi souvent d'ordre ethnologique que proprement linguistique. Passeur d'une langue à l'autre, le traducteur-lexicographe passe aussi d'une culture à l'autre, d'un climat socio-culturel à l'autre, d'un monde à l'autre. Le lexicographe se demande avec G. Steiner "comment nos cultures et notre époque exploitent le langage, comment elles codifient ou vivent les multiples rapports possibles entre le mot et l'objet, entre la signification établie et l'exécution concrète"⁵. Chaque langue est le symptôme d'une civilisation qui s'exprime à travers elle. Traduire, c'est transmettre la culture de départ dans la culture d'arrivée, donc adhérer à un nouveau système complexe de valeurs et de représentations culturelles communes. L'intérêt de la traduction c'est de faire apparaître la jointure entre deux sphères, deux ordres de langue, culture et histoire.

Ainsi, le contexte linguistique ne formera que la matière brute de l'opération: c'est le contexte, bien plus complexe, des rapports entre deux civilisations et deux modes de pensée qui caractérise la traduction. Il en découle un principe quasi éthique pour le lexicographe: l'obligation de transcrire un terme, une expression dans la spécificité qui lui est propre, en fonction de la place qu'il ou elle occupe dans sa propre culture.

2. En traduisant une œuvre littéraire, on ne traduit jamais des mots par des mots, des constructions syntaxiques par des constructions

⁵ STEINER, Georges (1978): *Après Babel*, Albin Michel, 21

syntaxiques. Quand on traduit un poème, on se veut attentif au déroulement total de l'œuvre, au schéma mélodique du vers: le respect global du sens de l'original passe la somme de fidélités impressionnistes de détails. C'est une évidence⁶.

Quant aux traducteurs littéraires, il leur est toujours demandé d'être fidèles au sens, mais aussi au son. Traduire un texte littéraire, c'est tenter de matérialiser le bruissement d'un mot. Reproduire des "sensualités". Disons tout de suite qu'en traduction de type lexicographique le "plaisir sonore" ou l'effet global ne suffira pas. Quand on rédige un dictionnaire, on n'a nullement le droit de privilégier le rythme au détriment du sens ou de supprimer des éléments uniquement parce que notre oreille à l'écoute du texte, nous y incite.

Mais si le traducteur littéraire peut se permettre de réorganiser son texte, parfois de manière radicale, et peut avoir pour unité de discours un ou plusieurs paragraphes, voire l'ouvrage tout entier, le lexicographe a pour mission de traiter des mots ou des mots mis en situation.

Dans le cadre d'une traduction autre que lexicographique, le traducteur non seulement ne s'appuie pas sur les seuls mots, mais aussi sur le contexte général du message.

Le jeu des transpositions et des modulations peut aboutir à des réseaux de correspondances complexes. La longueur des séquences enregistrées dans un dictionnaire bilingue étant limitée, le lexicographe n'est pas confronté de la même façon aux problèmes (remaniement complet de phrases et de paragraphes, de manière à s'écarter considérablement de l'original) qui découlent généralement de la traduction de discours cohérents.

Dans une moindre mesure et à un niveau quelque peu différent, les transpositions et les modulations existent néanmoins dans le cas des dictionnaires bilingues: la traduction des mots et des expressions ne met

⁶ Citons à ce propos Marguerite Duras: "... La traduction n'est pas dans l'exactitude littérale d'un texte mais peut-être faudrait-il aller plus loin et dire qu'elle est davantage dans une approche d'ordre musical, rigoureusement personnelle et même s'il le faut, aberrante." *Actes des Quatrièmes Assises de la Traduction Littéraire*, Arles, 1987, Actes Sud, 89-90

pas seulement en jeu le vocabulaire, mais aussi la syntaxe, ainsi que la stylistique et la dimension proprement idiomatique des langues concernées. C'est ce qui rend si souvent impraticable en lexicographie bilingue également le pur et simple mot-à-mot. En effet, dans la majorité des cas il n'y a pas, dans la langue-cible, une expression toute faite, pré-existante, consignée qui soit le pendant de l'expression en langue source.

Les textes littéraires offrent une plus grande générosité d'interprétation, autorisant des équivalences globales, décalées, et, comportent rarement des mots auxquels il faut absolument trouver une équivalence, surtout à l'endroit même où ils se trouvent dans le texte original. Néanmoins, certains mots faisant fonction de charnières peuvent nécessiter le recours à une équivalence directe.

En règle générale, la traduction exige la compréhension des énoncés successifs d'un texte. Lorsqu'il cherche une équivalence, le traducteur fait une analyse du discours, en procédant à l'examen des réalisations écrites de la langue à un niveau dépassant celui de l'énoncé isolé contrairement au lexicographe qui analyse le mot contextualisé "en lui-même" et "pour lui-même".

En traduction littéraire, le traducteur est amené à donner de la cohésion à ses textes en sachant lier les idées les unes aux autres, soit implicitement, soit par des "pièces de consolidation". La totalité du message doit former un message cohérent et vivant. Dans le cas d'un dictionnaire, l'utilisateur doit saisir immédiatement ce qui lui est dit; il n'a pas le temps de réfléchir aux véritables intentions d'un auteur; il faut que la traduction passe sur-le-champ.

Au sein d'un article lexicographique, les traductions doivent se succéder de façon détachée sans que des rapports logiques soient établis entre elles. L'effet de dislocation, considéré par ailleurs dans les traductions comme quelque chose de gênant, est donc un élément naturel des séries d'équivalents dans un dictionnaire bilingue. S'il y a enchaînement et articulation dans les idées, il se situe au niveau de l'organicité textuelle propre à l'article lexicographique. La logique interne des articles veut que le déroulement des informations progresse par à-coups.

L'art du lexicographe est profondément ambivalent: contrairement à la traduction littéraire, on soude et on divise à la fois! C'est la (re)création perpétuelle de deux mondes parallèles.

Par ailleurs, contrairement à la traduction littéraire où il ne faut jamais donner l'impression d'une traduction, mais "faire nature" (sauf dans les cas où on cherche délibérément à être exotique), en lexicographie bilingue on doit produire justement des traductions, ni plus, ni moins.

En traduction littéraire, un texte doit de préférence être compris sans note, se défendre comme une création littéraire autonome. Le texte étranger doit être coulant et ne doit pas sembler bizarre. Cependant, dans un dictionnaire, on est autorisé à fournir des gloses ou des traductions approximatives⁷, mêmes si elles apportent une certaine lourdeur dans le tissu lexicographique⁸.

Ceci ne nous autorise pas à briser ou bouleverser la syntaxe de la langue-cible quand il s'agit de rendre compte d'un concept "compliqué" de la langue-source. De même, la nécessité d'adapter l'ordre des mots aux exigences de la langue réceptrice semble donc évidente. Recourir toujours à ses propres ressources!

Lorsqu'on écrit, en tant que créateur, on est avant tout un "dissident", personne faisant un "acte de liberté". L'écrivain est celui qui, *per definitionem* écrit "mal". Il dévie la langue, dévie la norme. La poésie n'est souvent rien d'autre que la transgression des règles de la langue. Un écrivain qui écrirait en obéissant aux seuls principes de l'acceptabilité et la grammaticalité, ne présenterait aucun intérêt. Il y a de multiples façons d'exprimer une pensée, sauf quelques cas particuliers comme *fáj a fejem* – *j'ai mal à la tête*. Mais la plupart des domaines couverts par la littérature ne connaissent pas cette unicité de l'expres-

⁷ Nous avons adopté, dans notre dictionnaire, le signe < > indiquant l'impossibilité de donner une traduction directe pour les termes n'ayant pas d'équivalent dans la langue-cible.

⁸ La sensation d'étrangeté est parfois inévitable. Avec la traductrice d'espagnol Aline Schulman on peut se demander à propos du "viol" de la norme de la langue: "ce viol est-il agréable ou désagréable?... S'il est désagréable, laissons tomber, mais s'il est agréable, allons-y". *Actes des Quatrièmes Assises de la Traduction Littéraire*, Arles, 1987, Actes Sud, 55-56

sion, d'autant moins que l'écrivain tâche d'exprimer les choses autrement que nous ne les disons.

Ce qui est important en traduction littéraire ce n'est pas la fidélité littérale. Au contraire, dans bien des cas, elle exige que l'on prenne des "libertés" avec la langue.

En lexicographie bilingue, on ne peut à aucun moment se permettre la "dissidence". Réaliser un dictionnaire c'est un acte de normalisation du langage.

3. Il est certain que les difficultés ne se posent pas de la même façon quand on fait la navette entre des langues typologiquement ou généalogiquement proches et quand il s'agit de traduction entre des langues formellement éloignées. Chaque langue ouvre un "espace de vérité" différent. Si cela se manifeste entre deux langues d'une même famille, cela apparaîtra à fortiori entre deux langues de familles radicalement différentes comme le hongrois et le français.

Le hongrois étant une langue finno-ougrienne, de nombreux traits le distinguent du français. Pour n'en citer que trois:

- juxtaposition de suffixes casuels et de dérivation;
- composition réalisée par l'antéposition du terme spécial au terme général;
- prédominance des verbes à préverbe.

Du point de vue syntaxique, il y aurait une autre série à relever:

- principe du prédicat nominal;
- antécédent démonstratif des propositions subordonnées;
- organisation spécifique du message dans l'énoncé, etc. Il n'est pas lieu de l'exposer ici.

Malgré les différences linguistiques considérables, la traduction littérale (mot-à-mot; expression-à-expression) est parfois possible. Si c'est le cas, il faut l'indiquer en enregistrant de tels exemples de symétries: *farkaséhség* – *faim de loup*; *magányos farkas* – *loup*

solitaire; etc. Il arrive que les deux langues exploitent exactement la même image:

nincs(en) (a) füst tűz nélkül ⇒ *il n'y a pas de fumée sans feu*

feketén dolgozik ⇒ *travailler au noir*

bukik vkire ⇒ *craquer pour quelqu'un*

egy hullámhosszon vagyunk ⇒ *nous sommes sur la même longueur d'ondes*, etc.

Il faut donc reconnaître les éléments qu'il suffit de "déplacer" d'un lexique à l'autre et ceux qui nécessiteront une "recréation" contextuelle.

Evidemment, on évitera le mot-à-mot agrammatical qui consiste à transcrire les structures de la langue de départ: *dire jeudi* n'est ni littéraliste et encore moins littéariste comme traduction de la locution figée *csütörtököt mond* (*tomber en panne; échouer*).

S'il existe des tournures qui sont parfaitement équivalentes et compréhensibles pour l'utilisateur, le lexicographe les enregistrera. Celui-ci ne doit jamais hésiter à fournir des images qui se trouvent exprimer exactement la même chose, pourvu qu'elles soient comprises immédiatement et sans note supplémentaire:

kiugratja a nyulat a bokorból ⇒ *tirer les vers du nez à q;*

ránca szed vkit ⇒ *remettre q au pas;*

eltűnik/elillan, mint a kámfor ⇒ *jouer la fille de l'air.*

Le recours à des métaphores différentes d'une langue à l'autre constitue le phénomène le plus naturel pour le lexicographe. Dans un même contexte les métaphores peuvent être non seulement partiellement ou entièrement différentes d'une langue à l'autre; elles n'ont pas toujours d'équivalent métaphorique aussi marqué:

elefántnak nézi a szűnyogot (HS) ⇒ *faire une montagne d'un rien (FC)*

coup de foudre (FS) ⇒ *szerelem első látásra (HC)*, etc.

Autre problème à signaler: celui des lexies complexes traduites par des lexies complexes, l'association de plusieurs éléments étant l'objet de fortes contraintes de part et d'autre:

szigorúan tilos (HS) ⇒ formellement interdit (FC)
elsöprő többség (HS) ⇒ une majorité écrasante (FC), etc.

Si pour une entrée verbale les dictionnaires illustrent les compléments compatibles, l'inverse ne se vérifie pas toujours. Il est souvent impossible, à partir d'une entrée nominale de retrouver le prédicat qui accompagne typiquement ce nom. Les lexies de ce type (ainsi que leurs traductions) doivent obligatoirement figurer dans un dictionnaire bilingue:

<i>egyezségre <u>jut</u></i>	<i><u>parvenir à un accord</u></i>
<i>fogadtatásban <u>részesít</u> vkit</i>	<i><u>réserver à q un accueil</u></i>
<i>kiállít egy csekket</i>	<i><u>émettre un chèque</u></i>
<i>győzelmet <u>arat</u></i>	<i><u>remporter une victoire</u></i>
<i>tiszteletet <u>parancsol</u></i>	<i><u>imposer le respect</u></i>

Du point de vue contrastif, il faut souligner le fait que certains mots ayant la même origine sont souvent des faux-amis au point de vue des connotations. Quant à celles-ci, il conviendra de manipuler avec beaucoup de prudence les termes qui les véhiculent. L'Histoire ou la simple Pratique dépose des connotations dans certains termes que le traducteur n'a plus le droit d'ignorer. Le traducteur doit concrétiser le "sens" implicite, l'ensemble des intentions et associations contenues dans l'original mais qui ne sont pas (ou peu) explicitées, le locuteur natif en possédant une compréhension immédiate:

rutinos (HS = 'expérimenté')
⇒ routinier (FC = 'qui agit par routine')
politikus (HS = 'homme politique')
⇒ politicien (FC = peut être connoté négativement)
perszóna (HS = 'femme'; péjoratif)
⇒ personne (FC = 'individu')
populáris (HS = 'qui plaît à un trop grand nombre de personnes')
⇒ populaire (FC = 'qui plaît au plus grand nombre')

Il faudra donc éviter de déterminer le sens d'un mot mal connu à l'aide d'un mot de racine semblable, car les champs sémantiques au même titre que les connotations des mots varient d'une langue à l'autre. C'est lorsqu'à la ressemblance graphique s'ajoute une parenté sémantique que les véritables difficultés commencent.

Dans certains contextes, la traduction par le terme apparenté est approprié, dans d'autres cas, en revanche, l'équivalent doit être cherché ailleurs. Voici l'analyse de la famille de mots 'adminisztráció' comportant des cas classiques de faux-amis partiels:

adminisztráció n (HS)

1 túlzott ~ bureaucratie abusive 2 ki végzi az adminisztrációt? qui assure la gestion?

⇒ administration n (FC)

1 action de gérer un bien, un ensemble de biens 2 application des lois; marche des services publics; ensemble des services et agents chargés de cette fonction (l'Administration)

adminisztrál v tr (HS)

se charger des tâches administratives; faire le travail administratif
jól adminisztrálja magát se débrouiller (dans le domaine professionnel)

⇒ administrer v tr (FC)

1 gérer en faisant valoir, en défendant les intérêts 2 assurer l'administration de (un pays, une circonscription) 3 faire prendre (un remède); donner, flanquer (des coups)

adminisztrátor n (HS) employée de bureau

⇒ administrateur n (FC)

1 personne chargée de l'administration d'un bien, d'un patrimoine; liquidateur
2 titre de certains fonctionnaires membres d'un conseil d'administration.

Il peut certes arriver que des mots de même racine aient connu la même évolution et aient un même sens, mais ce qui le prouve, ce n'est jamais leur racine commune mais les usages semblables.

Deux mots, l'un hongrois, l'autre français, se ressemblant par la forme et le sens n'ont pas forcément la même fréquence dans leur système linguistique respectif (cf. *automatikus*an – *automatiquement*; *mechanikus*an – *mécaniquement*). On pourrait appeler "réflexe morphologique" l'emploi systématique et parfois abusif dans la version traduite d'équivalents sosies morphologiquement comparables, solution de facilité ayant pour effet de garder dans l'ombre des mots employés couramment et idiomatiquement par les locuteurs natifs. Certaines équivalences sont certes "obligatoires" parce qu'elles sont consacrées par l'usage ou qu'elles appartiennent à un langage codifié; d'autres découlent des forces sémantiques générées par le contexte.

La dissymétrie des connotations illustre une fois de plus la contingence du découpage opéré par la sémantique de chaque langue

entre ses unités lexicales. Mais, comme on le voit, les langues typologiquement apparentées n'ont pas le monopole des faux-amis.

4. "Wer übersetzt, der untersetzt", disait le poète et piétiste allemand Matthias Claudius... Tout processus traductif est défaillant car toute traduction "tombe à côté". Cela veut dire que dans toute traduction il y a de la non-traduction. Cela n'équivaut nullement à placer la traduction sous le signe de la faute. Dans la pratique, la traduction sera toujours partielle. Comme tout acte de communication, elle comportera un certain degré d'entropie, autrement dit une certaine déperdition d'information.

Néanmoins, il y a des mots et des tournures que le lexicographe peut rendre presque impunément sans se reporter à un contexte. Parmi les mots de cette catégorie, on compte les noms propres, les nombres et la majorité des termes scientifiques.

Dans ces cas il y a concordance parfaite, isomorphisme sémantique entre deux termes. Dans d'autres cas le sens se rebiffe et refuse de prendre corps et résiste à toute formulation en langue-cible. A ce point de vue, il est partiellement justifiable de déclarer tel mot ou telle expression "intraduisible". En réalité, ce qui est théoriquement vrai pour les mots pris isolément ne l'est plus lorsque ces mots sont insérés dans un contexte. La difficulté principale réside dans l'acception contextuelle, plus que dans la signification intrinsèque. Ce serait donc une erreur de croire que la difficulté d'expression est toujours liée à la technicité d'un terme ou à sa faible récurrence discursive.⁹

L'interprétation des éléments lexicaux nécessite généralement que l'on tienne compte du micro-contexte, c'est-à-dire de leur entourage lexical immédiat. Un mot isolé – sauf circonstances exceptionnelles – n'a pas de sens par lui-même, mais seulement à travers le contexte des autres mots. Où commence et où s'arrête le contexte pertinent d'une unité lexicale?

⁹ DELISLE, Jean (1983): *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Editions d'Ottawa, Ottawa, Canada, 101.

On doit exclure d'emblée que le mot puisse constituer l'unité de base adoptée. Comme on vient de le dire, la traduction ne se réduira qu'exceptionnellement à un mot-à-mot littéral; et le mot déborde nécessairement sur le contexte syntagmatique, au-delà des deux "blancs" qui le définissent. On ne traduit pas de mots, ni de phrases, mais des contextes suffisants. Pour nous le contexte suffisant est une portion de texte de longueur variable fournissant l'information nécessaire pour rechercher une équivalence tout en permettant de réduire à un seul sens la multiplicité des sens virtuels de ce mot. Evidemment, il est impossible de fixer à priori la longueur ou les limites matérielles des contextes suffisants.

Les mots apparaissent généralement au milieu d'autres mots. C'est pourquoi, pris isolément ils n'ont que des virtualités de signification. En effet, sans contexte, il est généralement difficile ou carrément impossible de les interpréter avec une certitude absolue.

La signification pertinente des mots est le plus souvent engendrée par leur interdépendance contextuelle.

D'autre part, il serait abusif d'affirmer que la phrase fournit toujours un contexte suffisant. Il y a des cas où on a besoin d'enregistrer plus d'une phrase:

Számíthatok rád? Aligha. (HS) – Je peux compter sur toi? Guère. (FC)

Cependant, soulignons que l'effort de renfermer une idée dans le moins de mots possible, ce n'est pas en trahir le sens. A valeur communicationnelle égale, la traduction la plus courte sera la plus pertinente.

5. Quant au traducteur-lexicographe, il a un statut éphémère, évanescent. Il est clair que l'un des objectifs poursuivis par le traducteur littéraire est de produire un phénomène de "reconnaissance" de l'auteur (il est en effet préférable qu'une œuvre soit traduite par une seule personne, qu'un même auteur ait toujours le même traducteur et que ce soit de préférence la même voix qu'on reconnaisse).

L'article de dictionnaire, par définition, est un langage sans "voix" d'auteur, sans "visibilité" du traducteur-lexicographe. Il est impensable qu'aux yeux de l'utilisateur, les articles révèlent un "style" quelconque. Les équivalents formulés par un lexicographe doivent donc "couler" aussi bien que ceux des autres. Nécessairement il y a des cas où la préférence accordée à telle équivalence plutôt qu'à telle autre relève de la sensibilité individuelle. Néanmoins, le tissu lexicographique est progressivement dégagé à partir des travaux de toute l'équipe et non pas par un traducteur individuel¹⁰.

Est-ce la meilleure condition que de connaître trop intimement une langue pour traduire une œuvre littéraire? Il suffit de penser à des poètes qui grâce à leurs intuitions saisissent mieux l'original, en dépit de leurs carences proprement linguistiques, que les traducteurs dotés d'un savoir "bilingue". En lexicographie, on ne peut absolument pas se permettre de méconnaître la langue-source (sans parler de la langue-cible). Le lexicographe bilingue doit acquérir une connaissance profonde des deux langues qu'il aura à convertir. Il nous semble que le bilinguisme, nécessaire dans une certaine mesure à la traduction, comporte le risque d'être préjudiciable aux deux langues, l'une étant attirée par l'autre. Les sujets "parfaitement" bilingues sont souvent victimes d'une sorte de déperdition suscitée par la nécessaire division entre deux langues: le bilinguisme porte en lui-même son propre péril. Le bilingue, bien que marqué et enrichi par une double appartenance, est donc souvent "nilingue".

Pour nous, le parfait lexicographe "bilingue" doit maîtriser l'une des langues, et au détriment de l'autre. Car le fait d'appartenir à deux langues signifie également que le monde apparaît à travers deux aspects (il suffit de penser à ce que tout sujet bilingue expérimente chaque jour, rien que pour la communication ordinaire et triviale, pour passer d'une langue à l'autre; il a besoin de "placer sa voix autrement").

¹⁰ Voir l'intervention de Jean-Pierre Lefebvre: "...Quand vous voyez Majax ou un autre, il fait disparaître les objets, mais lui-même ne disparaît jamais! Tandis que le traducteur, lui, fait apparaître des objets et disparaît. C'est beaucoup plus fort! Quand il a réussi son coup, il n'est plus là!". *Cinquièmes Assises de la Traduction Littéraire*, Arles, 1988, Actes Sud, 1989, 174

D'après nos expériences, une hiérarchisation s'impose le plus souvent d'elle-même. On n'est jamais vraiment bilingue, on a toujours une langue dominante. De toute manière, ce qu'on exige essentiellement du traducteur-lexicographe, c'est une connaissance la plus parfaite possible de sa langue maternelle. Le bilinguisme du traducteur se caractérise encore et surtout par l'aptitude à maintenir intactes deux structures linguistiques en contact. Il faut réduire au minimum le risque de fabriquer des traductions asservies aux mots et aux structures de la langue-source. Le consensus semble s'être établi que la langue-cible doit être langue maternelle. Le traducteur doit avoir dans les deux langues, mais tout particulièrement dans sa langue maternelle une compétence qui le mette à même de mobiliser tout un réseau de paraphrases "synonymiques", de faire un choix entre elles en les situant par rapport à une échelle où ces paraphrases se répartissent entre deux pôles, allant de simples variantes libres à de véritables oppositions sémantiques.

A la connaissance des deux langues se greffe la compétence encyclopédique qui correspond à l'expérience du monde extérieur, aux réalités qui meublent notre univers physique ou mental. Ce type de savoir est indispensable à la compréhension et à la reformulation de tout message lexicographique ou non.

Mais la condition sine qua non du travail lexicographique est le désir de mener une réflexion d'envergure sur sa pratique. Le traducteur littéraire peut traduire sans se poser de problèmes linguistiques, exerçant ainsi une activité épilinguistique inconsciente, tandis que le traducteur-lexicographe est très bon médiateur et linguiste. Son rôle n'est pas faire "du beau". Mais, contrairement à la traduction proprement dite, le lexicographe doit pouvoir justifier ses choix.

6. Nous sommes de ceux qui ont succombé à la modernité. L'informatisation des données nous a permis d'accélérer et d'optimiser les opérations d'enregistrement, de tri et de mise à disposition dans un délai beaucoup plus bref que celui qu'exigeait dans le temps l'élaboration des dictionnaires.

Mais le recours à l'informatique est-il de nature à modifier en profondeur notre travail de lexicographe?

Que cet outil (rapide, exact et commode) ait révolutionné la technique de rédaction est plus qu'évident. Mais, dans l'ensemble, ni le travail textuel, ni la mémoire réflexive, ni la conscience de la défaillance qui sont des traits potentiels de la traduction, n'ont pu être à ce jour remplacés par l'outil informatique quel que soit son degré de sophistication.

7. Nous voici prêts à formuler quelques thèses sur la traduction en lexicographie bilingue:

– traduire un mot de façon acceptable ne consiste pas à le transposer simplement, mais à trouver les moyens d'en produire un équivalent conforme à la fois aux normes linguistiques et aux conventions culturelles; les équivalences de sens aboutissent le plus souvent à une asymétrie formelle; on sait que les civilisations ne secrètent pas nécessairement le même "volume de langue"; certaines cultures parlent moins que d'autres et prônent l'économie de paroles; d'autre préfèrent la prolixité et les ornements sémantiques;

– la traduction n'est pas une mutilation mais une transposition; toute insistance sur la perfection est inutile; ce qu'on propose c'est un autre mot, contextualisé ou non, qui tâche de restituer pleinement l'original; il faut s'assurer que l'ensemble du concept est rendu et que dans les exemples les rapports hiérarchiques entre les idées sont préservés; dans bien des cas, c'est la situation qui dictera la traduction, en réponse à la question: "Que dit-on dans la langue-cible en pareil cas?"

– c'est pour se rapprocher du sens que l'on s'écarte de l'original et non pas pour s'en éloigner; le déplacement et le réagencement des éléments d'information est un des traits caractéristiques de l'activité traduisante;

– c'est une traduction directe et "sans fioritures" qu'attendent les utilisateurs; le souci dominant du lexicographe est celui de l'exactitude

et de la précision; l'art du lexicographe est celui du juste milieu, ne dire ni trop, ni trop peu; ses traductions ne doivent pas être présentées comme des parangons de perfection, mais comme des versions fonctionnelles adéquates.

– on ne peut s'enfermer dans des critères uniquement théoriques sur la traduction du lexique; si technique il y a, elle n'est nullement synonyme de facilité.

8. Trois questions pour terminer:

a/ Fidélité ou élégance¹¹? Le problème de la traduction est souvent posé dans les termes antinomiques d'un débat académique: traduction littérale ou littéraire, autrement dit la fidélité ou l'élégance; la lettre ou l'esprit: il ne faut pas trouver dans la littéralité une caution de fidélité ni dans l'élégance une caution de lisibilité. Ce n'est pas parce qu'il existe un terme formellement proche de l'expression originale qu'il faut s'agripper à celui-ci; l'équivalence "verbale" est souvent inconciliable avec l'équivalence contextuelle.

b/ Le lexicographe, peut-il se permettre de légères tricheries, comme cela arrive si souvent en traduction littéraire? Notre réponse ne peut être que non: l'entrée lexicographique est un moule où le lexicographe, amené parfois à inventer ou à créer jusqu'à un certain point, doit tenter de couler le ou les équivalent(s) les plus directs possible.

c/ Le traducteur littéraire est-il un alchimiste, un jongleur et son homologue traducteur-lexicographe tâcheron et besogneux? De nouveau, répondons: non. Le traducteur-lexicographe est plutôt flatté dans son travail par les recherches incessantes et les tâtonnements quotidiens.

¹¹ Toute théorie de la traduction est en effet variante d'une seule et éternelle question: comment parvenir à la fidélité? Pour nous, la question est de savoir: quel degré et quelle qualité de fidélité sont requis pour le lexicographe?

...

...

...

...

...

...

...

...

André KARÁTSON
Université de Lille III

Albert Gyergyai – Hier et aujourd'hui¹

"Hölgyeim és Uraim! Tisztelt Hallgatóim!"

"Mesdames et Messieurs, Chers Auditeurs,"

Je mets ces formules entre guillemets. J'ignore si elles sont encore utilisées dans les Universités hongroises. Dans les Universités françaises, elles ont été abandonnées il y a belle lurette, avant même 68 qui s'est empressé de tordre vigoureusement le cou au "charme discret de la bourgeoisie". Interpeller l'auditoire à l'ancienne connote donc une légère provocation ou simplement un conférencier étranger.

Voilà approximativement l'effet que produisit Albert Gyergyai dans la salle de l'Ecole Supérieure des Langues Etrangères où, à la rentrée de 1952, il était venu donner son cours de "Littérature Mondiale", glorieuse et, tout compte fait, pas si inutile invention postgoethéenne que nous imposait le modèle d'éducation soviétique. En appelant son auditoire "Mesdames et Messieurs, Chers Auditeurs", Gyergyai se livrait à la plus suave des transgressions. Et pour être suave, cette transgression n'en était pas moins dangereuse.

En fait, pour rendre plus fidèlement compte de l'effet, il faut le dramatiser davantage. La terreur exercée par Staline et Rákosi était à son comble, c'étaient les années des purges, des déportations, des persécutions. On prendra la mesure de l'atmosphère si je rappelle qu'au bal annuel des étudiants, seuls quatre ou cinq couples dansaient; les autres avaient préféré s'abstenir de peur d'être "balancés" par leur cavaliers ou cavalières comme ennemis du régime. Tout le monde se donnait du "camarade" et tout le monde se méfiait de tout le monde. Le marxisme-léninisme était la doctrine officielle et le réalisme socialiste

¹ Les deux exposés qui suivent ont été faits à la journée d'études du 28 avril 1993 consacrée à la mémoire d'Albert Gyergyai.

la seule conception littéraire sans reproche. Certains grands auteurs des siècles passés avaient droit à la considération pour avoir constitué une tradition de progrès. Mais lorsque, dans son survol historique de la littérature dite "mondiale", Gyergyai est arrivé à la fin du XIX^{ème} siècle, il a déclaré: "Mes chers auditeurs, Mesdames et Messieurs, je prends congé de vous car vous allez aborder le XX^{ème} siècle. Et la littérature mondiale du XX^e siècle, c'est la littérature soviétique pour laquelle je manque de compétence."

Mesdames et Messieurs, n'ayez pas peur, je ne souhaite pas vous accabler des souvenirs d'un ancien combattant. Simplement, pour traiter mon sujet, – "Albert Gyergyai hier et aujourd'hui" –, j'ai besoin d'esquisser une perspective historique. Et si j'ai choisi ce sujet, c'est précisément parce qu'il me semble que l'on a tendance tantôt à considérer Gyergyai en dehors de l'histoire, et notamment en dehors de l'histoire culturelle et politique de la Hongrie, tantôt à tourner la page sur lui au nom même des "progrès" accomplis par l'histoire.

Des propos entendus en privé m'ont frappé. Des esprits tout à fait estimables ont formulé des réserves, des personnes en principe compétentes ont fait la fine bouche: les traductions de Gyergyai sont de "belles infidèles", ses essais manquent de rigueur, sa manière d'enseigner appartient au passé. Je me suis alors demandé: n'est-il pas prématuré d'estimer que l'œuvre de Gyergyai est révolue? Comment cerner le statut de son œuvre douze ans après sa mort et comment capter son message aujourd'hui? C'est à ces questions que je chercherai une réponse dans les quelques suggestions qui vont suivre, qui n'ont pas la prétention de se vouloir objectives. Elles manquent de cette prétention non parce que, par la suite, Gyergyai est devenu pour moi un grand ami, une sorte de père adoptif, mais plutôt parce que mon esprit a toujours été passablement différent du sien et ce que j'essaie de dire, c'est la manière dont il m'a marqué malgré notre différence.

Retournons un instant dans la salle de cours où Gyergyai était entré en ces temps de glaciation avec ses deux cabas, deux cabas devenus légendaires dont l'un était rempli de livres destinés à illustrer son cours et l'autre de livres destinés à être offerts aux étudiants les plus méritants ou, tout simplement, les plus pauvres. Le personnage était inséparable de son savoir. Avec ses yeux d'un gris-bleu intense,

son crâne légèrement rose, son dos voûté, sa rondeur ecclésiastique, il était massivement inoffensif. On ne pouvait se tromper et il ne voulait tromper personne: c'était un transfuge de la planète bourgeoisie dans la dictature de ceux qui paraissaient au nom du prolétariat.

Or le charme n'aurait sans doute pas opéré si l'on n'avait pas eu le sentiment qu'à travers la parole du professeur, c'était la littérature elle-même qui se livrait à l'auditoire. La littérature non comme idéologie, non comme instrument de la lutte des classes, mais la littérature comme culture, la littérature comme garante d'une compréhension de la vie plus pénétrante et plus essentielle que tout ce que les études étaient capables de mettre à la portée de la jeunesse. Cette présence authentique de la chose littéraire était le miracle d'une identification inspirée.

Mesdames et Messieurs, permettez-moi de vous rappeler ces temps qui, sans doute, ne sont plus, ces temps où la littérature servait de substitut aux Eglises aussi bien qu'aux religions politiques. Bien entendu, la genèse de cette fonction remonte au Romantisme, la fonction a été ensuite reconfirmée par Baudelaire, Flaubert et Mallarmé sous la forme d'une religion esthétique, et c'est de cette forme-là que la Hongrie a hérité dans les premières décennies du XX^{ème} siècle. Aussi bien la Hongrie a-t-elle été et demeure-t-elle encore à beaucoup d'égards un pays du XIX^{ème} siècle. Or Gyergyai le savait et c'est délibérément qu'il assumait, dans cette perspective, une sorte de vocation sacerdotale.

Ma première suggestion concerne un problème d'histoire sociale et culturelle. Lorsque je qualifie Gyergyai de transfuge de la bourgeoisie, cela connote en français autre chose qu'en hongrois. Aux yeux des esprits les plus progressistes du XIX^{ème} siècle, promouvoir le développement de la bourgeoisie (*polgárosodás*) revenait à servir la modernisation de la Hongrie, à réduire la prépondérance du pouvoir féodal, de la mentalité féodale. Au début du XX^{ème} siècle, l'enjeu était "déjà" la démocratie parlementaire et les combats politiques que l'intelligentsia radicale avait menés pour atteindre cet objectif s'étaient doublés d'une sorte de révolution culturelle. Les occidentalistes – l'on appelait ainsi les écrivains et artistes groupés autour de la revue *Nyugat*

(= Occident) – ont eu pour ambition d'ouvrir la culture hongroise sur ce qu'ils estimaient fécond dans la modernité européenne.

Or l'élan politique a été brisé par les événements de 1919–1920. Le traité de Trianon a véritablement bloqué les transformations sociales en Hongrie dans la mesure notamment où le régime de l'amiral Horthy s'est employé à discréditer la bourgeoisie en la rendant responsable de l'effondrement. La revue *Nyugat* a survécu jusqu'en 1941, elle a conservé son exigence de qualité et sa volonté d'ouverture, mais, l'horizon politique s'étant bouché, elle a perdu son dynamisme novateur. Essayiste et traducteur, Gyergyai avait rejoint la revue dans les années vingt et il est vite devenu un des principaux intercesseurs de la littérature française, et notamment des auteurs de la N.R.F., auprès des lecteurs hongrois.

Eh bien, lorsqu'il est entré dans la salle de cours en 1952, il est venu manifester que le projet culturel de cette bourgeoisie-là n'était pas lettre morte. C'était l'homme qui ouvrait les fenêtres tandis que, dans l'établissement où j'étais étudiant, tous les autres enseignants s'efforçaient de les verrouiller. En cela il perpétuait l'héritage de l'élite occidentaliste – à laquelle, fils d'un modeste instituteur de village, il avait pu s'assimiler grâce à son talent –, élite occidentaliste qui avait mis son point d'honneur à accueillir la qualité pour la qualité, sans chercher à dresser des cloisons entre races et religions, entre diverses couches sociales, entre provinciaux et citadins. Il en est résulté pour Gyergyai une stratégie simple: en communiquant sa ferveur exceptionnelle pour la qualité artistique, il suggérait que l'enrichissement esthétique n'avait rien d'incompatible avec la cause du peuple et que, partant, même les tenants les plus farouches de la doctrine jdanovienne pouvaient à leur manière profiter de la lecture de certains bons auteurs dont, par ailleurs, ils rejetaient la pensée ou la forme.

Il ne serait pas exact pour autant de voir seulement en lui le Tentateur introduisant l'esthétisme bourgeois dans les paradis artificiels du communisme. Il faut rappeler aussi que son enseignement était au service d'une haute idée. On a tendance à oublier que Gyergyai avait une double formation de francisant et de germaniste: il cherchait en quelque sorte dans les perfections de la littérature française les incarnations, les preuves de l'idéal proposé par le Romantisme éclairé

de l'Allemagne, la conviction de Kant, de Goethe et surtout de Schiller (exprimée dans *Die Künstler*, 1788-1789; *Über die aesthetische Erziehung des Menschen*, 1793-94) la conviction que la littérature est faite pour rendre les hommes moralement meilleurs, que le chemin de la liberté passe par la Beauté, que le but de l'histoire est la perfection, l'harmonie et que ce sont les artistes qui indiquent à l'humanité le chemin de son avenir, celui qui mène à la civilisation de la joie. La pédagogie de Gyergyai était au service de la IXème symphonie, et le pédagogue avait l'art de communiquer le sentiment, que dis-je? l'émotion que pouvait susciter l'espoir d'une communion libre entre les hommes.

L'art est le mot juste. L'art est aussi le mot-clé. Le professeur qui est entré dans la salle de cours avec ses cabas – cabas solidement remplis d'érudition et, de ce fait, bien plus lourds que le bagage habituel de l'honnête homme – ce professeur donc y est entré en artiste, missionnaire d'une cause non moins téléologique que celle des communistes, mais plus fraternelle et plus reconfortante parce que consciente de sa propre fragilité et exempte de la détermination implacable de briser tout ce qui n'était pas elle.

Bien entendu ce professeur venu en missionnaire de l'art salvateur et en missionnaire de l'idéal occidentaliste n'a jamais voulu s'encombrer des *impedimenta* de la machine universitaire. Il n'était pas l'homme des notes en bas de page ni celui des précisions bibliographiques. Son objectif pédagogique – mettre l'art à la portée de tous – ne pouvait être atteint que par la vulgarisation, et l'apologie était bien le ferment actif de son discours. Il le savait, ses collègues le savaient, il savait que ses collègues le jalouaient pour ses succès "mondains" et il ne détestait pas d'être jaloué, non parce qu'il prenait les autres pour des cuistres – mais parce qu'il s'estimait à la fois gardien d'un patrimoine précieux et garant de l'avenir, ce patrimoine devant un jour permettre à la Hongrie de revenir à l'Europe et d'y rester définitivement amarrée.

On me dira que depuis les temps ont changé et que la situation que j'évoque constitue désormais un chapitre clos de l'histoire. On me dira aussi que, de nos jours, le travail de vulgarisation revient aux médias plutôt qu'à l'université et l'on me reposera la question

inévitable: qu'est-ce qui, en vérité, demeure transmissible de l'enseignement dispensé par Gyergyai?

A cet égard ma suggestion se réfère à une sensibilité et à un style plus qu'à une méthode. Ceux qui ont parlé de Gyergyai ou écrit sur lui ont tous insisté sur son extraordinaire familiarité avec la bibliothèque. Cependant il va de soi que le statut de rat de bibliothèque n'a rien de très original. Ce qui est plus remarquable, c'est qu'il a su faire partager cette familiarité à ses auditeurs, qu'il a su leur donner le sentiment d'être dans l'intimité à la fois des livres et de ceux qui les avaient écrits. Des génies et de simples talents, des célébrités et de modestes artisans.

Je suppose que mon vieil ami me regarderait médusé si je qualifiais partiellement de postmoderne sa tendance à rendre toute la bibliothèque utilisable. Et, en effet, rien n'était plus éloigné de lui que le jeu comme principale activité structurante ou la dilution de la vérité dans le méandre de ses reflets. Cependant, tout comme il avait pour point commun avec les marxistes l'aspiration utopique à l'âge d'or, il partageait avec la postmodernité à venir une certaine indifférence à la hiérarchie et au cloisonnement.

Certes sa préférence allait aux grands créateurs classiques – auxquels il a consacré tout un volume d'essais en 1962 –, mais il n'a pas manqué d'envisager la notion même de classique dans la perspective de ses transformations historiques, ni de l'articuler avec sa dimension sociale en citant, notamment, Valéry: "Un art est classique s'il est adapté non tant aux individus qu'à une société organisée et bien définie". Dans cette acception la liste des "élus" est devenue à chaque moment réactualisable: des auteurs "injustement rejetés ou méconnus", des "génies libres, irréductibles aux règles" pouvaient y être admis selon ce qu'on appellerait aujourd'hui l'horizon d'attente de telle ou telle communauté de lecteurs. Il n'est pas étonnant d'observer que, dans cette acception, le critique ne doit pas refuser son admiration aux créateurs qui n'ont pas rang de classique ou qui n'ont pas encore ce rang puisque, à des degrés divers, chacun forme le tissu qui perpétue la littérature, chacun aussi participe à cette société à laquelle les "classiques" doivent s'adapter et dont les "classiques" sont seulement les représentants les plus accomplis.

Autrement dit, autour des "élus" les "éligibles", un ensemble que Gyergyai voyait s'organiser à l'abri de toute hiérarchie rigide et qu'il proposait en toute convivialité à ses auditeurs et lecteurs pour que ceux-ci, en citoyens de plein droit, puissent engager le dialogue avec des esprits libres et égaux. Il ne s'agissait de rien de moins que de ressusciter, en le débarrassant de toute ironie, le rêve généreux de la République des Lettres, et d'en esquisser le fonctionnement sur le modèle des salons du XVIIIème siècle dont la sociabilité a déterminé le style – style grâce auquel Gyergyai entendait exercer son rôle de formateur.

Mesdames et Messieurs, Chers Auditeurs, n'y a-t-il pas là, inspirée par la France des débats, des échanges et de la parole éclairée, une expérience que la postérité aurait intérêt à reprendre à son compte? Aborder les auteurs du passé en tant que partenaires égaux des lecteurs, n'est-ce pas le moyen le plus spontanément efficace de leur assurer aussi le statut de contemporains, c'est-à-dire de les reconnaître comme créateurs toujours vivants et agissants? En ce qui me concerne, j'y verrais un double avantage. Ce serait, d'une part, un correctif tout à fait réjouissant à la postmodernité dont certains excès dépouillent la littérature de toute dignité et ce serait, d'autre part, un correctif à l'insupportable culte des grands écrivains, toujours exploité à des fins idéologiques. A la limite l'esprit de Gyergyai est un excellent antidote aux rituelles célébrations des centenaires, y compris à celle dont nous entourons le sien. Car le lecteur ne peut être libre, c'est-à-dire jouir au mieux de ses facultés d'appréciation, que si, de son approche de la bibliothèque, il écarte le sentiment de supériorité aussi bien que le sentiment d'infériorité.

Ceux qui ont connu Gyergyai me diront que je trahis sa pensée puisqu'il s'est toujours présenté comme le champion de l'humilité. Et il est vrai que je remplace *humilité* par *respect*. Mais toute réception implique un écart et un choix, et j'ai bien signalé que mon professeur m'avait marqué dans la différence. L'essentiel n'est-il pas que c'est à partir de son enseignement que je suis parvenu à ma position personnelle? Peut-être la structure des salons n'est-elle pas non plus transférable telle quelle dans l'Europe présente qui s'oriente vers la culture des masses. Il n'en demeure pas moins vrai que c'est à partir de

cette structure mondaine que Gyergyai a entrepris de former des littéraires qui ne renoncent pas à s'interroger sur le statut de la littérature dans la société. Bien sûr, la société n'est plus la même, mais l'interrogation a-t-elle perdu quoi que ce soit de son actualité? Et c'est en ce sens, me semble-t-il, que pour ma part je puis considérer l'œuvre de cet Européen occidentaliste, de ce professeur démocrate, de ce citoyen-artiste de la République des Lettres comme une œuvre désormais classique et toujours féconde.

Judit KARAFIÁTH

Institut d'Etudes Littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie

Gyergyai et la littérature française du XXème siècle

"On souffre d'admirer seul" – disait André Gide. C'est par cette phrase que Gyergyai explique, dans une interview donnée à Nándor Szávai, son zèle de missionnaire avec lequel il essaya de faire connaître à ses compatriotes et de faire aimer les richesses de la littérature française.¹

On ne trouve guère d'auteur français contemporain qui ne soit présent dans son œuvre d'essayiste, de critique ou de traducteur. Voyons, par exemple, la table des matières de son recueil d'essais intitulé *Kortársak*, qui ne contient qu'un fragment de ses articles consacrés aux écrivains français contemporains. A côté d'auteurs anglais et allemands nous rencontrons les noms de Verhaeren, Proust, Valéry, Colette, Ramuz, Martin du Gard, Mauriac, Aragon, Malraux, Camus, Giraudoux, Giono, Jammes, Gide, Cocteau, Claudel, Anatole France, Éluard, pour ne citer que les plus célèbres.

Dans le répertoire de *Nyugat*, j'ai compté, de Marcel Arland à Zola, 46 noms d'auteurs français pour lesquels Gyergyai a rédigé soit des comptes rendus, soit des critiques. De nombreux auteurs y figurent plusieurs fois.

Je voudrais mentionner encore son *Dictionnaire des œuvres*, une sorte de Laffont-Bompiani, ou plutôt quelque chose dans le genre de *Tales from Shakespeare* de Charles et Mary Lamb. Comme le titre l'indique: *Mit olvassunk?* Que faut-il lire?, c'est toujours le zèle pédagogique de Gyergyai qui se fait sentir dans cet ouvrage. Et, comme le sous-titre le précise, *50 francia regényről mesél Gyergyai Albert*, Gyergyai relate le sujet de cinquante romans français; il ravive, ou, mieux, recrée les histoires allant de *Tristan et Iseut* jusqu'à *La condition humaine*. Ces "mini-romans", destinés à éveiller l'intérêt d'un public nouveau pour la

¹ GYERGYAI, Albert (1984): *Védelem az esszé ügyében*, Szépirodalmi Könyvkiadó, Budapest, 455

bonne littérature, bien qu'ils n'appartiennent évidemment pas aux meilleures productions de Gyergyai, sont pourtant de petits tours de force. Deux ou trois pages renferment la totalité d'un roman, donnent l'atmosphère du milieu et esquissent les traits principaux des protagonistes. Avec cette publication populaire Gyergyai a certainement atteint un plus large public qu'avec ses essais érudits comme les pages de *Nyugat*.

Dans son rôle de propagateur des lettres françaises, Gyergyai était sans doute le plus efficace au moment où, au lieu de parler d'ouvrages étrangers et d'en faire la critique, il mit à la disposition des lecteurs hongrois le texte même de ces ouvrages, permettant ainsi la connaissance directe de ce riche domaine qu'est la littérature française.

C'est grâce à Gyergyai que nous avons les traductions en hongrois d'auteurs français contemporains comme Ramuz, Roger Martin du Gard, Gide, Valéry, Giraudoux, Proust et Camus. Je me limiterai au cas de ces deux derniers, Marcel Proust et Albert Camus, pour présenter les activités de traducteur, de critique et d'essayiste que Gyergyai déployait à un très haut niveau et avec un grand amour pour les lettres françaises.

A l'ombre de Nyugat – tel est le titre évocateur qui rappelle évidemment, Proust – que donne Gyergyai à un de ses volumes d'essais publié en 1968. En effet, Albert Gyergyai commença sa carrière littéraire à l'ombre de la revue *Nyugat*. "La plupart de mes travaux sont nés non seulement dans l'atmosphère spéciale de *Nyugat*, mais encore sous l'influence directe des grands de *Nyugat*" – écrit-il dans la préface de son livre.² C'est en 1920 que parut dans cette revue son premier article, consacré à son ancien professeur, Frigyes Riedl, en la personne duquel il vénérât à la fois le savant, le professeur et l'écrivain. On voit, dès cet écrit, que dans l'idéal et dans la pratique de Gyergyai les frontières s'effacent entre l'activité du savant et celle de l'écrivain. C'est ici que naît le paradigme d'une écriture qui unit la science, la critique et les belles lettres; pour celui qui veut parler de soi-même, tout

² GYERGYAI, Albert (1968): *A Nyugat árnyékában*. Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 5

moyen est bon, même l'essai et la critique, de la même manière que la poésie, subjective par excellence.³

Les écrits critiques de Gyergyai sont des chefs-d'œuvre de l'essai moderne qui témoignent de ses dons d'écrivain. Mais au critique et essayiste ajoutons encore le traducteur: ces trois facettes d'une même personnalité s'entrelacent dans les activités de Gyergyai. Ou, pour mieux dire, parlons de traducteur et co-auteur. Nul doute, en effet, que dans certaines de ses traductions Gyergyai s'est promu en co-auteur, et bien qu'il déclare maintes fois vouloir servir le texte original avec fidélité et humilité, il arrive souvent que sa personnalité s'est avérée plus forte et a laissé ses traces sur le texte de l'auteur étranger.

C'est encore aux idéaux de *Nyugat* que Gyergyai reste fidèle dans son travail de traducteur, en suivant l'exemple des grands poètes de la première génération du *Nyugat*. Tout comme Babits, Kosztolányi ou Árpád Tóth, il voulut présenter à la littérature et à la culture hongroises les nouvelles tendances artistiques et les maîtres étrangers de la littérature contemporaine, guider le choix du lecteur, et éclairer la connaissance de l'œuvre au moyen d'analyses approfondies. Les traductions de Gyergyai appartiennent à l'armée des "belles infidèles". Le terme s'emploie en général aux adaptations de poésie réalisées par les gens du *Nyugat*, et en premier lieu à celles de Kosztolányi et de Árpád Tóth. Kosztolányi, le plus infidèle parmi les grandes figures du *Nyugat* parlait ainsi dans la première préface de son anthologie *Modern költők* (Poètes modernes): "Le rapport entre mes traductions et le texte original n'est pas celui d'un tableau et d'une copie de ce tableau. Il s'agit plutôt de la relation d'un tableau à l'objet qu'il représente..."⁴

Les poètes de la première grande génération de *Nyugat*, lorsqu'ils offraient à leurs lecteurs une orientation dans la littérature moderne contemporaine en leur présentant des traductions de poètes étrangers, profitèrent de l'occasion pour enrichir leur propre arsenal poétique: "Nous polissions notre langage poétique sur des poésies étrangères, afin d'obtenir un langage riche et léger, profond et noble

³ BODNÁR, György (1966): "Gyergyai Albert" in *A magyar irodalom története 1919-től napjainkig*, VI. kötet. Szerk. Szabolcsi Miklós, Budapest, Akadémiai Kiadó, 64

⁴ Cité par Rába György, in *A magyar irodalom története 1919-től napjainkig*, 859

pour l'expression de nos propres sentiments complexes – écrivit Kosztolányi dans la seconde préface de son anthologie *Modern költők*, et quant à Babits, il alla jusqu'à déclarer dans l'introduction des *Plumes de paon*: "ces poèmes-là, (...), je les ai faits pour moi-même. Ils m'ont servi d'études. J'avais essayé l'effet que tel ou tel accent produirait en hongrois. Il s'agissait de savoir ce que donnerait un poème "pareil", entre guillemets, en hongrois. C'est le poème hongrois qui m'importait, non l'anglais ou le français. C'est mon poème qui importait, non celui du "poète étranger". J'ai souvent modifié le texte pour la simple raison que la variante hongroise *répondait mieux* à mon goût".⁵

Cependant, comme dit György Rába, il est dans l'ordre des choses que les programmes littéraires soient plus radicaux que les œuvres qui en naissent. Malgré ces déclarations frappantes, les traductions des poètes de *Nyugat* n'étaient pas aussi arbitraires que leurs programmes formulés dans des préfaces.⁶

Cela est vrai dans un sens inverse également. Gyergyai, pour sa part, affirme qu'il voulait être avant tout *fidèle* aux textes originaux. Avant la parution de son *Swann*, il publie un article dans *Nyugat* où il s'explique: "Le traducteur a voulu, avant tout, atteindre une fidélité absolue, et c'est lui-même qui regrette le mieux que déjà l'interprétation du titre contredit cette aspiration. Qu'il soit précisé, à son excuse, que la traduction littérale – *Az elveszett idő keresése* – ne serait nullement plus claire, tout au plus plus banale que le titre qu'il a fini par adopter, que *Az eltűnt idő nyomában* semble plus expressif, plus poétique et que, malgré cela, ce titre n'est pas beaucoup plus infidèle que l'autre: c'est, peut-être, la plus grande insolence dans toute la traduction à l'égard des difficultés presque insurmontables du texte original."⁷

Gyergyai n'aurait pas dû s'excuser pour la traduction du titre d'*A la recherche du temps perdu*: on pourrait difficilement concevoir une solution meilleure et plus belle. Le fait qu'en français le *temps*

⁵ BABITS, Mihály, (1920): *Pávatollak*, Budapest, Táltos, 5, cité par André Karátson, *Edgar Allan Poe et le Groupe des Écrivains du "Nyugat" en Hongrie* P.U.F., 1971, 90

⁶ RÁBA, György (1969): *A szép hűtlenek*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 12

⁷ GYERGYAI, Albert (1936): "Marcel Proust" in *Kortársak*, Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1965, 60-61

perdu signifie à la fois un temps qui est passé et qu'on a gaspillé explique qu'il n'existe pas, en hongrois, mais en anglais non plus – *lost* et *wasted time* – de rendement plus fidèle du titre que le titre proposé par Gyergyai: *Az eltűnt idő nyomában*. On va voir qu'il n'en est pas ainsi pour *L'étranger*, mais j'y reviendrai par la suite.

Gyergyai se veut fidèle et humble envers le texte de l'écrivain étranger. Pourtant, et sans le vouloir, il s'érigera en co-auteur. Ses traductions sont belles et souvent infidèles. Tout comme ses grands précurseurs, Gyergyai transforme quelque peu le texte français, mais non pas pour son propre épanouissement ou pour enrichir ses propres moyens poétiques ou littéraires. Lui, il est l'écrivain caché, l'écrivain modeste et pudique, qui, après l'échec de ses tentatives de jeunesse, n'entrera sur les champs de la création littéraire que vers la fin de sa vie, en 1972, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Jusque là, il trouvera ses formes d'expression dans les essais et dans les traductions, dans lesquels il donnera libre cours à sa propre subjectivité, et où il fera voir sa propre personnalité.

Voyons l'art poétique du traducteur, formulé par Gyergyai dans son essai sur Proust: ...son idéal ne sera pas "une fidélité au texte, servile, myope, qui copie chaque mot et chaque signe de ponctuation sans se soucier du sens, qui fait fi de l'intention de l'auteur et du plaisir du lecteur soit par paresse, soit par crainte de modifier... Mais l'idéal du traducteur ne sera pas non plus celui qui se permet de «magyariser», d'une manière hautaine et sans scrupules, qui abrège, rafistole ou modifie le texte étranger non seulement par paresse, mais avec assurance, et ceci ni pour le plaisir de l'auteur, ni pour le lecteur, mais uniquement pour le plaisir du traducteur."

Entre ces deux extrémités, dit Gyergyai, il va traduire non seulement des mots, non seulement des pages, mais le tout, et il essayera de rendre de son mieux la progression, l'intention et la haleine de ce tout.⁸

Gyergyai se fixait comme tâche de partager avec ses compatriotes la connaissance des chefs-d'œuvre de la littérature française et de les amener au plaisir de lire:

* *Kortársak*, 60-61

"Tout le monde sait que faire des traductions est souvent une tâche ingrate, surtout si nous nous y employons non seulement pour gagner notre pain, mais avec une certaine ambition, voire passion: d'une part, pour enrichir de nouvelles couleurs notre littérature nationale, et de l'autre, pour nous rapprocher de nos lectures étrangères préférées et afin de les rapprocher vers d'autres gens."⁹

Pour illustrer cette dévotion de Gyergyai, il suffit d'évoquer les efforts qu'il a faits pour faire connaître Marcel Proust aux lecteurs hongrois. Peu de temps avant la parution de son *Swann*, il publie un essai dans *Nyugat* pour préparer les lecteurs à une épreuve insolite. Au lieu de préparer, nous pourrions dire initier. Il s'agit ici, en effet, d'un processus d'initiation au cours duquel le lecteur futur devient digne et prêt à la réception de l'Œuvre.

"L'éditeur et le traducteur se sont attelés à une tâche énorme quand ils ont entrepris de réaliser un rêve ancien, l'édition du Proust hongrois" – écrit Gyergyai dans *Nyugat*, et continue: "...il s'agit de donner une traduction hongroise fidèle à un chef-d'œuvre du nouveau roman français et européen, exceptionnel non seulement dans son sujet et son atmosphère, mais aussi dans son style: cela exige du traducteur et aussi du lecteur une attention redoublée, de la bienveillance, et même de l'affection. Ce sont des sacrifices que peu de gens aujourd'hui seraient enclins de faire. Aussi ce discours préliminaire, une introduction au sens propre du mot dans le monde de l'œuvre proustienne, voudrait-il tout d'abord attirer l'attention sur l'importance de Proust, et puis, pour faciliter la première lecture du texte proustien, démontrer les belles difficultés du texte et faire voir le plaisir qui proviendra de la victoire remportée sur ces difficultés..."¹⁰

"Proust est un auteur difficile – dit son traducteur, et il ajoute que Proust "ne pourra se lire dans le tram ou pendant les repas". "Cette œuvre gigantesque, imprimée sur des pages touffues, à peine répartie en passages ou chapitres",

dit Gyergyai, n'a point l'air d'une lecture facile, qu'on pourrait commencer ou terminer à lire n'importe où. Il recommande aux lecteurs de patienter jusqu'à l'avènement du moment inspiré: il en est ainsi pour

⁹ *Kortársak*, 61

¹⁰ *Kortársak*, 45-46

les sonates, assure-t-il aux impatients, on n'est pas prêt à les entendre à tout moment. "Et, par un soir d'hiver, à la maison, ou en été, à la campagne, nous sentons que l'heure bénie de la lecture est arrivée: nous ouvrons *Swann*, nous nous mettons à le lire et nous ne pourrons plus l'abandonner...".¹¹

C'est ainsi qu'exhorte les lecteurs découragés Albert Gyergyai, traducteur et admirateur de Proust. A lire ces mots, on a l'impression que ses paroles sortent de l'œuvre même de Proust: le lecteur serait enclin à attendre qu'on lui offre, pour l'encourager dans sa lecture difficile, au cours de ce "soir d'hiver, à la maison", du tilleul avec des madeleines, ou qu'on l'invite, "en été, et à la campagne", dans le jardin de Combray...

De nombreuses générations de lecteurs ont été nourries par le Proust de Gyergyai, et pour eux, c'est par la voix de Gyergyai que l'écrivain français est naturalisé écrivain hongrois: ils ont connu et aimé Proust dans la traduction de Gyergyai. Le hongrois de Gyergyai est d'une beauté remarquable: à en juger par l'écho dans la presse contemporaine, la traduction souleva l'admiration des critiques et les lecteurs furent également ravis de l'exploit de Gyergyai. Pour en donner une idée, je cite les paroles de Babits: "En proie à une agitation inévitable, je prends en main ce livre, et j'essaie d'y retrouver mes passages favoris. Le texte déjà connu s'enrichit d'un nouveau charme: j'ai l'impression de le lire pour la première fois quand je le parcours en ma langue maternelle. Et je pense à ceux qui, en effet, le connaîtront ainsi, en hongrois... Quelle expérience cela pourra être, quelle expérience unique et incomparable...".¹²

Selon le critique József Füsi, "la traduction est la plus parfaite qui puisse être réalisée en langue hongroise de cette œuvre d'un langage compliqué". Par la suite, il donne les raisons de ce superlatif: "Avec son instinct artistique développé, fidèle à l'esprit de l'original, Gyergyai rendit lisible le texte en segmentant, ici et là, les phrases longues et en les soumettant aux caractéristiques de la construction des phrases hongroises. Ainsi, il sut libérer le lecteur de ses préjugés et de ses angoisses devant un roman «difficile à compren-

¹¹ Kortársak, 58-59

¹² BABITS, Mihály: "Magyar Proust" in *Nyugat*, 1937, 247-248

dre» et réussit à tourner son attention vers les beautés psychologiques et structurelles du roman".¹³

Aujourd'hui, il n'est plus aussi évident que l'on doive prendre les paroles de József Füsi pour des éloges. La longueur des phrases de Proust n'est nullement l'effet du hasard. De nombreux stylisticiens excellents, dont Jean Milly, ont démontré que les phrases interminables de Proust, qui parfois occupent plusieurs pages, sont d'une structure logique, parfaite, et d'une transparence exemplaire, car les groupements binaires et ternaires, ainsi que tout un arsenal de pronoms relatifs et d'autres moyens grammaticaux et stylistiques aident le lecteur à se retrouver dans le labyrinthe des propositions subordonnées et coordonnées. Exception faite, bien sûr, des textes que Proust n'a plus eu le temps de revoir dans des transcriptions dactylographiques ou dans des épreuves. Il y a des phrases bien courtes dans le roman, et l'importance de celles-ci réside justement dans leur brièveté en face des phrases habituellement longues: elles expriment une action subite ou un changement survenu dans la perception. Dans la traduction de Gyergyai, les phrases composées sont parfois raccourcies, par contre, les phrases courtes se trouvent rallongées, car le traducteur les ajoute à la phrase suivante. Il a l'habitude de compléter le texte original de mots outils, d'adjectifs et d'adverbes comme beaucoup, très etc., ou bien, au contraire, il supprime certains mots, amalgame des propositions, bref, apporte de nombreux changements structurels et stylistiques au texte, tout cela, très souvent, dans un souci d'interpréter ou plutôt expliquer le texte au lecteur.

Tout cela vaut à fortiori pour sa traduction de Camus. Le style sec et dépouillé de l'écrivain français est étranger à la personnalité de Gyergyai qui ramollit le texte, ou plutôt le dilue dans un style moins tendu. Gyergyai va jusqu'à supprimer la monotonie du texte de Camus – monotonie voulue, il va sans dire –, quand il traduit, dans des structures répétitives, par deux mots différents un même adjectif utilisé deux fois de suite: ("Les premiers mois ont été durs. Les premiers jours ont été durs." – "Az első hónapok keservesek voltak. Az első napok gyötrelmesek voltak."). Dès la première phrase, Gyergyai souligne

¹³ FÜSI, József: "Proust magyarul. (Bimbózó lányok árnyékában)" in *Napkelet*, 1938, 406

beaucoup trop l'indifférence de Meursault. "Aujourd'hui, maman est morte" – tel est l'incipit de Camus, traduit par Gyergyai: "Ma halt meg anyám". Je suppose que ce sont plutôt des raisons euphoniques qui ont amené Gyergyai à préférer *ma mère* à *maman*. Inutile de dire que ce choix a des conséquences qui dépassent largement l'effet d'une simple substitution: en disant "ma mère", Meursault paraît au lecteur hongrois plus froid, plus insensible qu'il n'est en réalité. Pourtant, dans un essai sur Camus, Gyergyai lui-même souligne l'importance du mot *maman*: "A l'enterrement, Meursault ne ressent aucune douleur particulière, bien que plus tard, surtout en prison, il pense de plus en plus souvent à sa mère. Il dit toujours "maman", ce premier mot tendre de l'enfance..."¹⁴

Je ne voudrais nullement reprocher à Gyergyai le titre hongrois de *L'étranger*, car on dit que la traduction exacte de ce mot ayant été déjà prise par un autre ouvrage, c'est l'éditeur Endre Illés qui lui aurait proposé de trouver un autre titre. Toujours est-il que *Közöny*, c'est-à-dire *indifférence* suggère au lecteur par le titre même (et ce sera encore renforcé par l'emploi du mot *anyám* dans la première phrase) une interprétation dans laquelle Meursault serait *indifférent* dès le début jusqu'à la fin, et ne serait donc pas cet étranger, qui, seulement à la fin du livre, s'ouvrira, "pour la première fois, à la tendre indifférence du monde". De nombreux petits changements vont dans le même sens pour donner une image quelque peu faussée de Meursault: tel est par exemple l'omission du suffixe possessif dans *mon avocat*: en hongrois, il n'en reste que *l'avocat*.¹⁵

Albert Gyergyai, le professeur, l'essayiste et le traducteur, se donnait une tâche de missionnaire en voulant faire connaître la littérature française contemporaine à ses compatriotes. Dans chacune de ces activités, on peut observer le caractère permanent de son écriture: c'est sans doute une conséquence de l'harmonie intérieure de sa personnalité. Ses essais et ses critiques portent les traces d'un talent d'homme de lettres: le ton personnel issu de la subjectivité de leur auteur et de son amour pour la littérature les hausse au rang d'une écriture artiste. En 1972, l'écrivain jusqu'alors caché sortira de l'ombre

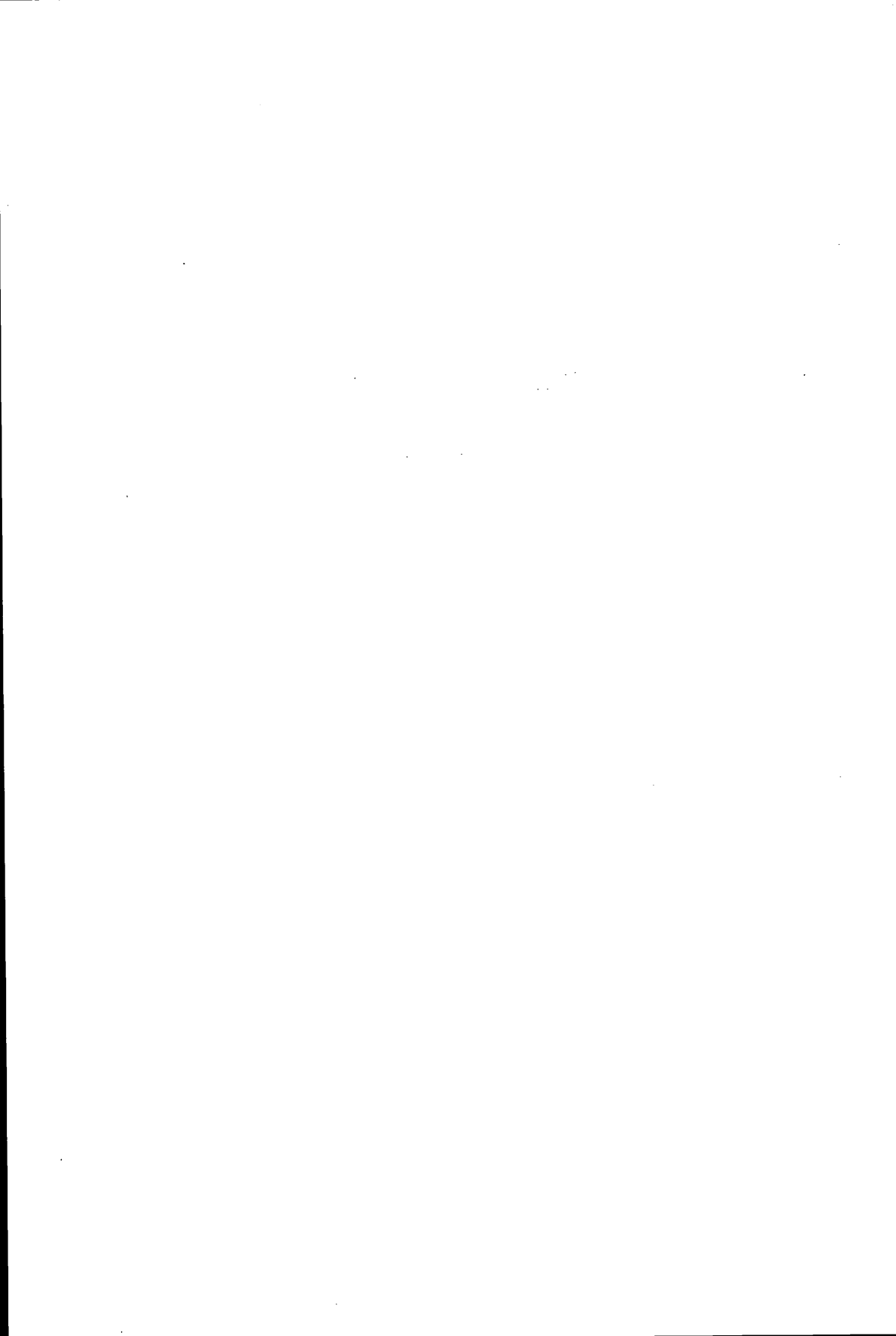
¹⁴ Kortársak, 307

¹⁵ Cf. PÁLFALVI, Anikó: *Les problèmes de la traduction des romans français du XXème siècle*, mémoire de diplôme, Budapest, 1993

des essais et des traductions et surprendra ses lecteurs par ses écrits d'inspiration autobiographique, d'une beauté remarquable et d'une atmosphère fascinante. On serait tenté de supposer que les mémoires de Gyergyai tirent une belle partie de leur splendeur des réminiscences proustiennes. Ou serait-ce seulement le thème commun, l'évocation sentimentale de l'enfance qui causerait les ressemblances avec le maître? Quoi qu'il en soit, au-delà de l'idylle, la description des petits détails grotesques de la vie à la campagne, la force des observations et la douce ironie de la narration apportent ici et là des couleurs proustiennes au portrait des gens et au tableau des paysages de la région de Somogy.

Mihály Babits disait que la traduction est le genre le plus inévitablement hongrois, puisque un texte, une fois traduit en hongrois, ne pourra plus être retraduit dans une autre langue. Le Proust de Gyergyai est devenue partie intégrante de la littérature hongroise dès la fin des années trente. Il y aura certainement des traductions nouvelles qui, du point de vue de la fidélité au texte original seront plus à notre goût et satisferont mieux notre horizon d'attente d'aujourd'hui. Pourtant, aucune d'entre elles ne sera aussi proche du cœur des lecteurs que le texte de Gyergyai. Celui-ci restera toujours une valeur sûre et sera cité comme un des grands exemples qui illustrent le succès de l'adaptation d'une œuvre littéraire dans la culture d'un autre pays. Qu'on garde toujours la mémoire de cet exploit de traduction littéraire: *Az eltűnt idő nyomában*. (A la recherche du temps perdu. Tome I: *Swann*. Tome II: *Bimbózó lányok árnyékában*. Tome III: *Guermites-ék*. Et on pourra dire, avec une exagération qui sera légèrement malicieuse mais ne voudrait être nullement insolente, que les auteurs de ces trois tomes étaient Marcel Proust et Albert Gyergyai.

Relations culturelles franco-hongroises
au XIXème siècle



**Le premier article en français
sur la littérature hongroise:
le *Mercure Etranger* en 1813**

En 1947, à Budapest, Sándor Márai écrit dans son journal:

"... C'est un monde sauvage et amer, ici à la maison. Ce bouillon de hongrois, composé de souabe, de juif, de slave, quel bouillon amer! Mais il a de la force, un véritable goût. Si quelqu'un plonge sa cuiller dedans, il sent que tous les autres repas n'ont pas de saveur.

Sur quelques écrivains exportés, le monde peut connaître quelques informations, le monde connaît quelques uns de nos classiques – Petőfi, Jókai, mais seulement le nom, pas l'œuvre – et la génération d'Arany et plus tard celle de *Nyugat* se sont perdues sans écho dans la littérature mondiale.

On ne peut pas expliquer cette fatalité par le seul mystère de notre langue solitaire. Trois millions d'hommes parlent norvégien, mais le monde entier connaît les noms de Knut Hamsun et d'Ibsen. On ne peut pas tout expliquer non plus par le fait que nous n'aurions pas de traducteurs. Quelquefois, nous en avons et ils traduisent les œuvres essentielles de nos meilleurs écrivains des temps modernes, en allemand, en anglais, en français. Les plus belles œuvres en prose de Mikszáth, de Babits, de Kosztolányi, de Móricz ont paru dans des langues universelles. Et pourtant, la littérature hongroise n'existe pas dans le monde. La solitude linguistique, le manque de traducteurs, ou le tout ensemble n'explique pas ce destin sourd et tragique. Probablement la littérature hongroise, dans son contenu le plus mystérieux – peut-être dans l'esprit de sa langue solitaire, pleine de beauté orientale et lointaine – quelque part, dans quelque endroit, ne se rattache pas à la littérature mondiale".¹

Dans ce qui suit, nous allons essayer de présenter pourquoi et comment la Hongrie et sa littérature sont restées plus inconnues que

¹ MÁRAI, Sándor (1900-1989): *Napló (Journal) 1945-1957*. Budapest, Akadémiai Kiadó – Helikon Kiadó, 1990, 47. La traduction de l'extrait cité est de l'auteur de l'article, inédit.

périphériques du goût français. En même temps nous montrerons les efforts faits en France dans la première moitié du XIX^{ème} siècle pour faire connaître la langue et la littérature hongroises et plus généralement la Hongrie.

Au XVIII^{ème} et dans la première partie du XIX^{ème} siècle, la France est indifférente aux littératures des autres peuples qui ne l'ont pas influencée directement. En ce qui concerne la littérature hongroise, ce phénomène est encore plus profond que pour d'autres littératures. Bien que la littérature hongroise eût existé et eût pu être connue au XVII^{ème} siècle, il a fallu attendre la fin des années 30 du XIX^{ème} siècle pour en avoir un aperçu en France.

L'Empire des Habsbourg masquait l'ensemble comme Montesquieu en témoigne en son temps. Pourtant dans l'histoire croisée des deux pays, nous pouvons trouver de beaux chapitres: des mariages princiers du Moyen Age à la période de Louis XIV, de Peyre Vidal à Voltaire ou Rousseau en passant par Rákóczi, Fekete ou Teleki.²

Au début du XVIII^{ème} siècle, la France sent pourtant le besoin de l'ouverture, dans le cadre du romantisme naissant, afin de connaître d'autres peuples, d'autres cultures, d'autres littératures. Les regards se tournent d'abord vers le Nord, puis vers le phénomène Ossian. Les *Mille et une Nuits* et le *Gulistan ou l'Empire des Roses*³ enrichissent la littérature française du folklore arabe de l'Orient et de l'Extrême Orient.

² TRONCHON, Henri: "Les débuts de la littérature hongroise en France" in *Revue des Etudes Hongroises et Finno-ougriennes*, 1925, chap.I, 165-166

³ Les *Mille et une Nuits*, le recueil de contes arabes, a été traduit par GALLAND, Antoine (1646-1715), orientaliste, professeur au Collège de France en 1704.

Gulistan ou l'Empire de la Rose: œuvre du poète persan SAADI (1184? 1193?-1290). RYER, André du (1580?-1660), diplomate, orientaliste, l'a traduite en français à Paris en 1704.

Les *Mille et une Nuits* et Saadi: LAFFONT-BOMPIANI: *Dictionnaire des œuvres*, Robert Lafont, 1980. VAN TIEGHEM, Philippe: *Dictionnaire des littératures*, Quadrige/PUF, 1968. BEAUMARCHAIS, Jean-Pierre de; COUTY, Daniel; REY, Alain: *Dictionnaire des littératures de langue française*, Bordas, 1987.

La traduction française de l'œuvre de Lowth⁴ sur la littérature hébraïque prépare la voie à la bible que Chateaubriand et Madame de Staël sauront faire entrer dans les âmes.

L'Amérique, les îles lointaines colonisées font leur entrée dans la littérature française. Bernardin de Saint-Pierre (*Paul et Virginie*) et Parny (*Les Madécasses*)⁵ conduisent les lecteurs dans les grandes îles du sud-est de l'Afrique. La presse de cette fin de siècle aide aussi à trouver une place à cette littérature exotique.

Au même moment, la France s'intéresse à ses plus proches voisins. L'Angleterre succède à l'Allemagne. La littérature cherche en France et à l'extérieur la force de sa création poétique dans les chants primitifs. Les patois de France, Walter Scott, les Romancero, les ballades du Nord ou les chansons du Midi, les débats sur Homère montrent la diversité des goûts liée à l'exigence de connaître. L'œuvre de Fauriel⁶ semble clore le cycle des découvertes peu scientifiques.

La Hongrie, malgré les récits ou les correspondances de ses voyageurs (Fekete de Galantha, Teleki), ainsi que certaines "sympathies jacobines" n'arrive pas à intéresser les Français de cette période. La France établit pourtant des relations avec les voisins de la Hongrie. Le mouvement en faveur de l'illyrisme fait connaître la *Guzla*. Les journaux *le Catholique* et *le Globe* popularisent cette œuvre en publiant des commentaires sur le recueil de chants de Vuk Stefanovič. Dans son recueil *Littérature et Voyages* (1832) Jean Jacques Ampère s'occupe de la littérature bohémienne. La Pologne et la Russie trouvent leur place dans les "Anecdotes du Nord" de *l'Année littéraire*. Vers les années 1800, le public français avait à sa disposition une mythologie slavonne.

⁴ LOWTH, Robert: *De sacra poësi Hebræorum*. Oxford, 1753. ROGER, François (1776-1842) l'a traduit du latin en français en 1813.

⁵ BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737-1814): *Paul et Virginie*, 1788.
PARNY, Evariste Désiré de Forges (1753-1814).

⁶ FAURIEL, Claude (1722-1844), ami de Mme de Staël, de Schlegel, de Manzoni. Il édite son livre *Chants populaires de la Grèce moderne* en 1824-25. Il donnait des cours d'histoire comparée des langues au Collège de France. Ses œuvres ont contribué à faire connaître la littérature étrangère. (D'après les dictionnaires encyclopédiques cités dans la note 3).

H. de Coiffier imite les romans du Nord. Le russe trouve d'ardents défenseurs. Les journaux: *l'Epoque* et *le Globe* se firent de zélés défenseurs de la Pologne insurgée dans les années 30.⁷

Quant à la Hongrie, elle est mentionnée de façon fort rare et toujours allusive. Par exemple, dans la préface de ses *Chants populaires serviens* (1834), Elise Voïart consacre quelques mots à l'histoire de la Hongrie.⁸

La langue hongroise reste inconnue et ignorée. *L'Essai sur les langues* édité en 1777 en fait mention, mais seulement pour la rattacher aux langues "cosaque, albanoise, finlandaise, irlandaise, galoise, biscayenne".

L'Encyclopédie pour sa part, contribue à faire connaître les langues lointaines en s'occupant de l'arabe, du turc, de l'hébreu ou du chinois. Mais en Europe, la langue hongroise n'est qu'un dialecte de la "langue esclavonne" au même titre que les langues de Bohême, de Pologne ou de Russie.

A la fin de la Révolution française, Bonald,⁹ par réaction au jacobinisme, défend le régionalisme dans son œuvre *Théorie du pouvoir politique et religieux* et traite la langue hongroise comme un des patois de l'Autriche.

En 1813, le *Magasin Encyclopédique* annonce l'œuvre de Büsching *Recueil des Traditions populaires*, qui fait allusion à la Hongrie. C'est le *Mercur Etranger* paraissant pour la première fois en 1813 qui consacrera plusieurs articles à la langue et la littérature hongroises sous la plume de Charles de Bérony. Nous reviendrons plus tard sur cet événement éditorial. Mais cette initiative n'est pas poursuivie au cours des vingt années qui suivent. Seules quelques rares feuilles donnent de la Hongrie des nouvelles brèves, fragmentaires et souvent sans intérêt.

⁷ Dans l'article cité de Tronchon, chap.II.

⁸ Tronchon, idem.

⁹ BONALD, Louis de (1754-1840), écrivain et philosophe. Son ouvrage *Théorie du pouvoir politique et religieux* est paru en 1796. vol.III, 44.

Les premières informations permettant à la France de découvrir la littérature hongroise proviennent d'Allemagne.¹⁰ Il faut attendre les années 40 pour pouvoir lire autre chose que des articles superficiels. Cette période marque alors un tournant important.

Ce ne fut pas un événement tragique de l'histoire internationale qui mit la Hongrie au premier plan, ce sera pour plus tard. Un simple événement d'ordre géo-économique attira sur elle les esprits français distingués: le Danube navigable d'un bout à l'autre.

L'intérêt français pour la Hongrie se renforcera avec les événements de 1848-49, mais cela est déjà une autre histoire.

Nous pouvons donc voir que de 1780 à 1830-40, pour la connaissance de la littérature hongroise en France, c'est le désert presque total avec une seule oasis que nous allons détailler maintenant.

En reprenant les mots de Márai dans ses articles du *Mercurie étranger*, Batsányi a permis à certains Français de "plonger leur cuiller" dans la littérature hongroise.

Comme il a été dit plus haut, on ne peut guère tenir compte du faible intérêt manifesté au début du XIX^{ème} siècle. Il faut attendre la vague des émigrés consécutive à la Révolution et à la Guerre d'Indépendance de 1848-49. Cette première moitié du siècle est moins un plat "dédiétique" qu'un plat plutôt "maigre" qui précède l'époque du Compromis (1851-61) et la vague d'enthousiasme pour la littérature hongroise des années 1879-89. Si la littérature hongroise "a de la force, un véritable goût" à l'ère de la Réforme, on ne la connaît en France que dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, dans des traductions toutefois le plus souvent médiocres.

Les conditions matérielles de la presse existent depuis le début du XVIII^{ème} siècle. Des périodiques commencent à se spécialiser dans la littérature étrangère: *Bibliothèque Anglaise* (1717-1728) et *Bibliothèque Britannique* (1733-1747) qui lui succède, puis *Journal*

¹⁰ Par exemple: *La Revue Britannique* a paru à Paris à partir de 1825. Son but était de faire connaître la littérature et la culture anglaises.

La Revue Germanique fondée en 1826. Après quelques changements, elle paraît à partir de 1868 sous le titre de *Revue Moderne*.

Historique (1732-1733). A vrai dire c'est le *Journal Etranger* (1754-1758, 1760-1762) qui se spécialise pour la première fois dans la littérature étrangère. Parmi ses fondateurs, se trouvent l'abbé Arnaud (1721-1784) et J.-B.-A. Suard (1733-1814) qui crée la *Gazette Littéraire de l'Europe* (1764-1766). Dans la préface du journal ils écrivent:

"... point commun de réunion, où toutes les connaissances acquises viennent s'éclairer mutuellement; où les génies des diverses nations viennent se réunir pour instruire l'univers, où les écrivains de tous les pays viennent épurer leurs goûts en les comparant, où le public cosmopolite puise des mémoires impartiaux pour décider, s'il le faut, ces vaines disputes de préférence qui divisent les peuples de l'Europe."¹¹

Au XIX^{ème} siècle, des journaux partageant les mêmes buts se multiplient et se spécialisent peu à peu.

La *Revue Britannique*¹² fondée en 1825 traduit et adapte des articles des magazines anglais pour faire connaître la culture et la littérature anglaises. Dans les numéros de septembre 1835, de février et de juin 1837, il est question de la littérature hongroise ("Mouvement de la littérature en Hongrie, depuis le neuvième siècle de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours").

La première étude en langue française qui présente la langue et la littérature hongroises est publiée à Paris dans le *Mercure Etranger*, dont le titre entier était *Mercure Etranger ou Annales de la Littérature Etrangère*. Il paraît entre 1813 et 1816 en quatre volumes. On peut le considérer comme le successeur du *Journal Etranger*, car Amaury-Duval le rédige selon les mêmes principes. Son but est de faire connaître les littératures des nations différentes. Au sein de la rédaction se trouvent des membres de l'Institut Impérial de France, comme Langlès, Ginguené et Amaury-Duval, et aussi Vanderbourg, Sevelinges, Durdent, Catteau-Calleville et d'autres littérateurs, français ou étrangers. Parmi ces derniers se trouve János Batsányi. Grâce à lui, la langue et

¹¹ Sur la presse et les périodiques français, voir notamment: BRUNEL, Pierre; PICHOLS, Claude; ROUSSEAU, André-Michel (1983): *Qu'est-ce que la littérature comparée?* Armand Colin, chap. "La Presse", 49-51.

¹² Cf. note 10.

la littérature hongroises sont présentées au fil des numéros à côté d'autres informations sur la Hongrie.

Les principes de la rédaction sont les suivants:

"Etablir entre les nations qui cultivent les lettres des relations plus faciles, une correspondance continue et plus active; fixer un centre, un foyer commun où les lumières, éparses en Europe, seront réunies, conservées pour l'avantage général: tel a été notre principal but lorsque nous avons entrepris de publier un journal de littérature étrangère... Ces systèmes littéraires plus ou moins différents, leurs causes, leurs résultats méritent d'être observés, médités: ils pourront, sans peine, être comparés les uns aux autres, à l'aide des exemples que nous citerons, des renseignements que nous aurons recueillis, enfin des productions de tout genre que nous mettrons sous les yeux des lecteurs."¹³

Dans la suite de la préface, on constate que le plus grand obstacle de la communication entre les peuples vient de la différence des langues. Ils annoncent que cela va disparaître car leur journal est écrit dans une langue connue pour sa clarté qui en garantit l'universalité. On écrit d'une façon pathétique que les muses seront aussi respectées pendant la guerre (en 1813, nous sommes en plein dans les guerres napoléoniennes). On exprime l'espoir que les relations ne se déchirent pas entre les peuples qui se combattent, et même que la connaissance de la littérature de l'autre pourra augmenter la compréhension mutuelle.

Avec la création du journal, on s'efforce de faire connaître les auteurs étrangers et leurs œuvres, ce qui représente un avantage sur les autres périodiques de l'époque, nettement insuffisants (*Journal de la Littérature Etrangère* et *Bibliothèque Britannique*).

Amaury-Duval présente aussi la structure des numéros:

1. *Mélanges*: extraits de poèmes et de textes en prose de langues différentes.
 2. *Analyses*: analyse des plus importantes œuvres parues à l'étranger.
- Dissertations*: problèmes concernant les sciences et les arts, extraits des publications des Académies.

¹³ *Mercure Etranger*, 1813, préface, 3

Notices: le goût des peuples différents, leur histoire, les personnages célèbres.

3. *Gazette littéraire ou Extraits des Journaux étrangers*: notes biographiques, anecdotes, etc...

Enfin on demande aux lecteurs d'avoir la patience d'attendre la réalisation de tous ces buts, en tenant compte des difficultés inhérentes aux sphères d'activité des correspondants étrangers.¹⁴

Les conditions de la réalisation des articles sur la littérature hongroise en langue française se trouvent dans la biographie de leur auteur János Batsányi (1763-1845). Parmi ses données biographiques, je ne relèverai que la période postérieure à la découverte de la conspiration jacobine.

Emprisonné dans la forteresse de Kufstein il eut pour compagnon de captivité un dénommé Maret qui était là sur ordre de l'Empereur François II. D'après ses recherches, Ignace Kont¹⁵ nous apprend que lors de l'occupation de Vienne en 1809 par les troupes napoléoniennes, Maret, le nouveau prince de Bassano, demanda à son ancien compagnon de captivité Batsányi de traduire en hongrois la "Déclaration de Napoléon au peuple hongrois". Batsányi quitte Vienne à la suite de l'armée napoléonienne et s'installe à Paris. En 1811, il reçoit 2000 francs de rente à vie. Lors de l'occupation de Paris par les Autrichiens, il est emmené à Dijon et à Brünn, puis incarcéré au château du Spielberg.¹⁶ Pour le présent article, c'est son séjour de cinq ans à Paris qui nous intéresse. Son activité la plus notoire est la collaboration au *Mercure Etranger*.

Dans le premier volume de l'année 1813 à la page 104, les articles présentant la langue et la littérature hongroises sont signés du nom de Charles de Bérony. Ce pseudonyme, selon les recherches, peut

¹⁴ *Mercure Etranger*, 1813, préface, 4-10

¹⁵ KONT, Ignace (1913): "La première étude française..." in *Mélanges*, Picot, vol.I. 175

¹⁶ *Magyar irodalmi lexikon*, sous la direction de BENEDEK, Marcell, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1963, vol.I, 478

avoir plusieurs origines.¹⁷ En préfaçant cette série d'articles, il expose la richesse de la langue hongroise:

"...la littérature hongroise. C'est une mine inconnue, mais très riche à exploiter. Les écrivains tant Français qu'étrangers se sont peu occupés jusqu'à présent de la langue et de la littérature des Hongrois. On ne peut attribuer cette indifférence pour une nation aussi intéressante qu'à l'ignorance presque générale où l'on est de sa langue, très peu répandue en Europe: de là ce silence profond que les écrivains français et autres ont gardé depuis environ cinquante ans sur un pays digne d'être mieux connu. Cependant la nation hongroise appartient à la grande famille européenne; elle a des hommes savants et distingués dans la littérature: la poésie est cultivée chez elle avec beaucoup de succès; sa langue est riche et harmonieuse, et parmi toutes les langues européennes elle seule a l'avantage d'avoir une prosodie semblable à celle du grec et du latin..."¹⁸

L'œuvre de Batsányi se décompose en quatre parties:

- *Notions préliminaires sur l'origine, la langue et la littérature des Hongrois* (volume 1, 174-188)
- *Suite des observations sur la langue et la littérature des Hongrois* (volume 1, 218-225)
- *Examen de plusieurs poèmes hongrois et traduction de quelques fragments de ces poèmes* (volume 1, 355-363)
- *Suite des observations sur la littérature hongroise* (volume 2, 32-37)

Dans les deux premières parties, il s'occupe de l'origine des Hongrois, il retrace en quelques lignes l'histoire de la Hongrie puis mentionne les imprimés les plus anciens depuis le XVI^{ème} siècle. Il se plaint de ce que les auteurs français surtout les géographes, ne connaissent pas les Hongrois (Vosgien, Depping). Ils confondent les Hongrois avec les Allemands ou avec les Slaves. En cela les Français ne se distinguent pas de leurs confrères étrangers.

Mais les Hongrois font partie de la grande nation européenne depuis plus de 900 ans et, à ce titre, ils méritent d'être reconnus. Il replace aussi le rôle de "bastion de la chrétienté" qu'on a bien voulu accorder à la Hongrie. Mais depuis que le danger venu de l'Est a

¹⁷ Dans l'œuvre citée de Kont, voir sa note p. 478.

¹⁸ *Mercur Etranger*, 1813, 103-104

disparu, pour l'Occident, la Hongrie n'est plus qu'une simple province de l'Autriche. Depuis *L'Histoire générale de Hongrie...* de Sacy parue en 1778, il n'y a plus aucune mention véritable de notre patrie.

Après ces réflexions historiques, il présente la langue hongroise. Il n'était pas à proprement parler un linguiste. Il précise quand même, ce qui est remarquable pour l'époque, que des chercheurs ont trouvé des analogies entre la langue hongroise et les langues lapone, finnoise et hébraïque. Pour illustrer sa démonstration, il donne une liste de concordances avec le lapon-finnois: vár-vár, voj-vaj..., avec l'hébreu: pazár-pazárló, parazi-paraszt, etc., il s'occupe aussi de la prononciation hongroise.

Avec plus de détails et sûrement de connaissances, il présente la littérature hongroise renaissante à la fin du XVIIIème siècle. Il cite des textes, les traductions de Virgile par Dávid Baróti Szabó (1739-1819), des textes traduits du grec par József Rájnis (1741-1812) et une traduction manuscrite de *L'Henriade* de Voltaire.

La troisième et la quatrième partie sont consacrées à la littérature hongroise. Batsányi présente les œuvres de Miklós Révai (1749-1807), de Benedek Virág (1752-1830) et aussi ses propres œuvres. Il cite plusieurs traductions ainsi que son poème "*A rab*" ("*Le prisonnier*") écrit au cours de sa captivité en 1795. Il mentionne aussi sa traduction d'Ossian.

Dans le deuxième volume, il écrit un article détaillé sur Gyöngyösi (1629?-1704) dont il présente l'activité poétique et l'œuvre. Il promet de faire connaître au public français son poète préféré: Faludi (1704-1779). Mais ayant quitté la revue, il ne peut réaliser ce projet.

Ces initiatives marquantes qui ont permis une première connaissance de la littérature hongroise n'eurent pas de suite dans le *Mercure Etranger* après le départ de Batsányi.

Cet effort pour gagner un nouvel espace de connaissance à la littérature hongroise ne se renouvellera que dans les années 1840.

La parution de cette première étude en langue française sur la littérature hongroise a eu le mérite d'ouvrir un horizon nouveau et des possibilités qui furent exploités par la suite.

János KOROMPAY H.

Institut d'Etudes Littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie

Les antécédents de la première traduction de Baudelaire dans l'histoire de la critique hongroise

"Après la reddition de Világos la littérature hongroise ne prend plus en compte, dans son évolution, les faits les plus essentiels et les plus marquants de la littérature mondiale de l'époque. Les poètes et les écrivains contemporains de Arany font abstraction de toutes ces conquêtes que l'on rattache aux noms de Tolstoï et de Flaubert pour le roman, de Baudelaire pour la poésie et d'Ibsen quant au théâtre".¹ C'est en ces termes que l'histoire en 6 volumes de la littérature hongroise résume l'ère de Arany. Cependant, avait-on conscience, à l'époque, des horizons nouveaux qui venaient de s'ouvrir avec les exemples ci-dessus? Dans quelle mesure était-on informé de la littérature mondiale? Et quelle en fut son influence sur les milieux littéraires hongrois?

A propos de Flaubert, par exemple, le *Pesti Napló* fournit relativement tôt des informations: le numéro du 9 septembre 1857 annonçait que "Flaubert avait écrit un nouveau roman, dont le sujet se trouvait être l'Education sentimentale". Quant aux revues dirigées par Arany, "elles citaient le nom de presque tous ceux que les grands journaux européens considéraient alors comme jouant un rôle prépondérant dans la littérature mondiale"²: Tourgueniev, Storm, Keller, Poe, ou encore Flaubert et Baudelaire.

L'information circulait donc. Il est cependant essentiel d'en cerner les caractéristiques et les répercussions, ce qui, dans le cas de Baudelaire, doit se faire à partir de l'étude des différents comportements face à la poésie. Mais pour cela il est nécessaire de dégager quelques points de comparaison.

"... Moi, qui, en tant que critique, lutte avant tout pour le sérieux et la sincérité, sans lesquels toute poésie est impossible, et que je vois si souvent piétinés, je suis porté à dire à nos poètes: soit, ayez le mal du siècle, la tête haute, l'ironie aux lèvres, le cœur insatisfait, tombez dans le désespoir, si vous ne savez vous enthousiasmer, haïssez, si vous

¹ *A magyar irodalom története IV* sous la direction d'István Sőtér (1965): Budapest, Akadémiai Kiadó, 61

² NÉMETH, G. Béla (1976): "Arany folyóiratainak világirodalmi tájékozódásáról", in *Léharc és nemzetiség*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 450

ne pouvez aimer, mais, de grâce, n'affectez pas ce que vous ne ressentez pas vraiment et de toute votre âme. ... Mais avant de vous adonner au mal du siècle, sachez que pour l'éprouver il faut d'abord savoir douter, et que c'est le résultat d'une certaine culture philosophique, que vous nommez méticulosité; sachez qu'il faut d'abord avoir vécu certaines choses, que vous pourriez à peine traverser et qu'il n'est de toute façon pas recommandé d'essayer; sachez aussi, qu'il y faut des rêves pénétrés d'idéaux et des humeurs profondes, que vous-mêmes ne jugez ni hongrois, ni virils; enfin, n'oubliez pas que la lassitude et la naïveté, le mal du siècle et la poésie populaire sont des choses contradictoires et qu'il n'est pas possible de jouer ces deux rôles à la fois".³

Ces lignes de Pál Gyulai datent de 1855, et si quelqu'un en avait recueilli les enseignements, il n'aurait pas été très loin de l'univers baudelairien, ou tout au moins de celui de ses précurseurs. Cette "culture philosophique", ce vécu, cette "humeur profonde", qui constituent la base de la poésie de Baudelaire, n'existaient pas en Hongrie, ou alors sous une autre forme: la vision du monde, l'expérience, la manière de vivre, les facteurs déterminant la façon et l'arrière-plan de tout cela étaient radicalement différents. Néanmoins, s'il est possible de confronter l'évolution de deux littératures étrangères sur une même période, nous trouverons dans les articles du *Szépirodalmi Szemle*, entre autres, les éléments essentiels, qui semblent les plus susceptibles d'être comparés aux conceptions poétiques de Baudelaire.

Avant tout sous un rapport négatif. A savoir, ce que toutes deux excluent de la notion de poésie et ce, jusqu'à quel point? C'est sous cet angle que s'établira pour une grande part la comparaison.

La critique polémique de Gyulai, pour faire valoir "le point de vue esthétique", se dresse contre "l'encensement de l'orgueil national", contre l'inclination à être moraliste, et contre toute "esthétique artisanale" exigeant du poète une "robuste santé". Il s'élève donc contre les excès d'ordre politique ou pédagogique, et ne reconnaît la légitimité de ces tendances que dans la mesure où "l'orientation" morale, sociale ou politique se confond étroitement avec le "but poétique" et les "formes artistiques".⁴

³ GYULAI, Pál (1908): "Szépirodalmi Szemle", in *Kritikai dolgozatok 1854–1861*, Budapest, 199-200

⁴ *ibid.* 82, 153, 195

Tandis que Gyulai, prenant le parti de l'esthétique, affirme que sans cela, il n'y a pas de poésie et que, par ailleurs, elle n'est conciliable qu'avec une tendance politique ou morale se faisant valoir uniquement au sein de l'œuvre et se préservant des excès, Baudelaire va beaucoup plus loin, et au nom de l'exclusivité des considérations esthétiques, rejetant toute tendance de ce genre, il proclame l'autonomie de la beauté, l'indépendance de la poésie: "La poésie (...) n'a pas d'autre but qu'Elle-même".⁵

Certains, en Hongrie, adoptèrent des points de vue analogues, comme par exemple Ferenc Pulszky, dans sa critique du roman de József Eötvös, *A falu jegyzője*. Pour lui la poésie ne peut être "au service de la morale", ni un "institut de rééducation morale" représentant des "vues utilitaires"; le joug politique est tout aussi inacceptable. "La poésie porte son but en elle-même, et chaque fois qu'elle est utilisée comme outil, sa noble nature s'insurge contre cet asservissement". La tâche du poète est "de créer et cette création ne peut se réaliser que sans intermédiaire, auprès du libre envol de l'imagination, ne reconnaissant d'autre limite que celle de la beauté. (...). La poésie engagée n'est déjà plus de la poésie".⁶

Erdélyi János y ajoute un point essentiel: "Quand on enseigne que l'art a un but en lui-même, cela revient à *nier*, que l'art puisse être un simple instrument (...) et à *affirmer*, que son objet est de révéler la vérité sous une forme artistique sensible".⁷ Il cite aussi Ferenc Kölcsey: "Les beaux-arts ne peuvent viser autre chose que la beauté, et ce fut l'une des erreurs indéniable de Sulzer que d'avoir voulu en considérer toutes les branches sous un aspect moral".⁸

Kölcsey proclamait la notion de l'indépendance et de l'autonomie de la beauté sur les traces de Kant, or ce fut Kant également qui apporta les fondements suprêmes de l'idéal esthétique de *l'art pour l'art* de Gautier. Quant à Baudelaire, on sait qu'il était étroitement lié à Gautier et à son mouvement.

⁵ BAUDELAIRE, Charles (1961): *Théophile Gautier*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 685

⁶ PULSZKY, Ferenc (1914): "A falu jegyzője", in *Pulszky Ferenc kisebb dolgozatai*, Budapest, 201-202

⁷ ERDÉLYI, János (1890): "Szépészeti alapvonalak", in *Tanulmányok*, Budapest, 516

⁸ *A magyar lyra a forradalom után 1863-ig*, *ibid.* 68

Nous pouvons donc déjà en conclure que: *certains principes exposés au sein de la critique hongroise anticipaient la poésie de Baudelaire. Bien avant que celle-ci fût connue en Hongrie, les idées qu'elle contenait s'y étaient déjà fait connaître, non directement et simultanément, mais par des antécédents communs.*

Le concept de l'autonomie de la poésie, représenté entre autres par Pulszky, fut cependant long à s'implanter. A l'époque des Réformes, les conditions n'en étaient foncièrement pas réunies et encore moins après la reddition de Világos. En outre, on sait que, non seulement les prises de positions catégoriques de Pulszky, mais aussi celles modérées et conciliantes de Gyulai se heurtèrent à une vive opposition. Le milieu littéraire de cette époque, dont les critiques les plus audacieux étaient contraints de défendre les obligations du "Grand Art", ne pouvait intégrer ni la poésie de Baudelaire, ni ses revendications, ni ses exigences de goût et sa perception de l'histoire, compte tenu du rôle qu'elles attribuaient à la littérature.

Pourtant il fut possible d'être informé à son sujet relativement de bonne heure, et certains le furent effectivement. Et ce, avant tout par la *Revue des Deux Mondes*, à laquelle se référaient assez fréquemment aussi bien les articles du *Pesti Napló* que Gyulai ou Arany eux-mêmes, et qui comptait parmi les principales sources d'informations sur la France d'alors.

Durant l'année 1855, dix-huit poèmes de Baudelaire furent publiés dans le numéro de la *Revue des Deux Mondes* daté du 1er juin. Et à ce propos se pose une des questions passionnantes de philologie: par qui et quand ces poèmes furent-ils découverts pour la première fois en Hongrie? D'après un document important qui nous est resté, on sait que Arany avait emprunté ce numéro l'année de sa publication à la bibliothèque du lycée de Nagykőrös. Il avait donc manifestement lu les textes s'y trouvant et il fut ainsi probablement le premier lecteur de Baudelaire en Hongrie.

D'après nos connaissances actuelles, il fut également le premier à citer le nom de Baudelaire, dans un article du *Szépirodalmi Figyelő*,

intitulé "La poésie française en 1861".⁹ Il s'agit d'une traduction d'une critique d'Armand de Pontmartin. De semblables traductions avaient déjà été publiées à plusieurs reprises par Arany lui-même ou par le *Budapesti Szemle*, et ce dans un même but: informer. Généralement à l'appui de publications françaises, on rendit compte, plus d'une fois, des faits de la littérature étrangère en traduisant la source même de l'information. Ce fut le cas de Mihály Fekete en 1860, de G.Á. (Greguss?) en 1865 et de Farkas Deák en 1867.¹⁰

Selon l'avis général, la littérature française vivait alors une période de décadence. Fekete (s'appuyant sur la revue d'Emile Montégut) parle de virus, de déchéance morale, de "blessures infligées à la moralité"; Greguss évoque un manque de vrai talent et la rupture du poète avec le public; enfin Deák, (sur les traces de Vapereau), met l'accent sur le règne absolu de Hugo. Le rapport entre la littérature et la morale constitue un problème central et récurrent, qui revient également souvent au sein de la critique hongroise, et se révèle être quasiment le fil conducteur de ces articles. Les critiques français conservateurs traitent cette question fondamentale dans l'esprit d'une approche esthétique précisément dénoncée par Baudelaire, Flaubert et d'autres. En Hongrie, si Baudelaire fut d'abord connu comme un exemple redoutable, c'est essentiellement parce qu'on ne trouvait, dans un premier temps, que des opinions négatives sur lui parmi les publications françaises de l'époque. Tout comme les autres, Arany n'avait pu connaître ces auteurs qu'à travers l'image qu'en donnaient les journaux disponibles sur place.¹¹

Attardons-nous donc sur l'interprétation de Pontmartin puis confrontons-en les idées principales non seulement aux conceptions de Baudelaire, mais aussi, dans la mesure du possible, avec celles de

⁹ ARANY, János (1968): *Összes Művei XI*, Budapest, 303-325

¹⁰ FEKETE, Mihály: "A legújabb francia szépirodalom és a francia kritika", in *Budapesti Szemle*, Budapest 1860, 222-228, 369-377, G.Á.: "A legújabb francia szépirodalom", in *Budapesti Szemle*, Budapest 1865, 417-421; DEÁK, Farkas: "A költészet Franciaországban 1865-ben", in *Budapesti Szemle*, Budapest 1867, 95-103; 296-312

¹¹ NÉMETH, G. Béla: cf. note 2, 450

Arany, d'autant plus qu'"il faudra s'appuyer sur cet article pour dégager l'ensemble des problèmes esthétiques de Arany".¹²

Tout comme dans les comptes rendus précédemment cités du *Budapesti Szemle*, la décadence de la poésie, les rapports entre littérature et morale, entre littérature et public se trouvent au centre de la critique de Pontmartin. Pour lui, l'essence de la poésie réside dans la suprême harmonie établie entre le poète et son lecteur, à travers laquelle l'âme de toute humanité et l'expression la plus pure de l'existence morale sont possibles. Il se réfère à Gustave Planche et à Horace: le poète doit agir sur son lecteur; la beauté du poème est en soi peu de chose: "non satis est pulchra esse poemata". La "vraie" beauté est d'ordre moral; elle est universellement humaine ou générale - par "générale" on entend l'expression des sentiments d'une génération, d'une société ou plutôt d'une époque"; le poète, en tant qu'interprète et guide du public, doit incarner le "tout harmonieux", l'unité des goûts de son temps: "le poète n'est autre que l'humanité qui chante". Leconte de Lisle et Baudelaire se sont détournés de cet idéal, ils ont pénétré dans une "église hérétique"; leur poésie ne peut être universelle, ni générale, tout au plus une "poésie morcelée", "individuelle et de détails". C'est surtout le cas de Baudelaire, qui "se sépare de la grande famille des hommes" et substitue aux émotions "naturelles" une imagination malade, une inspiration artificiellement exaltée. Pour lui, "les concepts du bien et du mal sont sens dessus-dessous"; ainsi il n'est pas lisible d'un point de vue éthique et devrait faire plutôt l'objet d'une étude psychologique, voire physiologique. "Ni lien, ni frein, ni règle" ne le contraint; il exacerbe le sens individuel; son univers est oppressant, car dominé par le mal; son imagination est empoisonnée: la nature est pour lui "la manifestation visible de l'enfer (...) jetée à la face de l'homme", quant à l'amour, il y voit une luxure, qui "se complaît dans le sang et dans l'ignoble". Seule une société et une littérature dégénérées moralement et intellectuellement pourrait l'admettre comme son poète; il est donc compréhensible qu'en dépit de son incontestable talent, Baudelaire, qui s'est coupé du grand public, reste une "curiosité bizarre", connu par un cercle restreint de lecteurs.

¹²

Notes de NÉMETH G., Béla (1968): *Arany János Összes Művei XI*, Budapest, 759

Voilà le contenu de la première critique qui présenta Baudelaire en Hongrie et qui devait, sans aucun doute, plus effrayer et repousser le lecteur que de l'inciter à découvrir sa poésie. Il était alors impossible de se rendre compte, par delà les jugements et les conclusions tirés suivant les normes mêmes du critique, des qualités réelles de cet article.

Pontmartin, il est vrai, se réfère à la génération des romantiques pour parler de décadence, et propose, comme alternative à la "perversion d'une bourgeoisie trop cultivée", la vie champêtre, la nature idyllique, le foyer familial, l'inspiration fondée sur la sagesse. Au regard de l'histoire de la littérature, il est manifeste que la défense d'idéaux périmés a conduit Pontmartin à des conclusions inacceptables, et à placer des poètes désormais oubliés – Laprade, Autran, Grenier – au-dessus de Leconte de Lisle et de Baudelaire. Mais ce serait un procédé antihistorique que de considérer ces faits comme acquis et le maniement de l'ironie serait fort mal-à-propos. Ceci d'une part, en raison de la reconnaissance tardive de Baudelaire par la critique française elle-même: les historiens de la littérature, Brunetière et Lanson, par exemple, parlaient encore de lui avec animosité au tournant du siècle. Cela permettra de relativiser nos conclusions finales concernant l'accueil que lui réserva la critique hongroise. D'autre part – et c'en est la principale raison – si nous examinons la manière dont Baudelaire est dépeint dans la critique de Pontmartin en faisant abstraction de tout jugement de valeur, force nous est de reconnaître que l'analyse, quasi ambivalente, renvoie étonnamment à presque toutes les nouveautés essentielles du poète, et qu'une fois transposée avec la terminologie actuelle et les mauvais augures mis de côté, elle nous en révèle une image presque authentique. Il évoque son individualisme, qui définit son sens tragique de l'existence; l'intensification artificielle de son inspiration et de ses inclinations, qui transforment ses hallucinations en images poétiques; son talent, qui "en possession de tous les secrets de l'art" engendre une forme et une versification souple, une perfection agissant jusque dans les moindres détails. Il caractérise les éléments centraux de son univers et de ses conceptions poétiques comme la désaffection de la morale polarisée et normative, l'omniprésence du mal et les remords projetés dans ses visions. L'expérience de ce qui est maudit et le paradoxe du dégoût présent même dans l'amour y jouent aussi un rôle important. Il ne fait en revanche aucune allusion à l'autre

pôle majeur de sa poésie qui crée par opposition une tension permanente: il manque à côté du *spleen*, l'*idéal*, à côté du *gouffre*, l'*élévation*.

Il nous faut ainsi faire la distinction entre cette analyse d'une grande perspicacité et les positions de Pontmartin concernant la poésie, lesquelles sont en totale contradiction avec celles de Baudelaire. Tandis que le critique ramène l'esthétique à une question de mœurs, le poète oppose la morale pratique à celle de l'art: "Il y a plusieurs morales. Il y a la morale positive et pratique à laquelle tout le monde doit obéir. Mais il y a la morale des arts. Celle-ci est tout autre, et depuis le commencement du monde, les arts l'ont bien prouvé".¹³ "La fameuse doctrine de l'indissolubilité du Beau, du Vrai et du Bien" n'est pour lui, "qu'une invention de la philosophaillerie moderne". L'unique but de la poésie est en elle-même, et si elle prend une valeur morale, elle perd de sa force. Dans son système de pensées, "le Beau est l'unique ambition, le but exclusif du Goût";¹⁴ la beauté étant elle-même indépendante et autonome: la tristesse, l'horreur, tout et n'importe quoi peut véhiculer du beau.¹⁵

Cet antagonisme de points de vue apparaît aussi dans des notes ironiques de Baudelaire: manifestement il considérait Pontmartin comme un petit provincial, un auteur de prédications pour salons.¹⁶

L'impact de l'article de Pontmartin fut beaucoup plus important en Hongrie, qu'en France. L'intention première de la traduction de Arany était d'informer et, à cet égard, était novatrice. Le but de son journal était "de faire connaître, par des critiques ou de simples articles, la production littéraire aussi bien nationale qu'internationale".¹⁷ Il accomplissait cette tâche beaucoup mieux que tous ses compatriotes et absolument pas dans l'esprit d'un quelconque cloisonnement national.

¹³ BAUDELAIRE, Charles: "Notes et documents pour mon avocat" (in: cf. supra) 181

¹⁴ BAUDELAIRE, Charles: "Théophile Gautier" (cf. note 5) 683-685

¹⁵ BAUDELAIRE, Charles: "Lettre à Jules Janin" (ibid) 805

¹⁶ BAUDELAIRE, Charles: "Fusées" (ibid) 1262, et "Paradis artificiels" (ibid) 440-41

¹⁷ ARANY, János (1968): "Előrajz", *Arany János Összes Művei XI*, Budapest, 16

Il se tenait à ce niveau, non seulement en tant que rédacteur, mais aussi en tant que traducteur: son article, "malgré quelques improvisations est d'une perfection convaincante",¹⁸ pas une de ses solutions qui ne soit une véritable trouvaille linguistique; sa traduction rapporte fidèlement l'enchaînement des idées de Pontmartin.

Parmi les légères variations de sens, le choix des adjectifs mérite d'être examiné. Il traduit, par exemple: *une personnalité inflexible* par *makacs egyéniség* ("makacs" signifiant plutôt obstiné, tenace); *frappant exemple* par *megdöbrentő példa* ("megdöbrentő" signifiant plutôt saisissant, stupéfiant); *des rêves d'halluciné* par *egy tébolyodott ábrándozása* ("tébolyodott" relevant plutôt de la folie); *corruptions étranges* par *iszonyú romlottság* ("iszonyú" étant plutôt horrible, monstrueux); *exception solitaire* par *rideg kivétel* ("rideg" donnant plutôt une idée d'insensibilité, de dureté). Arany a sensiblement intensifié ces expressions en les traduisant, tout en restant dans l'esprit de l'article initial, empreint de jugement de valeur. La connotation péjorative se trouve amplifiée dans le texte hongrois par ces modifications, qui révèle la propre répugnance du traducteur: cette nuance affective provient vraisemblablement de l'image que donne Pontmartin de Baudelaire. La traduction suivante est également caractéristique: "... dans une littérature qui croirait à quelque chose, qui s'inspirerait d'une pensée, qui aurait une conscience et une âme, peut-être le sentiment général finirait-il par prévaloir sur ce sens individuel". Arany met l'accent sur le mot "croire" (traduit par "hisz") en le soulignant et choisit avec une fidélité quasi-étymologique "lelkesül" comme équivalent à "s'inspirer".¹⁹

Malgré la précision de la traduction, G. Németh remarque très justement que "les phrases de cet article signifient autre chose dans le contexte politico-culturel de la Hongrie et dans celui de la France, dans les colonnes du *Szépirodalmi Figyelő* et dans la *Revue des Deux Mondes*, dans la bouche de Arany et dans celle de Pontmartin".²⁰ Quels principes défendus par le chef de file de

¹⁸ NÉMETH G., Béla (in: cf. supra) 759

¹⁹ "...egy oly irodalomban, mely még *hisz* valamiben, mely lelkesül valamely eszmére, melynek van még öntudata, lelke, talán az általános érzelem fölülkerekedett volna az egyéni érzésen" in *Arany János Összes Művei XI*, 320

²⁰ Cf. note 18

notre poésie et de notre critique littéraire d'alors pourraient être le mieux mis en rapport avec les questions soulevées dans le texte de Pontmartin? Ce sera d'un grand intérêt pour notre analyse d'en faire un tour d'horizon, car les traditions propres à la réflexion littéraire hongroise vont jouer un rôle décisif au cours de l'assimilation de la poésie de Baudelaire, aussi bien au niveau de la critique que de la traduction.

Si l'on en juge à ses essais de l'époque, Arany, contrairement à Pontmartin, ne pensait pas que la "beauté classique" pût s'exprimer sans "particularité nationale", puisque la langue est déjà elle-même "tout à fait particulière et nationale".²¹ Pour lui, la relation du poète avec son public est d'une moindre portée: la réceptivité à l'esthétique en restreint d'emblée le cercle. Certes, "le grand public aussi apprécie la poésie, si le sujet, la forme, la langue lui correspondent: mais le plaisir est rarement d'origine purement esthétique (...); ce qui est poétique, seul un public au goût raffiné, et relativement restreint l'appréciera. C'est pourquoi il cesse de vouloir à tout prix écrire des choses qui puissent plaire au plus de monde possible; son but, comme celui de tout vrai poète, ne tend que vers le *beau*".²²

Cette déclaration se rapproche davantage des positions de Baudelaire, que de celles de Pontmartin, même si pour Arany le point de vue esthétique n'est pas quelque chose d'exclusif, qui doit nécessairement être le *but essentiel* de la poésie, mais simplement un élément prépondérant. "Quant au *sujet* – et sur ce point il s'éloigne de Baudelaire il peut être juste ou bon; mais il doit l'être éternellement à certains égards".²³ Il ne peut atteindre toutefois l'expression artistique que si, subordonnant l'esthétique, "il se réalise" au cœur de l'œuvre, "non pas *directement*, mais par contrecoup, *dans et à travers la forme*".²⁴

²¹ ARANY, János: "Töredékes gondolatok" (in: cf. supra) 549

²² "Milien: La Moisson" (ibid) 175

²³ "Bulcsú Károly költeményei" (ibid) 114

²⁴ "Töredékes gondolatok" (ibid) 553

Le but de la poésie est donc pour Baudelaire, la poésie elle-même et la beauté, indépendante du sujet, pour Pontmartin, c'est l'expression d'un "tout harmonieux" collectif et de "l'existence morale"; Arany, lui, représente la position intermédiaire. Il se démarque de Pontmartin dans la formulation de l'idéal souhaité mais non exigé de l'harmonie: "il est certes souhaitable – écrit-il dans une critique sur Madách – que l'âme poétique soit en complète harmonie avec le monde; mais si ce n'est pas le cas, qu'y faire? L'harmonie de l'art ne correspond pas toujours à celle de l'optimisme".²⁵

Ses principes ne sont pas aussi exclusifs que les positions catégoriques de Baudelaire: il est prêt à admettre qu'un poème puisse aussi avoir une valeur didactique, "à condition qu'elle soit utilisée à bon escient".²⁶ Quant à "la poésie religieuse", c'est "précisément la chose la plus sublime à laquelle peut aspirer le poète"; cependant, seule la voix d'un "sublime simple et sérieux" est décent – ce qui l'éloigne encore de Baudelaire.²⁷ A propos de la "morale littéraire" il distingue la vie privée de l'écrivain de son œuvre: la première n'appartient pas au public, tandis que la seconde, même si elle ne s'accompagne pas en Hongrie de cette "malédiction" allant de paire avec le développement de la "classe bourgeoise", elle pourrait "pervertir les mœurs, danger contre lequel «le génie de la nation» nous protégera encore longtemps".²⁸ Comme très souvent, à propos de "convenance et de moralité", le recours à la poésie populaire permet de retrouver le droit chemin: "Les sens vierges et naturels du peuple hongrois glissent si délicatement sur les choses indécentes que même la littérature pourrait en tirer enseignement".²⁹ Il s'efforce de détourner son ami et poète des idées de suicide et d'incrédulité: "Ses poèmes, écrit-il, sont en suspens au dessus d'un tel abîme, qu'on en prend peur pour l'homme. Que le poète élève une croix vers un tel gouffre, et qu'il se

²⁵ "Egy üdvözlő szó" (ibid) 370

²⁶ "Bulcsú Károly költeményei" (ibid) 112

²⁷ "Kemenes költeményei" (ibid) 18

²⁸ "Irodalmi hitvallásunk" (ibid) 407

²⁹ "Eredeti népmesék" (ibid) 329

garde d'en approcher."³⁰ Il reconnaît donc les limites au delà desquelles le destin de l'homme devient son principal souci, même chez le poète. Le Baudelaire du *Gouffre*, par contre, franchit cette limite, cédant à l'attraction de l'abîme, voire la recherchant.

Plusieurs enseignements sont à tirer de la confrontation des positions de Baudelaire, de Pontmartin et de Arany.

Avant tout, que la première publication hongroise, bien que renseignant sur presque toutes les nouveautés essentielles du monde de Baudelaire, le juge selon un système de valeurs et de normes plus archaïque que celui de Arany. Or, si nous mettons en parallèle nos citations précédentes et les positions respectives des critiques hongrois les plus avancés, comme Arany, Gyulai et Erdélyi et celles des français traduits en hongrois, comme, outre Pontmartin, Montégut et Vapereau, nous en arrivons à la conclusion suivante: *la critique hongroise ne disposait pas dans les journaux français disponibles, d'informations convenables concernant la littérature française de l'époque – l'information n'étant ni à la hauteur de cette littérature, ni au niveau des critiques hongrois – dans la mesure où sa transmission se faisait par l'intermédiaire d'un système de pensée périmé.*

Tout au long de notre étude nous ne devons pas oublier qu'il est question du développement de deux littératures étrangères divergentes et donc de deux positions formées dans des conditions, des traditions et des exigences différentes, et que nous ne pourrions comparer leurs problèmes respectifs sans tenir compte des caractères inhérents à leur système de pensées. Sans cela, nous aboutirons à des conclusions arbitraires; tout comme il faut prendre en considération la nature de la fonction remplie par ces deux conceptions dans leur propre contexte; la comparaison ne peut pas être absolue. Nous devons adopter ces principes modérateurs tant lors de la confrontation des textes littéraires qu'à l'occasion de l'analyse des traductions. Et cela d'autant plus que les questions importantes soulevées par la traduction de Arany ressurgissent presque toutes dans les analyses ultérieures de Baudelaire,

³⁰

"Tompa Mihály költeményei" (ibid) 463

déterminant par la même occasion les principales tendances des premières traductions.

De même que les traditions de la littérature hongroise, de la forme à l'univers poétique, en passant par le vocabulaire, le style, la tonalité et le sujet, transparaissent dans les traductions, contraignant le traducteur – surtout au début – à des compromis en ce sens, certaines attitudes, quant aux destinées de la poésie, constituent également des points de résistance qu'il faut vaincre. Nous devons donc, lorsque nous étudierons les traductions de Baudelaire, examiner si cette force d'opposition prend le dessus sur le texte original. Les rapports entre littérature et morale, œuvre et public, la part d'harmonie et de tragique, de religion et de satanisme, de didactisme et d'auto-suffisance, de résignation et de révolte, de convenance et d'érotisme, d'idéal et de désillusion représentent les questions centrales du débat se déroulant au cœur de la critique française à propos de la poésie post-romantique et deviendront les préoccupations majeures de toutes notre littérature de la fin du siècle, annonçant un tournant dans l'histoire de notre poésie. Nos différentes interprétations de Baudelaire tourneront également autour de ces problèmes.

Avant même que sa poésie ne parvînt en Hongrie, ses principales prises de position, ou plutôt ses antécédents étaient déjà connus, comme nous l'avons déjà vu, bien qu'ils ne se fussent pas fait valoir en pratique. La connaissance de Baudelaire se fit en grande partie par la traduction de critiques conservatrices, tant que l'attention ne fut pas mise sur les œuvres elles-mêmes.

Pourtant, de son vivant, sa poésie aurait pu bénéficier d'un intermédiaire personnel. Károly Kertbeny, considéré par la littérature spécialisée – avec quelque exagération – comme l'ami hongrois de Baudelaire,³¹ le rencontra en tout cas à plusieurs reprises: en même temps que l'homme, il aurait pu découvrir sa poésie et la faire connaître.

³¹ HAJDU, Helga (1948): "Un ami hongrois de Baudelaire", *Cahiers de littérature comparée* 1, 50-57.

Seules leurs notes personnelles ont conservé une trace de ces rencontres et de ces discussions. Bien qu'elles ne soient pas d'un intérêt direct pour notre sujet, il est quand même instructif d'en citer quelques extraits.

Ils se rencontrèrent – rapporte Helga Hajdu – en 1864 à Bruxelles, où Kertbeny vivait alors, et où Baudelaire tint ses conférences sur les substances hallucinogènes, qui, par ailleurs, furent un échec. A propos de leurs diverses rencontres et discussions, Kertbeny signale qu'il fut question de littérature mais sans donner d'avantage de détails. Il ressort de son journal que leurs relations ainsi que le ton de leurs discussions étaient pour le moins flottants: "Baudelaire sehr freundlich", écrit-il un jour, tandis qu'un autre il note: "B. mich gelangweiligt".³²

Dans ses carnets autobiographiques rédigés ultérieurement il évoque une amitié qui durera jusqu'à la mort ("Freundschaft mit ihm bis zu seinem Tod"³³, mais rien de cette amitié, ni document, ni répercussion ne sont connus. Parmi les manuscrits conservés après sa mort, exceptée une courte lettre de Baudelaire l'invitant à une de ses conférences, il ne reste que ces quelques lignes sur le poète: "Verfasser der *Fleurs du mal*, Übersetzer Edgar Poe's, einst Freund des Marquis de Custine und des Alfred de Musset". Traducteur vers l'allemand d'auteurs hongrois du XIXème siècle, ce voyageur dilettante qui rencontra Musset, Heine, Courbet et d'autres, ne découvrit la poésie de Baudelaire ni pour son propre compte, ni pour celui de ses lecteurs. Le conservatisme de ses goûts l'en empêcha, tout comme la superficialité de leurs relations – notons, par ailleurs ce que Endrődi résume avec une concision assassine: "ce n'était pas Petőfi qu'il voulait faire connaître à l'étranger mais sa propre personne".³⁴

Dans les notes de Belgique de ce Baudelaire, tantôt sympathique, tantôt ennuyeux aux yeux de Kertbeny, on ne trouve pas une ligne amicale au sujet de leurs rencontres. Claude Pichois, chargé de réunir

³² HAJDU, Helga (ibid) 53

³³ (ibid) 55

³⁴ ENDRŐDI, Sándor: "Rendetlen levelek", *Figyelő*, Budapest 1873, 613

les notes des éditions critiques, trouva exagérées ses remarques ironiques à l'encontre des connaissances linguistiques de "M. Kertbeny", de son style, voire de ses idées, rappelant, à cet effet, la qualité de son travail de traduction et ses relations.³⁵

Ses connaissances en français provoquèrent cependant, à juste titre, l'agacement de Baudelaire; il déclarait: "Monsieur, je savions cinquante deux langues". Ce à quoi Baudelaire répond, non sans ironie: "vous n'en savez donc que cinquante et une". A propos de Kertbeny il n'est question que de "cocasseries" ou de "charabia"; Baudelaire retient surtout de leurs discussions ses déclarations insensées et superficielles. On sait seulement qu'ils parlèrent de peinture (Delacroix) et de musique (Liszt, musique tzigane).³⁶

"Cette amitié qui durera jusqu'à la mort", nous le voyons bien, naquit avant tout dans l'imagination de Kertbeny. L'"ami" attentif aux maladresses linguistiques et aux étrangetés de goût enregistrerait les contradictions et la culture superficielle de ce dernier, qui n'en avait absolument pas conscience. Il laissa ainsi, bien malgré lui, une leçon de modestie à ceux qui lui succéderont à l'étranger.

*

Nous avons donc vu qu'en Hongrie certains éléments anticipèrent la divulgation de la poésie et de la conception poétique de Baudelaire; ce fut ensuite le jugement de valeur des critiques conservateurs français qui fut connu du public; nous avons établi aussi qu'un contact personnel avec le poète eût été possible, mais que l'occasion n'en fut pas saisie. Il manquait encore l'essentiel: la connaissance de l'œuvre.

Beaucoup se posèrent la question de savoir si, mis à part Arany, quelqu'un avait lu les poèmes parus dans la *Revue des Deux Mondes*. Le fait est qu'à la fin des années 60, on put lire six poèmes de Baudelaire ou plutôt quelques extraits de ceux-ci dans la presse hongroise. Une série d'articles intitulés *Baudelaire* et rédigés à partir

³⁵ "Baudelaire" (in: cf. supra) 1759

³⁶ ibid 1453-1454

d'une critique de Georges Noël³⁷ parurent dans trois numéros du *Fővárosi Lapok* datés du 16 septembre 1869 et suivant. L'auteur, un futur académicien, économiste et financier, se nommait Sándor Hegedűs. Il collaborait, en tant que jeune journaliste, au journal *Hon*, écrivit de nombreux essais dans le *Budapesti Szemle*. Ses feuillets et articles didactiques, rédigés à partir de journaux français ou anglais parurent aussi dans le *Fővárosi Lapok* et le *Vasárnapi Ujság*. La série d'articles sus-mentionnée s'apparentait à ces derniers et il est tout à fait probable qu'il ait contribué, dix ans plus tard, aux deux traductions de Baudelaire réalisées par István Hegedűs, son jeune frère, futur professeur universitaire en esthétique et en philologie classique.

L'intérêt de son article réside avant tout dans les citations; il propose en effet les extraits de poèmes en français, permettant ainsi une information directe, et les traduit en prose, ce qui peut être considéré comme les prémices des futures traductions littéraires.

On put ainsi lire dans un quotidien la première moitié de *Correspondances*, la 8ème strophe des *Phares*, l'avant dernière de *Au Lecteur* (ou plutôt trois vers de celle-ci), ainsi que la 14ème et la 15ème de *Bénédiction*, la première de *La Mort des pauvres* et la dernière de *Le Voyage*, poème concluant le recueil.

Son intervention constitue un véritable tournant dans la découverte de Baudelaire en Hongrie, tout comme la façon dont les extraits illustrent un compte rendu détaillé, examinant aussi bien l'œuvre du critique que celle du poète. Il n'est pas ici seulement question des *Fleurs du Mal*, dont le premier titre en hongrois, *A rozsz virágai*, vient précisément de lui, il aborde également les traductions de Poe, les *Curiosités esthétiques*, *L'Art romantique*, les *Petits poèmes en prose* et les *Paradis artificiels*.

Noël énumère les titres des cycles des *Fleurs du Mal* et par ailleurs mentionne encore les poèmes suivants: *Le Reniement de saint Pierre*, *Le Couvercle*, *Don Juan aux Enfers*, *L'Ame du vin*, *Un voyage à Cythère*, *L'Amour et le crâne*. Parmi les textes en prose, il cite: *Les*

³⁷

"Les poètes nouveaux", *Revue Contemporaine*, (15 août 1869)

Veuves, Les Yeux de Paris, La fausse Monnaie, Les Vocations, Portraits de maîtresses, Le Tir et le cimetière. Concernant ses critiques d'art, il met l'accent sur *L'Ecole païenne*.

Il évoque quelques événements importants de sa vie: son engouement républicain pour 1848, sa maladie, ses voyages. Il insiste sur sa parenté avec Poe, tout en affirmant que Baudelaire "n'a rien appris de lui car tout ce qu'il trouva dans l'œuvre de Poe, il le possédait déjà de par sa nature". Hegedűs s'engage à ses côtés dans cette polémique. L'envie du traducteur de débattre et de corriger certains points s'appuie sur des connaissances évidentes, il peut donc être considéré, à défaut d'autres renseignements, comme le premier lecteur hongrois du poète français qui en laissa un témoignage écrit. (L'article parlait également de Verlaine – et peut-être pour la première fois en Hongrie – comme quelqu'un sur qui Baudelaire avait exercé une certaine influence).

Deux ans après la mort du poète, Noël n'envisage plus l'œuvre avec les partis pris du débat à chaud, comme le fit Pontmartin, mais avec davantage de distance et une réflexion plus posée. Ses réactions, ses jugements sont plus objectifs: il se garde des excès tant dans ses accusations que dans ses louanges.

D'une part il réfute l'accusation de "folie" et reconnaît la précision, la profondeur et la justesse des analyses esthétiques de Baudelaire. Il répond également aux critiques, et parmi eux à Pontmartin, qui dénonçaient ses "bizarreries": "Exceptées certaines profondes bizarreries, en partie spontanées, en partie intentionnelles, combien grande est sa connaissance des souffrances humaines, vaste son examen de la beauté et de la moralité, enfin quelle philosophie, quelle spiritualité!" Il juge exceptionnels son talent, son originalité et son aptitude à analyser, (ou plutôt à "disséquer"); "la profondeur et la vivacité du sens, la fermeté et la puissance de la volonté brillent à chaque page de son œuvre". "Il exprime son esthétique latente par les impressions les plus vulgaires"; "il parvient à pénétrer l'impénétrable". Son culte de la beauté est aristocratique; "son écriture dense et riche". A travers le choix de ses mots, "on sent l'influence de forces concentrées". Il considérait ses *tableaux parisiens* et les *poèmes en proses* cités précédemment comme de véritables chefs-d'œuvre.

D'autre part, il se fait aussi l'écho, bien que modérément, de certaines réserves de la critique conservatrice: il lui reproche les "excès de son esprit d'analyse" qui conduisent à la vulgarité; son raffinement à travers lequel on sent "sa volonté d'étonner" et plus généralement, "l'amour excessif de la forme et du rythme". Il désapprouve plus encore son individualisme, son mépris pour la société et son refus du progrès. Sur ce point il le tient pour orthodoxe ("très justement" précise Hegedűs): "car – écrit Noël – nier le progrès social et la solidarité, reconnaître la fatalité du crime revient à nier tout apport des temps nouveaux non seulement dans la vie et la science mais aussi dans la physiologie humaine".

Sa critique n'est donc pas motivée par des considérations d'ordre moral, mais d'ordre esthétique et psychologique, et – non sans parenté avec le positivisme – tout empreintes de philosophie de l'Histoire. Il se situe donc au-delà de ceux qui considèrent la poésie de Baudelaire comme un "ramassis dégoûtant d'immoralité", parce qu' "elle n'est ni l'apologie, ni la satire du crime": "Il s'agit de quelque chose de plus profond et de plus nouveau, [qui] fait haïr le crime, tout en le faisant comprendre. [Car] au réaliste se mêle l'idéaliste le plus raffiné, ce dernier restant le vrai Baudelaire". Il découvre donc le visage laissé de l'ombre par Pontmartin, outre le *Spleen* il montre aussi l'*Idéal*. Certes, il ne cite pas Baudelaire parmi les plus grands – il lui manque pour cela des qualités essentielles – mais sa conclusion est sans équivoque: il est vrai, qu'il ne "touchera jamais un vaste public, qui plus est, à l'exception de Verlaine, il n'exercera aucune influence sur les poètes de son temps", mais ce n'est pas là l'essentiel; "il suffit qu'il soit un poète vrai et profond" et que son œuvre soit "véritablement sublime et éternelle". Il ne se contente donc pas de présenter Baudelaire, il contribue aussi de façon significative à le faire reconnaître par la critique.

La traduction de cet essai, au-delà de toutes ces considérations, a son importance propre, elle conduit déjà aux problèmes qui seront soulevés dans les années 70. Hegedűs, qui avait 28 ans au moment de la publication de cet article, est un des représentants de la nouvelle génération qui entre en scène après le Compromis. Or ce changement de génération, qui sera décisif pour la décennie 70-80, ouvre une nouvelle période dans l'acceptation de Baudelaire.

Pour notre sujet, l'importance de cette décennie ne tient pas à la publication de quelques traductions ou critiques – il n'y en eut guère à notre connaissance – mais réside dans son *rôle transitoire et préparatoire*: ce fut en premier lieu, la suite de débats consécutifs au changement de génération, qui se déroula dans la presse de l'époque – plus particulièrement dans les colonnes du *Új Világ*, le journal de Aladár Benedek et dans celles du *Figyelő*, appartenant à Tamás Szana. Nous empruntons, à ce sujet, des sentiers déjà battus puisque Béla Németh G. y a consacré une étude détaillée.³⁸ Aussi, nous nous contenterons le plus souvent de l'évoquer.

Au cœur du débat on trouve des problèmes de conception ayant tous fortement trait aux rapports entre littérature et philosophie, littérature et morale, littérature et nation, et qui sont soulevés par la nouvelle génération avec l'exigence d'un goût nouveau. Les principaux thèmes de la polémique relèvent quasiment tous sans exception des différentes manières de recevoir Baudelaire.

Quels sont-ils? Les rapports entre "le nationalisme et le cosmopolitisme", "le poète et la nation", "la poésie nationale et le provincialisme"; le lien entre "mal du siècle, réalisme, idéalisation", entre "dissonance, détermination, psychologie", "positivisme, impressionnisme, atmosphère", "poésie et science", "poésie et démocratie", "le conflit entre l'ordre universel et la discordance", entre "l'idéalisation et le réalisme". Nous pouvons nous rendre compte par cette simple énumération des inter-titres de l'étude de Béla Németh G., à quel point ces problèmes s'inscrivent – bien qu'indirectement – dans la continuité des préoccupations de la décennie précédente.

Mais les mots d'ordre de goût nouveau et d'une nouvelle approche littéraire ne signifiaient pas nécessairement une rupture avec leurs prédécesseurs. Au contraire, Endrődi, par exemple, l'une des personnalités dirigeantes de la jeune génération et futur traducteur de Baudelaire fait directement référence à Erdélyi et à Arany dans son article intitulé *Pessimismus*: "La mélancolie, dès qu'elle devient compréhensible,

³⁸ NÉMETH G., Béla (1976): "Fejezetek az irodalomkritika történetéből a kiegyezés után", in: *Létharc és nemzetiség*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 236-335

se justifie pleinement" ³⁹; "il est certes souhaitable que l'âme poétique soit en complète harmonie avec le monde; mais si ce n'est pas le cas, qu'y faire? L'harmonie de l'art ne correspond pas toujours à celle de l'optimisme".⁴⁰ (Il aurait pu y ajouter l'extrait sur le mal du siècle de l'article de Gyulai cité au début de notre étude). La nouvelle génération considère donc les conceptions littéraires de l'époque précédente comme étant à la base de ses propres conceptions, elle ne cesse de s'y référer.

Cependant, elle s'en éloigne aussi sur de nombreux points, bien qu'elle ne soit parvenue ni dans la nuance, ni dans la profondeur à la même cohérence d'approche, et moins encore au niveau de la pensée critique de Arany. Les rédacteurs du *Figyelő*, par exemple se laissent aller à des exagérations évidentes; ils affirment qu'en Hongrie, seul "le sombre Ányos peut être considéré comme le ferme représentant du mal du siècle", et que "la voix de la souffrance ne vibre tout au plus que dans notre poésie mélancolique et patriote".⁴¹ Les appels au pessimisme et au mal du siècle sont destinés en dernier lieu à défendre la légitimité de la présence dans la poésie du tragique de l'existence individuelle – allant à l'encontre des épigones de la tendance d'"inspiration populaire", dépeignant des idylles faciles. Ils y parviendront en s'appuyant sur des exemples de la littérature mondiale comme Byron, Poe, Musset, Léopardi, Heine: les grands prédécesseurs européens de Baudelaire. (Par ailleurs, en 1872, le *Figyelő* rendit hommage à Gautier, mort cette année-là, et à qui Baudelaire avait dédié *Les Fleurs du Mal*). Les débats autour de la perception du tragique de l'existence et l'expérience de ce tragique se frayèrent ainsi un chemin en Hongrie: Reviczky – un collaborateur du *Figyelő* – célèbrera le tragique dans sa poésie durant la décennie à venir. Le nom de Baudelaire n'était pourtant même pas cité au cours des débats. La raison en est double: d'une part, ce journal ne s'intéressait guère à ce qui se passait après les romantiques; d'autre part on ne peut pas dire que leurs sources d'informations étaient très diversifiées:

³⁹ ENDRÓDI, Sándor: "Pessimismus", *Figyelő*, 1872, 373-375

⁴⁰ ARANY, János: (cf. note 25)

⁴¹ SZANA, Tamás: "A világfájdalom költészete", *Figyelő*, Budapest, 1871, 86

"Par rapport à la littérature anglaise, américaine, allemande voire russe, la littérature française restait à l'arrière plan".⁴²

"... Pour éprouver le mal du siècle, il faut d'abord savoir douter, ce qui est le résultat d'une certaine culture philosophique" citons-nous plus haut Gyulai. Or *Új Világ* et *Figyelő* firent beaucoup en faveur de cette culture; l'importance de s'intéresser aux aspects théoriques et la nécessité d'un bien-fondé philosophique figuraient au centre de nombreux de leurs articles.⁴³ Asbóth et Endrődi, de leur côté, adoptèrent le *scepticisme* comme l'une de leurs valeurs-clé – cependant dans une acception différente: dans un sens respectivement religieux et psychologico-philosophique.

Le rapport entre l'esthétique et l'éthique se rattache à l'ensemble de questions relatif au mal du siècle et au scepticisme, à la discordance et au tragique. Asbóth, dans l'un de ses écrits de l'époque, se réfère à Kant: "L'art n'est pas utile, la religion si. Nous savons cela depuis Kant. (...) L'art ne doit jamais être un moyen, ni n'avoir de but qui lui soit externe".⁴⁴ Après avoir examiné les points de vue respectifs de Pulszky, de Erdélyi et de Arany, nous pouvons ainsi suivre attentivement la progression – en étroite liaison avec la poésie de Baudelaire – du principe de l'immanence. Par exemple dans l'article d'Adolf Silberstein: "On débat souvent à ce sujet: l'art est-il compatible ou non avec les règles de la morale? L'esthétique et la morale ne sont-elles pas des ennemies mortelles? (...) Le beau n'est pas au service de la vertu".⁴⁵ Cette distinction aboutit, dans le domaine de la poésie, d'une part à de l'antididactisme, d'autre part à une inclination en faveur de thèmes et de conceptions audacieusement nouveaux. Dans la critique et la littérature, ces deux aspects, il est vrai, ne se manifesteront concrètement en Hongrie que beaucoup plus tard, tout comme leur formulation théorique; les mots d'ordre en faveur de la "spontanéité" et l'exigence "d'ouvrir son âme sans restriction aucune" préparèrent le chemin vers l'acceptation de phénomènes – jusque là inconnus en

⁴² NÉMETH G., Béla: (cf. supra) 373

⁴³ *ibid.* 251

⁴⁴ ASBÓTH, János: "Egy bolyongó tárcájából I", Pest, 1866, 161

⁴⁵ SILBERSTEIN, Adolf: "Az érzékiség mint költészeti elem", *Figyelő*, Pest, 1871, 457, 471

Hongrie – tels que la poésie "immorale" de Baudelaire, son satanisme, son érotisme, et remettaient fondamentalement en question les positions conservatrices qui s'appuyaient sur des valeurs morales et non esthétiques.

A ce propos, les réflexions d'Asbóth préfiguraient à maints égards les débats qui auront lieu dans les colonnes du *Figyelő*: ses notes prises lors de son voyage à Paris et parues en 1867 attirèrent l'attention – pour la première fois peut-être en Hongrie – sur le problème de la sensualité et de la morale, de la sensualité et de l'esthétisme. "Tout n'est ici que sensualité naturelle", écrit-il à propos du French Cancan. "Et aussi loin qu'elle puisse aller, cette danse n'est jamais immorale. (...) Car nous ne pouvons dire de la sensualité saine et naturelle qu'elle soit immorale. Elle ne l'est en rien, pas plus dans la danse que dans n'importe quoi d'autre".⁴⁶ Cette revendication au droit à la sensualité naturelle n'est pas sans équivoque: elle permet certes de justifier une certaine forme d'expression artistique sous le couvert de la spontanéité, mais dès qu'il s'agit de l'admettre, de la contempler, elle devient sujette à des réticences: "danser le Cancan n'est pas immoral. Le regarder, si".⁴⁷

Asbóth nous fait part d'une autre expérience parisienne, d'autant plus profonde qu'elle ne touche pas une chose concrète, et qui se trouve en étroite relation avec notre propos. Cette fois, c'est le chant qui donne lieu à des considérations d'ordre esthétique, lors d'une des représentations de "mademoiselle Thérèse", sur qui "il aurait été possible d'étudier l'esthétique de la laideur" et en qui "cohabitent la bacchante et la furie". "Elle parvient toujours à faire surgir derrière un humour dépassant les bornes quelque arrière-plan obscur, sombre, à demi ténébreux, d'où s'élève tapageusement la joie sauvage, qui – lorsque le cœur s'est suffisamment débattu avec l'amertume et le mal du siècle – pousse un grand cri, mélange de plaisir et de douleur, riant aux yeux de tout ce qui est grand et sacré; non qu'elle le méprisait à l'origine, mais parce que le dieu habitant en nous attendait d'elle sa délivrance, en elle il avait placé toute sa foi et sa confiance, et en elle tout s'est anéanti. Cette joie, si ce n'est celle du sauvage devenu fou, est celle du sauvage déchaîné; elle dévore de son feu ardent celui qui l'éprouve, alors que l'autre joie élève et rend joyeux. C'est la joie qui succède aux souffrances du renoncement et du pessimisme, et en qui le cœur, lorsqu'il désespère de tout ce qui est noble, semble précisément le mépriser, bien qu'il ne fustige par là que les travers et les excès d'une existence donnée. (...) Et seul

⁴⁶ ASBÓTH, János: "Párisból", Pest, 1867, 86

⁴⁷ ibid 88

celui qui lui-même n'est pas noble, y voit pure bassesse et infamie. L'émotion non accomplie, l'innocence inexpérimentée pressent avec un mystérieux instinct l'abîme vertigineux et envoûtant, quelque charme monstrueux dont elle s'écarte avec frayeur mais dont elle ressent malgré tout la force d'attraction digne du Sphinx".⁴⁸

Cet extrait assez longuement cité serait d'après nos sources la première caractérisation hongroise du mal existentiel allié à un sens profond de la vie – de la "sublimation de ce qui n'est pas noble" pour reprendre les termes de Asbóth – et dont l'univers de *Spleen et Idéal* est le parent proche. L'assimilation de la bacchante avec la furie rappelle la duplicité des poèmes de Baudelaire, le paradoxe tout à la fois repoussant et attirant de l'union de la *femme* et de la *bête*; la "joie sauvage" pourrait faire écho à sa révolte autodestructrice, "l'abîme vertigineux et envoûtant" à sa perception du *gouffre*, "le charme monstrueux" aux principes esthétiques des *Fleurs du Mal*. Nous avons bien conscience de comparer ici toute l'œuvre et l'approche d'un grand poète avec les notes fragmentaires d'un voyage, mais l'analogie met en valeur le pressentiment et l'expression de ce qui n'avait encore pu susciter semblable expérience cathartique au sein de la critique hongroise.

Les conceptions littéraires de la génération de Arany atteignirent leur maturité dans le cadre d'inspirations classicisantes dont les principes étaient déterminés non par la reconnaissance à priori de l'esthétique mais par des idéaux liés à l'identité nationale, au sérieux et au respect de la religion. Des perspectives plus vastes et parallèlement des prises de positions plus incertaines caractérisent les normes de la génération suivante: tandis qu'elle ébauche la possibilité d'un nouveau comportement poétique, on peut penser qu'elle ne pouvait, en même temps, y penser en profondeur et lui donner forme. En effet, il fallait d'abord trouver une direction au milieu de toutes les tendances internationales du moment et de celles de la génération précédentes, dans cette bousculade des idéologies et parmi toutes les nouvelles approches consécutives au changement des goûts esthétiques, mais le temps manquait et ils n'étaient pas prêts pour cela. Par ailleurs, ils

⁴⁸ ibid 69-70

n'avaient pu fournir des penseurs critiques et des poètes d'un poids et d'un talent comparables à ceux de la génération précédente.

Comme pour toute rénovation en général, les nouveautés de la décennie côtoyèrent longtemps encore les anciennes traditions: elles étaient certes dépassées, mais s'avérèrent plus fortes que ce que l'on croyait, car plus profondes. Elles perdirent cependant peu à peu leur importance tant auprès des modernes que des conservateurs. Il faudra attendre plusieurs décennies avant que ces nouvelles possibilités de comportement puissent créer de nouvelles valeurs poétiques: jusqu'à ce que le culte de l'individualité et le scepticisme, la révolte et la sensualité, l'esthétique indépendante des normes éthiques et le lyrisme visant une analyse universelle de l'existence trouvent leur aboutissement en Hongrie dans la poésie de Ady et de Babits; les traductions de Baudelaire leur avait désormais ouvert la voie: celles-ci ayant débuté avec *L'Examen de minuit* traduit par Gyula Revicky en 1886.

(Traduit par Patricia MONCORGÉ)

Henri TOULOUZE

Bibliographe

Un événement parisien en 1883: la grande délégation hongroise

La Hongrie, sauf à quelques rares époques, n'a jamais été au centre des intérêts français.¹ Au début du XVIIIème siècle, après la chute de François II Rákóczi, c'est même l'oubli total. Mais avec la Révolution de 1848-1849, les relations reprirent. De nombreux "rebelles" trouvèrent refuge à Paris ou dans les îles anglo-normandes, auprès de Victor Hugo. Le mariage d'une nièce de Napoléon III avec le général Türr, héros légendaire de 1848, donna de grands espoirs aux libéraux hongrois. Le Traité de Villafranca de 1859 qui marquait la réconciliation de la France avec François-Joseph déçut profondément les amis de Kossuth. Dans le même temps, quelques français, disciples de Michelet, appuyés par les réfugiés hongrois de Paris ou de Bruxelles, essayaient avec toute leur énergie de défendre la cause hongroise. Cela prépara un terrain plus favorable pour les relations franco-hongroises qui connurent leur point d'orgue dans les années 80. En 1879, madame Adam, amie du général Türr, fut à l'initiative d'actions pour venir en aide aux sinistrés de la grande inondation de Szeged, actions qui suscitèrent un grand enthousiasme en Hongrie.

Le Président de la Société des écrivains et des artistes, Lajos Urváry, directeur du *Pesti Napló*, proposa au printemps 1883 après d'autres voyages, que la Société se rende à Paris au moment du 14 juillet. Saluée par tous comme une bonne expérience, l'idée en fut acceptée le 5 mai. Le trajet prévu traversait l'Allemagne avec un arrêt à Munich et un autre à Strasbourg. Le groupe n'avait aucun caractère officiel. Immédiatement une levée de boucliers eut lieu contre ce projet: la date était mal choisie, le Parlement français était en plein débat contre la "Triple Alliance". Pour calmer l'opinion publique, Challemel Lacour, Ministre des Affaires étrangères et le comte Hoyos, Ambassadeur de la Monarchie à Paris, durent publier des communiqués.

¹ A ce sujet, voir: TOULOUZE, Henri, "Madách et les Français", *Cahiers d'Etudes Hongroises* N°4/1992, 149-164; voir également dans ce N° les articles d'Erzsébet Hanus et de Catherine Horel.

A ce moment-là, la Hongrie était engagée dans le procès antisémite de Tiszaeszlár. La presse libérale française ne manqua pas de la dénoncer comme un pays de l'intolérance, vivant au Moyen Age sous la coupe de l'Inquisition. Le 7 mai, pour tenir compte des réactions le comité d'organisation modifia le parcours en décidant de passer par l'Italie et non plus par l'Allemagne. Cela permettait de rendre visite à Kossuth qui séjournait à Turin, puis à Victor Hugo à Paris. On rencontrerait ainsi les deux grands esprits du siècle.

Cela pouvait sembler un manifeste contre la Maison royale et contre l'Allemagne, mais la presse française en fut amadouée et prit acte immédiatement de cette modification. Le 17 juin, on lit dans *le Figaro*: "Afin de bien affirmer leurs sentiments de sympathie pour notre pays, les voyageurs n'ont pas voulu traverser l'Allemagne pour entrer en France". Le 23 juin, c'est le tour de *la Gazette Illustrée*: "Ils ont voulu, dit-on, affirmer leurs sentiments anti-germaniques en évitant soigneusement de traverser l'Allemagne". Pour ne pas choquer les pro-germanistes, le secrétaire de la Société, Gyula Dolinay, déclara que l'une des raisons de ce changement est que les voyages ferroviaires sont moins chers en Italie. Beau prétexte pour atténuer, voire nier les aspects politiques du changement d'itinéraire.

Si nous regardons la composition du groupe hongrois, nous notons tout de suite sa francophilie. On lit dans *le Rappel*:

"Voilà donc une excursion qui présente un double attrait! et vous savez la puissance du nom de Kossuth sur tous les Magyars. Voir Kossuth, Paris et Victor Hugo. Tel est le programme. Kossuth, grand patriote exilé volontaire dans lequel s'incarna en 1849 l'âme même de la patrie; Paris, une immensité – et cette autre immensité qu'on appelle Victor Hugo. Le Maître sera-t-il à Paris à cette époque? Il importe de le savoir. Mais s'il n'était pas à Paris, une députation irait où il serait, déposer à ses pieds les hommages de la jeune Hongrie".

Alors que la presse française expliquait le changement de trajet comme une attitude anti-allemande, la presse hongroise manifestait une inquiétude croissante, augmentée par la constitution d'un comité d'accueil français placé sous la présidence de Victor Hugo et chargé de grands préparatifs. Ainsi, cette excursion somme toute très banale au départ, va revêtir une grande importance dans le contexte géopolitique de l'époque.

Les journaux hongrois ont peu parlé du projet. Quand le voyage prit une coloration politique, la presse le dénonça en argumentant que cela allait à l'encontre des relations franco-hongroises, surtout si on prenait en compte le fait que les participants étaient des adhérents de la Société ou des membres de leurs familles. Si on excepte Pulszky, le Président, on compte peu d'hommes connus parmi les 142 participants. 106 viennent de Budapest, les autres de province. Une trentaine seulement représentent les arts et les lettres. Les autres sont ingénieurs, médecins, avocats, militaires, enseignants, etc.

De son côté, le comité français est dirigé par Ferdinand de Lesseps et madame Juliette Adam. Jules Grévy, Président de la République, fut pressenti comme Président d'honneur. Ottó Herman protesta violemment dans la presse contre le peu de représentativité de la délégation hongroise. Cette prise de position entraîna une réponse d'Urváry qui ramena la délégation à sa juste proportion, et précisa que ses membres n'avaient pas de relations avec le comité français.

Les critiques continuent dans la presse hongroise: le voyage est trop politique; c'est une attaque contre l'Autriche et l'Allemagne. Inlassablement, le Comité réplique: la composition de la délégation est large; de petits groupes rencontreront Kossuth. Ils s'efforceront tous de rester apolitiques afin de ne pas donner prise à la polémique. Les partisans du voyage minimisent l'importance du comité d'accueil français pour rassurer les autorités gouvernementales. Le représentant de la presse hongroise à Paris interroge le comte Hoyos, Ambassadeur de la Double Monarchie. Celui-ci qualifie ce voyage de privé et indique qu'il n'a reçu aucune instruction particulière le concernant. Le public hongrois s'apaise peu à peu et la polémique cesse dans la presse hongroise.

C'est grâce à madame Adam que ce voyage prend toute sa dimension. L'idée d'une réception solennelle vient de Miksa Aranyi, jeune journaliste hongrois de Paris. Il se fait passer pour le délégué plénipotentiaire du Gouvernement hongrois, en réalité, il n'est que boursier, en visite chez des amis français hungarophiles. Le représentant du journal *Egyetértés* le dénoncera vivement.

Le 17 mai, un comité d'accueil provisoire se forme à Paris. On y trouve parmi d'autres l'écrivain Louis Ulbach qui le dirige, le

dramaturge Albert Millau, le député Henri Liouville, Charles-Louis Chassin, qui fit connaître Petőfi en France, les journalistes Jules Lermina, Miksa Aranyi et Alphonse Bernhard, le critique d'art Mario Proth. Ils participent à un banquet organisé par l'Association hongroise de Paris en l'honneur de l'Association littéraire internationale. Après le Congrès de Vienne en 1881, Ulbach et Proth s'étaient rendus à Budapest où ils avaient été bien accueillis. Proth connaissait la Hongrie et avait le souci constant de faire connaître les peintres hongrois. Ses critiques étaient intéressantes, car elles plaçaient la peinture hongroise dans une perspective autrichienne, tout en faisant ressortir les spécificités hongroises. Il en a dégagé la notion de dualisme: "Il y a dualisme en effet, et un dualisme bien tranché entre les Germains de Vienne et les Magyars de Pesth..." Tout cela fait de lui un hongrophile militant. Il fait beaucoup pour l'accueil, écrit de petits manifestes pour soutenir ce voyage, élément pour une fédération des nations européennes. Albert Millaud, collaborateur du *Paris-Journal* était en Hongrie en 1872. Des lettres amusantes qu'il envoya à son journal relatent ses rencontres avec les milieux libéraux. Alphonse Bernhard, correspondant de la *Gazette de Hongrie* à Paris connaissait bien les écrivains hongrois. Paul Arène fréquentait les amis de la Hongrie: Alphonse Daudet, Ferdinand de Lesseps, Henri de Bornier. Ce comité restreint se chargea des premières mesures et surtout de constituer un comité d'accueil plus large. Mario Proth requit des réductions de chemins de fer, qui furent accordées par le ministre Raynal (et qui coûtèrent 1 million de francs à l'Etat français). Ulbach proposa à la Société des Gens de Lettres de s'associer au comité, mais ceux-ci, vexés de ne pas avoir été pressentis dès le départ, refusèrent. Ulbach aurait ardemment souhaité la présence de Jókai, mais n'eut pas davantage de succès. Il se retira bien vite de la présidence pour la laisser à l'historien Henri Martin.

Le 29 mai, madame Adam annonça sa participation, et en peu de temps, entraîna de grandes personnalités littéraires. Victor Hugo accepta la présidence d'honneur, Ferdinand de Lesseps la présidence active. Madame Adam et Henri Martin firent vice-présidents. Louis Ulbach assura le secrétariat. Un grand nombre de personnalités de la presse et des milieux franco-hongrois de Paris complétèrent le bureau du comité. Le comité de soutien comportait 200 membres. L'appel à une cotisation de 50 francs ne rencontra pas un grand succès et fut même dénoncé par Jules Clarétie, Paul Déroulède, Ernest Daudet, Henri

Bornier, Massenet, Delibes... La plus active est bien sûr madame Adam qui mit les bureaux de la *Nouvelle Revue* à la disposition du comité et activa son vaste réseau d'amis. Malgré tout le comité rencontra de nombreux obstacles. Le principal est lié à la qualité des membres de la délégation hongroise. La presse française fait part de ses doutes malgré les assurances de la Société hongroise. Fin juin, le comité d'accueil est opérationnel. Le 8 juillet, la liste des participants hongrois parvint à Paris, ce n'étaient que des inconnus pour la plupart des Français, y compris pour le comité d'accueil. Les critiques redoublèrent dans la presse, ce qui eut pour conséquence que le comité d'accueil décida de ne pas recevoir la délégation hongroise de manière officielle. Après un travail du comité qui montra la réalité de la composition de la délégation, sa francophilie, l'opinion fut retournée et l'enthousiasme revint.

Le départ de Budapest a lieu le 7 juillet, en direction de Turin pour saluer Kossuth. Pulszky, le responsable du groupe, dans un discours de départ, salue la délégation de libéraux hongrois qui, en réaction à Tiszaeszlár, se rend en France pour témoigner de la réalité du peuple hongrois. Le *Pesti Napló* demande aux Hongrois d'apporter à la France le respect de la Hongrie.

La halte turinoise se passe au mieux et ils arrivent le 12 juillet à l'aube par le train à Paris. Malgré l'heure matinale, une centaine de personnes les accueillent aux cris de "Vive la Hongrie! Vive la France!" Dès la sortie de la gare, les voitures pavoisées aux couleurs de la Hongrie parcourent les rues de Paris. La délégation est fortement impressionnée et rassurée sur la sympathie entre les deux peuples. Comme prévu, le comité d'accueil n'était pas à la gare, mais Amédée Saissy avait attendu les voyageurs à la frontière italienne avec un message du comité. Quelques heures après l'arrivée, le bureau du comité conduit par Marius Fontanes les rencontra au Lion d'Or, les salua au nom de Lesseps et leur présenta le programme des cinq jours à venir.

Le jour même ils rendent visite à Victor Hugo. Celui-ci les attend avec impatience. Bien qu'une petite délégation eût été prévue, ils sont tous venus. Louis Ulbach les présente à Victor Hugo. Pulszky fait un compliment très dithyrambique où il compare le poète à Dante, Shakespeare et Goethe. Victor Hugo lui répond: "Hongrois..." puis

s'arrête en larmes, brisé par l'émotion. S'étant ressaisi, il reprend quelques instants plus tard:

"Vous, Hongrois, vous avez combattu comme nous pour la liberté, pour la vérité, pour l'humanité! Oui, nous sommes pour toutes les libertés, pour la liberté de conscience, pour la liberté de croire, pour la liberté d'examen! Ce siècle en a déjà conquis quelques-unes, mais le suivant les aura toutes, je vous en réponds. Vous, Hongrois, je vous salue donc comme des frères. Car, pour moi, il n'y a pas de peuples, il n'y a pas de frontières, il n'y a que des hommes qui combattent pour la liberté! Merci d'être venus! "

Il les invita dans son appartement à boire du champagne. Pulszky refit un discours et de nombreux toasts furent portés. Victor Hugo vida son verre à l'avenir de l'humanité. Devant la fatigue du vieil homme, la délégation se retira et cette visite fut sans aucun doute l'un des meilleurs moments du voyage, malgré l'intérêt de l'ensemble.

Le 12 au soir, la délégation participa à un banquet organisé en son honneur dans la grande salle de l'hôtel Continental. 200 convives étaient présents, dont les membres les plus éminents du comité d'accueil. En l'absence de Ferdinand de Lesseps empêché pour des raisons familiales, Henri Martin présida la soirée et salua les hôtes de Paris en insistant sur les traditions des relations de sympathie franco-hongroise. Après le discours d'Henri Martin, Pulszky et ses amis développèrent l'attitude libérale de leur délégation et leur adéquation à la Révolution française.

Pulszky, grand maître des Francs-maçons en Hongrie, dénonça fermement le procès de Tiszaeszlár et défendit la liberté de religion devant l'assemblée. Les toasts et les échanges de cadeaux se succédèrent au cours de cette soirée dont la presse rendit largement compte. Devant la gentillesse de l'accueil français, les artistes hongrois présents improvisèrent un concert. Il y eut sans doute quelques manifestations anti-germanistes, mais les journaux ne le rapportent pas. La presse hongroise fait écho à cette soirée en soulignant que la politique en avait été absente, et qu'elle avait exprimé la solidarité franco-hongroise.

Le 13 juillet, le comité d'accueil avait prévu un programme assez chargé: le Louvre, le Jardin d'acclimatation sous la direction de Geoffroy Saint-Hilaire. La journée se termina à l'Opéra où une soirée spéciale organisée pour la délégation hongroise attira également le Tout-

Paris. Vaucorbeil en assura la mise en scène. La *Marche de Rákóczi* fut jouée entre la deuxième scène de *Faust* et le ballet *La Korrigane*. Durant l'entracte, Pulszky et Urváry furent présentés au Ministre des Finances, Thirard, et au jeune député Georges Clémenceau. Quelques membres de la délégation se rendirent à une réception à l'Elysée où ils furent salués par Jules Grévy, Président de la République et Jules Ferry, Premier Ministre.

Le 14 juillet, malgré la pluie, la délégation hongroise participa à l'inauguration de la statue de la Liberté au défilé de Longchamp. 105 places leur étaient réservées dans la tribune d'honneur. Le soir, ils assistèrent au feu d'artifice au Trocadéro, puis descendirent la Seine sur des bateaux à vapeur.

Le 15 juillet fut un jour de repos avec une visite à l'Exposition industrielle où la journée leur était dédiée. Lesseps leur rendit une visite impromptue, les salua comme les représentants de la Hongrie libérale et plaça la Hongrie à la tête de la civilisation. Le soir, le Théâtre Français donna un spectacle en leur honneur. On joua le deuxième et le troisième acte de l'*Œdipe* de Sophocle, le premier acte du *Menteur*, le premier acte du *Roi s'amuse* de Victor Hugo et un extrait des *Précieuses ridicules*. *Le Figaro* en fit de grands éloges et salua le choix du programme.

Après le *Menteur*, Mlle Dudlay, benjamine du Théâtre, en robe blanche à la grecque, déclama un poème de Bornier en onze strophes écrit pour cette occasion:

"Aux voyageurs hongrois
Vous que guide une heureuse et noble fantaisie
Etrangers à nos yeux, à nos cœurs bien connus,
Ambassadeurs de l'art et de la poésie,
Dans Paris fraternel soyez les bienvenus!
.....
Merci d'être venus nous exciter encore
A la lutte, au devoir, aux efforts triomphants,
A tout ce que la France aime, bénit, honore
Dans ses nobles aïeux et ses nobles enfants!"

Dolinay salua cet hommage comme le meilleur compliment à la nation hongroise. Bornier avait écrit en 80 une pièce intitulée *Les noces d'Attila*. Les Hongrois, bien que ne comprenant pas le français, firent un triomphe au jeune artiste. Türr alla le remercier. Le lendemain, un

bouquet de 1,5 m de diamètre exprima l'hommage des Hongrois. Cet événement eut un grand écho. La presse de Budapest publia le poème en langue originale et en traduction hongroise.

Après ce spectacle solennel, les Hongrois ont voulu témoigner leur gratitude aux membres du comité français en les invitant à un banquet d'adieu. Le 16 juillet au soir, 116 hongrois émus accueillirent 150 Français au Grand Hôtel. La soirée fut présidée par Ferdinand de Lesseps. Les hymnes se croisèrent, se répondirent pour célébrer l'amitié franco-hongroise. Les allusions politiques se firent aussi plus claires et directes. Pulszky, prenant la parole en premier, montra que la France est la patrie des idéaux et de l'amitié. Dans sa réponse, Ferdinand de Lesseps trouva les racines de l'amitié franco-hongroise dans la mission commune des deux nations, tant dans le passé que dans le présent: la Hongrie est le bastion de l'est, la France celui de l'ouest. Il cita une conversation avec Berlioz: "Quel est le plus beau moment de votre vie? dis-je à Berlioz le jour où il écrivit la Marche hongroise. – C'est le jour où je me suis senti Hongrois! répondit Berlioz." Lockroy continua par la lecture d'une lettre de Victor Hugo, où ce dernier insiste sur l'alliance forte entre les deux nations. Amédée Saissy, au nom des journalistes hongrois, montra qu'au-delà de la diversité de leurs opinions, ceux-ci se rejoignaient dans leur amitié pour la France.

Les journaux soulignèrent cette soirée. Ils écrivirent que ce sont deux peuples qui se rencontrent. Comme c'est l'Association littéraire internationale qui est à l'origine de ce voyage et que son prochain congrès aura lieu à Budapest, certains suggèrent que les personnalités du comité leur rendent visite. Henri Martin répond au nom de la presse française. Les discours se succèdent. Lesseps assure au nom du comité que les Français iraient à Budapest en 1885.

Après le banquet, on se rendit au siège du *Figaro* pour souligner l'amitié libérale franco-hongroise. Les journalistes du *Figaro* avaient dépensé 10 000 francs pour organiser cette soirée littéraire en l'honneur des Hongrois. Des artistes des principaux théâtres parisiens y sont présents. On a même fait venir madame Judic (la Blaha française) du bord de la mer où elle était en vacances. *Le Figaro* a toujours sympathisé avec la Hongrie. La salle pavoisée voit Léo Delibes jouer la *csardas* de *Coppélia*. Le *Szózat*, les deux hymnes résonnent sous les voûtes du palais.

Le 17 juillet on visite le magasin du *Printemps* où l'accueil est particulièrement chaleureux. Un petit groupe composé des principales personnalités va dire adieu à Victor Hugo et à madame Adam: Türr, Pulszky, Urváry, Saissy. Le 18 juillet, la majorité de la délégation quitte Paris. Ceux qui restent se rendent au siège de l'Association des journalistes républicains et au journal *Le Temps*, puis regagnent la Hongrie à leur tour. Seul Pulszky reste à Paris pour étudier l'Association littéraire internationale. Le 26, un banquet franc-maçon est organisé en son honneur.

Le tumulte de l'amitié franco-hongroise se tait. Le silence tombe, mais tous les acteurs ont bien l'impression d'avoir écrit une des pages d'or des relations d'amitié entre les deux pays. Dans les jours qui suivent, la presse des deux pays le souligne fortement.

La France rendit cette visite en 1885. Bien des membres de cette délégation avaient été des acteurs des journées mémorables de 1883. En 1889, plus de 600 Hongrois refirent le même voyage vers Paris en passant par Turin, pour saluer à nouveau Kossuth. L'hommage à Victor Hugo fut l'un des grands moments.

Principaux ouvrages ou périodiques consultés

BORNIER, Henri de (1894): *Poésies complètes* (1850-1893), Paris, 217

DOLINAY, Gyula (1884): *Írók és Művészek Társasága. Évi jelentés az 1883-1884-ik évről*, Budapest, 15

LAZAR, André (1983): "Le jour où Victor Hugo fondit en larmes...", *Revue de Hongrie*, Budapest, 86-92

LELKES, István: *A magyar-francia barátság aranykora 1879-1889*, Bibliothèque de l'Institut français à l'Université de Budapest, N° 23, 1932, 322

LEPAGE, Auguste (1884): *Les Dîners artistiques et littéraires de Paris*, Paris, 34

PROTH, Mario (1879): *Voyage au pays des peintres. Salon universel 1878*, Paris, 179

La presse française ou hongroise a été dépouillée dans la période mai-août 1883.

Presse hongroise

Budapesti Hírlap
Egyetértés
Fővárosi Lapok
Magyarország és a Nagyvilág
Pesti Napló
Pesti Hírlap
Vasárnapi Újság

Presse française

Le Charivari
Le Correspondant
Le Figaro
Le Journal Amusant
Le Monde Illustré
Le Rappel
La République Française
Le Siècle
Le Temps

Catherine HOREL

Institut Pierre Renouvin, Université de Paris I

Les fêtes du Millénaire de la Hongrie vues par la France

INTRODUCTION

D'après les plus anciennes chroniques hongroises, l'an 896 est généralement considéré comme le début de l'établissement des Hongrois sur le territoire de la grande plaine, en Transdanubie à l'ouest du Danube, et dans la partie occidentale de la future Haute Hongrie, ainsi qu'en Transylvanie. Cette installation est le résultat de conquêtes effectuées aux dépens des Bulgares, des Francs et des Moraves par les troupes d'Árpád.

Le nom du premier souverain du territoire hongrois tel qu'on le connaît par la suite est donc automatiquement associé à la prise de possession de la Pannonie par les Hongrois et il est par conséquent regardé comme le fondateur de la nation hongroise.

Le symbole apparaît donc clairement: commémorer la naissance de la nation hongroise en 1896 signifie avant tout affirmer la place de la Hongrie en Europe et tenter une fois de plus de proclamer sa différence, si ce n'est ses velléités d'indépendance vis à vis de l'Autriche. Cette volonté apparaîtra de plus en plus évidente tout au long du déroulement des préparatifs des fêtes. Une manifestation qui ne devait avoir à l'origine qu'une dimension modeste, réduite à une exposition nationale, prend rapidement de l'ampleur avec la multiplication des cérémonies toutes plus chargées de sens les unes que les autres, tant à Budapest qu'en province, l'exposition devenant, au-delà de son but initial qui était de glorifier les productions nationales et de servir de vitrine à une Hongrie jeune et dynamique, un instrument politique dans les mains du gouvernement hongrois.

Mais comment ressent-on de l'extérieur et plus particulièrement de France, la commémoration du Millénaire de la Hongrie? Les diplomates en poste à Vienne et à Budapest se contentent-ils de rendre compte des festivités auxquelles ils sont conviés en les considérant

comme des réjouissances dynastiques, ou bien perçoivent-ils sous les fastes les tensions politiques avec l'Autriche ainsi qu'avec les différentes nationalités? A Paris, la presse ainsi que les ouvrages publiés à l'occasion de cet anniversaire, donnent au public français une certaine image de la Hongrie. Avons-nous affaire à une opération de propagande, qu'elle soit favorable ou défavorable, ou bien peut-on dire que l'opinion publique française a à sa disposition un reflet fidèle de ce pays?

Traditionnellement, le public français demeure slavophile et l'on pourrait donc penser que l'attitude de la Hongrie vis-à-vis des nationalités serait plutôt de nature à l'indisposer devant la glorification manifeste de la nation magyare. D'un autre côté, les souvenirs de la révolution de 1848 parlent en faveur des Hongrois, sans cesse en lutte avec l'Autriche. Il est permis de penser que nous retrouverons ces deux éléments tant dans la correspondance diplomatique que dans la presse et la littérature.

Je présenterai tout d'abord les fêtes du Millénaire en commençant par retracer leur origine, puis l'organisation de leur déroulement en consacrant une large part à l'Exposition nationale et au développement de Budapest.

J'étudierai ensuite les rapports des diplomates français conviés aux diverses manifestations, après avoir dit quelques mots du contexte politique.

Enfin, je me tournerai vers Paris, afin d'observer, à travers la presse et les divers ouvrages parus à l'occasion des fêtes du Millénaire, l'image de la Hongrie donnée au public français.

I – LES FÊTES DU MILLÉNAIRE

A – Origine et organisation

Le 31 octobre 1891, la Diète est saisie du projet de Gábor Baross, Ministre du Commerce, d'organiser une exposition nationale, initialement prévue pour 1895. Cette proposition est adoptée

et le texte de la loi (II: 1892) exprime clairement le but de la manifestation:

"La nation doit étaler ce qu'elle produit elle-même avec ses propres ressources. Nous devons organiser cette Exposition pour montrer les progrès accomplis par la nation millénaire et pour indiquer par là l'avenir qui peut lui être réservé".¹

Baross meurt le 10 mai 1892, son successeur, Béla Lukács, constitue une Commission Nationale qui commence ses travaux le 11 décembre. Le 1er janvier 1893, il soumet un projet de loi proposant de repousser l'Exposition en 1896, afin de permettre l'achèvement de tous les travaux entrepris. Le budget prévisionnel est de 2 800 000 Forints.

Le 19 février 1893, après que le projet ait été rendu public par le Ministre dans un appel à la nation, le gouvernement nomme un directeur pour l'Exposition en la personne de Imre Németh; mais le Millénaire ne porte décidément pas chance à ses serviteurs car Németh meurt le 20 janvier 1895. Il est remplacé par Joseph Schmidt.

Le 31 décembre 1895 à minuit, toutes les cloches du pays sonnent la naissance de l'année millénaire. Le premier acte significatif de cette année 1896 est constitué par la session de la Diète le 21 avril, à laquelle les députés assistent en tenue de cérémonie et qui inaugure officiellement les festivités. L'Assemblée vote à cette occasion la loi (VIII: 1896) commémorative du Millénaire.

Hormis l'exposition dont il sera question dans quelques instants, une foule de cérémonies accompagne le déroulement de l'année, citons notamment la translation de la Couronne de Saint Etienne dans l'Eglise du Couronnement, c'est à dire *Mátyás templom* récemment terminée, le 5 juin 1896, la pose des fondations du nouveau château royal de Buda le 6 juin. Le 8 juin, date anniversaire du Couronnement de 1867, les corps constitués rendent hommage à François-Joseph. Le cortège se rend de l'église au Parlement, la séance dite du Millénaire a lieu sous la coupole nouvellement achevée.

¹ Cité dans GELLÉRI (1896): *Guide de l'exposition nationale du Millénaire*, Budapest, 42

Le Ministre de la Justice, Dezső Szilágyi, accueille l'empereur en soulignant la solidité des liens avec la Monarchie, celle-ci étant garante de l'unité et de la liberté de la nation hongroise.

Le 5 juillet 1896, le Parlement se rend à Pusztaszer non loin de Szeged, lieu où Árpád a fondé la nation hongroise, on inaugure là une statue du roi. De nombreuses autres statues d'Árpád fleuriront cette année-là à travers le pays.

Finalement, la dernière grande manifestation de la Hongrie millénaire peut être vue dans l'inauguration par l'Empereur du Canal des Portes de Fer, le 27 septembre, en présence des rois de Serbie et de Roumanie.

B – L'exposition nationale

Le 2 mai 1896, François-Joseph inaugure solennellement l'Exposition du Millénaire, en présence des membres de la Diète, du corps diplomatique, et des hauts dignitaires de la Monarchie.

L'Exposition est divisée en deux sections principales, la première retraçant l'histoire de la nation hongroise, la seconde présentant au public l'ensemble des réalisations et productions du pays.

Par ailleurs, une section est consacrée à la Croatie et une autre à la Bosnie-Herzégovine, cette dernière étant dirigée par le conservateur du Musée de Sarajevo.

La première section est elle-même divisée en trois parties: à savoir la vie religieuse, les manifestations de l'esprit public et les mœurs de la vie privée, et enfin la vie militaire. (Je cite là délibérément les termes employés dans le guide officiel de l'Exposition en français).

La seconde section se subdivise en 20 sections et je vous ferai la grâce de les énumérer toutes, sachons cependant que le tour d'horizon est extrêmement large car tous les domaines sont représentés, de l'agriculture aux transports en passant par le commerce et la finance, et des produits chimiques à l'ethnographie et aux arts.

On compte en tout 24 174 exposants et on nous annonce des recettes de 4 380 000 Forints, miraculeusement en équilibre avec le chiffre des dépenses.

Le cadre de l'Exposition est également utilisé pour des expositions temporaires de toutes sortes, des animaux à l'horticulture, de même que pour un grand nombre de congrès en tous genres et notamment un congrès de la presse.

Au total, il y eut 6 millions de visiteurs, sur ce nombre cependant, seulement 60 000 sont des étrangers et encore s'agit-il en majorité de Cisleithans. On peut néanmoins noter que les organisateurs ne ménagèrent pas leurs efforts pour attirer la clientèle occidentale principalement et offrir des tarifs intéressants aux voyageurs. De Paris il en coûtait ainsi 196 francs et 15 centimes pour un aller-retour en deuxième classe par l'Orient-Express jusqu'à Budapest.

En effet, s'il s'agit bien du Millénaire de la Hongrie, c'est en fait la gloire de Budapest qui est célébrée là. Certes, des manifestations ont lieu en province, par exemple à Bratislava, alors Pozsony, on inaugure une statue représentant Marie-Thérèse, qui sera détruite en 1919. Mais en vérité, c'est bel et bien la capitale qui se taille la part du lion et qui fait audacieusement étalage de sa jeunesse et de son dynamisme.

C – Le triomphe de Budapest

L'année 1896 marque pour la capitale du royaume de Hongrie une sorte d'âge d'or qui se prolongera jusqu'en 1918. Budapest est alors la seconde ville de l'Empire après Vienne, comptant 601 600 habitants (Vienne 1 300 000), mais elle est aussi et avant tout la onzième ville d'Europe, sa croissance semble irrésistible. Budapest donne l'image d'une ville jeune, dynamique et, fait nouveau, de plus en plus magyare. A son développement travaillent ensemble le gouvernement et la municipalité.

Les fêtes du Millénaire sont l'occasion de réaliser dans la capitale un nombre considérable de travaux qui vont en grande partie lui donner le visage que nous lui connaissons aujourd'hui. En effet, la

plupart des monuments devenus des symboles de la ville, doivent leur existence aux exigences architecturales du Millénaire.

Et tout d'abord le site même de l'Exposition nationale, le *Városliget*, le parc de la ville où les différents pavillons sont dispersés; le château faussement médiéval de Vajdahunyad qui abritait la section historique, à l'entrée du parcours de l'Exposition, se voulait la réplique du fief de la famille des Hunyadi en Transylvanie, il renferme aujourd'hui les collections du Musée de l'Agriculture.

A quelques centaines de mètres s'ouvre la place des Héros (*Hősök tere*), vaste espace organisé autour d'un monument central à la gloire d'Árpád et des sept tribus conquérantes, entouré d'une colonnade où figurent quatorze statues représentant les gloires nationales. Cet ensemble qui est lui-même réalisé par l'architecte Albert Schickedanz et le sculpteur György Zala ne sera terminé qu'en 1929. Sur l'un des côtés de la place, l'édification du Musée des Beaux Arts commence.

L'endroit est également le point de départ de la première ligne de métro du continent, inaugurée le 10 mai 1896: "le tramway souterrain" ainsi dénommé dans le catalogue de l'Exposition, conduisait les voyageurs jusqu'à la place Gizella, aujourd'hui Vörösmarty. Les wagons en bois, de couleur jaune, se succédaient toutes les trois minutes et roulaient à la vitesse de 40 km/h. Le trajet coûtait alors 10 kreutzer.

A ce propos, il est assez amusant de citer un court extrait d'un ouvrage dont il sera question tout à l'heure: "Signalons notamment l'élégant tramway électrique, si confortablement organisé sous l'avenue Andrásy et que nos conseillers municipaux, qui sont allés aux frais de la Ville de Paris, visiter l'Exposition de Budapest, auraient bien dû étudier sur place pour nous en faire profiter."²

Non loin du terminus, le Parlement, œuvre de Imre Steindl, commencé en 1880 et achevé seulement en 1902, dont l'ambitieuse coupole néogothique sera tout juste prête pour accueillir les députés le 8 juin 1896.

²

WITTE, Baron Jehan de (1897): *En Hongrie*, Paris, 23

L'un des bâtiments les plus significatifs de l'art nouveau à Budapest, le Musée des Arts Industriels (*Iparművészeti Múzeum*), réalisé par Ödön Lechner, est inauguré le 4 octobre.

Toujours dans le domaine de la culture, l'Opéra comique (*Vígszínház*), ouvre ses portes le 1er mai par une pièce de Jókai. Il est également amusant de noter que le 29 avril, la première représentation cinématographique a lieu à Budapest, dans le cabaret de Somossy, sous le nom d'"animatographe".

Depuis l'unification des trois villes, Óbuda, Buda et Pest, la traversée du Danube est devenue un exercice quotidien. Le pont aux chaînes, *Lánchíd*, permet de se rendre d'une rive à l'autre depuis 1844, l'année millénaire marque l'ouverture à la circulation d'un nouveau pont, dédié à François-Joseph, tandis que le futur pont Elisabeth est encore en construction, il sera achevé en 1903.

Passons maintenant sur l'autre rive. A Buda, la principale nouveauté est la reconstruction de l'église du Couronnement, *Mátyás templom*, effectuée entre 1892 et 1896, dans un style néogothique d'inspiration allemande. On y célèbre un service d'action de grâces accompagné par la Messe du Couronnement composée par Liszt.

Finalement, les travaux d'agrandissement du château royal, sous la direction d'Alajos Hauszmann, commencèrent en cette année du Millénaire pour ne s'achever qu'en 1905.

Toutes ces manifestations et réalisations ayant pour but de faire de la Hongrie un pays moderne, tourné vers l'extérieur et surtout vers l'occident, n'échappent pas aux observateurs étrangers au premier rang desquels les diplomates. Ceux-ci sont également à même d'apprécier à leur juste valeur les pompeuses démonstrations d'une nation qui clamé sa différence alors même qu'elle doit batailler, sans faire toujours preuve de bonne foi, avec le gouvernement autrichien dans le cadre des négociations instaurées par le Compromis qui lie les deux partenaires depuis 1867.

II – LA DIPLOMATIE FRANÇAISE FACE AU MILLÉNAIRE

A – Le contexte politique

Pour donner une idée de l'atmosphère qui règne au début de l'année 1896, je citerai l'une des premières dépêches de l'Ambassadeur de France à Vienne, datée du 18 janvier 1896:

"La Hongrie, toute à la célébration grandiose de son Millénaire, veut la paix non seulement à l'extérieur, mais à l'intérieur; elle la veut tellement qu'elle a été sur le point d'obtenir et qu'elle obtiendra peut-être cette trêve de Dieu qu'a proposée le Cte Apponyi, pour suspendre durant cette année les luttes des partis politiques et religieux".³

Il ne sera plus question par la suite de cette trêve et les difficultés rencontrées dans la renégociation du Compromis entre l'Autriche et la Hongrie se poursuivront durant toute l'année, en parallèle aux fêtes du Millénaire. Le paradoxe résidant dans le fait que la Hongrie, qui utilise ces manifestations pour clamer à l'extérieur sa réussite, refuse dans les discussions avec son partenaire de voir sa quote-part dans les dépenses communes augmenter de façon conséquente. Tous les dix ans les mêmes difficultés surgissent, principalement au sujet de l'union douanière et commerciale.

Les pourparlers semblent devoir déboucher sur une impasse, comme le constate l'ambassadeur de France à Vienne dans sa dépêche datée du 19 mars 1896:

"Le chef de section des affaires commerciales au Ministère des Affaires Etrangères me laissait entrevoir dernièrement qu'on n'espérait plus pouvoir arriver à un résultat. Le compromis, dans ces conditions, serait prorogé pour la durée d'un an. Les Hongrois pourront fêter leur Millénaire sans craindre d'en ternir l'éclat par un désaccord avec l'Autriche et on reprendrait les négociations l'an prochain".

Pour dire quelques mots du contexte purement politique, je rappellerai que les libéraux sont au pouvoir en Hongrie depuis 1867. C'est le cabinet de Sándor Wekerle qui a été l'instigateur de la célébration du Millénaire, il reste en place de 1892 à 1895. Un gouvernement en tout point semblable lui succède, présidé par Dezső

³ MAE, CP Autriche-Hongrie, vol. 565 dépêche n°10 du 18 janvier 1896

Bánffy qui restera en place jusqu'en 1899. A la fin de l'année 1896, des élections générales ont lieu en Hongrie et elles sont une fois de plus remportées par le parti libéral.

C'est donc dans ce climat que vont se dérouler les fêtes du Millénaire, émaillées çà et là d'incidents plus ou moins diplomatiques que nous allons trouver relatés par les diplomates français.

B – Les réactions des diplomates français.

Présentons tout d'abord rapidement l'Ambassadeur de France à Vienne: Henri Auguste Lozé est né le 21 janvier 1850, il embrasse la carrière préfectorale avant d'être nommé à Vienne le 13 novembre 1893, ils sera mis à disposition le 10 octobre 1897.

L'Ambassadeur sera parfois relayé par le conseiller de l'Ambassade, secrétaire de 1ère classe Edgard Le Marchand, né le 17 janvier 1851, entré dans la carrière diplomatique par un poste de secrétaire de 3ème classe déjà à Vienne en 1879; après avoir été chargé d'affaires, toujours à Vienne en 1893, il est nommé secrétaire de 1ère classe le 8 décembre 1895.

Le gouvernement français dispose également d'un consulat général à Budapest où officie le Comte Paul de Turenne d'Aynac depuis le 27 janvier 1894.

A Paris, les Ministres des Affaires Etrangères sont au nombre de trois pour la période qui nous intéresse: Marcellin Berthelot, Sénateur, en poste jusqu'au 28 mars 1896, puis Léon Bourgeois, également Président du Conseil, et enfin Gabriel Hanotaux, qui prend ses fonctions le 30 avril 1896.

Avant de prendre connaissance des rapports des agents diplomatiques, il est intéressant de voir tout d'abord la réaction du gouvernement français à l'annonce des fêtes du Millénaire.

Par une lettre datée du 11 avril 1896, le Président du conseil et ministre des Affaires Etrangères, Léon Bourgeois, s'adresse au Président de la Chambre de Députés, l'informant de la tenue à Budapest d'une exposition nationale commémorant le millénaire du royaume de Hongrie.

"Le Comte Wolkenstein (Ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Paris) me fait part en même temps du prix que son gouvernement attacherait à ce que les représentants de la nation française voulussent bien rehausser cette solennité de leur présence".⁴

De son côté, l'Ambassadeur de France à Vienne s'interroge sur les convenances à observer lors des futures cérémonies. En effet, il s'agit bien de fêter la Hongrie et non l'Autriche, d'autant que c'est le gouvernement hongrois qui lance les invitations. Mais François-Joseph est Roi de Hongrie et le couple impérial assistera à toutes les manifestations; il n'y a donc pas lieu de craindre un incident diplomatique. Il s'agit bien au contraire de témoigner sa reconnaissance et c'est ce qu'envisage Lozé dans son télégramme du 27 avril 1896:

"Plusieurs de mes collègues se sont préoccupés de ce que les gouvernements étrangers en dehors de l'envoi de leurs représentants à Budah Pesth (sic) pourraient faire afin de répondre d'une manière plus courtoise à l'invitation du Gouvernement hongrois. On s'est demandé s'il ne serait pas convenable que chaque Ambassadeur sollicite la mission de présenter au Roi les félicitations de son Gouvernement à l'occasion de la célébration du millénaire du peuple hongrois".(...)⁵

Il est finalement décidé, après accord entre le Comte Nigra, doyen du Corps diplomatique à Vienne et le comte Goluchowski, ministre des Affaires Etrangères, que François-Joseph accorderait au début des fêtes une audience solennelle aux Ambassadeurs. Lozé demande alors à Bourgeois de lui faire parvenir: "les souhaits et les compliments que le Gouvernement adresse au peuple hongrois"⁶.

Le 4 mai 1896, Lozé adresse à Paris une très longue dépêche dans laquelle il relate en détail les cérémonies auxquelles il a assisté, il en profite également pour dresser un portrait de la Hongrie et des Hongrois qui rejoint l'image traditionnelle que se font les Français de ce pays au XIXème siècle, dans son aspect positif.

"La Hongrie a tenu à fêter par des cérémonies brillantes le millénaire de son existence. Elle n'a rien épargné pour donner à ses

⁴ MAE, NS, Politique intérieure, vol.4 (Hongrie), extrait du JO du 15 avril 1896

⁵ MAE, CP Autriche-Hongrie, vol.566, Télégramme n°17 du 27 avril 1896

⁶ id.

invités ou à ses visiteurs une idée grandiose de son développement et de sa puissance. Et en effet on se trouve amené à rendre hommage au résultat qu'elle atteint, autant grâce au sentiment d'orgueil qui est le caractère essentiel de sa race, que par sa vitalité et sa persévérante énergie. (...) Les Hongrois ont le sentiment de leur force, et il est intéressant de constater le dédain assez profond qu'ils professent pour les autres parties de la Monarchie"⁷.

Lozé constate ensuite les effets produits par les fêtes du Millénaire sur la vie politique hongroise, à savoir la naissance d'un véritable consensus:

"Les divisions qui séparent si vivement les partis politiques dans ce pays et qu'on a pu constater (...), disparaissent aussitôt qu'il s'agit du prestige et de la gloire de la Hongrie. Riches magnats ou simples citoyens font aussitôt masse par un instinct patriotique remarquable, tout calcul est laissé de côté et ils ne marchandent aucun sacrifice s'il peut servir à la grandeur de la nation".⁸

Lozé a visité l'exposition à la suite de l'Empereur et des personnalités, il en donne une description élogieuse, étant particulièrement impressionné par la section historique:

"La partie historique, admirablement présentée, domine l'ensemble. On trouverait difficilement ailleurs une réunion d'objets anciens et de souvenirs d'une valeur artistique et historique aussi considérable".⁹

L'Ambassadeur rapporte d'ailleurs les propos de François-Joseph, s'adressant pendant la visite au Ministre hongrois du commerce Ernő Dániel et parlant de l'Exposition: "elle était donc une œuvre éminente de paix démontrant aux yeux du monde que la nation hongroise non seulement a su toujours défendre le trône et la patrie sur le champ de bataille, mais qu'elle a su conquérir une place digne d'elle au milieu des peuples civilisés".¹⁰

⁷ MAE, CP Autriche-Hongrie, vol 566, dépêche du 4 mai 1896

⁸ id.

⁹ id.

¹⁰ id.

L'audience de François-Joseph aux ambassadeurs a lieu le lundi 4 mai 1896, le Corps diplomatique est ensuite reçu au Château royal de Buda par : "l'Empereur et l'Impératrice ou mieux par le Roi et la Reine comme il faut dire à Pest".¹¹

De retour à Vienne, Lozé prend connaissance de la presse et des divers échos des fêtes du Millénaire, et notamment de la protestation des nationalités soumises à la Hongrie. Lozé signale que cette protestation a pris la forme d'un communiqué publié à Prague dans le *Narodni Listy* et signé par une délégation roumaine, slovaque et serbe. Il donne quelques extraits de cette déclaration que nous aurons l'occasion de citer plus tard et rend également compte d'autres manifestations d'hostilité à la célébration du Millénaire: ainsi les étudiants de Prague ont fait parvenir à leurs camarades de Zagreb une lettre de soutien. A Vienne, des troubles provoqués d'après l'ambassadeur par les étudiants nationalistes allemands ont éclaté à l'Université et se sont achevés en manifestation générale contre le Millénaire, les Juifs, le gouvernement.¹²

De manière générale, Lozé évite de trop mentionner le problème des nationalités en Hongrie, il se retranche derrière les déclarations de François-Joseph qui affirme le 5 juin 1896 lors de la translation de la Couronne de Saint Etienne que les droits des peuples de Hongrie sont respectés et garantis par l'Empire.

Il reconnaît certes que la Hongrie a encore des progrès à faire dans le domaine des droits à accorder aux nationalités mais en bon diplomate il ne se permet d'émettre aucun jugement. Ainsi, parlant dans sa dépêche du 4 mai du consensus généré par le Millénaire, il s'autorise juste une remarque: "C'est cette unité qui a assuré à la Hongrie l'influence qu'elle exerce dans l'Empire d'Autriche, où elle s'impose si aisément par sa volonté et sa férocité aux autres nationalités moins compactes".¹³

¹¹ MAE, CP Autriche-Hongrie, vol.566, dépêche n°83 du 6 mai 1896

¹² MAE, CP Autriche-Hongrie, vol.566, dépêche n°90 du 14 mai 1896

¹³ voir note 7.

On pourrait s'interroger longuement sur le sens donné par Lozé à la "férocité" hongroise et se demander ce qu'est une nationalité "compacte"?

Le Consul général à Budapest s'embarrasse beaucoup moins de nuances, ce qui est particulier quand on songe que c'est lui le diplomate de carrière! Relatant à son tour la visite de l'exposition par François-Joseph, il signale les efforts déployés par l'Empereur lors de son passage dans les pavillons de la Croatie et de la Bosnie-Herzégovine pour ménager les susceptibilités des Slaves. Le Comte de Turenne conclut alors: "Dans ces conditions la célébration du Millénaire aura démontré une fois de plus les difficultés que la politique agressive hongroise rencontre auprès des Slaves".¹⁴

Voilà un ton bien différent, bien plus proche de celui que nous rencontrerons tout à l'heure dans les publications parisiennes. Mais M. de Turenne n'en reste pas là et récidive à l'occasion de l'inauguration par l'empereur François-Joseph, le Roi Carol de Roumanie et le Roi Alexandre Ier de Serbie, du canal des Portes de Fer le 27 septembre 1896.

Il est par ailleurs intéressant de noter que Lozé s'y rendra également, mais que l'on ne trouve pas de rapport à ce sujet dans sa correspondance. Le récit de Turenne est donc doublement précieux:

"Les Hongrois avaient la prétention que l'ouverture des Portes de Fer eût le caractère d'une fête nationale hongroise et fût une sorte d'apothéose des fêtes du Millénaire, en présence de deux souverains étrangers, dont les peuples ont à maintes reprises manifesté leur hostilité envers la Hongrie en raison de l'oppression qu'elle fait subir à leurs frères soumis à la couronne de Saint Etienne. Ils ont été amèrement détrompés par l'attitude de François-Joseph qui n'a parlé qu'au nom de la Monarchie et qui a soigneusement évité la moindre allusion pouvant donner à la cérémonie le caractère d'une fête magyare".¹⁵

Je laisserai cependant le mot de la fin pour ce qui est de la diplomatie au conseiller Le Marchand, qui conclut en quelque sorte les rapports de l'ambassade de France à Vienne concernant le Millénaire de la Hongrie, à l'occasion des élections générales du mois d'octobre 1896 et de la visite de l'Empereur à Budapest, dans sa dépêche du 4 novembre:

¹⁴ MAE, CPC Autriche-Hongrie, vol.46, dépêche n°89 du 12 mai 1896

¹⁵ MAE, CPC Autriche-Hongrie, vol.46, dépêche n°180 du 4 novembre 1896

"Assez peu satisfait du Ministère actuel, il y a quelque temps, son dernier séjour à Pest a complètement modifié ses idées. Il a été flatté du succès de l'Exposition, du grand nombre d'étrangers qui sont venus la visiter, de l'éclat que la réunion de nombreux congrès a jeté sur la capitale de son royaume. Il a exprimé sa satisfaction dans la lettre qu'il a adressée, avant de quitter la Hongrie, au Bon Banffy, en le chargeant de remercier tous ceux qui avaient pris part à l'organisation des fêtes du Millénaire".¹⁶

III – L'OPINION PUBLIQUE FRANÇAISE ET LE MILLÉNAIRE

A – La presse

Dans la presse, il est surtout question de l'Exposition nationale et moins des autres cérémonies à caractère spécifiquement hongrois ou dynastique, on choisit donc de commenter la réalisation de l'exposition car celle-ci demeure l'élément le plus spectaculaire des fêtes du Millénaire et donc par là le plus susceptible d'intéresser le public français déjà habitué à ce type de manifestations.

Ainsi l'exposition de Budapest fait-elle la une de la très célèbre *Illustration* pour le numéro du 18 avril 1896. On peut voir en couverture du journal des reproductions du pavillon des chemins de fer, de l'agriculture, du commerce et des finances, de l'instruction publique et enfin de la section historique. Quelques pages plus loin, un article est consacré aux fêtes du Millénaire.

Après quelques généralités sur l'histoire de l'implantation en Hongrie des tribus d'Árpád, on en vient aux fêtes proprement dites:

"Cette manifestation commémorative sera l'occasion de grandes fêtes auxquelles assisteront l'Empereur, la cour, l'aristocratie, le clergé, et prendra part toute la population aussi bien que l'élite du pays. Ajoutons que l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Paris vient, au nom de son gouvernement, d'exprimer à notre ministre des affaires étrangères le désir de voir des représentants de la nation française rehausser cette solennité de leur présence".¹⁷

¹⁶ MAE, CPC Autriche-Hongrie, vol.568, dépêche n°180 du 4 novembre 1896

¹⁷ *L'Illustration*, n° du 18 avril 1896

On notera au passage que le journaliste reprend mot pour mot les termes de la lettre du Ministre des Affaires étrangères au Président de la Chambre des députés que nous avons cité tout à l'heure, celle-ci avait en effet été publiée dans la presse quotidienne.

On s'attache ensuite à la description détaillée des pavillons puis vient la conclusion : "enfin, pour revenir à la couleur locale, on a eu l'ingénieuse idée de construire dans l'enceinte un village hongrois, auquel rien ne manque, ni l'église au svelte clocher, ni le marché, et qui, une fois animé, donnera aux visiteurs étrangers un aperçu des mœurs et des coutumes rurales du pays.

Bref, tous ces édifices formeront, parmi la verdure des arbres, un ensemble des plus pittoresques et des plus curieux".¹⁸

La semaine suivante, dans le numéro du 25 avril, un autre journaliste vraisemblablement car l'article est signé, à savoir Julien Lavalette, relate sa visite à l'Exposition. Il est donc permis de supposer que des visites avaient été organisées, dans un but bien légitime de propagande, avant le 2 mai, date de l'inauguration, à l'intention de la presse.

Après une longue et laborieuse description, absolument exhaustive cependant, de tous les pavillons et de toutes les curiosités de l'exposition, dans un style tout aussi lyrique que dans le premier article et parfaitement caractéristique de la presse française du XIX^{ème} siècle, M. Lavalette émet enfin son jugement:

"en tout cas, les Hongrois peuvent être fiers de leur œuvre: elle atteste leur vitalité et leur grandeur dans le présent comme dans le passé; elle représente une garantie certaine de leur avenir. Aussi, est-ce avec un juste sentiment d'orgueil national que les Magyars peuvent jeter un coup d'œil en arrière sur les dix siècles écoulés et inviter les nations européennes à revivre avec eux les principales phases de leur intéressante histoire, si pleine d'épisodes héroïques et glorieux".¹⁹

Au début de mon exposé, j'ai évoqué la typologie des opinions généralement répandues en France au sujet de la Hongrie, nous sommes là en présence de l'apologie la plus complète certes, mais il faut bien noter que les lecteurs de *l'Illustration* n'attendent pas de ce genre de reportage qu'il leur apporte une analyse politique. Nous aurons sans doute plus de chance avec la *Revue des Deux Mondes* et l'article paru

¹⁸ id.

¹⁹ *L'Illustration*, n° du 25 avril 1896

dans la "Chronique de la Quinzaine" du 31 mai 1896, rédigé par Francis Charmes.

Comme ses collègues, Francis Charmes rappelle en quelques lignes la fondation du royaume de Hongrie. Mais très vite il en arrive à son propos et l'on retrouve là bien des traits déjà notés par l'Ambassadeur Lozé:

"Les Magyars ont de tout temps excité et ils excitent encore les sentiments les plus divers; mais on ne peut pas leur refuser un patriotisme indomptable, un esprit politique merveilleusement aiguisé, une surprenante facilité d'adaptation aux idées occidentales (...). On reste étonné qu'étant aussi peu nombreux qu'ils le sont, proportionnellement aux masses slaves et allemandes dont ils sont entourés, ils aient pu, sans jamais se laisser absorber, sans rien perdre de leur caractère propre, sans cesser un seul instant d'être eux-mêmes, échapper à tous les dangers, survivre à toutes les catastrophes, se relever toujours plus solides, et jouer avec des fortunes et sous des formes sans cesse renouvelées, un rôle aussi considérable dans l'histoire du monde".²⁰

Par la suite, le journaliste en arrive aux principaux traits de la vie politique hongroise et il fait à ce propos la même constatation que le diplomate, à savoir l'effet de consensus politique produit par l'organisation de ces fêtes du Millénaire:

"Dans aucune autre nation la vie politique n'est plus intense que chez eux. (...) Aussi lorsque l'occasion se présente comme aujourd'hui de célébrer une grande fête nationale, chacun s'y porte-t-il avec une ardeur extrême. Il n'est plus question d'autre chose. Toutes les autres affaires sont suspendues. Les partis, et dieu sait s'ils sont ardents les uns contre les autres ! se réconcilient pour un moment dans une passion commune qui domine toutes les autres".²¹

Francis Charmes aboutit alors à une conclusion qui n'en est pas une et annonce en fait, après les louanges légitimes adressées aux Hongrois, que l'on ne va pas tarder à faire mention de certains griefs:

"Comment ne pas accorder une large et sincère estime à un peuple qui fait si bien les choses et qui, en somme, quelques brillantes qu'aient été ses destinées, n'a jamais rien dû qu'à lui-même? (...) Toutefois il n'y a pas de médaille sans revers, et après avoir été juste

²⁰ "Chronique de la Quinzaine", 31 mai 1896, *Revue des Deux Mondes*, 1896, tome 3, 718

²¹ id. 719

envers les Magyars, nous ne le serions pas pour les autres nationalités de l'empire, ni même pour d'autres nations voisines, si nous ne disions pas qu'elles ont d'assez bonnes raisons de ne pas s'associer aux fêtes de Pesth. (...) Satisfaits de la situation qu'ils se sont assurée, [les Magyars] n'ont pas de préoccupation plus grande que d'empêcher les autres de marcher sur leurs traces et d'atteindre à côté d'eux le même but".²²

Voilà donc la question des nationalités mise au jour; tout comme dans les rapports diplomatiques, elle avance masquée. Nous allons voir que dans les ouvrages publiés en France à l'occasion de ce Millénaire, elle apparaît parfois plus ouvertement. Avant cela, laissons la *Revue des Deux Mondes* conclure par un jugement sur le caractère magyar, qui, il faut le reconnaître, se révèle être assez proche d'une certaine vérité et dont maints traits sont encore d'actualité:

"Ils sont plus chevaleresques que généreux, plus intelligents que tolérants, épris de liberté pour eux, mais volontiers jaloux de la liberté des autres. La sympathie qu'ils inspirent, quelque profonde qu'elle soit, ne va donc pas sans quelques réserves. Ils sont restés une nationalité distincte et dominante au milieu de plusieurs autres, dont ils n'ont pas su faire une nation véritable, et là est la limite de l'admiration qu'ils méritent. Cette admiration n'en reste pas moins très vive, et lorsque l'on se rappelle tout ce qu'a fait autrefois la Hongrie, lorsqu'on constate ce qu'elle est encore en ce moment, il faut bien reconnaître qu'il y a en elle quelque chose de puissant".²³

B – Les publications

Trois ouvrages parus à Paris ont particulièrement retenu mon attention et je les ai jugés suffisamment représentatifs. mais avant d'en venir à cette analyse, je voudrais signaler l'abondance de publications officielles du Millénaire rédigées en langue française: on trouve ainsi plusieurs éditions d'histoires de la Hongrie, des ouvrages sur la situation actuelle du pays, ainsi que le guide et le catalogue officiels à l'époque de l'Exposition.

Le premier ouvrage qui nous intéresse s'attache essentiellement à la signification politique du Millénaire, à savoir la volonté de la

²² id.

²³ id. 720

Hongrie de montrer l'ampleur des progrès qu'elle a accomplis dans tous les domaines et par là de se démarquer de l'Autriche:

"Depuis l'inauguration de l'ère nouvelle, et malgré les progrès essentiels accomplis par elle, il manquait à la Hongrie une occasion légale et manifeste de s'affirmer indépendamment de l'Autriche (...).

Devant l'étranger surtout, le besoin de cette affirmation devenait de plus en plus impérieux".²⁴

Raoul Chelard, auteur de cette "Hongrie millénaire" justifie alors l'utilisation du Millénaire au bénéfice de la Hongrie:

"Cependant il ne fallait pas songer à faire cette manifestation dans des circonstances courantes. La position des Magyars à l'égard de leur voisine est beaucoup trop délicate pour cela; il y a en Autriche beaucoup trop de susceptibilité emmagasinée à leur endroit, le contrat de mariage de 1867 est hérissé de beaucoup trop de subtilités, et les relations extérieures des deux pays sont beaucoup trop indissolublement liées ensemble pour qu'un acte pareil n'eût provoqué immédiatement une réexplosion de tous les vieux soupçons d'anti-dynastisme et de séparatisme".²⁵

Voilà donc pourquoi ce Millénaire, glorification de la Hongrie maquillée en fête dynastique permet au pays de manifester sa différence tout en sauvant les apparences loyalistes, la présence du couple impérial et royal à presque toutes les cérémonies en étant la garantie.

L'évolution de la Hongrie est cependant si éclatante dans ces fêtes et en particulier au travers de l'Exposition, que l'auteur conclut tout de même dans le sens qui sera finalement celui de l'histoire: "C'est la jeune Hongrie célébrant le jour de sa majorité!"²⁶

Le second ouvrage que j'ai choisi de vous faire découvrir, et duquel j'ai tiré tout à l'heure l'extrait consacré à la ligne de métro, s'intitule *En Hongrie*, paru à Paris en 1897, son auteur en est le Baron Jehan de Witte. Le Millénaire est pour lui également une manifestation avant tout politique, mais dans une dimension différente de celle évoquée par le précédent ouvrage, à savoir la question des nationalités:

²⁴ CHÉLARD, Raoul (1896): *La Hongrie millénaire*, Paris, 304

²⁵ id.

²⁶ id.

"Les ambitions de la Hongrie se sont clairement manifestées, l'année dernière, lors des fêtes du Millénaire. (...) Pourtant ce n'est point seulement par vanité patriotique que les Hongrois ont convié le monde entier à célébrer avec eux l'anniversaire de leur installation en Europe. En jetant les millions sans compter pour organiser une Exposition grandiose, en enrichissant à cette occasion la capitale de monuments fastueux, en couvrant le pays d'arcs de triomphe et de statues destinées à glorifier Árpád et les autres héros magyars, le gouvernement de Budapest a eu un but politique".²⁷

Il s'agit cette fois donc de donner de la Hongrie une image de grand pays fédérateur des différentes nationalités et de faire croire que celles-ci n'ont d'autre idée que de s'assimiler. Tout cela n'est que de la poudre aux yeux des pays occidentaux qui n'ont aucune idée de la situation des peuples d'Europe centrale et ne se doutent pas du sort qui leur est réservé dans la Monarchie austro-hongroise.

En conclusion, M. de Witte donne la parole aux nationalités elles-mêmes:

"Au mois d'avril 1896 – quelques jours avant l'ouverture de l'Exposition – le comité des trois nationalités (roumaine, slovaque et serbe), réuni à Budapest, dénonçait cette mise en scène trompeuse par laquelle les Magyars veulent prouver à l'Europe que les peuples de la Hongrie sont unis et satisfaits".²⁸

Nous avons vu à quel point les Hongrois avaient su se servir de la propagande dans le but de faire de ces fêtes du Millénaire une grande célébration de l'unité de la nation, l'excès inverse existe aussi bien entendu et on en trouve un bon exemple dans une petite brochure éditée à Paris en 1896, œuvre de Jean Ghica. D'origine roumaine, l'auteur prêche pour sa chapelle et s'il mentionne le comité des trois nationalités, il ne développe que la question des Roumains.

Se présentant comme un membre de la société d'Anthropologie, il n'hésite pas à qualifier les Hongrois de sauvages et affirme que la Hongrie indépendante n'existe pas mais n'est en fait qu'une province de l'Autriche. Les fêtes du Millénaire sont qualifiées de prétexte

²⁷ voir note 2

²⁸ id.

politique et d'imposture qu'il convient de dénoncer afin de faire rendre gorge à des "Hongrois dominateurs" et sans doute sûrs d'eux.

Le ton est tel que l'on se demande jusqu'à quel point l'auteur ne souhaite pas au fond de son cœur que la Hongrie et surtout les hongrois disparaissent:

"Ils y a mille ans que l'Asie a chassé vers l'Europe ces tribus, et depuis lors les populations latines, germaniques et slaves souffrent au milieu d'elles une peuplade asiatique, qui est et sera toujours une cause de troubles dans les relations politiques et un obstacle au développement naturel des populations européennes".²⁹

On a donc ici un bon aperçu de ce qu'il était possible de lire sur la Hongrie à l'occasion de son Millénaire, du panégyrique à l'appel au meurtre, qu'il soit permis de douter que le lecteur français, peu informé sur les réalités de l'Europe centrale, ait pu efficacement trier le bon grain de l'ivraie.

CONCLUSION

Comme le suggéraient les différents témoignages et récits que nous avons pu citer, les fêtes du Millénaire sont pour la Hongrie une occasion idéale de faire parler d'elle indépendamment de l'Autriche, d'exister aux yeux de l'Europe par ses réalisations qui sont incontestablement celles d'un pays sur la voie de la modernité, en pleine mutation, comme le montre son dynamisme dans des domaines comme l'urbanisme et l'industrie, ce que tous les observateurs s'accordent à reconnaître.

Budapest change de visage tout au long des travaux entrepris en vue ou à cause du Millénaire et il est à noter que comme Paris et ses exposition de 1889 et de 1900, son aspect à la fin du siècle perdure encore de nos jours.

Finalement, le Millénaire de la Hongrie marque pour le pays et surtout pour sa capitale une sorte d'âge d'or, couronné par les années

²⁹ GHICA, Jean T. (1896): *Autour du millénaire hongrois*, Paris, 2

1900 et qui commencera à se déliter dès la crise politique du libéralisme en 1905.

En matière politique justement, ces années sont synonymes d'apogée de la magyarisation et le Millénaire, pris en tant que grande célébration de la nation magyare en constitue une manifestation particulièrement nette. D'un autre côté, la Hongrie, révélant ses contradictions, accentue encore sa pression sur les nationalités, mais les fêtes du Millénaire leur permettent néanmoins de faire entendre leur voix et on a pu constater que l'écho passe assez bien, du moins à Paris, fidèle à ses sympathies à l'égard des Slaves.

A Paris justement, la Hongrie fait parler d'elle, ce qui depuis la révolution de 1848 et l'instauration du Compromis avec l'Autriche, avait été rarement le cas. Du côté officiel, soulignons la qualité des rapports des diplomates qui donnent du pays une image certes positive, se gardant bien de dénigrer le partenaire de l'Autriche avec laquelle la France entretient d'excellents rapports, mais non exempte de critiques quant à l'attitude envers les nationalités.

C'est également l'impression qui domine à la lecture de la presse et des différents ouvrages, à côté des louanges les plus légitimes adressées à la Hongrie, la politique des nationalités fait parfois l'objet de la réprobation la plus féroce, la palme de l'objectivité revenant sans conteste à la *Revue des Deux Mondes*.

Cet épisode a le mérite de faire connaître au public français un pays et une ville qui au début du XIX^{ème} siècle pouvaient lui paraître lointains, mais que le nouvel Orient-Express rend proche, Budapest en 1896 n'étant plus très différente de Paris.

Généralement à sens unique, l'histoire des relations franco-hongroises connaît, grâce à la célébration du Millénaire et son retentissement en France, un moment tout à fait privilégié.

BIBLIOGRAPHIE

ARCHIVES

Ministère des Affaires étrangères:

Correspondance politique Autriche-Hongrie, volume 565 à 568

Correspondance politique des Consuls Autriche-Hongrie, Consulat Général de Budapest, volume 46

Nouvelle Série, Politique Intérieure Autriche-Hongrie, volume 4 (Hongrie)

SOURCES IMPRIMÉES

L'Illustration, N° du 18 avril 1896 et N° du 25 avril 1896

Revue des Deux Mondes, tome 3, 1896, 718-720

Magyarország történeti kronológiája, 1848-1944, Budapest, 1983, 792-794

Die Geschichte Ungarns, Budapest, 1988, 303

CHELARD, Raoul (1896): *La Hongrie millénaire*, Paris, 356

GELLÉRI, Maurice (1896): *Guide de l'Exposition nationale du Millénaire*, Budapest, 236

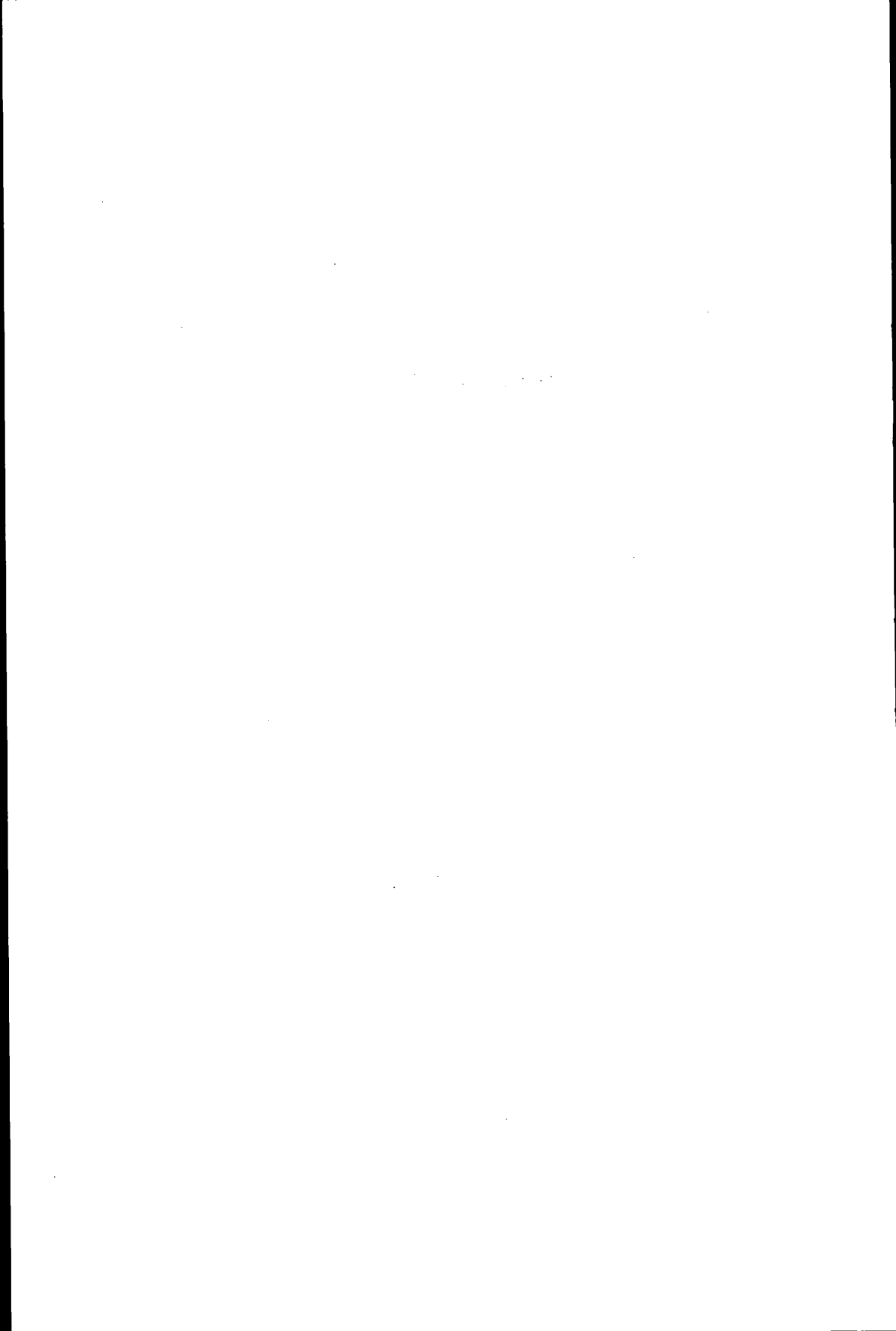
GHICA, Jean T. (1896): *Autour du millénaire hongrois*, Paris, 27

HUNYADI, István: "Une agglomération provinciale devient métropole: Evolution de Budapest au XIXème siècle (1790-1914)" in *Etudes Danubiennes* N°2, 1985, 141-167

LUKÁCS, John (1990): *Budapest 1900*, Paris, 326

WITTE, Baron Jehan de (1897): *En Hongrie*, Paris, 53

Points de vue



DOSSIER

AUTOUR DE L'*HISTOIRE DE TRANSYLVANIE*

PRESENTATION DU DOSSIER

par Paul GRADVOHL

En faisant paraître la traduction d'un texte abrégé de l'*Histoire de la Transylvanie* en français, la maison d'édition de l'Académie Hongroise des Sciences a permis aux spécialistes francophones de l'Europe centrale et orientale qui ne parlent pas le hongrois de renouveler leur approche de la région. En effet, même si une version allemande des trois volumes parus à l'origine en 1986, elle aussi abrégée, était disponible depuis peu, il est très important que le public cultivé puisse avoir accès directement à des informations puisées à la source.

Afin de comprendre quels sont les apports les plus importants de cet imposant volume, il a été demandé à un spécialiste des questions juives et de la Pologne à l'époque moderne, Daniel Tollet (Paris IV), de présenter un compte rendu où devait apparaître son regard "extérieur". Son texte fait donc ressortir des aspects qui échappent souvent aux débats suscités par ce livre depuis sa parution en hongrois. On le constate en lisant la relation des débats qui viennent de se dérouler en France.

Car les débats ne sont pas absents de ce dossier. Béla Köpeczi, animateur de ce gigantesque ouvrage, a fait preuve d'une ouverture d'esprit d'esprit fort bien venue en ces temps où les "lumières" semblent passées de mode. Il a tenu à donner l'occasion aux historiens roumains de venir débattre entre collègues, à l'Institut Hongrois de Paris, autour de la version française de l'*Histoire* qu'il a coordonnée. C'est pourquoi nous avons tenu à reprendre sa présentation des débats. Afin de l'enrichir, nous l'avons complétée par quelques remarques fondées sur le débat tenu à l'Institut Culturel Roumain peu après celui de l'Institut Hongrois.

Enfin, afin de faire sentir comment, jusqu'au XXème siècle, un esprit transylvain contribua de façon spécifique à la vie intellectuelle hongroise, c'est un texte de Kálmán Benda qui clôt le dossier. En montrant comment le grand orientaliste Sándor Kőrösi Csoma est inscrit dans la tradition scientifique et humaniste du collègue calviniste de Nagyenyed, il rappelle au lecteur français le poids de la présence transylvaine dans la culture hongroise. On comprend donc ainsi la sensibilité hongroise au sort de cette terre et, pour reprendre la pensée de collègues roumains et hongrois, on se prend à espérer que, malgré les soubresauts nationalistes, l'établissement de relations normales de travail entre historiens, entre universitaires, entre étudiants, permettent à tous d'engranger les richesses de cette histoire transylvaine où la tolérance religieuse joue un si grand rôle.

Avant de se plonger dans ce dossier transylvain il est sans doute bon de tenir compte de deux aspects étonnants de l'ouvrage de référence. Le premier est que les limites géographiques ne sont pas si clairement établies. Et le second est que, comme le remarque Daniel Tollet, les auteurs hongrois sont marqués par la tradition marxiste. Or la valeur du travail effectué est indéniable. En effet, il était impossible de figer un cadre géographique sans défier les méandres de la chronologie. Quant au marxisme, certes peu populaire aujourd'hui, il est comme toute étiquette idéologique, un cadre si vaste qu'on y trouve le meilleur et le pire. Dans ce cas, ce fut un bien bon cru, où les carcans pesèrent très peu.¹

¹ Le CIEH dispose du compte rendu de la dernière réunion de la commission mixte des historiens hungaro-roumaine qui s'est tenue à Budapest en mai dernier. Pour la première fois depuis les années 1970, le dialogue s'est rétabli et il est à souhaiter que lors des réunions annuelles maintenant prévues toutes les questions difficiles seront enfin débattues.

Daniel TOLLET

Université de Paris IV

COMPTE RENDU DE L'HISTOIRE DE LA TRANSYLVANIE

**sous la direction de Béla KÖPECZI, Budapest, 1992, Akadémiai Kiadó, 781 p.,
24 cartes, index, nombreuses illustrations**

En 1986, l'Académie hongroise des Sciences publiait, sous la direction du professeur B. Köpeczi, une "Histoire de Transylvanie", en hongrois et en 3 volumes. En 1990, ce travail a été traduit en allemand, et aujourd'hui nous disposons également d'une version française abrégée.

Si elle n'est pas surprenante sous l'angle de la science, l'entreprise était périlleuse puisqu'il s'agissait pour des Hongrois d'écrire l'histoire d'une région où vivent beaucoup des leurs et qui est actuellement rattachée, en grande partie, à la Roumanie. Nul n'ignorant que les relations entre les deux nations ne sont pas toujours idylliques, il convient d'examiner si les historiens hongrois ont su se montrer objectifs et convaincants.²

L'occupation de la région située à l'ouest de l'arc des Carpathes remonte à plus de 5000 ans avant notre ère. Dès l'âge du bronze, on y trouve des habitations fortifiées; à l'âge du fer apparaissent les Daces, mentionnés par Tacite, émigrés de la Grande plaine et dont la caractéristique est d'inhumer les morts. Leur premier souverain connu est Burebista; il réalise l'union des Daces et constitue, avec ses 200.000 guerriers, un danger pour Rome. Tacite, qui comprend que Rome devait soit se heurter soit se lier aux Daces, affirme que "l'on ne peut jamais faire confiance à ce peuple". Les Daces, plusieurs fois vaincus par les Romains au premier puis au second siècle, concluent des paix mais continuent à résister. Trajan les fait disparaître en 117 mais supprime ainsi une zone-tampon qui arrêtaient les Sarmates. La province reste longtemps sous-urbanisée et peu romanisée et l'armée contribue à la grande diversité ethnique de ses habitants.

Au milieu du III^{ème} siècle, la Dacie est dévastée par les Goths et des populations y sont transférées. Selon les historiens hongrois, il n'y a pas de continuité de peuplement et, après 270, la Dacie est coupée de l'Empire et définitivement fermée

² Le lecteur prendra connaissance avec intérêt des critiques, très modérées, présentées par des historiens roumains, in *Bulletin of Center for Transylvanian studies*, Cluj-Napoca, supplément II, 1992, 52 p., en français.

à la civilisation romaine. Les Wisigoths constituent une société clanique où, à côté des hommes libres, vivent des esclaves; avant 376, la christianisation y était très poussée.

A la fin du IV^{ème} siècle, c'est le tour des Goths de fuir devant les Huns qui s'installent dans toute la Valachie tandis que le sud de la Transylvanie redevient désert. Les Gépides, population ancienne devenue vassale d'Attila, forment, en 453, à la mort de ce dernier, une aristocratie militaire qui parvient à se débarrasser des Huns et à repousser les Byzantins. En 567, arrivent les Avars, conduits par Bayan, qui s'avancent jusqu'à l'empire mérovingien, s'allient aux Lombards et massacrent les Gépides. Au VI^{ème} siècle, le déferlement des tribus slaves modifie encore la composition ethnique de l'Europe du sud est, mais elles coexistent avec les Avars jusqu'à ce que les Bulgares les défassent en 827.

Si l'on en croit la *gesta hungarorum*, rédigée au XII^{ème} siècle, les Hongrois et les Khazares s'allient, en 881, contre les Bulgares et les défont. En réalité, des sources arabes fiables montrent qu'à la fin du IX^{ème} siècle, les Hongrois construisent en Transylvanie sept fortins, les *Siebenbürgen*, mais que la majorité de ce peuple poursuit sa migration vers la Grande plaine. En dépit d'une alliance avec Byzance, les Hongrois avancent, en 959, sous la conduite d'un *gyula* (chef de guerre), jusqu'à Constantinople.

L'un de ces chefs, Vajk, devient Etienne, le saint, et convertit le pays au christianisme. Au XI^{ème} siècle, la couche païenne équestre a disparu mais la population des villages a survécu. Etienne confie à son fils, Émeric, l'administration de la Transylvanie tandis que Gérard de Venise se charge de l'évangélisation. La conversion, l'organisation d'un évêché et la construction de châteaux peuplés d'hommes libres, sous la direction de *comes castri*, progressent au même rythme et sans trouver d'opposition. Dans le nord-est, une population saxonne s'est implantée en réseaux urbains ; ils versent de forts impôts et fournissent des cuirassiers. A l'est, les tribus sicules, qui parlent un dialecte hongrois, jouent le rôle de gardes-frontière.

La présence de ces gardes est nécessaire puisque, à partir de 1150, l'empereur byzantin Manuel I^{er} attaque la Transylvanie avec des troupes formées de Roumains, bergers du Sud des Carpathes. Cependant, au XIII^{ème} siècle, ils passent sous administration hongroise car ils fuient devant les Mongols qui pénètrent en Transylvanie. Le roi Béla leur confie la défense des Carpathes et crée pour eux, sur le modèle hongrois, la fonction de *kenez* (chef de village) et de *voievode* doté de domaines sur les territoires de leur ressort.

Ainsi, le mode de production féodal remplace-t-il l'esclavagisme en même temps que, lentement, l'institution du *comitat* noble et autonome s'installe. La noblesse hongroise s'organise en force politique tandis que les pauvres se placent au service des magnats. Ce n'est qu'au XIV^{ème} siècle que les Sicules et les Saxons, en majorité chrétiens, intégreront la noblesse, adopteront le mode de vie hongrois et acquerront des domaines. Les villes se développent et s'ouvrent à la culture gothique.

Elles intègrent les paysans fuyards car l'échec de la jacquerie de 1437 a prolétarisé les Sicules dont bon nombre, n'étant plus capables d'acquitter l'impôt, retournent à la condition servile. En 1514, une seconde et importante jacquerie, dite de Dózsa, a lieu.

Au début du XVème siècle, le péril turc grandit et se double d'un mouvement de jacqueries. Après 1440, János Hunyadi, chargé par le roi Vladislas Ier de chasser les Turcs, repousse Mehmet II jusqu'à Constantinople; en 1458, son fils Mathias est élu roi.

La ligne du développement est brisée en 1526, lorsque Louis II est battu à Mohács. A ce moment, Ferdinand de Habsbourg et Jean Szapolyai, le *voïévode* de Transylvanie, exigent le trône. L'un et l'autre sont élus mais Jean Ier, repoussé en Transylvanie, reprend, en 1528, avec l'aide du Sultan, la plaine hongroise. Cependant des discussions s'ouvrent en 1536, et la paix est signée à Várad en 1538: quand il décèdera, les biens de Jean reviendront aux Habsbourg mais il reçoit en compensation la principauté de Zips. Or, comme les Habsbourg ne soutiennent pas Jean contre les Turcs, à sa mort, la régence est assurée par le moine György et Soliman, en 1540, invite les Transylvains à lui verser un tribut annuel de 10.000 florins. Pourtant, Ferdinand parvient à reprendre la Transylvanie; en échange, la veuve de Jean, Isabelle, et son fils reçoivent les duchés de Ratibor et d'Oppeln (en Silésie).

En 1571, lorsque l'assemblée de Gyulafehérvár élit Etienne Báthori pour *voïévode*, celui-ci prête serment à l'Empereur Maximilien Ier. Le prestige d'Etienne est si grand qu'il est élu roi de Pologne; il milite pour la création d'une ligue contre les Turcs. Rien n'est plus comme avant Mohács; le développement de la société hongroise d'ordres est interrompu, aussi les Ordres de Transylvanie réclament-ils la réunification avec la Hongrie royale sous domination des Habsbourg.

A ce moment, bien que constamment menacée par les Turcs, la principauté, qui compte 100.000 km² dont 59.000 en Transylvanie, voit décliner son commerce avec Cracovie et avec le sud-est de l'Ukraine. L'infrastructure urbaine est déficiente et ce sont les villages qui organisent le commerce du bétail et des vins. Les terres serviles sont morcelées et la corvée, dont le poids augmente, n'est plus limitée à la fin du XVIème siècle. Les Roumains abandonnent l'élevage transhumant et obtiennent des terres médiocres; ceux d'entre eux qui désirent s'élever dans la hiérarchie sociale doivent s'éloigner de leur communauté. De la même manière, la communauté des Sicules se désagrège; en 1562, ils se soulèvent et, déclarés traîtres au Royaume, ils perdent leur autonomie.

Devant tant de difficultés, l'unique solution qui s'offre au pouvoir est d'augmenter les bénéfices de ses domaines en accroissant sa pression sur les serfs; d'où la reféodalisation du pays autour de châteaux. On applique les théories exposées par Werbőczy dans l'*Opus tripartitum*.

Cependant, on note des marques de renouveau de l'Eglise saxonne avec la pénétration, en 1542, des thèses de Luther. Le mouvement s'accélère au moyen de l'imprimerie, grâce à quoi Melius diffuse son *Cathéchisme de Debrecen* où il s'oppose aux idées de Werbőczy. Enfin, en 1568, la diète ayant proclamé la liberté religieuse, les Antitrinitaires arrivent. Seuls les Sicules restent catholiques et Etienne Báthori doit obliger la diète à autoriser les Jésuites à s'installer. L'orthodoxie, largement répandue parmi les Roumains, n'obtient pas le statut de "religion reçue".

Le point faible de l'Etat réside dans son caractère trop personnel. Il s'ensuit qu'à la mort d'Etienne Báthori des luttes de clans ont lieu. Ainsi, Sigismond Báthori, aidé par le *voïévode* Michel-le-brave et les Sicules, parvient à repousser les Turcs; on proteste alors contre les privilèges accordés aux Sicules et ces derniers se révoltent. Sigismond abdique et reçoit en compensation Oppeln et Racibor tandis qu'en 1599, Michel prête serment devant l'Empereur Rodolphe.

Les Habsbourg n'étaient pas en mesure de protéger la Transylvanie des Turcs. En réalité, l'impuissance des Habsbourg comme celle des Turcs laissait à la Transylvanie une très grande liberté politique. Après un court passage sur le trône, Rákóczi abdiqua en 1608; Gábor Báthori, allié des *Hajdouki* qui y gagnent leur liberté, prit le pouvoir. Gábor fit cependant preuve d'incompétence en s'attaquant, en 1610, à la Valachie.

Ce fut Gábor Bethlen qui, avec l'appui de la Porte, empêcha la guerre d'éclater. Ce fils d'un conseiller de Sigismond avait compris, vers 1600, qu'il fallait prêter serment au Sultan. Il réussit à obtenir l'accord des Ordres et de l'*Universitas* des Saxons tout en renforçant son pouvoir; les finances de l'Etat passèrent du contrôle des Ordres à celui de fonctionnaires royaux et se constitua un régime que les historiens hongrois qualifient d'"absolutiste". L'attitude politique de Gábor Bethlen fait de lui, aux yeux des sujets de la Hongrie royale, un candidat à la royauté; l'assemblée de Kassa, de 1619, le proclama roi, ce qu'il n'accepta pas alors même qu'il avait assiégé Vienne. En réalité, Gábor Bethlen, parce qu'il ne souhaitait pas se soumettre à la volonté des Ordres, fut contraint de négocier avec Ferdinand II. Il meurt en 1629 sans pouvoir réaliser ses projets royaux bien que marié à la fille de l'Electeur de Brandebourg, allié des Anglais, des Français, des Hollandais et des Suédois.

Les magnats offrent, en 1630, le trône de Transylvanie à Georges Rákóczi qui signe, en 1631, la paix avec l'Empereur. Son règne est une période de paix relative en dépit de révoltes paysannes, de luttes contre les Antitrinitaires et de nouvelles attaques des Turcs puis d'une nouvelle guerre contre les Habsbourg qui se termine en 1645 par la paix de Linz. Sept *comitats* hongrois retournent à la Transylvanie et la liberté religieuse est à nouveau garantie. A sa mort, son fils Georges lui succède.

La paix relative dont jouit la Transylvanie dans la première moitié du XVII^e siècle consolide une société où les Ordres recourent les clivages ethniques. La noblesse hongroise représente 3 à 4.000 familles, dont 80% sont possessionnés,

mais seuls quelques magnats, les Bánffy, les Czáky sont à la tête de domaines en partie situés dans le *Partium*. Les Sicules astreints à l'impôt régulier fuient massivement et les Saxons luttent pour le maintien de leurs privilèges. Les villes se reconstruisent avec des maisons faites pour durer et l'on commence à respecter la valeur du travail en prenant le goût du luxe. L'éducation se répand y compris parmi les serfs et parmi les jeunes filles. Un groupe d'intellectuels s'est constitué à Kolozsvár, influencé par les Unitariens polonais; ils professent le néo-stoïcisme et discutent grammaire et linguistique.

La seconde moitié du siècle devait être celle du déclin de la Transylvanie. Georges II s'allie en 1657 à Charles X de Suède avec l'espoir de devenir roi de Pologne et de battre les Habsbourg. Il est battu. Après une période de confusion le nouveau grand Vizir, Mehmet Köprülü, décide de remettre la Transylvanie au pas en remplaçant Georges II Rákóczi par Barcsai puis par Michel Apafi, en 1660. Cependant, les Habsbourg concluent avec les Turcs, en 1664, la paix secrète de Vasvár qui lèse les intérêts transylvains. Apafi se rapproche alors des Hongrois de la Hongrie royale car il est convaincu que l'affaiblissement des Ottomans libérera la Hongrie. Cependant, en 1670, le complot hongrois contre le pouvoir des Habsbourg est déjoué, les conspirateurs sont exécutés mais Apafi parvient à sauver son indépendance. Par la suite, Apafi évitera de s'engager contre les Habsbourg et acceptera même de recevoir, en 1687/88, Charles de Lorraine battu par les Turcs. Pourtant, en 1687, la diète de Pozsony, en Hongrie royale, a accepté, sous la contrainte, de rendre héréditaire la couronne de Saint Etienne dans la Maison de Habsbourg, et le général Carafa peut obtenir des Transylvains le renoncement à leur autonomie. En riposte, Imre Tököly, désigné prince par les Turcs, anéantit, en 1690, les troupes impériales; L'Empereur doit reconnaître, sans sincérité, par le "diplôme de Léopold", la souveraineté de l'administration civile, la liberté du culte et de l'économie. Dans la pratique, les engagements impériaux ne sont pas tenus et la Transylvanie perd sa souveraineté, en 1699, au traité de Karlowitz. En 1703, François II Rákóczi, profitant de la guerre de succession d'Espagne, s'engage dans une guerre d'indépendance. Grâce à ses alliances en Allemagne (il est marié à Charlotte Amélie de Hessen-Rheinfels) et à l'aide de Louis XIV et de l'Angleterre, il tient les Impériaux en échec jusqu'à 1711; ensuite il doit se réfugier en Pologne puis en France. En dépit des échecs politiques, les progrès intellectuels ont été nets. Les Transylvains qui ont pris goût aux études à l'étranger, s'ouvrent au cartésianisme et aux sciences, à tel point que Teutsch fait interdire les procès en sorcellerie en terre saxonne.

Après 1687, le pays a été durement touché par les campagnes militaires et par la fiscalité impériale. La population qui avait augmenté pendant la période de tolérance religieuse diminue du fait des départs protestants. Il n'empêche que la Transylvanie, sous Apafi, est devenue un des intermédiaires entre le Levant et l'Europe occidentale et a développé ses villes où les Juifs et les Arméniens se sont installés. La prise du pouvoir par les Viennois renverse la conjoncture; les mines de mercure qui concurrençaient celles du Tyrol sont fermées et des sociétés monopolistes de vente du

bétail ou du sel sont créées avec les capitaux de Samuel Oppenheimer. Les mauvaises monnaies de substitution introduites par Léopold paralysent l'économie et le système fiscal.

La domination des Habsbourg, qui s'appuient sur les familles aristocratiques, accélère le processus de la désintégration des communautés autonomes, brouille les hiérarchies et accélère l'assujettissement à la corvée des serfs. Cette domination réintroduit les Jésuites ; l'allemand est devenu la langue officielle. La Transylvanie est considérée comme un territoire d'intérêt militaire. Aussi, en 1723, Charles III fait-il voter la *Pragmatica sanctio* qui assure la main mise sur le trône ; les affaires militaires et fiscales échappent aux Ordres et le *gubernium*, dont le premier conseiller est l'évêque catholique romain, passe sous le contrôle de la chancellerie aulique viennoise.

Il n'empêche que la stabilité revenue assure le développement démographique; il y avait 0,8 M d'habitants en 1710, il y en a 2 M en 1780 et ce malgré des épidémies de pestes. Les surfaces cultivées augmentent et l'urbanisation progresse au rythme de l'intégration dans l'Empire. Les Ordres qui n'ont plus de responsabilités politiques s'intéressent à l'économie; ils s'intéressent au statut servile et tentent, vers 1750, d'attirer des artisans étrangers.

Les Lumières pénètrent; le personnage le plus remarquable de ce courant est Samuel Köleséri, médecin, spécialiste des mines et qui sera conseiller puis gouverneur. Malgré les efforts consentis en faveur de l'uniatisme, le gouvernement doit tolérer l'Eglise orthodoxe dont l'évêque I. Micu-Klein poursuit une carrière politique vers 1730/1740. Micu-Klein est le premier à formuler la thèse de la continuité dacouroumaine, il revendique le droit à percevoir la dîme pour son clergé et défend les paysans contre les abus de la corvée.

Après 1750, le pouvoir central endetté s'intéresse à la Transylvanie; vers 1760, le général Buccow y instaure une administration militaire dont le but est de faire des Sicules, des gardes-frontière. Ces derniers, soucieux de leur autonomie, résistent tandis que les Roumains acceptent plus volontiers l'enrôlement en échange d'une politique de scolarisation. Les questions culturelles prennent, souvent par le biais de la franc-maçonnerie, dans les années 1770, une dimension nationale. Des journaux en allemand apparaissent, une littérature patriotique hongroise se répand et les Roumains insistent sur leur latinité.

De son côté, le régime d'absolutisme éclairé de Joseph II s'efforce d'unifier l'Empire en supprimant les douanes et de limiter le pouvoir des Eglises. Les tendances à l'intensification de la production dans les mines et la recrudescence des tensions entre les serfs roumains et les seigneurs hongrois, vers 1779, provoquent, en 1784, les révoltes conduites par Horea et Closca. L'Empereur était convaincu de l'urgence qu'il y avait à résoudre le problème du servage qu'il abolit en 1785. Par ailleurs, après avoir accordé aux Roumains l'égalité des droits, il introduit une réforme administrative

divisant le territoire en 11 *comitats* dirigés par 3 commissions, faisant de l'allemand la langue officielle et abolissant la peine de mort. Les Saxons comme les Hongrois étaient mécontents, aussi, à la mort de l'Empereur, les Ordres réclamèrent-ils la restauration des formes constitutionnelles et le respect du particularisme transylvain.

Pour les Hongrois, comme pour les Roumains, la Transylvanie incarne des traditions ancestrales et des valeurs nationales nouvelles. Aussi au silence suffocant des années 1820 succède une période d'effervescence politique. Le libéralisme hongrois trouve sa base en la moyenne noblesse des *comitats* qui fait de Kolozsvár une capitale intellectuelle. Les Libéraux réclament une démocratie nobiliaire comme transition vers la démocratie bourgeoise libérale. Certains, tel Miklós Wesselényi, veulent permettre aux serfs de racheter les terres, d'autres, comme Sándor Bölöni Farkas, se prononcent pour la liberté de religion.

Le bouillonnement est tel qu'en 1834, puis en 1837, Vienne se résout à convoquer la diète. Les Hongrois souhaitent alors l'union de la Transylvanie et de la Hongrie; conscients de l'opposition des non-magyars à ce projet les libéraux proposent la reconnaissance de l'Eglise orthodoxe. En outre, la diète confirme la liberté de migration des serfs et fixe un plafond aux redevances. Il n'empêche que les projets de la diète de 1841 concernant l'usage obligatoire du hongrois exaspèrent les intellectuels roumains qui fondent un mouvement de résistance animé par Simon Brataniu. Pour leur part, les Saxons, d'abord favorables aux Hongrois, sont, sous la houlette de Stephan Ludwig Roth, touchés par le culte de la "race allemande"; effrayés de constater que l'élément roumain est devenu majoritaire, ils se rapprochent des Habsbourg. En 1846, Vienne, qui est très inquiète du soulèvement des paysans de Galicie, défend les minorités par crainte d'éclatement ; elle souhaite que le règlement de la question des redevances paysannes, en Transylvanie, laisse suffisamment de revenus aux paysans pour payer l'impôt.

Le feu couvait sous la cendre. Le 15 mars 1848, la révolution bourgeoise triomphe à Pesth et le 11 avril, l'Empereur doit accepter l'union de la Hongrie et de la Transylvanie. En même temps, les Roumains réclament l'usage de leur langue et l'autodétermination des peuples, les paysans refusent la corvée et les Sicules veulent l'égalité de statut avec les gardes-frontière.

En réponse à cette situation, le gouverneur de Transylvanie, József Teleki, fait dégrever 160 000 familles de toutes prestations sans pour autant régler la question de la propriété des terres. Afin de constituer un "Etat-nation", Wesselényi propose des échanges de populations tandis qu'à Paris, autour de l'émigration polonaise, apparaît l'idée de confédération danubienne.

Fin septembre 1848, l'intervention russo-turque met fin à l'insurrection de Valachie et le ban de Croatie, Jellačić, peut se charger de mâter la révolution hongroise avec la collaboration du mouvement national roumain. Les Hongrois de

Kossuth résistent pendant l'hiver 1848/1849 et cherchent à se concilier les Roumains; Kossuth rencontre Ioan Dragoș et lui garantit l'usage du roumain mais des maladroites empêchent l'union; en juillet 1849, les Russes pénètrent en Hongrie et un régime martial est mis en place dans la Transylvanie réorganisée en six districts, quadrillée par la gendarmerie et directement administrée par Vienne. Le régime de néo-absolutisme repousse, par crainte d'éclatement de l'Etat, les projets d'autonomie de la terre des Saxons qui pourtant avaient été fidèles et les requêtes religieuses et culturelles de l'évêque roumain de Șaguna.

Après 1848, 70 à 80% des paysans commencent une vie de citoyens libres et de propriétaires indépendants. Cependant, lorsqu'en 1852, François-Joseph visite la Transylvanie, il ne se prononce pas sur les questions de la fiscalité paysanne bien que les ex-seigneurs tentent de les contraindre à acquitter des redevances. La situation politique ne pouvait que se dégrader et après la défaite de l'Autriche en Italie, en 1859 des rapprochements se font entre les mouvements nationaux hongrois, roumain et saxon.

La réponse de l'Etat est contenue dans le "diplôme d'octobre" 1860, promulgué par l'Empereur et qui restaure les gouvernements intérieurs. En 1861, une conférence des nationalités composée de notables où les Hongrois prédominent, se tient à Gyulafehérvár pour organiser la future diète transylvaine. La question de l'union entre la Transylvanie et la Hongrie, selon les Lois de 1848, est alors reprise par la presse. Le gouvernement convoque une diète provinciale à Nagyszében et parvient à nommer des administrateurs roumains choisis majoritairement parmi des fonctionnaires assujettis. Pourtant, l'élite roumaine est tellement restreinte qu'elle ne peut prétendre qu'au rôle de réserve de la bureaucratie.

La situation économique se dégrade; le statut de la propriété agricole n'étant toujours pas défini, les agriculteurs n'obtiennent pas de crédit. La situation politique est critique et Deák expose, en 1865, dans ses "Thèses de Pâques", que les Hongrois doivent trouver un compromis avec la Cour et renégocier la Loi de 1848. La Loi d'union, votée en 1866, offre à la Transylvanie la possibilité de s'intégrer dans un vaste ensemble économique et de prendre le tournant du capitalisme. En 1867, le "dualisme" est institué mais dans le respect des langues minoritaires. Toutefois, l'égalité est plutôt, dans l'esprit des Hongrois, une concession que l'accomplissement d'un devoir nécessaire. Le droit de vote est accordé de manière censitaire ; les ouvriers étant les laissés pour compte du système ; quant aux villages roumains, ils députent volontiers leur ancien seigneur. Les ingrédients sont donc réunis pour que le libéralisme se transforme en conservatisme vers 1875. La magyarisation reprend et les Roumains y répondent par la résistance passive dans l'attente d'un nouveau découpage administratif.

Cependant, la seconde moitié du XIXème siècle est marquée par des changements démographiques et de mentalité. Entre 1860 et 1914, la population augmente de 60%, en dépit d'importants courants d'émigration, l'urbanisation

progresses dans les années 1890 et les ethnies se mélangent en pratiquant les mariages mixtes. Seuls les Saxons continuent à mener une vie politique locale animée par des associations culturelles. Les Hongrois créent des musées et une presse. La défense de la langue roumaine est soutenue par l'ASTRA, association littéraire fondée en 1852 puis par l'Etat roumain où se crée en 1892 la *Liga culturale de Bucarest*. A la fin du siècle, on souhaite le retour des Roumains au parlement aussi le comte István Tisza, devenu premier ministre en 1903, pratique une politique d'apaisement. Bien que l'intelligentsia roumaine cherche alors à s'entendre avec François-Ferdinand, l'héritier au trône, aucune solution satisfaisante ne sera trouvée avant 1914.

Il y a de gros handicaps dans cette région qui est l'une des plus arriérées de la Monarchie. L'agriculture, en dépit de progrès techniques, ne donne des récoltes suffisantes que les bonnes années et les industries textile et minière doivent faire venir des ouvriers qualifiés de l'étranger. Les réseaux routier et ferroviaire progressent (2.000 Km de routes en 1890 et 2.384 km de voies ferrées en 1914). Cependant, la disparition des frontières intérieures au sein de la Monarchie soumet l'artisanat transylvain à la concurrence des Tchèques et des produits importés de France et d'Angleterre. Inversement, la fermeture de la frontière roumaine après 1882 prive de débouchés les produits transylvains.

En 1914, les Hongrois sont hostiles à la guerre avec la Serbie car ils craignent que la Roumanie n'en profite pour envahir la Transylvanie qui lui a été promise par les Russes. Le 27 août 1916, la Roumanie rompant ses alliances attaque la Monarchie en Transylvanie mais elle doit se replier. La révolution russe transforme la situation car les Français et les Anglais veulent faire de la Roumanie une base contre la Russie soviétique. Pendant la révolution hongroise, en Transylvanie, se créent des pouvoirs indépendants d'ouvriers et de soldats puis de paysans mais ces mouvements sociaux sont dépourvus de caractères nationaux. Quand retombe la vague révolutionnaire, le Parti national roumain prend le pouvoir. En novembre 1918, le Président Wilson fait savoir qu'il souhaite l'unité nationale des Roumains et met les Hongrois en demeure d'évacuer le pays tandis que le général français Henri Berthelot, commandant l'armée du Danube, autorise les troupes roumaines à passer le Maros. Les autorités roumaines mènent une politique de répression des forces de gauche qui réclamaient l'autodétermination. A ce moment, l'Entente place l'Amiral Horthy au pouvoir en Hongrie. Le 4 juin 1920, la paix signée à Trianon remet à la Roumanie l'ouest du mont Bihar et le Banat, soit 102.200 km² de Transylvanie.

Après une période libérale mais marquée par la corruption, la Roumanie se dote vers 1930 d'un régime nationaliste de tendance fasciste. Cette évolution s'accélère en 1938 lorsque les associations et les partis politiques sont dissous au profit d'un système corporatif. En Transylvanie, nombreux sont les Hongrois à partir, d'autant que l'orthodoxie est devenue la religion d'Etat et que l'impôt frappe plus fortement les minorités en dépit de la convention de 1919 qui leur reconnaissait l'égalité.

La Roumanie qui a rompu avec l'alliance anglo-française passe dans la zone d'influence allemande ; cependant, l'arbitrage germano-italien d'août 1940 accorde à la Hongrie 43 492 km² de l'ancienne Transylvanie. En guerre aux côtés des Allemands, la Roumanie cesse le feu avec l'U.R.S.S. le 12 septembre 1944, et en octobre, l'offensive germano-hongroise est repoussée. En mars 1945, la Transylvanie est remise à la Roumanie selon des frontières définitivement fixées à Paris le 10 février 1947.

Une fois présentée à grands traits l'histoire de la Transylvanie, que penser de l'ouvrage?

On peut regretter que la préoccupation principale du chapitre qui conduit de la Préhistoire à l'installation des tribus hongroises soit essentiellement ethnique. Certes, les vestiges sont peu nombreux mais l'histoire sociale et religieuse ne peut être résumée à la question de savoir qui était le premier installé. En d'autres temps et en d'autres lieux, la théorie du "peuple-hôte" développée par les Pan-germanistes du XIX^{ème} siècle et en Pologne par Roman Dmowski a suffisamment démontré sa nocivité. On peut encore regretter que le chapitre décrivant l'entrée de la Transylvanie dans l'Empire des Habsbourg, au début du XVIII^{ème} siècle, soit écrit de façon trop partisane. Avant, la prospérité s'installait, ensuite, la désolation et l'oppression: marché économique brimé, remise du pays aux Jésuites et aux compagnies monopolistes de commerce du Juif Oppenheimer. Le mythe de l'âge d'or ne se vérifie pas.

Cependant, lorsqu'elle évite les dangers du nationalisme, l'*Histoire de la Transylvanie*, écrite par des historiens marxistes non-dogmatiques, est précieuse. Elle présente une vision globale et précise de l'histoire: démographique, économique, politique, religieuse et culturelle. On peut y trouver réuni sur l'exemple de la Transylvanie, l'ensemble des composantes des Etats de l'Europe centrale. Successivement: la multiplicité ethnique depuis la Préhistoire, la christianisation et la féodalisation tardives, la constitution d'une société d'Ordres avec diète et éligibilité du souverain, la pluriconfessionnalité et la tolérance religieuse au XVI^{ème} siècle puis l'intolérance à partir de la seconde moitié du XVII^{ème} siècle, le poids des empires limitrophes, les mouvements sociaux et les mouvements nationaux en opposition au XIX^{ème} siècle et l'exacerbation des nationalismes, la formation de nouveaux Etats non ethniquement satisfaisants après la première guerre mondiale, la fascisation progressive des régimes puis le passage dans le camp socialiste après Yalta.

Il y a donc tout lieu de se réjouir de la mise à la disposition du public français de ce livre qui est beaucoup plus qu'un simple manuel.

Béla KÖPECZI

Académie des Sciences de Hongrie

Les débats suscités en France
par l'*Histoire de la Transylvanie*

C'est à Paris, Lyon et Tours que des historiens roumains et hongrois se sont retrouvés il y a peu, en présence de collègues français, pour débattre autour de l'édition en langue française, et en un volume, de *l'Histoire de la Transylvanie*. Les échanges ont porté sur des questions qui font l'objet d'appréciations différentes depuis deux siècles, tant de la part des hommes de science que de celle des politiques, nous rappelant ainsi la lourde responsabilité assumée par les historiens.

La version française en un volume de *l'Histoire de la Transylvanie* est parue à l'automne dernier, sous l'égide de la maison d'édition de l'Académie des Sciences, l'*Akadémiai Kiadó*. En dépit de tentatives répétées, nous n'avons pu trouver d'entreprise française qui accepte de coéditer l'ouvrage, aussi avons-nous dû en assurer également la présentation et la diffusion en France.¹

Rappelons qu'en 1986, lorsque parurent les 3 volumes de l'ouvrage original (en hongrois), une campagne politique accusant les auteurs de *l'Histoire de la Transylvanie* d'être "révisionnistes, horthystes, nationalistes et réactionnaires" fut déclenchée en Roumanie. A cette propagande, toute entière au service de visées politiques, et dont les échos résonnèrent jusque sur la scène internationale, participèrent aussi, malheureusement, plusieurs historiens roumains qui ont pour ainsi dire fourni des arguments scientifiques à une campagne dont les intentions n'étaient en rien scientifiques. Avec la publication de la version abrégée, éditée en langues étrangères (à ce jour, en allemand et en français), de *l'Histoire de la Transylvanie*, nous poursuivions un double but: permettre d'une part, aux lecteurs étrangers qui s'y intéressent de se documenter sur le passé d'une région souvent éprouvée; présenter,

¹ Eu égard à l'intérêt soulevé par l'ouvrage et au succès de ses présentations au public, la diffusion en France a été assumée, depuis, par le CID (Centre Interinstitutionnel pour la Diffusion de publications en Sciences Humaines) qui est également le diffuseur des publications de la Maison des Sciences de l'Homme. Présentée par le CID au Salon du Livre, fin mars 1993, *l'Histoire de la Transylvanie* obtint une fois encore un succès certain. (NDLR)

d'autre part, à ce même public les opinions du groupe d'historiens hongrois qui a conçu et rédigé cet ouvrage sur les points d'histoire qui sont l'objet de controverses.

La réapparition du nationalisme agressif

Cette démarche est d'autant plus nécessaire qu'aujourd'hui comme hier les discussions historiques ne restent pas cantonnées au domaine scientifique et peuvent sous-tendre des orientations politiques.

En Europe Centrale et Orientale, le nationalisme, plus précisément sa variante agressive, chauviniste, exerce une vaste influence non seulement sur les idéologies politiques, mais aussi sur la mentalité quotidienne. Afin d'attiser les antagonismes nationaux, il fait appel à des arguments historiques, usant ainsi d'un procédé bien connu. Ce qui est curieux, c'est que de telles pratiques ne se manifestent pas uniquement chez ceux qui ont effectivement été lésés dans leurs droits, mais aussi chez des gens qui sont "partie occupante" et pourraient faire beaucoup en vue de calmer les querelles entre nations. Ces tendances chauvinistes, qui cherchent à effrayer les nations majoritaires en agitant des exemples tirés du passé, sont gouvernées par une "crainte contrefaite". Déjà utilisé dans le cas de la Transylvanie, par la politique de Ceausescu, cet artifice continue à l'être par tous ceux qui, même en brandissant des convictions démocratiques, ne jurent que par l'intolérante idéologie de l'Etat-nation homogène.

L'Europe Occidentale observe, alarmée, la réapparition de ce nationalisme agressif: elle ne comprend pas pourquoi cela se produit juste maintenant; elle ne comprend pas, car elle ne connaît ni la carte ethnique de cette partie de l'Europe, ni ses antagonismes historiques; elle ne comprend pas, enfin, parce que l'évolution sociale et nationale qu'elle-même a subie était d'une autre nature. Ceci est particulièrement vrai pour un pays comme la France, jadis principal représentant de l'idéologie de l'Etat-nation et qui, tant qu'elle en avait les moyens, voulait appliquer en Europe Centrale et Orientale, comme ailleurs, son propre modèle. Jusqu'à ces derniers temps, en effet, la France officielle supportait difficilement la manifestation autonome des cultures bretonne, basque, occitane ou alsacienne, puisqu'elle-même ne concevait d'Etat fort que bien ancré dans l'homogénéité nationale. Les traités de paix dictés par l'Entente, qui mirent fin à la Première Guerre mondiale firent valoir cette idéologie, en laissant naturellement de côté les intérêts et les droits des minorités nationales. De nos jours, bien des Français, parmi les mieux informés, reconnaissent que l'Etat-nation a pu devenir un instrument d'oppression, que l'oubli volontaire de la situation ethnique en Europe Centrale et Orientale a eu de graves conséquences, qu'il peut encore en avoir, pour le continent tout entier. Cela ne signifie pas, pourtant, que l'opinion publique française ait renoncé aux vieux stéréotypes, s'agissant de l'Etat-nation tout autant pour ce qui est des anciens alliés que naturellement des anciens adversaires.

Dans ces circonstances, la présentation, précisément en France, de l'*Histoire de la Transylvanie*, constituait un défi. Mais ce défi était lancé dans le but de servir à la fois la cause de la rigueur scientifique et, si l'on veut, celle de la rigueur intellectuelle. Ceci en un temps où à la lueur de la tragédie yougoslave, il est impératif de réfléchir à des problèmes fondamentaux concernant, hier comme aujourd'hui, et non seulement dans notre région, nation(s) et nationalité(s).

L'objectif des auteurs et leur méthode de travail

Nous voulions, en tout état de cause, éviter que ne s'instaure un débat exclusivement roumano-hongrois, notamment sous la forme d'"échanges de messages". C'est pourquoi l'Institut Hongrois de Paris a transmis à l'Ambassade de Roumanie en France une proposition en vue d'assurer la participation d'historiens roumains, à la table ronde prévue pour le 27 novembre 1992.

La proposition ayant été acceptée, ont assisté au débat parisien Gheorghe Cipăianu, Ion Aurel Pop, tous deux collaborateurs de l'Institut d'Histoire de Kolozsvár (Cluj), et Florin Constantiniu, chercheur à l'Institut d'Histoire de Bucarest.

Du côté français, ont participé Jacques Le Goff, médiéviste bien connu, Jean Bérenger, professeur à Paris IV, Georges Castellan, professeur honoraire de l'INALCO et Stéphane Rosière, politologue. Parmi les auteurs et éditeurs de l'*Histoire de la Transylvanie*, étaient présents Gábor Barta, professeur à l'Université de Debrecen Ambrus Miskolczy, professeur à l'Université de Budapest et moi-même.

Le débat, dont la Télévision Hongroise et la presse ont fait un compte rendu détaillé, était dirigé par le professeur Jacques Le Goff, avec beaucoup de sérénité, de tact et d'humour d'autant plus nécessaires qu'il s'était développé une atmosphère passablement tendue, ce qui – qu'il me soit permis de l'ajouter – n'était pas l'intention des historiens hongrois. Je n'ai pas l'intention de présenter en détail le débat. Il a été résumé par le Journal *Magyar Nemzet*, dans son numéro du 10 décembre 1992; je me contenterai donc d'attirer l'attention sur les questions les plus importantes, à des fins d'information, mais aussi de réflexion et de travail ultérieurs.

Lors de la présentation du livre, j'ai insisté en premier lieu sur la nouveauté de la démarche scientifique: on avait là un travail de synthèse axé sur le passé de la Transylvanie, qui tenait compte des trois ethnies et cela – dans la mesure du possible – en proportion égale pour chacune. Nous avons pratiqué la méthode de l'approche globale, c'est-à-dire que nous avons mis en relief les principales tendances dans les domaines économique, social, politique et culturel, mais toujours de manière à souligner – dans le cadre de résumés ou de chapitres séparés – les différences qui existaient non seulement entre les diverses couches sociales, mais aussi entre les ethnies. En elle-même déjà, cette approche exigeait le recoupement des points de vue

ainsi que la confrontation des similitudes et des disparités, nous permettant donc d'éviter les points de vue unilatéraux. Notre préoccupation majeure consistait à déceler et à dépasser les altérations, les préjugés ou seulement les lacunes propres aux livres d'histoire agressivement nationalistes. Ce n'est pas en paroles que nous avons combattu le chauvinisme, mais bien par l'esprit de l'ouvrage et la méthode choisie.

Naturellement, nous n'avons pas évité les thèmes controversés, comme a) la théorie de la continuité daco-roumaine; b) la qualification de la démarche anachronique suivie – surtout ces derniers temps – par l'historiographie roumaine: c'est-à-dire la détermination sur une base uniquement ethnique de l'appartenance politique de la Transylvanie et le refus de prise en compte des formations étatiques le long de l'histoire; c) les jugements divergents portés sur la révolution de 1848/49; d) l'évaluation, enfin, du traité de paix de Trianon. Simultanément, nous avons mis l'accent sur la coexistence et la coopération des ethnies, des langues, des religions, des cultures, comme autant de facteurs permanents qui influencèrent profondément l'histoire de chacun des peuples. Nous n'avons pas nié la gravité des antagonismes sociaux et nationaux, mais nous les avons replacés dans leurs époques respectives, sans essayer d'en faire des points de départ pour une généralisation de l'éternel affrontement entre Roumains et Hongrois, ou encore d'autres ethnies.

Nous nous sommes efforcés de présenter les spécificités de la Transylvanie, c'est-à-dire les traits particuliers issus de la coexistence de plusieurs nations: ces traits étaient apparents dans tous les domaines de la vie, mais c'est dans le domaine culturel qu'ils ont laissé des traces particulièrement profondes. Avant l'apparition du nationalisme moderne, la tolérance prédominait en ce qui concerne l'accueil des étrangers, la préservation de leurs langues et de leurs coutumes, la liberté de pratiquer ou, tout au moins, une certaine tolérance vis-à-vis des religions. A partir de la fin du XVIII^{ème} siècle, les mouvements nationaux opposèrent les couches dirigeantes des différentes ethnies, mais cette opposition elle-même ne signifie pas que des formes anciennes de coopération aient disparu entre masses populaires, ni que des groupes donnés d'intellectuels ou leurs représentants, n'aient recherché les contacts. En conclusion, présenter *le passé* conformément à la réalité historique, y compris les conflits et les coopérations, en confrontant aussi faits et idées, tout en nous efforçant, grâce à l'"objectivité" de l'image rendue ainsi possible, de donner *au présent* une information et, dans la mesure du possible, un sujet de méditation: tel était notre objectif.

La réponse des historiens roumains

Quelle a été la réponse des historiens roumains? Synthétisant leur opinion, M. Cipăianu a reconnu que l'ouvrage présentait "un certain progrès" par rapport au passé, puisqu'il usait d'"une optique historique" et qu'il faisait état du mouvement national roumain dont il reconnaissait l'importance (l'orateur a particulièrement souligné la

présentation élogieuse des activités de l'évêque S. Micu-Klein); ce faisant, il a tout de même soutenu que le livre restait attaché à certains stéréotypes. A l'entendre, ce sont les suivants: a) la faible romanisation de la Dacie; b) l'évacuation totale de la province par l'empereur Aurélien, d'où le refus de reconnaître que la population romanisée s'est maintenue sur le territoire de la Dacie jusqu'à l'arrivée des Hongrois; c) l'hypothèse de la "patrie originale mobile" des Roumains, ce qui revient à dire que les Roumains ont vécu, tout d'abord, au sud du Danube, et que leur langue s'y est formée aussi; d) le rejet du témoignage d'un chroniqueur hongrois non identifié, "appelé le clerc Anonyme" (Anonymus), justement pour ne pas admettre la présence des Roumains en Transylvanie, à l'époque de la conquête et de l'installation des Hongrois. Bien que cela ne paraisse pas ouvertement, et de manière flagrante, dans le livre, il semble néanmoins que nous traitions les Roumains comme "un peuple d'ordre inférieur". Au cours du débat, M. Pop devait corroborer cette opinion, ajoutant comme argument que nous utilisions l'expression "pasteurs nomades" pour les décrire. e) A propos de la guerre de libération de 1848/49, nous n'analysons pas comme il convient les raisons de l'opposition roumano-hongroise, il s'ensuit que l'insurrection roumaine de Transylvanie n'est pas estimée, sur le plan international, à sa juste valeur. Nous prétendons que le dualisme favorisait les Roumains; or, c'était un régime d'oppression. f) Nous considérons le traité de Trianon comme marqué par l'impérialisme, pourtant c'est "une décision populaire" qui est à l'origine du rattachement de la Transylvanie à la Roumanie. Comme preuve, on a cité, le grand rassemblement roumain de Gyulafehérvár, décrit avec force détails, ainsi que la résolution qui en est sortie. g) Le porte-parole roumain nous a reproché de ne pas avoir rendu justice à la culture roumaine, vu son importance, et d'avoir négligé les résultats de l'historiographie roumaine. En conséquence, et pour terminer, il a cité un dicton qu'il croyait français: "plus ça change, plus ça reste la même chose", c'est-à-dire que pour l'essentiel, nous étions restés sur les positions de l'ancienne historiographie hongroise. (M. Le Goff a fait remarquer que le dicton n'était pas français, mais italien.)

Les deux autres participants roumains ont enchaîné sur tel ou tel élément de la discussion, mais ils s'étaient donné pour tâche prioritaire de défendre l'idée de continuité daco-roumaine, d'une part, et d'exposer les résolutions de Gyulafehérvár, d'autre part. Entre-temps, le débat s'est développé, de façon particulièrement détaillée et parfois agressive, au sujet d'Anonymus et de la fiabilité de son récit, puis de la vie pastorale et de l'"infériorité" des Roumains. Autre thème discuté: la question de savoir si les frontières de la Roumanie avaient été établies à la suite d'"une décision populaire" ou de la prise de position des grandes puissances. Du côté des auteurs du volume, c'est Gábor Barta qui a présenté les arguments fournis par l'archéologie, et pas seulement par l'archéologie hongroise; et qui mettent en doute l'existence d'une population romanisée entre le III^e et le XII^e siècle sur le territoire de l'ancienne Dacie. Rappelant ensuite les discussions suscitées en Hongrie par Anonymus, il en a résumé les conclusions selon lesquelles le chroniqueur a appliqué au passé les circonstances de son temps, c'est-à-dire du XIII^e siècle, et non seulement à propos des Roumains.

Ambrus Miskolczy – qui n'a pas manqué d'exprimer son ardente sympathie pour la culture roumaine – a souligné qu'il n'existait pas de nations réactionnaires, et s'est efforcé lui-même d'évoquer aussi fidèlement que possible les antagonismes nationaux qui ont marqué le début du XIX^{ème} siècle, et la lutte des Roumains en 1848/49.

Les points de vue des historiens français

Les historiens français n'ont pas pris position dans le débat sur la continuité, parce qu'aucun d'entre eux ne s'estimait expert en la matière. Ils ont jugé nécessaire, cependant, la poursuite des recherches et la confrontation des différentes positions. Sur le problème dit de l'infériorité, ils ont vivement réagi, apportant la preuve que la vie nomade n'impliquait pas, en soi, l'appartenance à une catégorie inférieure; certains allant jusqu'à évoquer des souvenirs personnels, afin de prouver que l'origine pastorale n'avait rien d'infamant. M. Le Goff s'est exprimé là-dessus avec un certain humour. M. Castellan, lui, s'est reporté à la question de la place occupée par les Roumains dans le système social du féodalisme: dans la mesure où la majorité d'entre eux était de condition servile, celle-ci était sans aucun doute au bas de la hiérarchie et que l'on en fasse la démonstration n'équivaut pas à la moindre velléité de dénigrement. (A noter que, dans le compte rendu publié par *Magyar Nemzet*, le 30 novembre 1992, figure à tort l'allégation selon laquelle M. Castellan "partageait le point de vue roumain"). L'autre point sur lequel on a fermement pris position du côté français, c'est le traité de paix de Trianon: M. Rosière a contesté l'importance de la "décision populaire" et a fait remarquer que, dès 1916, l'Entente avait promis la Transylvanie à la Roumanie, en contre-partie de son entrée en guerre contre la Triple Alliance. Il a précisé que les frontières avaient été établies par les experts des grandes puissances. Résumant le débat et pour conclure, M. Le Goff a salué comme un événement le fait même que ce dialogue ait pu avoir lieu, et il a exprimé l'espoir que les historiens roumains écriraient aussi une histoire de la Transylvanie, ce qui permettrait la comparaison détaillée des deux ouvrages. Par ailleurs, chacune de ses interventions avait attiré l'attention sur la responsabilité de l'Histoire, qu'il s'agisse de mettre à jour des faits ou de les interpréter, et l'importance de son influence en tant qu'actrice de la formation de l'opinion publique.

Les tables rondes de Tours et de Lyon

Objet de débat à Paris, l'*Histoire de la Transylvanie* l'avait également été à Tours, deux jours auparavant, le 25 novembre. Une table ronde, conjointement organisée par les amitiés Touraine-Hongrie et la Faculté des Lettres de l'Université

François Rabelais, a compté, au nombre des participants, deux professeurs roumains: Neagu Djuvara qui vit depuis longtemps en France et Nicolae Balotă – ce dernier excellent connaisseur et diffuseur de la littérature hongroise. M. Djuvara, quoique notoire représentant de l'opposition démocrate roumaine, s'est attaqué au livre, l'accusant de "diffamer", le peuple roumain évoquant, comme premier grief, le rejet de la continuité daco-roumaine. Il s'est déclaré le peuple roumain favorable à la coopération avec la minorité hongroise, mais a souligné qu'il désapprouve les revendications autonomistes "excessives". (A propos de la conférence-table ronde qui s'est tenue par la suite à l'Institut Hongrois, il a donné au journal *Lupta* publié à Paris, (n° du 22 décembre 1992), un texte de tonalité plutôt hostile, ne ménageant pas plus, d'ailleurs, les historiens venus de Roumanie.) M. Balotă a parlé avec sympathie des caractères spécifiques de la culture transylvaine et de la coopération culturelle roumano-hongroise. Cette séance était présidée par le professeur André Stegman, spécialiste de la Renaissance, qui entretient des relations suivies avec ses collègues hongrois, et nous a parlé des caractéristiques de la culture hongroise. Claude Michaud, doyen et professeur d'histoire de la Faculté des Lettres de l'Université d'Orléans ainsi que J.M. Couderc, professeur de géographie à l'Université de Tours, ont participé, eux aussi, à un débat passablement confus. Souvent très peu informés, les intervenants de la salle ont posé des questions sur divers sujets, tels que les curiosités naturelles de la Transylvanie, l'origine des Roumains ou des Sicules, l'essentiel du différend qui oppose aujourd'hui Roumains et Hongrois, la problématique minoritaire actuelle.

Une troisième conférence-table ronde s'est tenue à Lyon, sous l'égide de la Faculté des Lettres de l'Université Jean Moulin, et de l'Institut Hongrois de Paris. Ferenc Fejtő et moi-même y avons participé du côté hongrois; en face de nous, deux historiens roumains vivant en France: Matei N. Cazacu et Mihnea Berindei, la participation française étant assurée par Jean Bérenger et Jean-Dominique Durand. En tant que professeur enseignant l'histoire moderne à l'Université de Lyon, c'est celui-ci qui a organisé puis dirigé le débat. Ici, la présentation du livre et la problématique historique devaient principalement servir à informer. L'intérêt des personnes présentes s'est tourné vers la situation actuelle, d'autant plus que l'intitulé même de la table ronde soulignait la problématique minoritaire. Autre facteur positif, la venue d'une personnalité aussi éminente que Ferenc Fejtő, bien connu en France comme expert des problèmes d'Europe Centrale et Orientale, dont les livres les plus récents ont éveillé, à Lyon comme ailleurs, un vif intérêt. Sous l'influence des événements de Yougoslavie, le problème était de savoir quelle solution pourrait être trouvée aux questions posées par les nationalités et si l'on n'en arriverait pas à un affrontement armé en Transylvanie. Ferenc Fejtő a exposé ses idées sur les nationalismes et, par la même occasion, sur l'idéologie de l'Etat-nation; il n'a d'ailleurs pas ménagé la politique française, que ce soit dans sa critique du passé ou du présent. Il a exclu, pour sa part, la possibilité (en Roumanie) d'un conflit armé entre nationalités, et il a exprimé l'espoir que le changement démocratique favoriserait la coopération. Les deux chercheurs roumains vivant en France ont mis l'accent sur cette coopération, se

réservant la possibilité, ce qui est naturel, d'exprimer des opinions différentes de celles des auteurs. Ainsi, M. Cazacu a produit de nouveaux arguments à l'appui de la continuité daco-roumaine, surtout en ce qui concerne la présence d'une population roumaine à l'époque de la conquête hongroise. M. Berindei a poussé plus avant la critique d'une thèse chère à l'historiographie roumaine des temps anciens: faisant état d'une étude publiée en 1991 par l'éminent archéologue Radu Popa, il a insisté sur l'inconsistance d'Anonymus et le caractère de fable de la *Gesta*. (Cette étude, qui traite de l'histoire de la Roumanie aux alentours de l'an mil, est parue dans le n° de juillet-décembre 1991 de la revue *Studii și cercetări de istorie veche și arheologie*). Les deux historiens ont reconnu le caractère original, "stimulant" de l'*Histoire de la Transylvanie*, et ses préoccupations novatrices. Ce débat, au cours duquel M. Bérenger a ensuite présenté de manière plus détaillée la situation, sur le plan international, et la politique religieuse de la principauté de Transylvanie, a été remarquable par son atmosphère plutôt détendue. Il n'y régnait pas la tension que nous avons ressentie à la table ronde parisienne, notamment lors des interventions de M. Pop, qui a défendu avec une véhémence qui frisait l'animosité les anciennes thèses de l'historiographie roumaine.

Par ailleurs, les historiens venus de Roumanie ont distribué, à la table ronde parisienne, des exemplaires du livret publié par le Centre d'Etudes Transylvaines (récemment implanté à Kolozsvár (Cluj) sous le nom de Center for Transylvanian Studies, l'Américain Kurt W. Treptow ayant été nommé directeur). Cet opuscule contient quatre études rédigées à la hâte pour répondre à l'*Histoire de Transylvanie*. Ces études sont consacrées à la continuité ainsi qu'aux allégations tirées d'Anonymus et d'historiographes hongrois humanistes favorables à sa thèse; à la problématique de la Guerre d'Indépendance de 1848/49 aussi et à la politique oppressive menée par le dualisme; enfin, à la tradition de la Transylvanie à la Roumanie après 1918. Pour chacun de ces sujets, notre équipe est présumée coupable d'intentions louches, voire d'entorses intentionnelles à la vérité. Il s'agit d'une proclamation de guerre dont les faiblesses ont été critiquées par des articles parus dans la revue *Lupta* déjà mentionnée. Ce qu'on y trouve de plus positif est le titre d'une des études: *Un livre que l'on doit lire attentivement*.

Conclusions

Quelles conclusions tirer de ces débats? Les vieilles oppositions n'ont pas disparu et, de façon surprenante, elles touchent essentiellement à la continuité daco-roumaine. Dans l'*Histoire de la Transylvanie*, c'est István Bóna membre de l'Académie de Sciences de Hongrie et professeur à l'Université de Budapest – utilisant les recherches anciennes et plus récentes d'archéologues et de linguistes hongrois et non-hongrois, s'appuyant aussi sur ses propres résultats – qui a développé la thèse contestant la continuité. Non qu'il ait cherché par ces moyens à s'octroyer un droit historique sur la Transylvanie, puisqu'il expose de manière détaillée quels peuples ont

défilé sur ce territoire, et lesquels ont été trouvés dans la Pannonie et la Dacie d'autrefois par les Hongrois. Par conséquent, il reconnaît que, même avant l'arrivée des Hongrois, des hommes ont vécu sur ce territoire, mais ce n'étaient pas des Roumains.

On pourrait poser la question: ne devrions-nous pas accepter la continuité daco-roumaine, – puisque connaissant aussi l'arrière-plan historique et sentimental – nous n'avons aucun intérêt à la nier. D'éminents experts, avec à leur tête l'éminent archéologue András Mócsy qui était encore parmi nous lors de la rédaction de l'ouvrage ont rejeté toute concession, au nom de la vérité scientifique. Nous le savons, et nous le savions déjà, la thèse de la continuité faisait partie intégrante de l'idéologie nationale roumaine depuis la fin du XVIII^{ème} siècle. Nous savons aussi qu'on l'utilisait pour prouver l'ancienneté et la priorité afin de faire valoir les droits de la population roumaine de Transylvanie. Or, ce droit du "premier occupant" est sans intérêt à la fin du XX^{ème} siècle: la population roumaine est partie occupante aujourd'hui, elle n'a pas à défendre ses droits, mais à reconnaître ceux des autres. D'ailleurs, la continuité daco-roumaine n'est pas remise en question par les seuls linguistes, archéologues et historiens hongrois, mais par des savants d'autres pays aussi. Qui plus est, durant l'entre-deux-guerres, il s'est trouvé des chercheurs roumains pour exprimer des doutes quant au problème de la continuité territoriale, et pour chercher au sud et au nord du Danube la patrie d'origine ainsi que des traces de la survivance d'une population romanisée.

L'autre point névralgique se rattache à la politique actuelle tout autant qu'à la conscience nationale. Le caractère impérialiste du traité de paix de Trianon n'est pas mise en cause, même de la part des historiens occidentaux; les Roumains contestent cette position parce qu'ils la soupçonnent de couvrir des prétentions à la révision territoriale. Il n'appartient pas aux historiens de se défendre contre de telles accusations. Pourtant, ce sont les enseignements du passé, précisément, qui nous obligent à le reconnaître: ce traité de paix a contribué à recréer des antagonismes entre pays d'Europe Centrale et Orientale et en outre à faciliter la tâche aux grandes puissances fascistes, quand elles ont voulu exploiter ces oppositions. Dans cette région l'enchevêtrement des conditions ethniques est tel qu'il n'est pas possible de créer des Etats-nations complètement homogènes par le tracé de nouvelles frontières. Dans ces conditions, la seule solution consisterait à octroyer aux minorités nationales des droits collectifs, que les frontières perdent progressivement de leur importance et qu'une sorte de coopération régionale s'établisse entre les pays intéressés. Si, en 1938 et en 1940, à cause d'un mauvais traité de paix, et de la non-reconnaissance effective des droits minoritaires, on a pu en arriver aux "arbitrages de Vienne", il ne s'ensuit pas que l'histoire doive se répéter. Dans le cas présent, la leçon de l'histoire est la suivante: pour trouver les conditions d'une coexistence honorable et, ce faisant, éviter les conflits, ne nous contentons pas des cadres de l'Etat-nation, cherchons à créer des formes nouvelle de coexistence.

La responsabilité des historiens

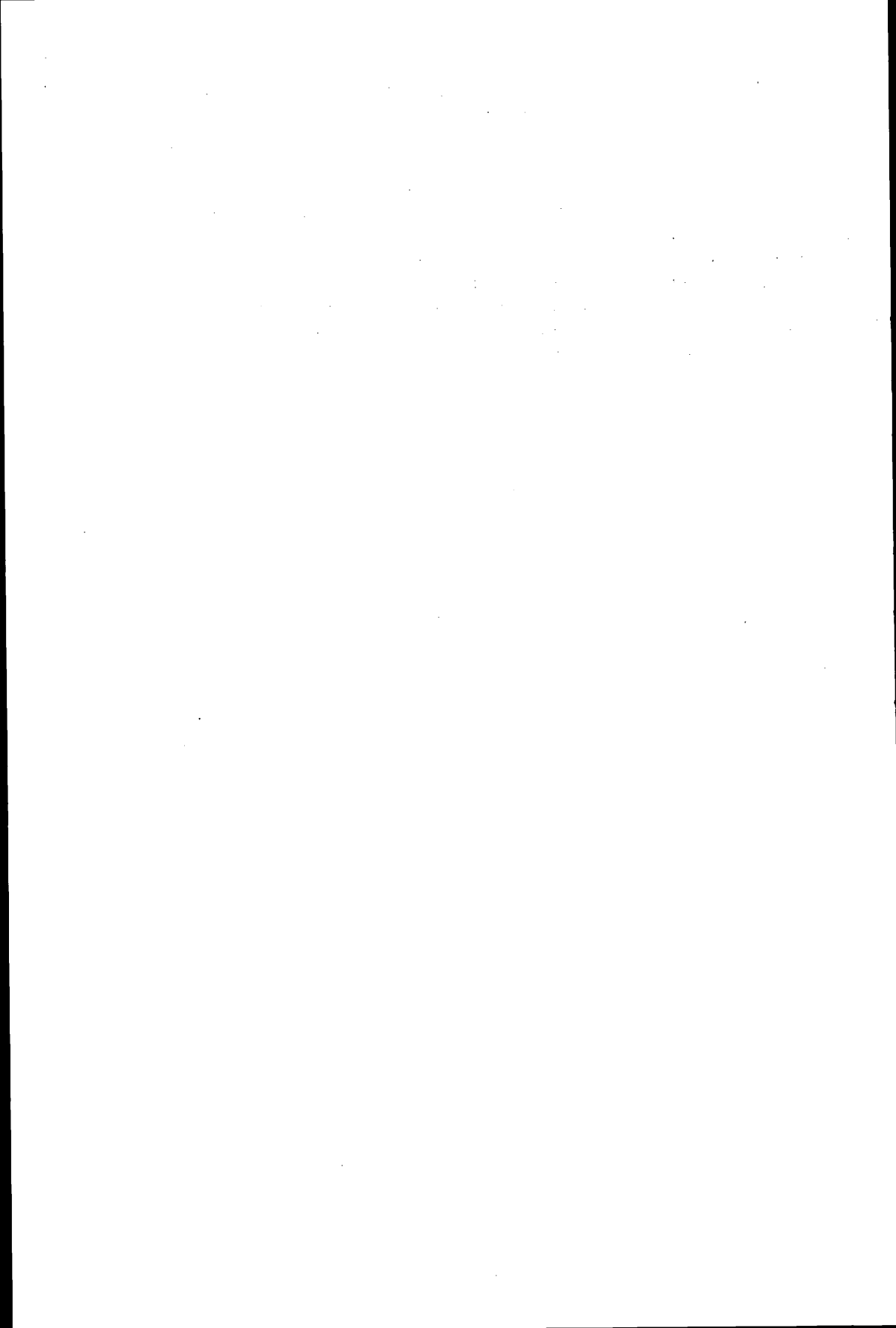
Les débats ont eu un autre mérite, celui de nous rappeler le poids des responsabilités qui incombent à ceux qui écrivent l'Histoire. Transmis par l'enseignement et les autres médiations culturelles, le point de vue qu'ils représentent agit sur de larges sphères. Ils ont le pouvoir de maintenir vivantes des notions traditionnelles, mais ils peuvent aussi, même si cela ne se fait pas du jour au lendemain, apporter des retouches à certaines représentations nationales, à d'anciennes façons de voir ou d'interpréter les événements historiques. Les historiographies allemande et française fournissent un exemple des modifications que l'on peut apporter à des opinions, fussent-elles enracinées depuis longtemps; à condition, naturellement, que les intérêts actuels de la coopération aient été clairement présentés, eux aussi.

Aujourd'hui encore, on peut réfléchir à la question implicite posée par Paul Valéry dans l'entre-deux-guerres, au moment où surgissait le fascisme: "L'Histoire est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré". Les représentants de l'école des Annales, qui renouvelèrent l'historiographie non seulement en France, mais dans le monde entier, ne cessent, encore maintenant, de souligner la responsabilité de l'Histoire. Dans *le Monde* du 26 janvier 1993, l'excellent médiéviste et organisateur de grandes synthèses historiques, Georges Duby, explique, quoique sur un autre ton, l'intérêt accru pour l'histoire: la société est inquiète, elle est à la recherche de ses racines et c'est par la mémoire qu'elle tente de trouver une justification à sa propre existence. Personnellement, Georges Duby n'est pas convaincu que l'histoire soit une science, il la considère plutôt comme un genre littéraire, mais cela ne change rien au fait qu'elle doit présenter la réalité et se mettre au service de l'éducation en péril, car "nulle société ne fonctionne sans cela".

Quelle que soit notre opinion sur le caractère scientifique de la production historique, le scepticisme le plus invétéré ne peut mettre en doute son importance dans la formation de l'esprit humain. J'ajoute ceci de ma propre initiative, car je voudrais que l'on s'en souvienne: Clio n'a été que trop souvent la compagne de Mars, en Europe Centrale et Orientale.

Quel a été l'intérêt de ces débats organisés en France? Pour la première fois, l'occasion était donnée à des historiens roumains et hongrois d'échanger leurs vues en présence de collègues français, et sous la présidence de ceux-ci. Depuis deux siècles, les questions débattues ici faisaient l'objet d'appréciations divergentes, non seulement dans le champ scientifique, mais aussi dans l'arène politique. En ce qui concerne la méthode de travail, il s'agissait d'une nouveauté, les parties adverses approchant séparément jusque-là les historiens français, pour essayer de les gagner à leurs causes respectives. Depuis la fin du XIX^{ème} siècle surtout, il semblait que l'historiographie française, dans sa majorité, ait pris fait et cause pour les petits Etats-nations, conformément à son idéologie, et qu'elle n'ait pas consenti à une attitude moins partielle, tant pour cette première raison qu'à cause des Hongrois eux-mêmes, chez qui survivaient les débris de la société nobiliaire et dont le système de valeurs officiel était

obsolète. A l'occasion des débats roumano-hongrois sur l'*Histoire de la Transylvanie*, les participants français ont montré que la "nouvelle historiographie" était plus ouverte, qu'elle voulait connaître les différents points de vue et qu'elle était prête à les confronter, tout en refusant, cela va de soi, le rôle du juge-arbitre. Ces dispositions nouvelles peuvent influencer favorablement la coopération scientifique internationale, mais elles permettent aussi d'informer de manière plus conforme à la réalité l'opinion publique française (les milieux de l'enseignement et de la communication de masse). Peut-être contribuera-t-elle également au dialogue scientifique hungaro-roumain.



Paul GRADVOHL

Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises

**Les échos roumains de l'*Histoire de la Transylvanie*
à Paris et l'attitude des historiens français**

Après le débat de l'Institut Hongrois, dans les jours qui suivirent, l'Institut Culturel Roumain organisa une présentation de la Transylvanie qui réunissait les trois historiens invités lors du débat relaté par Béla Köpeczi et un américain dénommé Treptow.

Après un début laborieux, où M. Treptow fit une présentation de la situation ethnique actuelle et des relations entre nationalités qui rappelait étrangement ce qui était produit par la Roumanie officielle il y a cinq ans, la réunion prit un tout autre tour. Alors que M. Ion Aurel Pop est présenté plus haut comme plutôt agressif, dans un contexte non conflictuel, en l'absence de débat avec des Hongrois, il s'est montré tout à fait favorable à une coopération entre nationalités et n'a fait preuve d'aucune animosité, au contraire, pour les voisins hongrois. De même, son collègue de Cluj, Gheorghe Cipăianu, a mis l'accent sur la coopération universitaire déjà active avec Debrecen, et l'état tout à fait normal des échanges intellectuels. Il s'est d'ailleurs avéré que des Roumains sans origines hongroises avaient appris le hongrois à une période où le régime était loin d'encourager un rapprochement interethnique. Bien évidemment le collègue de l'Institut de Bucarest a défendu l'idée selon laquelle chaque nationalité devait avoir un représentant dans les institutions scientifiques, afin de défendre les intérêts de son groupe, mais en général ce type de conception communautariste n'a pas rencontré beaucoup d'écho.

A cette occasion on a pu constater qu'il semble encore difficile d'atteindre une unité de discours chez certains collègues, qui selon les circonstances, varie assez nettement leur propos. Cela ne donne que plus de valeur à l'échange qui a eu lieu à l'Institut Hongrois, puisque les amis roumains étaient là non seulement en tant que professionnel de l'histoire, mais aussi en tant que porte-parole "nationaux". A ce sujet il me semble utile de remarquer l'attitude générale des partenaires français de ces débats historiques. M. Le Goff, en tant que président de séance, a réussi à tenir le débat sur un terrain méthodologique. Et c'est cette orientation qui a permis d'éviter les invectives nationales. De même, un autre collègue a sorti de l'ornière la conversation qui restait bloquée à cause du sentiment de supériorité prêté à la partie hongroise en rappelant qu'il y a longtemps eu des différences de statuts juridiques, et que le préciser n'a pas pour but d'humilier la partie roumaine. Il s'agissait de sociétés

hiérarchisées et fortement inégalitaires. Par ailleurs il est sans doute exact qu'il faudrait éclaircir les modes de "distinction" et leur évolution.

Ainsi il a été démontré que malgré la richesse du travail présenté, malgré les tentatives, très limitées, de présentation roumaine de l'histoire de cette région, les historiens ont encore de vastes chantiers ouverts devant eux, et que comme l'a dit Jean Bérenger, l'instrument qui vient de nous être livré, est pour l'instant irremplaçable.

Kálmán BENDA

Académie des Sciences de Hongrie

**Le collège de Nagyenyed,
berceau des aspirations scientifiques transylvaines,
à travers l'exemple de Sándor Kőrösi Csoma¹**

Chaque étape de la vie et de la carrière de Sándor Kőrösi Csoma est minutieusement traitée dans les études qui lui sont consacrées et montrent avec quelle détermination il s'était préparé dès ses années d'études à accomplir sa grande tâche: retrouver la patrie ancestrale des Hongrois. Dans cette rapide vue d'ensemble, j'essaierai d'esquisser brièvement quel rôle a joué le collège de Nagyenyed dans l'élaboration de ce projet.

En 1622, à l'époque où Gabriel Bethlen, prince de Transylvanie, fonde ce collège à Albe-Jule (Gyulafehérvár), l'influence des cours princières sur la direction des sciences et de la culture allait diminuant, et leur fonction dans ce domaine était reprise partout par les universités. La Transylvanie n'ayant pas d'université, le prince voulut pallier cette lacune en fondant une école supérieure nommée *Académie*. Sa conception fut reprise par la Diète dans le *statut perpétuel* (*perpetuum statuum*) qu'elle accorda à l'établissement en assurant son existence.

Les objectifs de cet établissement étaient multiples: d'une part éducation et enseignement, notamment formation d'une intelligentsia laïque et ecclésiastique calviniste; d'autre part, direction et synthèse des aspirations scientifiques en rapport avec l'enseignement.

Cette école fut souvent ravagée au cours des siècles: la bibliothèque fut complètement incendiée à trois reprises; l'école détruite lors de l'invasion des Tartares en 1660, fut transférée par le prince Apafi d'Albe-Jule à Nagyenyed. Malgré les menaces qui pesaient sur son existence, l'établissement se montra, grâce aux efforts de plusieurs générations, à la hauteur des tâches fixées par Gabriel Bethlen. Aux XVIème et XVIIème siècles, plusieurs institutions de haut niveau existaient en Transylvanie: des lycées catholiques, des collèges calvinistes, luthériens et sociniens; mais l'établissement le plus important pour la culture transylvaine fut toujours le collège de Nagyenyed. Son existence et son indépendance étaient dues avant tout à deux facteurs: aux domaines accordés, ainsi qu'à la large autonomie assurée par le prince Gabriel Bethlen. La donation garantit au collège une indépendance matérielle face aux gouvernements successifs et lui permit d'accueillir des étudiants issus de toutes les couches de la société. Grâce à son autonomie, il resta fidèle aux traditions

¹ Conférence d'ouverture du Colloque sur l'œuvre de Sándor Kőrösi Csoma (1784-1842) organisé par l'Institut Hongrois de Paris le 30-31 mars 1992.

nationales et put former son univers particulier. Le nombre d'étudiants fut en constante augmentation malgré les effets démographiques dus aux guerres et aux épidémies. Au XVIII^{ème} siècle, il ne fut jamais inférieur à 500, et s'éleva même à 800 à la fin de ce siècle. La plupart des élèves étaient lycéens, le nombre des étudiants en toge, des futures pasteurs et juristes, c'est-à-dire des classes supérieures, tournait autour de 350. Il est vrai que les élèves du collège calviniste de Sárospatak, en Hongrie de l'Est, et de celui de Debrecen étaient beaucoup plus nombreux, mais leur répartition était différente: les étudiants de théologie étaient majoritaires à Debrecen, ils représentaient le tiers de l'effectif de Sárospatak, et à peine 15% à Nagyenyed, ce qui contribua à donner à ce collège une atmosphère plus laïque que celle des autres établissements.

L'origine sociale des étudiants de Nagyenyed est également caractéristique. La moitié des élèves étaient issus de la petite noblesse, quelques uns seulement appartenaient à l'aristocratie. Les enfants de bourgeois, les fils de pasteurs et maîtres d'école représentaient 10%, et les 40% restants venaient de familles sicules, c'est-à-dire d'une couche de paysans libres. Les fils de serfs ne comptaient que 1 ou 2% du nombre total. On peut donc considérer que toute la société transylvaine était représentée au collège, et bien que les proportions des différentes classes sociales n'aient pas été identiques à l'intérieur et à l'extérieur des murs du collège, la présence de nombreux éléments issus de la paysannerie libre empêcha la formation d'un milieu exclusivement noble. Le collège entretenait ainsi, à travers ses élèves, des liens directs avec toutes les couches sociales de Transylvanie, et se trouvait obligé de tenir compte de leurs problèmes dans son fonctionnement interne. Les plus pauvres, comme Kőrösi Csoma, se faisaient élèves-serviteurs, et payaient leurs études par le travail physique accompli au service des élèves issus de familles plus aisées. Toutefois, en ce qui concerne les études, tous étaient égaux.

Les bases du programme d'études furent jetées dès les années 1630 par des professeurs allemands expérimentés, comme Alstedius et Bisterfeld, dans un esprit encyclopédique. Toute formation était fondée sur l'étude des langues classiques, surtout le latin, et la culture humaniste. Les réformes introduites au XVIII^{ème} siècle donnèrent plus d'importance aux sciences naturelles et à la géographie.

Au cours de ce siècle, le collège employait quatre professeurs, leur nombre s'éleva à sept dans les années 1790. Les possibilités matérielles de l'école lui permirent d'inviter les meilleurs professeurs, ce qui assura un enseignement de haut niveau. Chacun d'eux avait passé plusieurs années dans des universités d'Europe occidentale, en Hollande, en Allemagne ou en Angleterre, et ils enseignaient de façon littéraire. Le programme d'études – fait unique en Transylvanie selon nos connaissances – soulignait l'importance de la lecture, en disant que l'usage de la bibliothèque comptait autant que la fréquentation des cours. "Connaître les livres, c'est une partie prédominante de la science" lit-on dans le règlement de l'année 1796². Une des tâches

² VITA, Zsigmond (1986): *Az enyedi kohó*, Budapest, 86

essentielles dévolues aux professeurs était d'attirer l'attention des élèves sur les ouvrages à lire, et de les orienter dans leurs lectures, c'est-à-dire de leur indiquer quels livres ils devaient lire et dans quel ordre. Cela favorisait les études individuelles et le travail de recherche indépendant, et, par là, le progrès de la science. Si on essaie d'établir un classement des trois grands collèges calvinistes, c'est Nagyenyed qui arrive en tête pour la qualité de l'enseignement. Comme il a été dit ci-dessus, Debrecen formait des pasteurs, Sárospatak des hommes politiques, Nagyenyed des savants.

Les courants des Lumières arrivèrent avec un certain retard en Transylvanie, vers 1790. Les œuvres de Voltaire et de Montesquieu étaient lues par des élèves que certains professeurs qualifiaient de "révolutionnaires", des traductions manuscrites en hongrois en sont la preuve. Ces mêmes sources nous apprennent que les nouvelles de la Révolution française étaient suivies avec intérêt, et que les spectacles montés par les élèves traitaient des questions sociales d'actualité. Zsigmond Vitesa, historien du collège, note: "... on manque de données directes pour savoir jusqu'à quel point les jeunes ont poussé leurs revendications d'égalité et de droits démocratiques, mais il est certain que leur intérêt envers le peuple français et la révolution augmente".³ En réaction contre le décret de Joseph II sur la langue allemande, le hongrois fut revendiqué comme langue d'enseignement à la place du latin qui jouissait jusque-là de l'exclusivité. La jeunesse du collège fonda même en 1791 une société dont le but était de cultiver la langue et la littérature hongroise. L'enseignement obligatoire de l'allemand fut introduit au collège, mais les professeurs d'allemand n'ont jamais eu les mêmes droits que leurs collègues d'autres disciplines.

En 1799, lorsque Kőrösi Csoma entre au collège, le mouvement révolutionnaire, qui bouleversait également les pays de la Monarchie des Habsbourg, avait déjà été partout réprimée. Le gouvernement mit un terme à la tentative de György Aranka, politiquement suspecte, de fonder une société savante en Transylvanie – tentative qui passionna aussi les professeurs du collège. La *Société Transylvaine pour la Culture de la Langue* cessa d'exister en 1795, peu après la liquidation du mouvement jacobin hongrois. Les aspirations scientifiques et littéraires durent se retirer dans l'enceinte du collège, où survécut l'idée de la réforme nationale, l'idéal d'une réforme démocratique, et l'image de l'homme qui trouve un sens à la vie dans le travail et dans le service de la communauté.

Parmi les professeurs représentatifs des temps nouveaux, le personnage le plus éminent fut Ádám Herepei. Elek Csetri, auteur d'une remarquable monographie sur les débuts de Kőrösi Csoma, pense que c'est lui qui joua le plus grand rôle dans la formation scientifique et morale de celui-ci.⁴

Après avoir passé cinq ans dans des universités suisses et allemandes, Herepei vint en 1790 à Nagyenyed, où il enseigna l'histoire. Les notes manuscrites de ses

³ VITA, Zsigmond (1969): *Tudománnyal és cselekedettel*, Budapest, 63

⁴ CSETRI, Elek (1979); *Kőrösi Csoma Sándor indulása*, Bucarest, 96

cours montrent qu'il était un partisan de la Révolution française et des idées antiféodales. L'un de ses étudiants, le comte Louis Bethlen, nota qu'il était "un grand démocrate, ami de l'égalité"⁵. Sámuel Hegedüs, un autre de ses disciples qui lui succéda à la chaire d'histoire, écrit dans ses mémoires:

"L'histoire présentée par lui possédait une véritable âme pragmatique vivifiée par la raison. Et quelle éloquence il avait pour raconter l'histoire de l'humanité! Il transféra pour ainsi dire l'âme des jeunes sur le théâtre des événements dont il parlait; on croyait voir l'ardent Miltiade à Marathon ou César vivant, à la tête de ses légions au champ de Pharsale. (...) Dans ses discours s'expriment des sentiments nobles, et lorsque Léonidas meurt au champ d'honneur, ou qu'Aratus, tel un sapin altier arraché aux pentes enneigées des hautes montagnes, tombe pour sauver la liberté et la nation, les disciples apprirent à aimer la mort noble à travers ses paroles, et jugèrent heureuses les occasions où on pouvait se sacrifier d'une si belle manière."⁶

Herepei consacra de nombreuses études à l'histoire de la Hongrie.⁷ Les historiens de la Hongrie et de la Transylvanie d'alors se passionnèrent tous pour l'origine des Hongrois, pour la question de patrie ancestrale. L'éveil du sentiment national avait mis cette question à l'ordre du jour dans tout le pays. Herepei était un partisan convaincu de la parenté entre les Huns et les Hongrois, conception qu'il avait puisée dans les chroniques médiévales. En Transylvanie, cette identité était très fortement ressentie, surtout parmi les Sicules, chez qui vivait la tradition selon laquelle ils étaient les descendants des Huns, conduits en Transylvanie par Csaba, fils d'Attila. La thèse nouvelle de János Sajnovics sur l'origine finno-ougrienne de la langue hongroise suscita beaucoup de troubles.⁸ A Nagyenyed, quand Sámuel Gyarmati, ancien élève du collège, s'en fit le porte-parole, professeurs et élèves s'y opposèrent violemment au cours de discussions animées. Le rapport de Sámuel Turkoly sur les villages du Caucase où, selon lui, on parle hongrois, ranima le débat, d'une part en réfutant les arguments de Sajnovics, d'autre part en posant de nouvelles questions.⁹ La bibliothèque du collège conserve plusieurs copies du rapport de Turkoly faites à l'époque, ainsi que de nombreux mémoires écrits par les étudiants sur la langue des Huns, l'origine des Hongrois et l'origine hune de l'écriture runique des Sicules, études encouragées par Herepei et Ferenc Benkő, professeur de géographie d'origine sicule.

⁵ Gróf BETHLEN, Lajos (1908): *Önéletrása*, publié par SZÁDECZY Lajos, Kolozsvár, 13

⁶ HEGEDÜS, Sámuel (1844): *A közhasznú professzor... Herepei Ádámnak emlékezetére*. Kolozsvár, 41-42

⁷ Ses œuvres sont restées en manuscrits. Ainsi, par ex. *Historia mundi universalis et patriæ*. Cf. CSETRI, op. cit., 98

⁸ SAJNOVICS, Johannes (1770): *Demonstratio idioma Ungarorum et Lapponum idem esse*, Hafniae

⁹ La lettre de Sámuel Turkoly: Astrahan, 2 avril 1725. Cf. HEGEDÜS, Sámuel: "Egy hazafi szó és baráti könny Kőrösi Csoma Sándor sirja fölött", in *Pesti Hírlap*, 27 octobre 1842, n°190

Celui-ci avait fait ses études à Göttingen, d'où il avait rapporté des idées modernes qui, son tempérament militant aidant, l'opposèrent à plusieurs reprises à l'ancien régime transylvain. Sa *Géographie* en quatre volumes donne une description détaillée des continents – compte tenu du niveau scientifique de l'époque.¹⁰ Dans le chapitre consacré à l'Asie, il dit que la région du Caucase était autrefois appelée Scythie. "C'est de là que sont venus les Hongrois ou Huns qui franchirent la Volga et le lac de Méotis". Au sujet de la Mongolie, il note que "c'est de là que viennent les Turcs, les Tartares, les Gètes, les Hongrois, les Bulgares et d'autres encore." Puis il ajoute que "l'on peut encore reconnaître chez les Hongrois de nombreuses caractéristiques de ces peuples qui vivaient ensemble autrefois, "puisque [les Hongrois] venaient de ces régions-là selon l'opinion de plusieurs".¹¹

Les expériences de son enfance passée parmi les Sicules, et les connaissances d'histoire acquises au collège, suggérèrent à Kőrösi Csoma de partir vers l'Orient en quête de la patrie de ses ancêtres. Selon Sámuel Hegedüs, qui devint son ami par la suite, "il fit un pari avec deux autres, qu'un jour, il partirait pour atteindre ce but".¹²

Comment le collège avait-il préparé Kőrösi Csoma à accomplir cette grande tâche? Selon tous les mémorialistes, il travailla avec détermination pendant seize ans. Il apprit le latin, le grec et l'hébreu, puis l'allemand et le français comme langues modernes. Il acquit une considérable culture générale, et au cours de ses études de lettres et de théologie, il consolida ses connaissances en histoire et géographie. De plus, ils familiarisa avec la pensée logique et la méthode philologique, indispensables en linguistique. La bibliothèque du collège, riche de 8000 volumes, lui permit de pousser très loin ses études, surtout dans le domaine de l'histoire hongroise et universelle, dont la documentation était d'un niveau remarquable pour l'époque. Il y trouva des manuscrits de chroniques hongroises du moyen-âge, des écrits arabes, chinois et turcs. Et bien qu'il n'eût pas franchi les frontières de la Transylvanie avant l'âge de 30 ans, il put élargir ses connaissances dans les collections botaniques, zoologiques et minéralogiques du collège.

En fin de compte, comment pourrait-on résumer tout ce que le collège de Nagyenyed apporta à Kőrösi Csoma? Selon le grand turcologue hongrois Gyula Németh, "outre la culture générale transylvanienne de l'époque qui favorisait les langues et littératures classiques, c'est à Nagyenyed qu'il s'appropriä les méthodes de la recherche et de la pensée

¹⁰ BENKŐ, Ferenc (1801-1802): *Magyar geografia. I-IV.* Kolozsvár

¹¹ BENKŐ, op. cit. II, 42-45

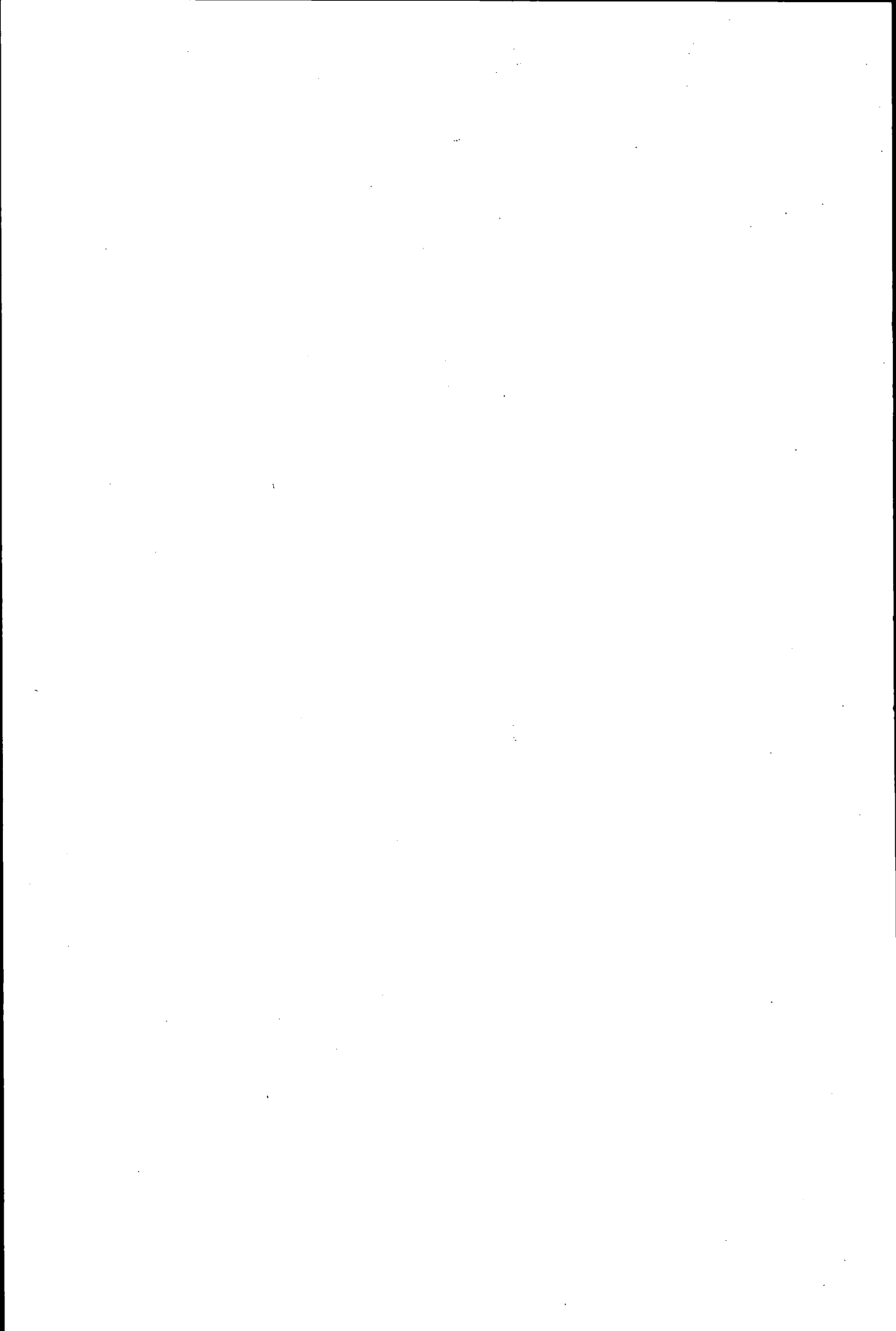
¹² HEGEDÜS, Sámuel: "Egy hazafi szó...", op. cit.

scientifiques".¹³ C'est là qu'il fut incité à se pencher sur l'histoire primitive des Hongrois, c'est encore là qu'il acquit sa compétence dans ce domaine. Et même si sa culture et ses connaissances étaient quelque peu unilatérales, elles lui assurèrent néanmoins les bases solides sur lesquelles il put fonder ses études à l'étranger.

Disons pour conclure que le collège calviniste de Nagyenyed a joué un rôle décisif dans la formation de Sándor Kőrösi Csoma, de l'homme et du savant, dans l'orientation d'une vie et d'une carrière exceptionnelles.

¹³ NÉMETH, Gyula (1943): *Kőrösi Csoma Sándor lelki alkata és fejlődése*, Kolozsvár, 7-8

Varia



Miklós SZABÓ

Université Loránd Eötvös de Budapest

Boïens et Héduens (Les Celtes de Pannonie et la Gaule)

"... enfin les Boïens qui, d'abord établis au-delà du Rhin, venaient de passer dans le Norique et de mettre le siège devant Noréia, deviennent leurs alliés et se joignent à eux". "...Quant aux Boïens, les Héduens demandèrent, parce qu'ils étaient connus comme un peuple d'une particulière bravoure à les installer chez eux; César y consentit; ils leur donnèrent des terres, et par la suite les admirent à jouir des droits et des libertés dont ils jouissaient eux-mêmes". "... Gorgobina, ville des Boïens: César les y avait établis après les avoir vaincus dans la bataille contre les Helvètes, et il les avait placés sous l'autorité des Héduens". (César, *Guerres des Gaules* I, 5, I, 28 et VII, 9.)

Le premier passage évoque la situation historique en 58 av. J.-C. où une fraction des Boïens d'Europe centrale devient allié des Helvètes qui préparent leur émigration en Gaule. Les deux autres phrases citées font allusion aux rapports étroits entre les Boïens et les Héduens; les mesures prises par César datent de la même année, mais d'après sa victoire sur les Helvètes près de Bibracte.

Les sources anciennes relatives à la tribu puissante des Boïens sont lacunaires et contradictoires. L'information puisée par Strabon dans Posidonios selon laquelle leur lieu d'établissement "d'autrefois" se trouvait aux environs de l'*Hercynia silva*, ne contient aucun point de repère géographique précis pour la localisation de ce territoire. La fameuse forêt peut signifier n'importe quelle partie de la région montagneuse et forestière s'étendant au nord du Danube, entre le cours moyen du Rhin et la Slovaquie orientale.

Le nom de la Bohême, *Bohémia* qui, depuis le moyen âge perpétue l'ancien Boiohémum, et ses trouvailles particulièrement importantes, ont suggéré l'idée à un certain nombre de spécialistes que ce pays avait constitué le noyau initial du territoire boïen, d'où une partie de cette tribu a émigré en Italie au début du IV^{ème} siècle av. J. C. Poussé par les tribus germaniques, le reste de la population a choisi également l'exode à une période bien postérieure, au I^{er} siècle av. J. C. – la date précise est controversée – d'une part, vers le Nord, c'est-à-dire vers le Norique et, d'autre part, vers le Sud, donc vers la Pannonie.

Une autre information fournie par Strabon, se rapporte à l'arrivée des Boïens d'Italie en Pannonie: "... chassés des lieux qu'ils occupaient, allèrent s'installer sur les rives d'Istros (le Danube) où ils vécurent aux côtés des Taurisques". Le principal repère chronologique qui permet de dater l'événement est la défaite catastrophique que subit la tribu de l'armée romaine en 191 av. J. C.

Quoi qu'il en soit, au cours du II^e siècle av. J. C. s'est formé le groupe puissant des Boïens de Pannonie qui, à l'époque de la migration des Cimbres, en 114 av. J. C., dominait sans doute les régions septentrionales de la région du Moyen-Danube. Le noyau de ce territoire se trouvait entre Bratislava (Pozsony) et Velem-Szentvid, deux sites de réputation internationale.

L'effondrement du pouvoir des Boïens vers 60 av. J. C. a été provoqué par les offensives daces sous le règne de Burébista. Si on accepte l'idée selon laquelle l'apparition d'une fraction boïenne en Norique et le siège de Noréia, mentionné par César, constituent les conséquences de l'expansion dace, les alliés boïens des helvètes doivent être d'origine pannonienne. Il s'agit très probablement d'un groupe qui a quitté le bassin des Karpatés vers l'Ouest avant 58, date de l'émigration des Helvètes, et après la défaite des Boïens subie des Daces. Il ne faut cependant pas compter avec le dépeuplement total des territoires boïens, car le Nord-Ouest de la province de Pannonie à l'époque romaine appartenait à la *civitas Boiorum*, unité administrative de la population indigène d'origine celtique organisée par Rome.

L'énigme historique de ce récit qui concerne la période mouvementée de la décennie antérieure au milieu du I^{er} av. J. C. est constitué par les rapports étroits des deux peuples celtiques, les Héduens de la Gaule centrale et les Boïens dits danubiens, bien lointains géographiquement l'un de l'autre. César dut en savoir quelque chose, étant donné qu'il autorisa sans hésitation les 32 000 Boïens, malgré leur alliance avec les helvètes vaincus et punis, de s'installer en Gaule et construire leur ville Gorgobina (ou Gortona), très probablement à Sancerre.

Pour qu'on puisse ébaucher l'arrière-plan historique de cette situation particulière, il ne nous reste aucune autre possibilité que rechercher dans le passé des peuples celtiques d'Europe des signes révélateurs sur la "préhistoire" de ces rapports évidents pour César et aussi pour les Héduens.

Une première donnée très prometteuse nous est fournie par Tite-Live, dans sa description des deux invasions simultanées qui ont amené les Celtes en Italie et dans le bassin des Karpates:

"... Sous le règne de Tarquin l'Ancien, les Celtes, qui forment le tiers de la Gaule, étaient soumis à l'autorité des Bituriges... Ambigat qui régnait alors, devait sa puissance à son mérite, à sa fortune personnelle et surtout à la prospérité de ses peuples: car sous son règne la Gaule regorgeait de blé et d'hommes, si bien que sa population surabondante semblait difficile à gouverner. Et comme de son côté le roi devenait vieux, il voulut alléger son royaume de la foule qui le surchargeait: il déclara donc qu'il enverrait Bellovèse et Ségovèse, les fils de sa sœur (...) s'établir aux lieux que les dieux leur assigneraient par leurs augures... Pour Ségovèse, donc les sorts indiquèrent la forêt Hercynienne; à Bellovèse, les dieux désignèrent une direction sensiblement plus plaisante: l'Italie". (*Tite-Live* V, 34)

Malheureusement, deux données dans ce passage sont totalement invraisemblables: la datation proposée pour la migration (sous le règne de Tarquin l'Ancien, donc vers 600 av. J. C.), puis l'explication de sa raison, c'est-à-dire les ambitions territoriales d'un peuple de Gaule. En même temps, Tite-Live relate les événements qui se sont déroulés – selon Trogue-Pompée – au début du IV^{ème} siècle av. J. C.. Conformément à cette tradition, la prise de Rome par les Gaulois fut contemporaine de l'invasion des tribus celtiques vers la Pannonie. (La mention de la forêt Hercynienne chez Tite-Live indique *grosso modo* la même direction, la région du Moyen-Danube.)

Les Bituriges et les autres peuples (Arvernes, Carnutes, Héduens, etc...) énumérés par Tite-Live dans ce même contexte, ne semblent avoir été connus des Romains que beaucoup plus tard, à l'époque de la conquête de la Provence ou même après. La situation historique chez Tite-Live est donc anachronique et, ainsi, la composition ethnique du grand mouvement migratoire vers le bassin des Karpates au début du IV^{ème} siècle av. J.C. nous reste inconnu.

La dernière décennie du IV^{ème} siècle constitue une nouvelle étape dans l'histoire du monde celtique qui se caractérise par l'orientation danubienne et balkanique de la civilisation laténienne. Elle se manifeste, d'une part, par la consolidation du pouvoir celtique dans la région du Moyen-Danube et, d'autre part, par l'arrivée de vagues de peuples dans ce nouvel épicerie. Les offensives contre le monde hellénistique dont le point culminant tombe à 280-79 av. J.C., sont dans le prolongement des migrations vers l'Italie et vers la Pannonie. Il s'agissait d'une entreprise qui se fixa

comme but la prise en possession des nouveaux territoires. La tentative tourne court en 279: l'invasion fut arrêtée à Delphes et les Celtes se replient sur le Nord.

Quant à l'origine des Celtes qui participèrent aux affaires balkaniques, les données des sources anciennes sont aussi cette fois obscures et contradictoires. La localisation du point de départ des offensives, ainsi que de leur arrière-pays dans le bassin des Karpates, n'empêche que des contingents occidentaux soient également présents parmi les participants.

L'idée que Brennos, l'auteur de l'attaque contre Delphes, fut le chef d'un groupe originaire de l'Ouest, repose sur un fragment du poète Callimaque: "Brennos a conduit les Celtes de la mer occidentale contre les Helvètes". Pausanias, en principe, corrobore cette opinion: il retrace l'histoire de Galates depuis leur départ "aux confins de l'Europe" jusqu'à leur installation dans la région d'Ancyre, en Turquie actuelle. Le cas de Belgios (ou Bolgios) est également à évoquer: l'origine belge, c'est-à-dire occidentale, au moins d'une partie de son armée victorieuse contre le jeune souverain de la Macédoine, Ptolémée Kéraunos, a été suggérée à plusieurs reprises. Par contre, un nombre de données fournies par autres auteurs grecs et romains se trouvent en contradiction avec les précédentes.

Pourquoi cette confusion chez les historiens antiques sur l'origine des Celtes qui nous intéressent? Elle s'explique sans doute par la nature composite, au plan tribal, des envahisseurs des Balkans: les "armées" celtiques regroupaient les individus les plus aventureux issus des peuples répartis entre l'Atlantique et les Karpates. On peut évoquer en faveur de cette interprétation les hétaires ou confréries des Gaulois établis en Italie (*Polybe* II, 17): il s'agit d'une organisation qui n'a pas respecté les cadres traditionnels de la tribu. D'autre part, les périodes bouleversées des migrations voient la formation des nouveaux peuples. Le cas des Volques Tectosages – "le peuple qui cherche un toit" – en est certainement un bon exemple. Selon Trogue-Pompée le pays d'origine de cette tribu fut la région de Tolosa (Toulouse), par contre César prétend que "les contrées les plus fertiles de la Germanie, au voisinage de la forêt Hercynienne furent occupées" par eux et qu'il habitaient toujours ce pays. Par conséquent, l'apparition des Tectosages en Gaule constitue l'une des conséquences de l'échec que les offensives des Celtes ont subi en Grèce. Les événements postérieurs à la défaite de Delphes eurent comme théâtre le vaste territoire

compris entre l'Anatolie centrale et la Gaule. Les fractions des Volques Tectosages sont présentes partout: aux environs d'Ankara, parmi les tribus galates, puis en Pannonie, à l'embouchure de la Drave et, finalement, dans la région toulousaine.

Malgré leur caractère fragmenté, les textes anciens reflètent les répercussions des invasions balkaniques et nous font connaître la formation des rapports nouveaux entre la Celtique occidentale et les peuples celtiques du bassin des Carpates. Nous avons de bonne raison de croire que la réponse à notre question qui concerne l'amitié des Boïens et des Héduens est renfermée dans la situation historique du III^{ème} siècle av. J.C.

L'apport de l'archéologie aux problèmes qui ont été rassemblés sur la base de l'analyse des sources écrites relatives aux Celtes est de plus en plus significatif, mais souvent difficile à interpréter.

En ce qui concerne notre sujet, il faut remonter dans le passé jusqu'à la date de la redécouverte de Bibracte: en 1867 Jacques-Gabriel Bulliot, bourgeois autunois, mandaté et financé par Napoléon III a entrepris une longue série de fouilles au mont Beuvray. En 1897, son neveu, Joseph Déchelette, un des plus grands maîtres de l'archéologie celtiques a repris jusqu'en 1907 les explorations et mit en évidence une ville contemporaine de l'époque de la guerre de Gaules.

Grâce aux confidences d'une paysanne qui lui vendait du beurre, Kálmán Miske, en 1896, a réussi à découvrir que les objets préhistoriques de sa collection personnelle provenaient de la montagne de Szentvid à Velem. Le site jusqu'alors consciencieusement caché par les clandestins et les antiquaires, devint la même année l'objet de ses investigations. L'importance des découvertes n'a pas échappé à l'attention de la recherche contemporaine: Velem-Szentvid sera, à côté du mont Beuvray, Manching en Bavière et Stradonice en Bohême, un des sites de référence de la civilisation des oppida celtiques.

J. Déchelette fut le premier à constater l'homogénéité de cette culture, dans son fameux *Manuel d'archéologie*:

"La figure 404, où nous avons groupé divers menus d'objets identiques – fibules, anses de vases, bosettes émaillées, rouelles-pendeloques – provenant de quatre de ces stations, met en évidence l'homogénéité des trouvailles, fait d'autant plus frappant qu'une distance considérable sépare ces localités. On est comme en présence d'une couche uniforme recouvrant une vaste

zone du territoire celtique et présentant sur tous les points de ses affleurements les mêmes séries d'objets".

Ce fameux tableau comparatif a mis en évidence que l'essor des oppida avait entraîné la formation de contacts inter-tribaux qui devait évidemment refléter aussi des rapports historiques établis entre l'Occident et l'Europe centrale au cours du Ier siècle av. J.C. et que cette civilisation de caractère "proto-urbain" avait les racines communes.

Dans la recherche hongroise ce fut l'activité de l'éminent savant, A. Alföldi qui, durant les années antérieures à la 2ème guerre mondiale, ouvrit le chemin à l'analyse de l'arrière-plan historique des trouvailles celtiques mises au jour dans le bassin des Karpates. La monographie remarquable d'Ilona Hunyady consacrée à ce sujet et injustement peu citée par rapport à ces mérites, à cause des difficultés de langue, attribua une importance fondamentale aux éléments occidentaux, surtout ceux de la Rhénanie, pour la celtisation de la Pannonie au cours du IVème siècle av. J.C.. Les successeurs de Hunyady, suivant cette piste, ont rendu probable qu'une influence quasi contemporaine de la vallée de la Marne en Champagne française se manifestait également dans la région du Moyen-Danube. En faveur de cette hypothèse, il faut se référer à la parenté des armes décorées trouvées en France et en Hongrie. Certaines ressemblances avec des objets marniens peuvent, en principe, témoigner de la présence d'individus champenois dans les mouvements migratoires visant la Thrace et la Macédoine à la fin du IVème et au début du IIIème siècle av. J.C. En essayant de tirer une conclusion d'ordre historique des observations de ce type, il ne faut pas oublier que durant la période très mouvementée des invasions balkaniques, la diffusion de certaines catégories d'objets, de certains décors, etc... a pu être aussi bien la conséquence du déplacement des groupes humains que celle de rapports commerciaux. On peut aussi envisager des éventualités individuelles, comme par exemple, l'activité d'artisans ambulants ou les contacts personnels, archéologiquement invisibles.

Les recherches nouvelles déterminent avec beaucoup de certitude la direction des influences détectées et les situent dans leur contexte historique, en utilisant la totalité de mobiliers disponibles et, en plus, en se basant aussi sur les résultats d'autres disciplines, comme, par exemple, l'anthropologie ou la recherche technologique.

Le premier phénomène important est constitué par la formation d'une nouvelle génération de nécropoles celtiques vers 300 av. J.C. dans le bassin des Karpates. Si l'on prend en considération la précision toute relative avec laquelle on arrive à dater les trouvailles d'époque protohistorique, il paraît justifié de dire que les cimetières en question ont pu être utilisés avant 280-279, date de l'invasion celtique en Macédoine et en Grèce et aussi après la retraite des envahisseurs en 279-78 vers le Nord. Pour définir la chronologie relative des tombes d'une nécropole, il faut connaître leur répartition par générations successives. La condition de base est cependant que la nécropole choisie pour ce type d'analyse soit entièrement fouillée. Le cas idéal, pour le moment, est constitué dans le bassin des Karpates par le site de Chotin en Slovaquie de sud-ouest. Fait surprenant que l'usage vestimentaire conformément à l'examen des mobiliers de sépultures féminines présente le caractère hétéroclite. Cette observation peut être interprétée comme la preuve archéologique de la composition "impropre" du point de vue tribal des groupes humains qui ont choisi l'émigration vers les régions balkaniques.

Nous devons à V. Kruta la démonstration de l'arrivée des Celtes danubiens en Gaule, vers le milieu du III^{ème} siècle. (Il s'agit de la retraite à la suite de l'échec des offensives contre le monde hellénistique). Elle repose sur les parallélismes entre la Champagne et la région du Moyen-Danube. Ainsi par exemple, le port d'anneaux de cheville par certaines femmes fut totalement étranger aux traditions locales de la zone marnienne, très répandu par contre dans les mobiliers des tombes féminines à partir de la Bavière jusqu'en Hongrie. Le cas est identique avec l'apparition des petits enclos funéraires en France ou avec la relative fréquence de l'incinération à côté de l'inhumation dans les nouvelles nécropoles champenoises qui s'installent quelquefois sur l'emplacement de cimetières abandonnés depuis la fin du V^{ème} ou le début du IV^{ème} siècle av. J.C., à l'époque des migrations dites historiques vers l'Italie et vers le bassin des Karpates. Tous ces phénomènes (la biritualité, les enclos et les coutumes vestimentaires) constitueraient donc les conséquences d'une migration celtique de la région du Moyen-Danube en Gaule qui a dû modifier le peuplement de la Celtique occidentale. L'archéologie a confirmé d'une manière convaincante l'existence des rapports étroits au III^{ème} siècle av. J.C. entre les Gaulois et les Celtes dits de Pannonie.

Les examens brièvement présentés sont susceptibles de restituer des cadres historiques dans lesquels peuvent être insérées des trouvailles de type différent des précédentes. Citons avant tout le fourreau d'épée en fer richement orné de Cernon-sur-Coole (Marne) qui fut défini depuis longtemps comme une création extraordinaire du Style des épées hongroises, contribution la plus importante des Celtes danubiens à l'art celtique, dont la naissance remonte au début du III^{ème} siècle av. J.C. Cette pièce de provenance marnienne et son pendant trouvé à Drňa (Slovaquie) attestent incontestablement que deux sites très éloignés l'un de l'autre peuvent fournir des produits d'origine identique. L'atelier responsable est à localiser au bassin des Karpatés; il était certainement actif vers 250 av. J.C. Le cas du fourreau de Cernon-sur-Coole est ainsi éclairci: il s'agit d'un objet dont l'exécution en elle-même témoigne des rapports étroits au III^{ème} siècle entre la Gaule et la Pannonie lointaine.

L'installation des Volques Tectosages d'origine danubienne en Gaule méridionale dont le contexte historique chez les auteurs grecs et romains nous apparut bien contradictoire, se montre à la lumière des trouvailles archéologiques moins problématique: une série d'objets mis au jour en France du Sud, datables du second tiers du III^{ème} siècle reflète la filiation danubienne de la civilisation laténienne régionale.

Il est certain que le discernement de plus en plus approfondi de la situation historique passionnante du III^{ème} siècle et de la période des oppida, stimula les archéologues hongrois et leur confrères français d'élaborer les modalités d'une coopération. L'ouverture en 1988 des fouilles franco-hongroises dans le cadre d'une convention entre l'Université Eötvös Loránd de Budapest et le Centre archéologique européen de Bibracte à Velem-Szentvid et au mont Beuvray essaye de "matérialiser" la volonté pour qu'on puisse mieux connaître et interpréter les racines communes de notre passé européen.

Et, si on accepte la thèse de plus en plus souvent citée selon laquelle les Celtes de l'âge du Fer représentent la première unité culturelle de l'Europe, pourquoi ne faut-il pas être d'accord avec le journaliste du *Nouvel Observateur* lorsqu'il résume ainsi l'enseignement tiré de sa visite sur le mont Beuvray: "Décidément, les Gaulois resteront toujours les plus utiles de nos ancêtres".

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES HISTORIQUES

DUVAL, P.M (1971): *La Gaule jusqu'au milieu du Vème siècle. Les sources de l'histoire de France des origines à la fin du XVème siècle*. T. I, Paris, Picard

HERRMANN, J. (éd.), (1988): *Griechische und lateinische Quellen zur Frühgeschichte Mitteleuropas*. Erster Teil: *Von Homer bis Plutarch (8.Jh. v.u.Z. bis 1. Jh.u.Z.) Coll. "Schriften und Quellen der Alten Welt"*, vol.37,1. Berlin, Akademie Verlag

Les sources des passages traduits en français des auteurs anciens:

CESAR: *Guerre des Gaules* Paris, Gallimard, 1981

COUGNY, E. (1986): *Extraits des auteurs grecs concernant l'histoire et la géographie des Gaules*. Paris, Errance

TITE-LIVE: *Histoire romaine*, livre V. Paris, les Belles Lettres, 1969

ÉTUDES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES

ALFÖLDI, A. (1942): *Zur Geschichte des Karpatenbeckens im 1. Jhdt. v. Chr.* Ostmitteleuropäische Bibliothek 37, 1 sq.

ALFÖLDI, G. (1974): *Noricum*. (The Provinces of the Roman Empire). London and Boston, Routledge & Kegan Paul

BORZSÁK, I. (1936): *Die Kenntnisse des Altertums über das Karpatenkessel*. (Dissertationes Pannonicae I,6) Budapest, Pázmány-Universität 1936

DOBESCH, G. (1980): *Die Kelten in Österreich nach den ältesten Berichten der Antike*. Wien-Graz-Köln, Herrmann Böhlaus nachf.

FREY, O.H.; KRUTA, V.; RAFTERY, B.; SZABÓ, M. (éds.) (1984): *Les Celtes*. Milano, Bompiani

FURGER-GUNTI, A. (1984): *Die Helvetier. Kulturgeschichte eines Keltenvolkes*. Zürich, Verlag Neuer Zürcher Zeitung

GOUDINEAU, C. (1990): *César et la Gaule*. Coll. "De la Gaule à la France: histoire et archéologie", Paris, Errance 1990

HUBERT, H.: *Les Celtes depuis l'époque de La Tène et la civilisation celtique*. Coll. "L'évolution de l'humanité", vol. 21 bis. Paris, Albin Michel (3ème éd.)

MÓCSY, A. (1974): *Pannonia and Upper Moesia*. (The Provinces of the Roman Empire). London and Boston, Routledge & Kegan Paul

NACHTERGAEL, G. (1977): *Les Galates en Grèce et les Sôtéria de Delphes*. Coll. "Mémoires de la Classe des Lettres", 8°-2° série, T. LXIII, fasc.1, Bruxelles, Académie Royale de Belgique

PEYRE, C. (1979): *La Cisalpine gauloise du IIIème au Ier siècle av. J.C.* Coll. "Etudes d'histoire et d'archéologie", vol. I, Paris, Ecole Normale Supérieure

SZABÓ, M. (1988): *Les Celtes en Pannonie. Contribution à l'histoire de la civilisation celtique dans la cuvette des Karpates*. Coll. "Etudes d'histoire et d'archéologie", vol. III, Paris, Ecole Normale Supérieure

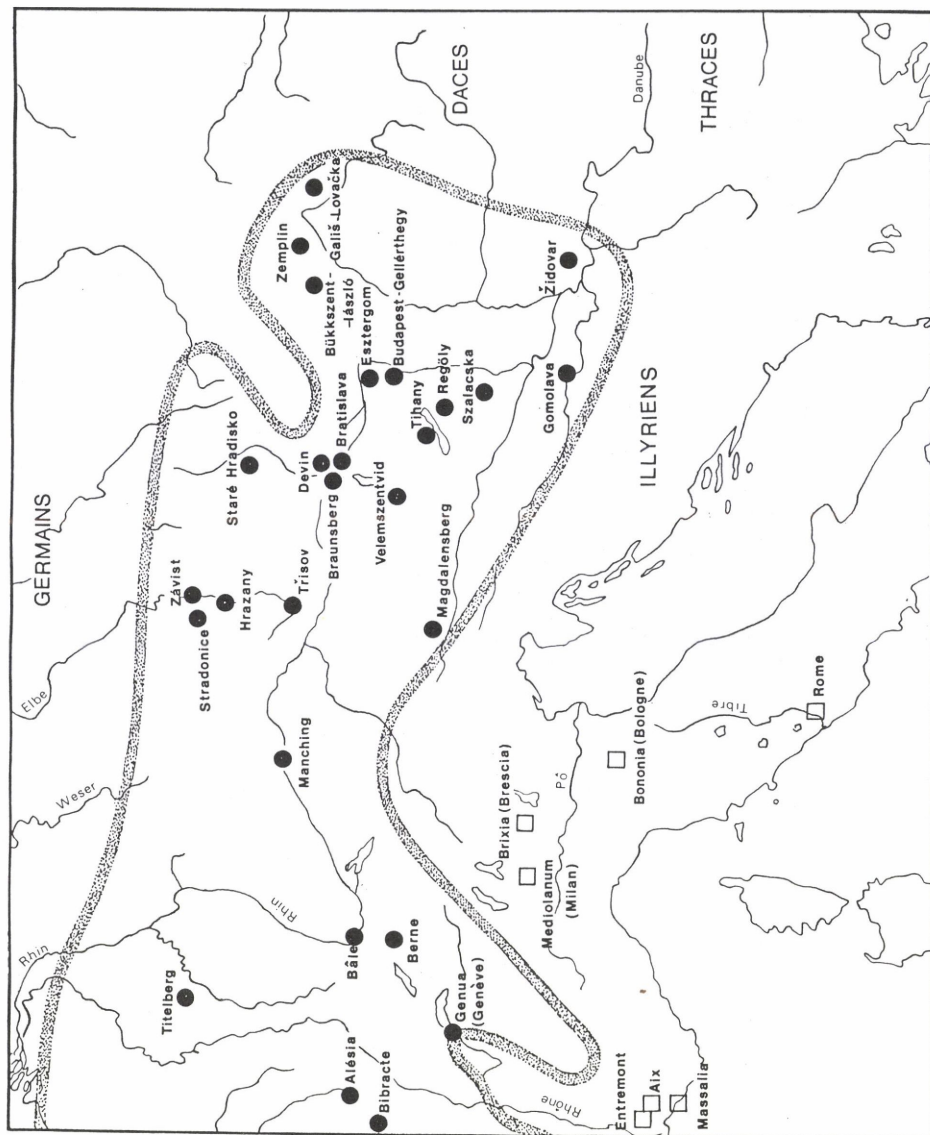
TOČIK, A. (éd.) (1959): *Limes Romanus Konferenz Nitra*. Bratislava, Slovenskej Akadémie Vied

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES

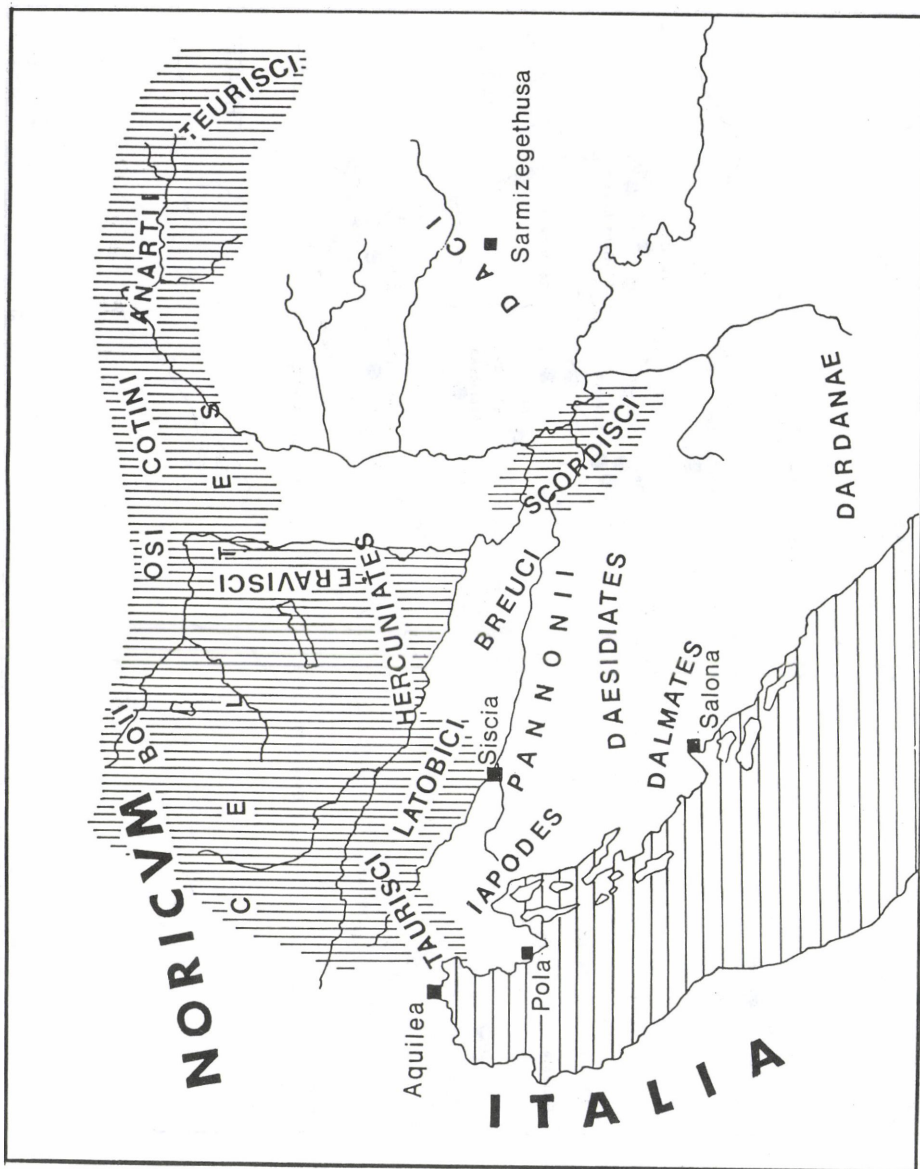
- COLLIS, J. (1984): *Oppida. Earliest Towns North of the Alps*. Sheffield, University
- DECHELETTE, J. (1927): *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*. T. IV: *Second Age du Fer ou époque de La Tène*. Paris, Picard 1927 (2ème éd.)
- DUVAL, P.-M.; KRUTA, V. (éds.) (1979): *Les mouvements celtiques du Vème au Ier siècle avant notre ère*. Paris, CNRS 1979.
- DUVAL, P.-M.; KRUTA, V. (éds.) (1982): *L'art celtique de la période d'expansion. IVème et IIIème siècles avant notre ère*. Genève-Paris, Droz
- FILIP, J. (1956): *Keltové ve střední Evropě*. (Monumenta Archaeologica, t. V) Praha, CSAV
- GEBHARD, R. (1989): *Der Glasschmuck von Manching*. (Die Ausgrabungen in Manching 11) Stuttgart, Franz Steiner Verlag
- HUNYADY, I. (1942): *Kelták a Kárpátmedencében*. (Die Kelten im Karpatenbecken) Dissertationes Pannonicae II, 18. Budapest, Pázmány-Universität, 44
- Keltische Oppida in Mitteleuropa und im Karpatenbecken*. Archeologické rozhledy 23, 1971, n°3-5
- L'expansion des Celtes de la Gaule vers l'Orient*. Histoire et archéologie: les dossiers 77, 1983
- PAULI, L. (éd.) (1980): *Die Kelten in Mitteleuropa: Kultur, Kunst, Wirtschaft*. (Keltenmuseum Hallein) Salzburg, Landesregierung
- SZABÓ, M. (1992): *Les Celtes de l'Est. Le second âge du fer dans la cuvette des Karpates*. (Collection des Hespérides) Paris, Errance
- SZABÓ, M.; PETRES, É.F. (1992): *Decorated Weapons of the La Tène Iron Age in the Carpathian Basin*. (Inventaria Praehistorica Hungariae V) Budapest, Magyar Nemzeti Múzeum
- WERNER, J. (1979): *Spätes Keltentum zwischen Rom und Germanien*. (Gesammelte Aufsätze zur Spätlatènezeit) München, Verlag C.H. Beck

MONT BEUVRAY – BIBRACTE – VELEM-SZENTVID

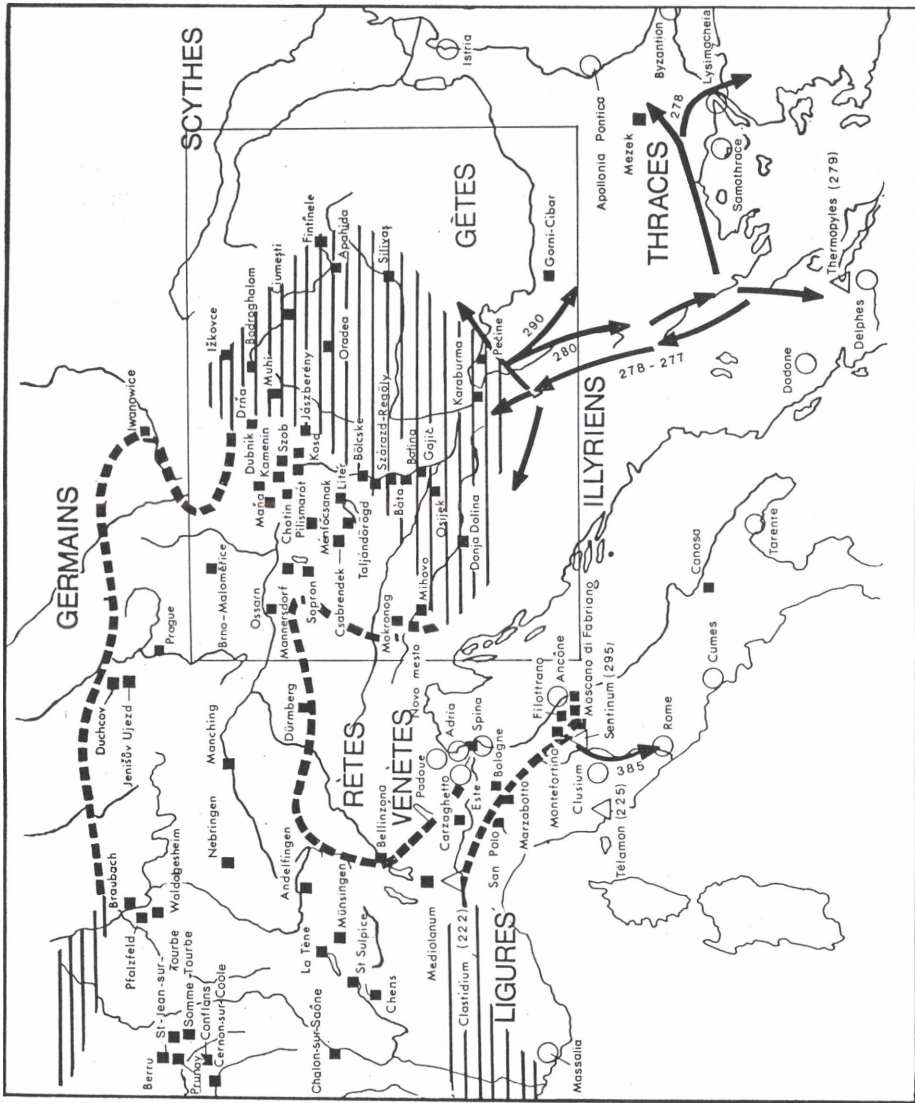
- BERTIN, D.; GUILLAUMET, J.-P. (1987): *Bibracte (Saône-et-Loire) Une ville gauloise sur le mont Beuvray*. (Guides archéologiques de la France) Paris, Ministère de la Culture
- BUCHSENSCHUTZ, O.; CSERMÉNYI, V.; GUILLAUMET, J.-P.; SZABÓ, M. (1990): *La campagne franco-hongroise de fouilles de 1988 à Velem-Szentvid*. Acta Archaeologica, Budapest, 42, 45 sq.
- CAVIGLIOLI, F.: "Pas si fous ces Gaulois", *Le Nouvel Observateur*, 12-18 septembre 1991, 86-87
- Les fouilles du Mont-Beuvray*. Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est: rapport biennal depuis 1987 (n° XXXVIII)
- MISKE, K. (1908): *Die prähistorische Ansiedlung Velem St. Vid*. Wien



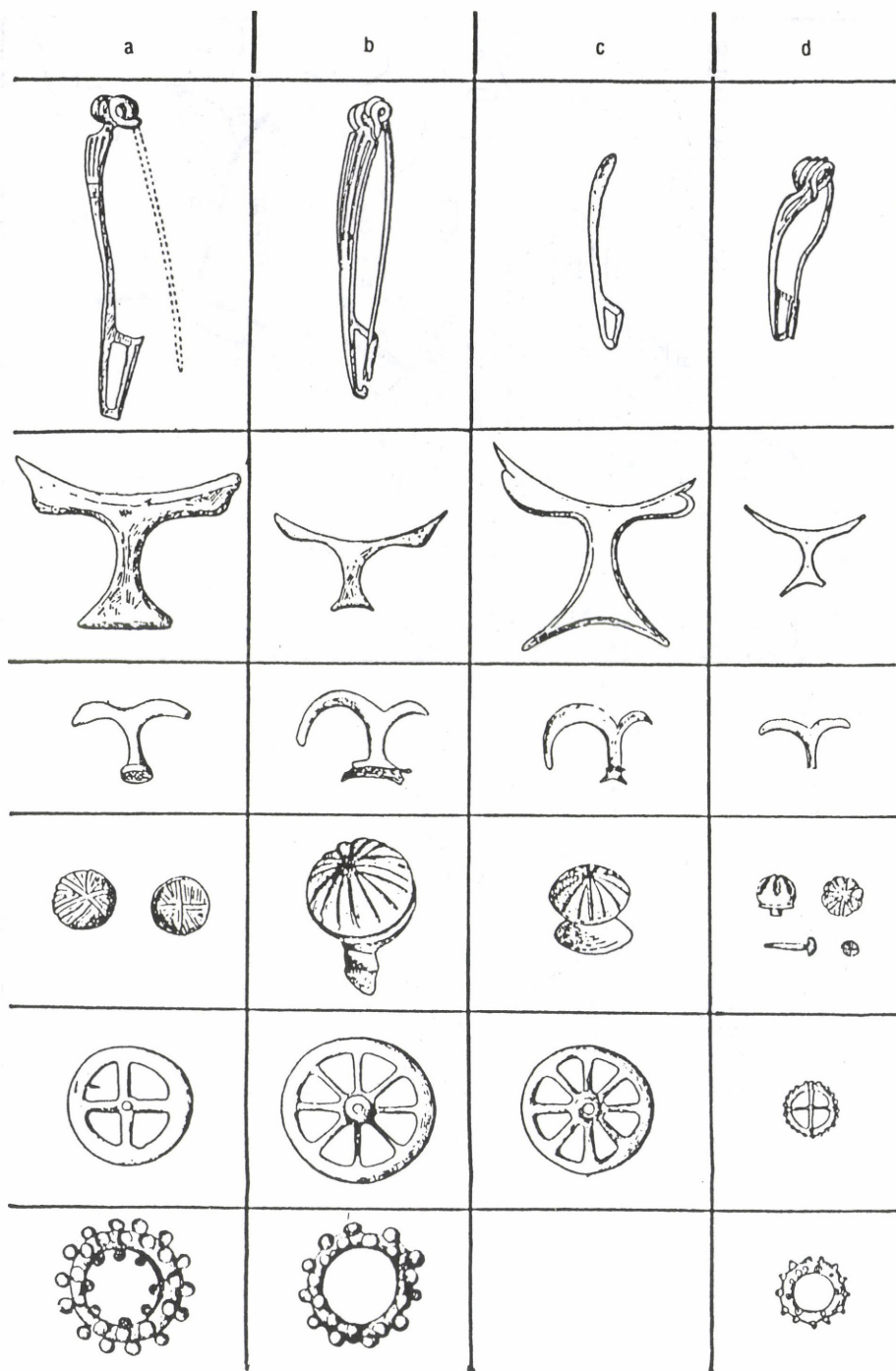
1. La civilisation des oppida celtiques: Bibracte = capitale des Héduens; Bratislava et Velem-Szentvid = oppida des Boiens dits de Pannonie.



2. les peuples du bassin des Karpates au 1er siècle av. J.C. (Zone hachurée = population d'origine celtique).



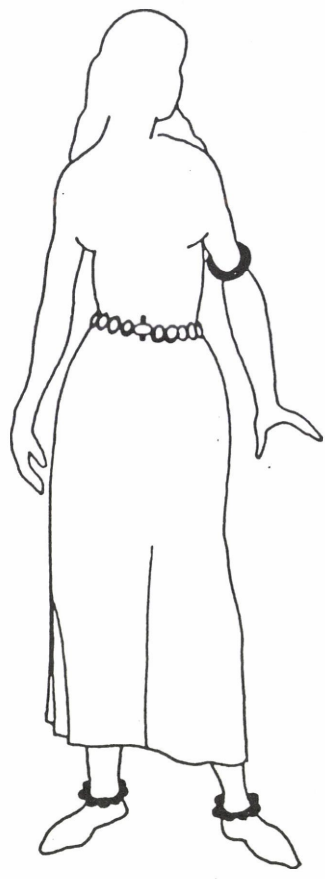
3. L'Europe celtique au I^{er} et au III^{ème} siècle, avec les sites importants (■), les champs de bataille (Δ) et les principales expéditions celtiques (→).



4. Le tableau comparatif de Déchelette: a) Mont Beuvray, b) Stradonice, c) Manching, d) Velem-Szentvid.

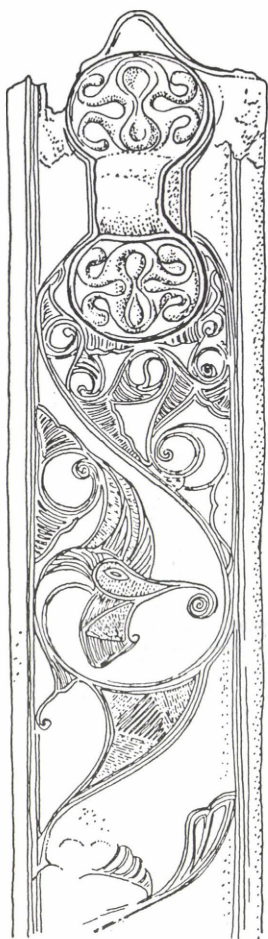


1.

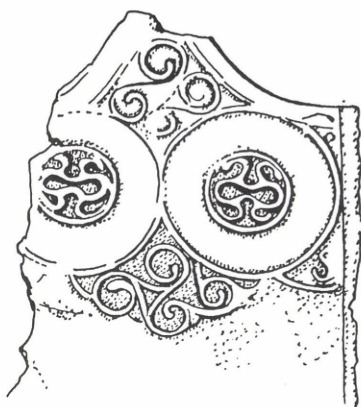


2.

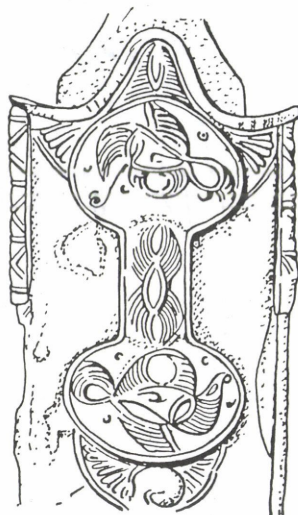
5. Parures féminines en Champagne au IIIème siècle av. J.-C.: 1) Villeseneux, sépulture n°4: parure traditionnelle de la région (début du IIIème siècle); 2) Pogny, sépulture n°5: parure danubienne (milieu du IIIème siècle). D'après V. Kruta.



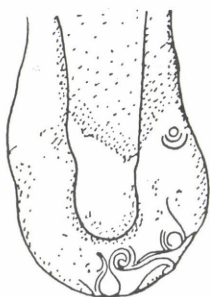
1



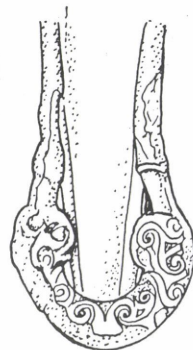
2



3



4



6. Le fourreau décoré de Cernon-sur-Cooile (1: Châlons-sur-Marne, Musée municipal) et ses parallèles de la Celtique danubienne. (2: Szob; Budapest, Magyar Nemzeti Múzeum, 3: Drňa; Rimavská Sobota, Gemerské muzeum. 4: Litér; Budapest, Magyar Nemzeti Múzeum).

L'immigration hongroise en France: quelques caractéristiques sociologiques¹

On peut distinguer trois grandes vagues d'émigration hongroise dans l'histoire du XX^{ème} siècle. La première se situe juste après la Première guerre mondiale. L'amiral Horthy succède à deux révolutions, l'une bourgeoise et l'autre prolétaire, l'émigration se compose donc de communistes, de sociaux-démocrates et de radicaux. Mais ils sont suivis aussi des ouvriers accusés d'avoir appuyé les révolutions, de paysans sans terre, de jeunes et d'intellectuels sans perspectives d'avenir. Le deuxième courant migratoire date d'après-guerre. En août 1944, l'amiral Horthy est destitué, ses proches, ses fidèles et ceux qui le soutenaient s'expatrient d'autant plus qu'en août 1949, la constitution de la République populaire hongroise est votée. La dernière grande vague d'émigrés est celle consécutive à la révolution de 1956 où plus de 200 000 Hongrois furent contraints à l'exil.

L'émigration des années 20 et 30

"Il ne faut pas confondre les émigrés qui sont venus après 45,47,48, et après 56, c'est pas les mêmes émigrations que les émigrants de 1920 jusqu'à 30, c'était la misère noire en Hongrie, on est venu sans rien..."²

Les privations de droit politique et les oppressions économiques sont alors dénoncées par la Ligue Hongroise pour la défense des Droits de l'Homme et du Citoyen. Cette misère résultait de la volonté de Bethlen³ de consolider le régime horthyste. En effet, désireux de se

¹ Cet article est extrait d'un mémoire de maîtrise de sociologie soutenu en juin 1992. Au cours de ce travail visant à rendre compte de l'identité nationale hongroise en situation d'émigration, nous avons réalisé de nombreux interviews dans la région parisienne, à Nice et à Strasbourg. C'est à partir de ces interviews et d'un travail d'observation des réseaux associatifs que nous avons constitué notre modèle d'analyse (Rinaudo & Ryvlin, 1992).

² Témoignage d'une émigrée partie de Hongrie dans les années 20.

³ Il s'agit du comte István Bethlen, Premier ministre du 14 avril 1921 au 19 août 1931.

forger une alliance politique en s'appuyant sur une "classe moyenne" fidèle, il avantage les officiers et les fonctionnaires en leur faisant une place auprès des grands propriétaires terriens et des capitalistes (Hanák, 1986: 182). Plus de 51% du budget national était consacré aux dépenses du personnel. Comme le remarque alors E. Bota, "le peuple [est] courbé sous la charge immense des frais d'entretien de la force armée et de l'intelligence service; sur 7.300 000 habitants il y a 1.500 000 fonctionnaires publics."⁴ Il semble que le seul commerce à bien fonctionner fut celui des "mont-de-piété", avec 800 000 dépositaires pour 950 000 Budapestois (Ibid.).

L'élection à main levée, système antidémocratique s'il se peut, fut promulguée sous Bethlen – à l'exception de Budapest et de 12 autres villes – et fut accompagnée d'une restriction du nombre d'électeurs (Hanák, 1986: 189). Que ce soit la terreur qui suivit les révolutions, l'installation du régime Horthy, les difficultés économiques ou le chômage massif et durable, les raisons étaient nombreuses pour quitter la Hongrie dans les années 20 et 30.

"Ainsi, ce n'était pas simplement les Hongrois ayant eu un rôle dans les révolutions, les partisans de la démocratie bourgeoise ou du socialisme qui choisissaient l'exil, mais aussi, et pour des raisons économiques, des intellectuels en début de carrière, des ouvriers qualifiés, des petits propriétaires ou des paysans sans terre." (Ibid. 201)

En 1931, on recense près de 19 000 Hongrois en France, presque deux fois plus que l'exil provoqué par la Révolution de 1956. Des milliers d'ouvriers travaillèrent dans les régions minières (Nord-Pas-de-Calais), agricoles et industrielles. Dans la région parisienne, de nombreux ouvriers magyars travaillaient dans les usines de Boulogne-Billancourt. C'est là que la Ligue Hongroise pour la Défense des Droits de l'Homme et du Citoyen a vu le jour.

"Pourquoi la Ligue Hongroise s'est assemblée en 1923? Mon mari a commencé, parce que c'était épouvantable de vivre ici (...) La Ligue s'occupait de tout le monde, tout ceux qui venaient chercher de l'entraide et c'était pas facile à obtenir..."⁵

⁴ Extrait d'une lettre d'Ernest Bota, président de la Ligue Hongroise pour la Défense des Droits de l'Homme et du Citoyen envoyée au camarade Mac Donald, chef des ouvriers anglais le 28 août 1929.

⁵ Extrait d'une interview avec Mme Y. Bota, veuve d'Ernest Bota, à Boulogne-Billancourt, le 15 janvier 1992.

Bota raconte encore comment ils aidaients les nouveaux arrivants, souvent sans-abri, et les difficultés des ouvriers sans papiers, quelquefois acculés au suicide:

"Comme je vous ai dit, on n'avait que la chambre et la cuisine. Il y avait quelquefois des gens qui arrivaient et qui ne savaient pas où dormir, alors je leur mettais le lit par terre dans la cuisine.(...) Il [un ouvrier] avait à demander une prolongation pour pouvoir travailler, puis la réponse est arrivée au commissariat comme quoi on ne lui prolongeait pas son autorisation de travailler. Automatiquement, on lui a repris tous les papiers, et du jour au lendemain il s'est retrouvé sans rien. (...) Il y en a un qui s'est suicidé à la Préfecture parce qu'ils l'ont expulsé. Il ne pouvait pas partir. Où vouliez-vous qu'il aille? (Ibid.)

Plus tard, après la guerre, la Ligue a continué mais beaucoup d'ouvriers sont retournés en Hongrie ou se sont embarqués pour les États-Unis.

C'est aussi dans ces années d'entre-deux-guerres que d'autres groupes s'installèrent en France. C'était pour la plupart des jeunes gens expulsés pour des raisons politiques ou poussés par un avenir peu prometteur en Hongrie. Ils circulaient essentiellement entre Berlin, Vienne, Paris et Londres. Beaucoup étaient artistes ou le devinrent par la force des choses. L'art étant un langage universel, ils n'avaient pas besoin de parler la langue pour vendre des toiles, des sculptures ou pour faire des films. La photographie était alors une profession très prisée. Il suffisait parfois de se procurer un appareil photo pour faire naître de grandes vocations: André Kertész, Brassai, Robert Capa, Martin Munkacsy, Lucien Hervé, etc.

Les années 20 verront ainsi s'épanouir une communauté artistique hongroise grisée et envoûtée par le Paris des "Années Folles", malgré la situation précaire dans laquelle ils vivaient. A Montparnasse, le Dôme⁶ était le lieu où l'on discutait en hongrois, où l'on pouvait se retrouver entre compatriotes mais aussi le lieu de rencontre privilégié avec d'autres artistes français et étrangers:

"Montparnasse devint alors le quartier étranger de Paris, son ghetto d'Europe Centrale, où l'on entendait plus souvent parler

⁶ Ce lieu est resté longtemps un lieu de rencontre des Hongrois, il l'est peut-être encore...

allemand, hongrois, russe, tchèque, roumain et polonais que français. (...) Les cafés étaient des oasis de sociabilité dans un pays hostile. La barrière de la langue et la xénophobie des Français isolaient les réfugiés dans un univers à eux. (Whelan, 1985: 69)

L'après-guerre

Avec les premières élections vint la victoire des partis modérés et la constitution d'un gouvernement allié avec des communistes. Ceux qui soutenaient le régime Horthy, et particulièrement les officiers et les grands propriétaires terriens, durent s'exiler. Un demi-million de soldats et d'officiers furent faits prisonniers de guerre et près de 250 000 ne rentrèrent jamais de cette captivité soviétique, britannique, américaine ou française (Lázár, 1990: 210). Beaucoup de ceux qui en survécurent s'installèrent dans ces pays ou dans des pays limitrophes. D'ailleurs, cette immigration n'était pas toujours très bien perçue. "On était un peu traités comme des fascistes" témoigne un ancien officier.⁷ Comme le raconte Christine Arnothy dans sa biographie, les difficultés économiques et les persécutions politiques incitaient beaucoup d'autres Hongrois à fuir leur pays:

"La persécution politique se mit à sévir, exterminant les gens autour de nous comme l'aurait fait une épidémie de petite vérole. Nous dûmes prendre la décision de prendre le tout pour le tout et de passer la frontière avant qu'il ne fût trop tard.." (Arnothy, 1991)

Vague migratoire de 1956

"Debout Hongrois! La patrie vous appelle
C'est l'heure à présent ou jamais
Soyons esclaves, soyons libres
Voici le sort qu'il faut choisir
Par le dieu des Hongrois

⁷ Cité in CAHEN, N.: "Destinées hongroises: le poids de l'histoire" in *Les dernières Nouvelles d'Alsace*.

Nous jurons! Désormais

Jamais esclave ne serons

Nous le jurons, jamais!"

Cette première strophe du *Chant national* de Sándor Petőfi à l'origine de la Révolution de 1848 n'avait en 1956 rien perdu de sa ferveur d'indépendance. D'après des sources officielles hongroise (Fejtő, 1990: 149), on estime entre 2500 et 3000 le nombre de victimes et à environs 13 000 le nombre des blessés qui furent soignés dans les hôpitaux et les cliniques de la ville. L'écrasement de cette insurrection populaire par les chars soviétiques ne laissait rien présager de bon pour la population et incitait au départ plusieurs milliers de Hongrois. Environ 200 000 personnes quittèrent le pays pour chercher refuge en Occident. On comptait parmi eux beaucoup de jeunes souvent en cours d'études et un grand nombre d'intellectuels. Mais tout le monde ne quittait pas le pays pour les mêmes raisons. Certains craignaient la répression, l'arrestation d'un de leurs proches ou d'eux-mêmes, d'autres s'expatriaient pour des raisons plutôt économiques, espérant trouver de meilleures conditions de travail ailleurs et surtout une vie plus saine, exempte du climat de suspicion, d'hypocrisie et d'humiliation propre aux régimes totalitaires.⁸

Pour ceux qui avaient "choisi"⁹ la France, différentes conditions d'accueil les attendaient. Certains furent plus privilégiés que d'autres, les étudiants en particulier purent obtenir des bourses pour continuer ou reprendre leurs études tandis que d'autres eurent à se débrouiller, voire à survivre dans les débuts de l'exil. C'est souvent le lot des exilés d'avoir à chercher des "petits boulots" et ce quelque soit leurs origines sociales, leurs qualifications et leurs diplômes¹⁰, surtout lorsqu'on ne connaît pas la langue du pays d'accueil. Là aussi, certains furent plus

⁸ Atmosphère que l'on retrouve bien retranscrite dans la littérature d'Europe Centrale d'après-guerre. Par exemple, chez A. Koestler, M. Kundera, P. Nádas, etc... ou encore dans la passionnante autobiographie de Jo Langer, *une saison à Bratislava*, Seuil..

⁹ La France n'était pas toujours un premier choix, certains auraient préféré partir vers les Etats-Unis ou le Canada.

¹⁰ Il n'est pas rare que les diplômes de médecine ou d'autres professions libérales ne soient pas reconnus par le pays d'accueil.

"chanceux" que d'autres et peuvent avoir accès gratuitement à des cours de français. Il ne semble pas qu'il y ait eu une grande entraide entre ces émigrés ni un accueil particulier de la part de ceux qui ont fait partie des vagues d'émigration précédentes. Cela s'explique peut-être par la diversité de la population exilée, sa diversité sociale et professionnelle mais aussi ses divergences idéologiques et politiques.

Les nouveaux émigrants

Depuis un peu plus d'une dizaine d'années, une nouvelle forme d'émigration apparaît. Sous le régime de Kádár, la vie s'assouplit mais le chômage progresse et les difficultés économiques s'accumulent, incitant certains à s'expatrier. Il peut s'agir d'une émigration temporaire le temps de suivre un stage en entreprise ou d'un départ de plus longue durée, avec des projets d'avenir professionnels en France. Tous ces émigrants n'ont évidemment pas les mêmes chances de départ. Certains sont diplômés et ont déjà travaillé à des postes enviables. Ils continuent alors leurs études à leur arrivée en France pour obtenir de bonnes situations, avantageusement rémunérées. D'autres au contraire n'avaient rien en partant. Quasiment en situation de chômage chronique, ils préfèrent rester en France où ils peuvent tenter une vie nouvelle. Des petits groupes de jeunes se retrouvent ainsi chaque dimanche à l'heure du repas à la Mission Catholique Hongroise. Chaque semaine, la mission accueille de plus en plus de jeunes arrivants, le plus souvent issus de la minorité hongroise de Transylvanie.

Conclusion

Les différentes vagues migratoires que nous venons de décrire entraînent une grande diversité dans la population hongroise de France. Les observations du milieu associatif et des réseaux de relations témoignent aussi de cette hétérogénéité. Associations d'anciens combattants, missions religieuses, cercles littéraires, clubs politiques, groupes d'action humanitaire, loges maçonniques sont autant d'organisations que l'on rencontre au sein de cette population. Certaines cherchent à promouvoir la culture hongroise, d'autres sont plutôt tournées vers l'histoire nationale qu'elles s'attachent à commémorer.

Certaines se préoccupent de la promotion de la langue et de son insertion dans l'Europe alors que d'autres s'inquiètent du devenir politique de la Hongrie. Toutefois, si les clivages politiques et les conflits idéologiques inhérents à la diversité des vagues migratoires tendent à créer au sein de ces populations une perception extrêmement variable de l'identité hongroise, tout le monde s'accorde à dire qu'une telle identité existe et qu'elle conserve, au-delà des différences, une spécificité capable de marquer la frontière symbolique qui l'oppose à l'identité française. Ainsi, comme l'explique M. Oriol, une représentation variable de l'identité ne doit pas être pensée comme un phénomène incompatible avec le consensus sur l'existence quasi-naturelle du groupe (Oriol, 1984). Aussi substantielle qu'elle puisse paraître, l'identité ethno-nationale se construit aussi en situation et le cas des Hongrois émigrés en France est à cet égard un bon exemple de redéfinition des frontières symboliques entre l'*in-group* et l'*out-group*, entre Nous, les Hongrois, et les Autres, les Français.

Bibliographie

ARNOTHY, Christine (1991): *J'ai quinze ans et je ne veux pas mourir*, Paris, Fayard, Livre de poche

FEJTŐ, François (1991): *Budapest, l'insurrection*, Paris, Éditions Complexes

HANÁK, Péter (1986): *Mille ans d'histoire hongroise*, Budapest, Ed. Corvina

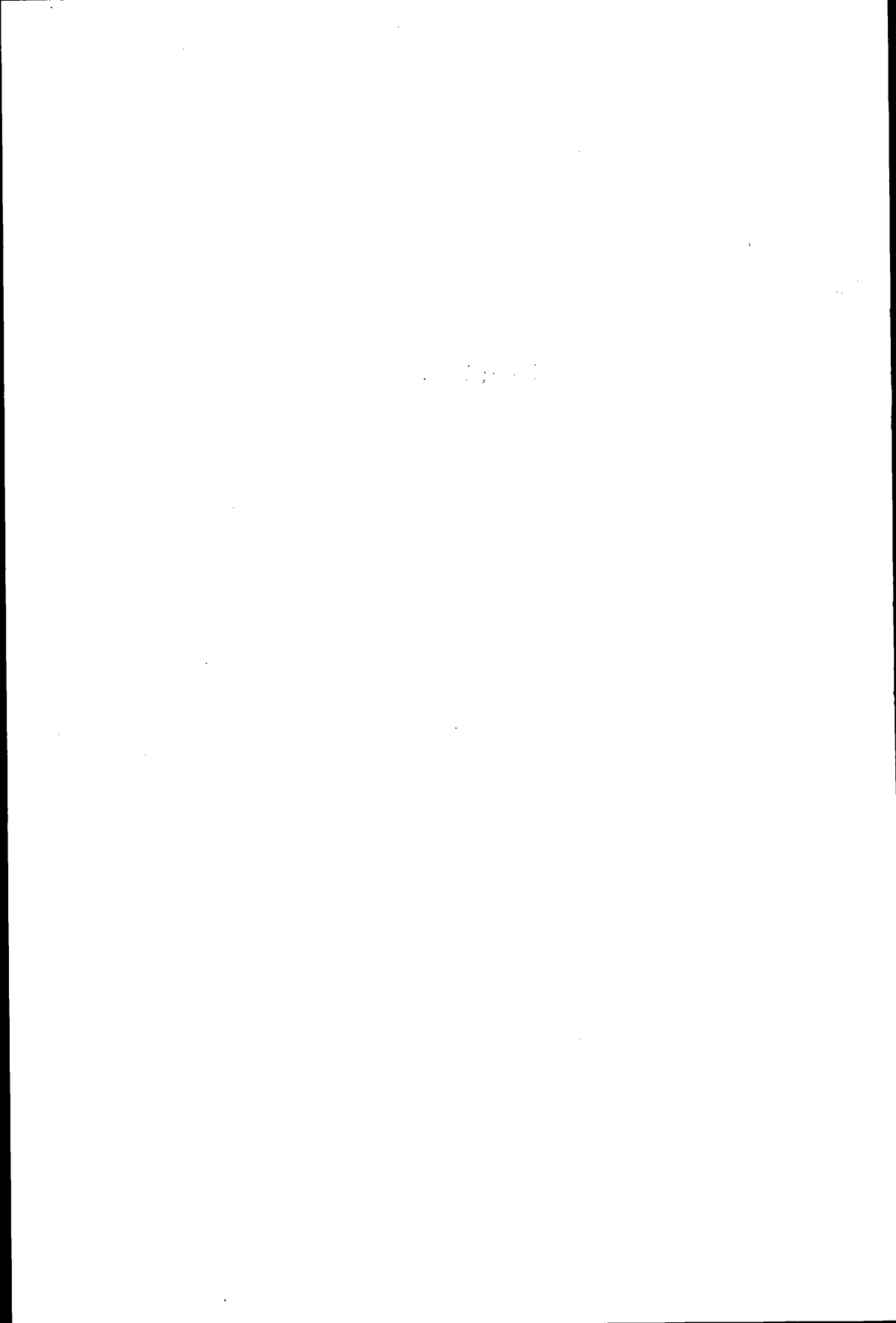
LÁZÁR, István (1990): *Petite histoire de Hongrie*, Budapest, Corvina

ORIOU M., et alii (1984.): *Les Variations de l'identité, Étude de l'évolution de l'identité culturelle des enfants d'émigrés portugais, en France et au Portugal*, Nice, Fondation Européenne de la Science, Rapport final de l'A.T.P. CNRS 054,

RINAUDO, Christian; RYVLIN Sandra (1992): *Intégration et identité nationale. L'immigration hongroise en France*, Mémoire de maîtrise, Université de Nice-Sophia-Antipolis,

WHELAN, R. (1985): *Robert Capa*, Paris, Ed. Mazarine

Chroniques



Paul Gradvohl

Gyula Juhász (1930-1993)

Ce mois d'avril 1993 la Hongrie a perdu l'un de ces grands historiens qui ont tant contribué à assurer aux intellectuels qui ne s'étaient pas exilés en 1956 une reconnaissance professionnelle et morale internationale. Diplômé de l'Université en 1957, dès 1959 il publie un recueil de sources sur la Hongrie pendant la seconde guerre mondiale. En 1963 il débuta son enseignement à l'Université d'Economie de Budapest (Karl Marx) où il fonda comme discipline l'histoire de la politique extérieure hongroise.

Après de nombreux ouvrages et recueils de documents il publia en 1983 *Les idées dominantes en Hongrie, 1939-1944* et en 1985, au moment où il devenait membre de l'Académie, il créa l'Institut de recherche sur les Hongrois. Alors qu'il avait trouvé sa place parmi les grands historiens, il s'engagea au service de la culture nationale en prenant en charge les destinées de la Bibliothèque Széchényi. C'est à cette époque que de Paris nous avons pu mesurer ses qualités. En tant que directeur de la Bibliothèque il a soutenu les recherches faites sur le fonds hongrois de la Bibliothèque nationale à Paris, en tant que directeur du *Magyarságkutató Intézet* il a tout fait pour faire aboutir le programme bilatéral de recherches sur la France et la Hongrie au XXème siècle. Dans tous nos contacts il a fait preuve d'ouverture d'esprit, et d'un sens aigu de l'intérêt général des institutions en cause.

Cette hauteur de vue explique sans doute en bonne partie la renommée actuelle de la Bibliothèque nationale Széchényi et le fait qu'il n'est venu à l'idée de personne d'en éloigner le chef mis en place avant 1989. C'est peut-être là le premier hommage que la Hongrie a rendu à cet historien de talent. La seconde dimension de la victoire de sa réflexion sur les fièvres politiques qui ne manquent pas de traverser la Pannonie, ressortit à la façon dont les idées qu'il avait présentées, notamment en 1983, sur la Hongrie pendant le second conflit mondial, sont régulièrement reprises et illustrées par tous ceux qui travaillent sur cette période "délicate".

Il est à remarquer que c'est à Gyula Juhász que revint, dans le second tome du volume VIII de l'imposante *Histoire de la Hongrie*, de décrire les mois qui précédèrent l'occupation allemande de la Hongrie (19 mars 1944). A son habitude il rappela d'abord les étranges résidus de démocratie que le régime horthyste maintenait alors que partout ailleurs, dans l'Europe allemande, les pouvoirs autoritaires avaient détruit toute possibilité légale d'opposition de gauche. De même il insista sur la relative popularité de l'alliance allemande et surtout sur les tentatives désespérées du premier ministre Kállay pour trouver le moyen à la fois d'éviter une occupation (allemande ou soviétique, mais surtout cette dernière) et de maintenir le pouvoir en

place dans les frontières de 1940. Le tout était de se prendre à croire que les alliés allaient débarquer dans les Balkans et qu'en même temps Allemands et Soviétiques allaient "oublier" la Hongrie... Tout cela est montré entre autres grâce à des citations de Kállay puisées dans la littérature d'émigration ou étrangère. Gyula Juhász est ici à son aise, car il s'était fait une spécialité de l'analyse des choix de politique étrangère hongrois et de la façon dont les contraintes internationales étaient perçues ou ignorées, voire plus ou moins sciemment négligées. Il a ainsi imposé l'image d'une Hongrie hésitante qui se plonge dans l'impuissance, car elle est incapable de sortir de ses schémas sociaux et de percevoir clairement les rapports au sein de la coalition alliée. Au-delà de tout chauvinisme il montre à la fois la relative "douceur" du régime et sa sclérose. La description de cet univers intellectuel et politique sans issue permet de comprendre ce sentiment d'impuissance et de manque de responsabilité face à l'histoire de la classe politique conservatrice. Plus de quinze ans après la première édition, il ne semble pas qu'on puisse, en si peu de pages, en dire plus ou mieux.

C'est peut-être, avec la longue liste de ses élèves et disciples aujourd'hui promus à des fonctions de premier rang dans les domaines politiques et scientifiques, ce qui donne à penser que le décès de Gyula Juhász ne suffira pas à le faire disparaître.

Károly GINTER

FONDATION FRANCO-HONGROISE POUR LA JEUNESSE
H-1055 Budapest, Szalay u. 10-14.

Le français occupe la troisième place sur la liste des langues étrangères enseignées en Hongrie, après l'anglais et l'allemand, sans compter le russe qui a cessé d'être la seule langue étrangère obligatoire. Mais les statistiques scolaires révèlent une disproportion très nette entre les deux premières places et celle du français.

Pour changer cette situation, le Ministre de la Culture et de l'Enseignement Public de l'époque, Monsieur Bertalan Andrásfalvy a créé une fondation dont les objectifs principaux sont de diffuser la langue et faire connaître la civilisation française en Hongrie, d'élever le niveau d'enseignement de cette langue et d'assurer une meilleure connaissance mutuelle des deux peuples.

La Fondation veut inviter des professeurs de français langue étrangère dans les établissements d'enseignement différents: dans les écoles supérieures pédagogiques pour intervenir dans la formation des enseignants de collège et d'école primaire ("formation des formateurs"), dans les écoles supérieures de commerce et de tourisme, dans les écoles bilingues franco-hongroises, dans les lycées et collèges de tout le pays.

La Fondation offre aux professeurs français un logement plus les charges et un traitement égal ou supérieur aux salaires moyens des enseignants hongrois. Elle a l'intention de leur organiser des réunions pédagogiques et culturelles; les collègues hongrois et les municipalités leur font découvrir la région où ils travaillent, et facilitent leur adaptation.

Douze professeurs français sont déjà arrivés en Hongrie pour l'année scolaire 1992-93. Pour apprécier ce nombre, nous indiquons que l'accord culturel franco-hongrois a nommé quinze personnes pour les universités et les lycées bilingues. Les 12 enseignants ont été recrutés par l'A.G.I.R. (Association Générale des Intervenants Retraités). Ils sont riches de toutes les expériences de leur longue carrière. Quoique les conditions de vie ne soient pas pareilles à celles de France, leur milieu humain est tellement favorable que huit personnes parmi eux ont déjà demandé la prolongation de leur mission pour la rentrée 1993. Ce bon accueil se concrétise d'une part par l'invitation des collègues à passer chez eux les fins de semaine, à participer aux manifestations scolaires ou municipales, et d'autre part, par des élèves ou étudiants ouverts à la culture française et désirant apprendre la langue.

Les responsables de l'A.G.I.R. ont promis d'augmenter le nombre de leurs intervenants en Hongrie jusqu'à une trentaine. Mais la Fondation s'adresse également

aux jeunes (ou moins jeunes) diplômés en FLE ou en langue et littérature françaises désirant participer à cette expérience passionnante qu'est l'enseignement du français à des élèves parlant une langue non-indoeuropéenne. Ce séjour serait certainement aussi utile à ceux qui préparent une thèse sur un sujet concernant la Hongrie ou la région d'Europe Centrale, voulant suivre de très près les changements intervenus dans ce pays ou dans cette région.

La Fondation voudrait appeler les professeurs à former un foyer français dans la vie culturelle des villes où ils sont délégués. C'est par ce biais qu'elle espère dissiper l'image souvent erronée de la France qui perdure dans certains milieux hongrois, faire voir que la France est un des centres culturels et artistiques les plus importants de l'Europe, mais aussi un pays moderne, avec une industrie, une agriculture et un commerce très développés. D'autre part, les Français, en revenant dans quelques années dans leur pays, pourront brosser un tableau authentique de la Hongrie encore peu connue par leurs compatriotes.

Une meilleure connaissance mutuelle des deux pays facilitera et encouragera la coopération dans tous les domaines de la culture, de la civilisation, de l'industrie et du commerce. La base en est la langue, moyen commun de compréhension. La Hongrie a ouvert ses portes au français. Tout en attendant les professeurs dans les écoles hongroises, on espère une certaine réciprocité. Les branches différentes de la hungarologie sont présentes dans la vie culturelle française, et grâce à leurs agents, français et hongrois, elles se font remarquer de plus en plus souvent. Il est à souhaiter que cette tendance s'accroisse. La formation linguistique de la nouvelle génération en France et en Hongrie en sera le moyen le plus efficace.

Vilmos BÁRDOSI

LE COLLEGIUM BUDAPEST

Objectifs et vocation

Le *Collegium Budapest*, un "Institute for Advanced Study" en Europe Centrale et Orientale, s'est ouvert en octobre 1992 sous le parrainage du Wissenschaftskolleg de Berlin, fondé en 1980 sur le modèle des Institutes for Advanced Study de Princeton et Stanford. Sa création repose sur une étroite collaboration entre des institutions scientifiques hongroises, des fondations et des organismes officiels d'Europe occidentale.

Le *Collegium Budapest* invite pour une durée déterminée d'éminents scientifiques de toutes disciplines et leur permet de poursuivre leurs recherches dans des conditions de travail optimales. Ainsi il cherche à favoriser l'établissement de contacts entre diverses disciplines et traditions scientifiques. En offrant un lieu d'échanges intellectuels et scientifiques, il contribue à rétablir des relations rompues entre l'Est et l'Ouest. Des traditions scientifiques diverses aux évolutions dissociées après la seconde guerre mondiale et qui bien souvent ne communiquaient plus entre elles, pourront ainsi se rencontrer.

Située au centre de l'Europe, Budapest est un lieu favorable à une institution de ce type. Grâce à sa situation géographique et culturelle, la ville est en passe de redevenir une des capitales intellectuelles de la région. Son milieu intellectuel exerce déjà une forte attraction sur les chercheurs de l'étranger. Le grand nombre de prix Nobel d'origine hongroise est le signe de la fertilité des traditions scientifiques de ce pays.

Une institution tel que le Collegium peut conférer à Budapest l'attrait d'un centre scientifique européen. Il doit contribuer à démontrer que le développement de cultures scientifiques locales et régionales peut donner naissance à une évolution qui dépasse de loin le domaine purement scientifique.

Financement et direction

La République de Hongrie a mis à la disposition du Collegium un bâtiment classé du quartier du château, l'un des plus beaux ensembles urbanistiques d'Europe. Chaque année, il accueillera une vingtaine de chercheurs ("Fellows"), ainsi que des manifestations et rencontres scientifiques.

Le *Collegium Budapest* est dirigé par un conseil d'administration international présidé par WOLF LEPENIES, recteur du Wissenschaftskolleg de Berlin. Le président

de l'Académie des Sciences de Hongrie, le ministre hongrois de la Culture et de l'Éducation, le président de la Fondation scientifique Ernst Reuter ainsi que des fondations et organismes officiels étrangers y sont représentés. Les Länder de Berlin et de Bade-Württemberg, les gouvernements français, néerlandais, suisse et autrichien, la Fondation Jubiläumsfond de la Rijksbank de Suède et la Fondation Landis & Gyr de Suisse participent à son financement. La Fondation Fritz Thyssen assure le financement des bourses des cinq premières années. La Fondation Volkswagen a pris en charge l'équipement technique et scientifique. La Fondation de la Loterie des Pays-Bas a financé l'installation matérielle. La maison d'édition de Gruyter a mis l'ensemble de ses publications à la disposition du Collegium. L'Académie française contribue également au fonds de bibliothèque. La Fondation scientifique d'Allemagne (Stifterverband für die Deutsche Wissenschaft) a pris en charge les frais de planification pour la phase préparatoire. Le budget annuel d'accueil des vingt chercheurs, pour les cinq premières années, a été évalué à 2,4 millions de DM.

Par la diversité des soutiens qu'il reçoit, le *Collegium Budapest* est un modèle unique de collaboration entre des institutions privées et publiques. Il donne également l'exemple d'une coopération entre l'Est et l'Ouest fondée sur la confiance.

Pour conserver son autonomie, le Collegium sera géré par une fondation de droit hongrois – sur le modèle du Wissenschaftskolleg de Berlin. Il sera coadministré par la Fondation scientifique Ernst Reuter pour une durée de cinq ans.

Le conseil d'administration du Collegium a élu un recteur chargé et de l'administration et de superviser les travaux de développement des premières années: le professeur LAJOS VÉKÁS, récemment président de la plus importante université de Hongrie, l'Université Eötvös Loránd de Budapest où il enseigne les sciences juridiques. Il est assisté de deux "Permanent Fellows", le professeur JÁNOS KORNAI, économiste à l'Université de Harvard et à l'Académie des Sciences de Hongrie, et madame le professeur HELGA NOWOTNY, longtemps présidente du Comité des Sciences Sociales de European Science Foundation et actuellement professeur de sociologie à l'Université de Vienne.

En ce qui concerne l'aspect scientifique des décisions à prendre, en particulier lors du choix des "Fellows", le recteur et les "Permanent Fellows" seront assistés par un conseil scientifique international dont le président est l'historien français GEORGES DUBY, professeur au Collège de France et membre de l'Académie française.

Fonctionnement

Interdisciplinarité, internationalisme et autonomie de la recherche, sans oublier indépendance politique, sont les caractéristiques du *Collegium Budapest*, qui suit en cela le modèle des Institutes for Advanced Study. Les scientifiques invités en général pour une année académique doivent y trouver des conditions optimales de recherche,

quelle que soit la nature de leurs travaux: poursuite de recherches de plus grande envergure, conception de nouvelles recherches, ou recherches en bibliothèque. Ils seront stimulés dans leur travail par la possibilité qui leur est offerte de rencontrer des chercheurs d'autres disciplines, d'autres traditions et d'autres langues. Le respect de la personnalité des chercheurs restera un souci primordial. Afin d'inciter les "Fellows" à l'échange d'idées et afin et d'accroître les chances d'une communication interdisciplinaire, le Conseil Scientifique a retenu le principe d'un regroupement des invitations autour d'un thème central annuel. Il sera choisi aussi bien dans le champ de la recherche littéraire et sociale que dans celui des sciences naturelles et physiques, théoriques.

Chaque année seront invités une vingtaine de "Fellows", provenant en particulier des pays d'Europe Centrale et Orientale, ainsi qu'un plus petit nombre de jeunes chercheurs. D'éminents scientifiques pourront également animer temporairement des séminaires et des groupes de travail où ils communiqueront le résultat des recherches dans leur discipline. Le recteur a en outre le loisir d'inviter des spécialistes pour un court séjour, en particulier dans le domaine des arts et de la littérature.

Dans le choix de ses membres, le *Collegium Budapest* n'est limité ni par le pays d'origine, la discipline ni par le statut académique. Les "Fellows" s'engagent exclusivement à poursuivre sur place les recherches qu'ils ont eux-mêmes définies et à en présenter une fois par an les perspectives et résultats devant leurs collègues et d'autres spécialistes intéressés.

Les locaux du *Collegium Budapest* abritent entre autres le secrétariat des "Fellows", des salles destinées aux différentes manifestations, des salles de réunion et de travail, ainsi que la bibliothèque.

C'est une bibliothèque de référence qui apporte aux "Fellows" une aide avant tout bibliographique. Ils pourront aussi y trouver le cas échéant des ouvrages spécialisés dans des domaines particuliers. Elle permet l'accès aux bibliothèques de Budapest et d'ailleurs et se charge du prêt inter-bibliothèques. Les "Fellows" sont ainsi assurés de trouver tous les ouvrages dont ils pourront avoir besoin. La bibliothèque étant reliée par ordinateur à des banques de données hongroises et internationales, des recherches plus spécialisées pourront aussi y être menées.

Le Collegium ne dispose pas encore d'un immeuble destiné à loger les "Fellows", mais leur propose un certain nombre d'appartements. Toutefois, ils peuvent s'occuper de leur hébergement eux-mêmes.

Tous les "Fellows" sont priés d'œuvrer auprès de leur institution d'origine ou d'autres organismes ou fondations de leur pays, afin que ceux-ci prennent en charge la totalité ou une part de leur traitement. Si cela s'avère impossible, ils recevront une bourse pour la durée de leur séjour à Budapest.

Chroniques

Tout chercheur peut poser librement sa candidature à un séjour au *Collegium Budapest*, mais en règle générale, les candidats doivent être proposés par d'anciens "Fellows" ou d'éminents collègues de leur discipline.

* * *

RECTEUR ET "PERMANENT FELLOW"

Lajos VÉKÁS
Professeur de Jurisprudence à l'Université Eötvös Loránd de Budapest
Membre de l'Académie des Sciences de Hongrie

PERMANENT FELLOWS

Helga NOWOTNY
Professeur de Sociologie à l'Institut de Recherche et de Théorie scientifique,
Université de Vienne
Membre de l'Academia Europæa

János KORNAI
Professeur de Sciences économiques à l'Université de Harvard et à l'Académie des
sciences de Hongrie
Membre de l'Académie des Sciences de Hongrie

SECRÉTAIRE

Vilmos BÁRDOSI
Maître de conférences de Linguistique au Département de Français de l'Université
Eötvös Loránd de Budapest

COORDINATEUR Fred GIROD

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président: Wolf LEPENIES
Recteur de l'Institute for Advanced Studies Berlin
Professeur de sociologie à l'Université Libre de Berlin

Vice-président: Domokos KOSÁRY
Président de l'Académie des Sciences de Hongrie
Historien

Membres: Manfred ERHARDT
Sénateur du Land de Berlin
Responsable des Sciences et de la Recherche

Heinz A. HERTACH
Directeur de la Fondation Culturelle Landis & Gyr, Zug

Othmar HUBER, Conseiller ministériel
Directeur du Département des relations extérieures des Universités
Ministère Fédéral de la Science et de la Recherche, Vienne

Dirk VAN DE KAA
Directeur du Netherlands Institute for Advanced Study in the Humanities and Social
Sciences, Wassenaar
Professeur de démographie

Ferenc MÁDL
Ministre de la Culture et de l'Éducation de la République de Hongrie
Professeur de Droit privé

Hubert MARKL
Stiftverband für die Deutsche Wissenschaft
Professeur de biologie à l'Université de Constance

Hans L. MERKLE
Président du Conseil d'Administration de la Fondation Fritz Thyssen

Yves SAINT-GEOURS
Directeur-adjoint des Sciences Humaines et Sociales au Ministère des Affaires
Étrangères, Paris

Nils-Eric SVENSSON
Jubilee Fund Foundation, Riksbank de Suède, Stockholm

Klaus von TROTHA
Ministre des Sciences et de la Recherche du Land de Bade-Württemberg

Heinrich URSPRUNG
Secrétaire d'Etat pour les Sciences et la Recherche, Ministère de l'Intérieur, Berne,
Confédération helvétique

Membres cooptés

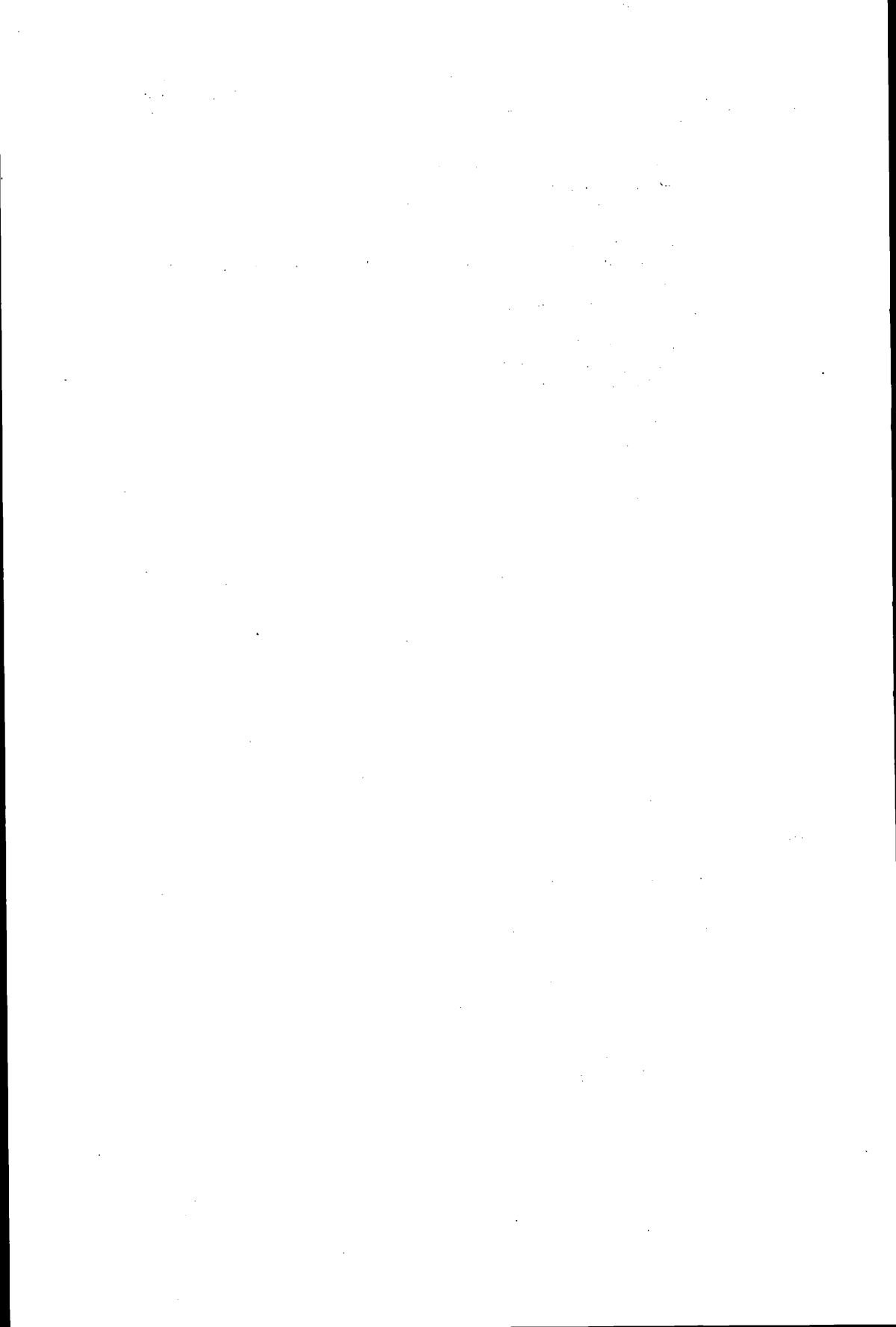
Aleksander GIEYSZTOR
Président de l'Académie des Sciences de Pologne
Historien

György GRANASZTÓI
Ambassadeur de la République de Hongrie auprès du Royaume de Belgique
Historien

György KONRÁD
Président du PEN-Club International, Budapest

CONSEIL SCIENTIFIQUE

Président: Georges DUBY
Professeur d'Histoire au Collège de France
Membre de l'Académie française, Paris



Monique RAYNAUD – György TVERDOTA

"ÉCRIRE LE VOYAGE"
COLLOQUE INTERNATIONAL SUR LE RÉCIT DE VOYAGE

Paris 1993

Un programme de recherche littéraire portant sur le dialogue entre les différentes cultures et plus précisément sur la question des relations littéraires franco-hongroises a été proposé en 1991 par Miklós Magyar, alors directeur-adjoint du Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises. A la suite de cette initiative un groupe de recherche s'est constitué pour organiser un travail régulier. Un tel dialogue implique un système complexe de communication et revêt par conséquent une forme essentiellement spirituelle (comptes rendus, accueil critique et mutuel des oeuvres littéraires, traductions). Il importe toutefois de prendre en considération les conditions réelles, la base matérielle de cet échange de vues entre les représentants des diverses littératures.

C'est pour cela que nous avons choisi d'organiser un colloque ayant pour sujet *le voyage*, sans doute la réalisation la plus parfaite sur le plan matériel de la mise en contact de deux régions plus ou moins éloignées. L'axe de nos études communes, pour les raisons mentionnées, a été constitué d'oeuvres décrivant des voyages dont le point de départ ou d'arrivée est soit Paris, soit Budapest, la France ou la Hongrie. Néanmoins ces limites ont été nécessairement dépassées, car une analyse proprement littéraire ne porte jamais sur l'aventure du voyage, mais sur la manière dont les voyageurs écrivent leur aventure. Or l'acte d'écrire obéit à des lois plus générales qui sortent du cadre de deux cultures nationales en contact. Les spécialistes, quel que soit le sujet concret qu'ils traitent, étant à la recherche de ces lois générales, se voient contraints de dépasser les limites de leur sujet initial.

Le récit de voyage appartient au domaine épique, même si la poésie lyrique ou dramatique peut également entretenir des rapports très étroits avec le thème du voyage. Dans ce type de récit on retrouve les lois générales de la narratologie telles qu'elles fonctionnent dans le domaine épique. Certaines règles de présentation du discours sont propres aux oeuvres qui s'inscrivent dans le genre "récit de voyage". En effet, ces règles reposent sur des formes infra-littéraires: rapport de mission, relation de voyage, journal de voyage, correspondance réalisée pendant les déplacements. Toutefois les lois générales de l'esthétique se greffent sur le système de règles propres à ce genre particulier. On le voit bien dans les exemples classiques de la littérature de voyage comme *l'Odyssée*, le mythe de *Perceval*, *Marco Polo*, *la Divine Comédie*, *Don Quichotte*, *les Voyages de Gulliver*, *le Voyage sentimental* de Sterne.

Le titre choisi: "Ecrire le voyage", indique le point commun qui relie les récits de voyage des différents genres (voyages réels, imaginaires, utopiques, l'internement, le pèlerinage), des différentes époques, et des différents pays. Cela nous a permis d'inviter une trentaine d'experts du récit de voyage et de chercheurs qui, au cours de leurs travaux, rencontrent des récits ayant trait au vagabondage, à l'errance, à la quête ou aux autres formes de déplacement. Une dizaine de communications ont analysé dans ce contexte les récits de voyage des auteurs hongrois séjournant en France ou les œuvres des voyageurs français décrivant leurs expériences acquises en Hongrie, ou, plus généralement, en Europe de l'Est.

Ce colloque qui s'est tenu à Paris du 21 au 23 janvier 1993 à la Sorbonne et à l'Institut Hongrois de Paris, a été organisé par le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises de l'Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III, avec, pour partenaires, l'UFR de Littérature Générale et comparée de Paris III, l'Institut d'Etudes Littéraires de l'Académie Hongroise des Sciences et le Centre Interuniversitaire d'Etudes Françaises de Budapest (ELTE). Cette manifestation a été soutenue par le Ministère des Affaires Etrangères, le Ministère de l'Education Nationale (DRED et DAGIC) et le Conseil Scientifique de Paris III, ainsi que par l'Académie Hongroise des Sciences et le Ministère hongrois de l'Education.

Les organisateurs ont décidé de publier les communications présentées au colloque sous forme d'Actes dont la parution est prévue début 1994. Le groupe de recherche, après avoir réalisé ses projets initiaux, continue son activité, entre autres, en analysant d'autres aspects du dialogue entre les cultures. La partie hongroise aura la charge d'organiser un colloque international qui se tiendra à Budapest en 1994, et dont les sujets principaux seront la compréhension interculturelle et l'étude du malentendu qui naît souvent au cours de l'histoire des relations littéraires.

Comptes rendus

1998

Anikó DEÁK

M'sieur, de Frigyes Karinthy, traduit du hongrois par Françoise GÁL, éditions In Fine, 118p.

Frigyes Karinthy est un auteur hongrois du début du XXème siècle (1887-1938). En Hongrie il doit sa célébrité à trois ouvrages. Il y a d'abord un livre intitulé *Így írtok ti* «C'est ainsi que vous écrivez», ouvrage plein d'humour qui rassemble des parodies d'auteurs contemporains de Karinthy, hongrois ou étrangers et où on trouve aussi une caricature de la traduction. Il est ensuite connu pour, justement, une traduction: il s'agit d'un ouvrage destiné au départ aux enfants: *Micimackó*, qui est la traduction de *Winnie the Pooh* de A.A. Milne. Tous les petits hongrois le connaissent, sans savoir pour la plupart que c'est un livre d'origine anglaise, et les adultes le relisent avec beaucoup de plaisir. Enfin, il y a l'œuvre dont il est ici question, *Tanár úr kérem*, ouvrage également très populaire.

Que sa popularité soit due à des ouvrages destinés aux jeunes n'est pas un hasard, Karinthy a su rester jeune d'esprit et nous encourage par ses écrits à garder en éveil l'enfant qui est en chacun de nous.

M'sieur est au départ un ouvrage destiné à des adolescents, puisqu'il relate la vie quotidienne dans un lycée de garçons à Budapest pendant la première guerre mondiale; mais si on lit ce livre entre 10 et 16 ans, rares sont les adultes hongrois qui ne s'y replongent pas plusieurs fois à l'âge adulte en y trouvant à chaque fois un plaisir renouvelé.

C'est un texte court – à peine une centaine de pages – composé de 16 sketches qui se passent tous pendant la guerre, exception faite du premier, et qui relatent tous des événements clés de la vie d'un lycéen hongrois.

Ces tableaux portent aussi bien sur le problème du réveil matinal et du retard «Sept heures du matin», «Je suis arrivé en retard», que sur l'interrogation des élèves par le professeur, les affres d'une composition, un cours de gymnastique, ou des événements plus personnels comme «Mon journal», «Je vends mon livre», «Mes expériences», «Les filles», «Mensonges». Le tableau le plus célèbre est intitulé «J'explique mon bulletin», où pour toutes les mauvaises notes il y a une excellente 'explication'.

Les différents textes peuvent très bien se lire indépendamment les uns des autres. Chacun a ses sketches préférés auxquels on se réfère dans la conversation de même que les Français peuvent faire allusion à tel ou tel déboire d'Astérix ou Obélix.

Je rends hommage à la traductrice, Françoise Gál, qui a beaucoup de mérite d'avoir entrepris ce travail de traduction. Elle s'est attaquée à un texte plein de jeux de mots et de références au langage lycéen, bien particulier à une tranche d'âge et à

Comptes rendus

une époque, qu'il est fort difficile de traduire – presque impossible à rendre parfois – sans utiliser de périphrases.

Dans la plupart des cas elle parfaitement trouvé les équivalences justes, même si on peut trouver quelques expressions traduites un peu trop littéralement comme «tu tiens pas dans ta peau» pour *nem férsz a bőrödbe*.

Le titre, «M'sieur», est certes un terme utilisé par les lycéens mais il ne véhicule pas les mêmes connotations que le terme hongrois dans lequel il y a non seulement une interpellation du professeur mais aussi une référence à son titre, à sa fonction. Un adolescent pourrait très bien en français interpellé quelqu'un par cette expression dans un magasin où il désirerait acheter quelque chose. De plus, à la suite du titre *tanár* «professeur» et de *úr* «monsieur», qui en soi est moins neutre d'utilisation qu'en français, vient un autre terme *kérem* que l'on pourrait selon les circonstances rendre par «s'il vous plaît» ou «je vous prie» ou «je vous demande». En un mot un titre qui exprime autant de facettes de l'interpellation d'un professeur me paraît être un peu vite traduit par ce «M'sieur», bien que je sois persuadée que la traductrice a beaucoup réfléchi avant d'arrêter finalement son choix.

Personnellement j'aime bien la traduction qu'en donne Lajos Nyéki dans sa post-face du livre: «Monsieur le Professeur, je vous prie», qui rend mieux l'environnement dans lequel un tel énoncé peut être prononcé. Je proposerai une variante intermédiaire entre les deux, «M'sieur, s'il vous plaît...»

Puisque je me fais ici l'avocat du diable j'émettrai aussi quelques critiques concernant, semble-t-il, les éditeurs. En effet, il semble un peu surprenant que dans une collection qui s'intitule «DOMAINE HONGROIS» on prenne le parti de ne mettre absolument aucun accent sur les mots hongrois apparaissant dans le texte. En tant que linguiste et enseignante de hongrois, je me permets de dire qu'en enlevant les accents des mots hongrois on leur enlève leur «âme»: on n'a plus l'impression de lire quelque chose qui était du hongrois à l'origine. Je pense que de nos jours l'impression des accents hongrois ne devrait pas poser de problèmes particuliers; de plus dans la post-face de Lajos Nyéki tous les accents sont respectés.

Après ces quelques réserves, je conclurai qu'il est bien agréable de penser qu'ainsi, grâce à l'excellent travail de la traductrice et à la diligence de l'éditeur, qui ont su tous deux apprécier cette œuvre à sa juste valeur, elle a été rendue accessible au public français.

***Automne à Budapest*, de Ferenc Karinthy, traduit du hongrois par Judith Karinthy, 208 p., Editions In Fine.**

Ferenc Karinthy, disparu en 1992, est le fils du célèbre Frigyes Karinthy. Il était journaliste, romancier et auteur de pièces de théâtre. La voie qu'il a choisie ne lui a été facilitée ni par le génie de son père, à qui inévitablement on n'a cessé de le comparer, ni par l'époque où il écrivait, qui a été pratiquement toujours l'ère communiste. Cependant il a su malgré de nombreuses difficultés se faire une place et recevoir les plus grandes distinctions littéraires.

Le roman dont il est ici question, *Budapesti ősz* «Automne à Budapest», est monté sur le canevas des événements si connus de Budapest à l'automne de 1956. L'un des documents de base utilisés serait «Imre Nagy, l'homme trahi» publié en 1960 à Paris, livre de Tibor Méray, auteur hongrois ayant quitté la Hongrie pendant cette période-là pour habiter en France, qui s'exprime ici dans la préface.

Depuis la fin des années 80, il y a eu d'innombrables publications aussi bien sur la révolution de 56, considérée jusque là comme contre-révolution, que sur le procès et l'exécution de Imre Nagy, le premier ministre de cette époque. L'originalité de ce livre ne réside ni dans le roman, qui est pourtant agréable à lire, ni dans les événements relatés comme dans un documentaire, mais dans le fait que Ferenc Karinthy a réussi à publier ce livre au début des années 80. En effet, bien que la Hongrie ait entamé largement à ce moment-là son ère de libéralisation – quiconque s'est rendu en Hongrie à cette période-là s'en souvient – publier un roman qui relatait les événements de la révolution en respectants les faits historiques était faire preuve d'un courage certain.

La légèreté – au sens positif du terme – qu'il y a dans un compte rendu romancé des événements a rendu cette époque plus abordable à un public plus jeune, qui n'avait pas forcément envie de lire un récit brut des faits ayant eu lieu en cet octobre 56 comme on lit un manuel d'histoire, et qui ne s'y serait peut-être pas intéressé autrement.

Quand à l'histoire dont la trame se superpose à la description des faits historiques, c'est celle d'un jeune communiste, Gyula Tahy, d'origine noble. Son père, commandant de gendarmerie avant l'ère socialiste, est en prison pendant les événements décrits. Le héros de l'histoire est tourmenté par la contradiction entre ses convictions politiques et ses origines, qui lui sont reprochées en tant que communiste, par l'amour-haine qu'il éprouve pour son père, et par sa double vie entre deux femmes l'une, médecin d'origine paysanne, qu'il a épousée; l'autre, actrice connue, dont il est l'amant. Jusqu'à la fin du livre il reste tiraillé entre les deux, tout en étant pris en tenaille entre son identité communiste et son désir de prendre part à la révolution, à la fin de laquelle on lui fait comprendre qu'il pourrait avoir des ennuis avec les autorités... Il n'arrivera pas à avouer à sa femme sa participation active à la révolution.

A la fin du livre on apprend par une lettre qu'il lui écrit qu'il a quitté la Hongrie pour le Nouveau Monde...

En 1982, année de la parution de ce livre, il était osé de mentionner le fait que l'on pouvait avoir quitté la Hongrie en 1956 parce qu'on s'y sentait menacé. De plus, le portrait de Imre Nagy est peint pour la première fois comme celle d'un homme juste et sincère, solidaire du peuple et croyant à de vraies valeurs socialistes et hongroises, mais refusant de se compromettre avec l'Union Soviétique. C'est la première fois que ce premier Ministre qui fut exécuté à la fin des événements n'est pas peint comme un traître au socialisme et à la Hongrie.

La traductrice, qui est la fille de l'auteur, est parfaitement bilingue et a su avec beaucoup de talent traduire ce livre. On ne saurait assez l'en remercier, puisqu'elle permet ainsi au public français de participer aux événements qui se cachent derrière ce roman comme s'il les voyait de l'intérieur.

Dominique RADÁNYI

Dezső KOSZTOLÁNYI: Drame au vestiaire

László NÉMETH: Le destin de Sophie Kurator

Dans la collection «Domaine Hongrois» dirigée par Tamás Szende, les éditions *In Fine* viennent de faire paraître un recueil de nouvelles inédites de Dezső Kosztolányi et un roman de László Németh.

Plusieurs de ses œuvres ayant déjà été traduites, romans et nouvelles, le lecteur français connaît Kosztolányi, l'un des écrivains majeurs de l'entre-deux-guerres en Hongrie. Il retrouvera dans ce recueil toutes les finesses du style de cet écrivain, son talent unique pour décrire les petites et grandes misères de ses contemporains. Les traducteurs, Georges Kassai et Gilles Bellamy, nous livrent ici fictions et courts textes de réflexion plus intéressants les uns que les autres.

L'auteur nous livre ses observations sur la détresse humaine où le pathétique le dispute à l'humour. Un mendiant s'étonne de la générosité du jeune homme qui le reçoit chez lui, mais n'entend pas la détonation de revolver suivant sa visite. Une bonne gagne un séjour dans une station balnéaire mais, habituée à servir, se retrouve à faire le ménage dans l'hôtel où elle est hébergée. Un homme perd son fils et finit éboueur dans un petit village, vivant dans la fange. Une répétitrice de français se dessèche dans sa solitude et manque vivre une histoire d'amour, mais ne revoit jamais le jeune homme qui lui adresse la parole un soir, sur un pont. Un employé sans histoire se fait opérer de l'appendicite et toute sa vie bascule avec cette opération:

c'est le grand événement de son existence, désormais il se considère comme malade, alors qu'il guérit parfaitement. Perdant son travail, il entraîne toute sa famille dans la misère et ne vit plus que pour le récit de son opération. A quatre ans, une petite fille assiste au goûter d'anniversaire de sa grand-mère, ne comprend rien à la conversation et à l'agitation des adultes, et finit par s'effondrer en sanglots. Voilà quelques exemples pris parmi les nouvelles du recueil. Nous sommes entraînés dans chaque histoire comme s'il s'agissait de la nôtre, rions et pleurons avec leur héros ou narrateur, immédiatement concernés par le drame qu'ils vivent, tant la précision remarquable de l'auteur nous rend leur moindre pensée dans tous ses détails.

La partie où l'auteur nous livre ses réflexions personnelles sur divers phénomènes de la vie moderne est tout aussi riche. Il analyse tour à tour avec précision les méfaits de la publicité nous poussant à la consommation, le passage de la plume d'oie à la machine à écrire risquant d'entraîner les écrivains à une vitesse qui ne leur permet plus d'organiser leur pensée, le chômage qui contraint des hommes bardés de diplômes à accepter des emplois subalternes, les danses de salon en vogue, la mort de son vieux chien chez le vétérinaire.

Tous ces textes frappent par la profondeur de pensée et de sentiments qu'ils expriment en quelques pages. La traduction précise rend très bien la concision du style de Kosztolányi, que le lecteur français pourra apprécier une fois de plus.

Le roman de László Németh nous entraîne, quant à lui, dans l'univers fermé d'un petit village hongrois dans l'entre-deux-guerres. L'histoire en elle-même est très simple. Sophie perd son mari dans un accident de chasse. Vivant chez ses beaux-parents, elle ne supporte plus sa belle-mère et décide de vivre seule avec son fils de quatre ans, Sanyi. Jeune veuve, elle est surveillée par les commères du village qui la voient un jour en conversation avec le gendarme, célibataire. Les ragots allant bon train, Sophie, très fière, décide de prendre une locataire, Mme Kiszela, ancienne du village ayant vécu à Budapest où son mari était concierge dans un lycée, et qui a un fils en âge de se marier. Sanyi tombe malade et meurt. Désormais Sophie, vivante image de la douleur, vivra seule avec le souvenir de ses morts.

A partir de ce récit, Németh construit un roman tout en finesse où il dissèque avec une précision chirurgicale les sentiments et les pensées de chacun. Médecin de formation, il applique à son roman toutes les finesses du diagnostic, s'intéressant cette fois à l'âme et à la psychologie humaine. Au fur et à mesure du récit, l'héroïne se fige dans une dureté qui s'exprime dans la douleur, et elle s'exclut elle-même du cercle des vivants, ne fréquentant plus que l'idiote du village, fidèle visiteuse du cimetière comme elle. Vibrante au début de l'histoire, elle se laisse d'abord impressionner par sa locataire et les récits prestigieux de sa vie à Budapest. Les deux veuves se retrouvent complices dans leur douleur. Puis leurs rapports se détériorent. Mme Kiszela rapporte à qui veut l'entendre tout ce qui se passe dans la maison. Sanyi préfère aller jouer avec la voisine bossue plutôt que de rester avec sa mère qui s'occupe pas assez de lui, semble-t-il. Sophie s'inquiète alors des racontars et garde son fils près d'elle, le rendant malheureux. Puis elle apprend que Mme Kiszela ne

menait pas vraiment la grande vie à Budapest, son mari la trompait et son fils est un voyou qui ne demande que son argent. D'abord complices, les deux femmes se livrent une guerre psychologique que l'auteur analyse dans ses moindres détails. Ses descriptions précises, d'une part de la névrose de Sophie qui ne veut pas être prise pour une veuve joyeuse et une mauvaise mère, d'autre part des manipulations de Mme Kiszela pour assurer son emprise sur la jeune femme, alternent avec les dialogues rustiques des paysans et des commères qui commentent la situation à leur façon. C'est là l'un des intérêts de ce roman, que la traduction de Chantal Philippe nous rend parfaitement.

Nous sommes entraînés, à la suite de Sophie, dans la spirale infernale du chagrin et du désespoir morbide. Il n'y a aucune porte de sortie pour l'héroïne qui, secrètement attirée par le fils de Mme Kiszela ayant obtenu un emploi de chauffeur dans le village voisin, refuse de reconnaître qu'elle pourrait se remarier, et se vexe même avec fracas lorsque sa famille lui présente un éventuel prétendant. Voyant que Sophie ne l'aidera pas à faire entrer son fils dans la famille Kurátor en épousant sa jeune sœur, Mme Kiszela quitte la maison. Frappée par la mort de son mari et de son fils, Sophie se drape dans sa douleur comme les héroïnes des tragédies antiques. Németh réussit à atteindre au sublime de l'auto-flagellation et de la névrose morbide, parvenant à décrire avec brio et non sans humour les tours et détours de la psychologie féminine, en situant simplement son récit dans un petit village hongrois. Il parvient ainsi à intéresser les lecteurs pour qui le pays et les coutumes ne sont pas familiers, tout en leur permettant de pénétrer dans cet univers étranger en même temps. Voilà les deux principaux atouts de ce roman enfin accessible en français.

Lajos NYÉKI

Deux romans de Márai chez Albin Michel

Dans la collection prestigieuse des *Grandes Traductions*, deux romans de Márai viennent de paraître: *Les Révoltés*, réédition d'une traduction de L. Gara et M. Largeaud parue en 1931, un an après l'édition originale sous le titre: *A zendülök*, et *La Conversation de Bolzano*, traduit récemment du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba (titre original: *Vendégjáték Bolzanóban*, 1940).

A l'heure où Márai reprend la place qu'il mérite dans la littérature de son pays, ces deux traductions d'une qualité exceptionnelle contribueront, il faut l'espérer, à le faire apprécier par le public français.

Il est de plus en plus clair que Márai est l'un des meilleurs prosateurs hongrois d'entre les deux guerres. A une époque où le qualificatif fut non seulement péjoratif, mais de plus en plus dangereux, il se dit "bourgeois" (*Confessions d'un bourgeois*, 1934) et défend les valeurs de la civilisation européenne contre ses

pourfendeurs de tous bords. Son journal commencé en Hongrie dans les années quarante et poursuivi à l'étranger presque jusqu'à sa disparition volontaire, est un véritable chef-d'oeuvre de concision, d'exigence morale et de lucidité.

A lire ses romans, tout particulièrement ceux qui font l'objet de ce compte rendu, on s'aperçoit très vite que pour Márai, être bourgeois signifie tout le contraire d'un confort moral et intellectuel borné. L'auteur se reconnaît volontiers dans le personnage des révoltés, qu'ils soient les "enfants terribles" de la Haute Hongrie pendant la deuxième moitié de la première guerre mondiale, ou Casanova qui, échappé des "plombs" de Venise, joue une de ses dernières scènes de séduction (le titre original "vendégjáték" désigne, plus qu'une simple conversation, une "performance" dans laquelle on ne peut jamais savoir où se situent les frontières entre le spectacle et la vie).

Doublement délaissés: par les parents qui sont au front et par un système qui permet à ces horreurs de guerre de se produire, les *Révoltés* se rendent compte que "le pouvoir des pères est fini". S'ils créent une bande, c'est pour affirmer leur liberté par des actes gratuits, en jouant des histoires "inventées de toutes pièces", mais dont les détails devaient être "simples et précis". "Le seul principe de leurs actions, si toutefois il en était un, consistait à ne jamais viser des avantages quels qu'ils fussent."

Très influencé par le freudisme, Márai révèle dans ce texte la grande part d'une sexualité confuse qui anime le groupe dont chaque membre a une "sorte particulière de peur" qu'il n'ose jamais avouer à quiconque. Ces jeunes s'opposent radicalement au monde des adultes. Ils s'aperçoivent que la "guerre n'est/ sans doute qu'une des formes de cette dégradante servitude forgée par les adultes pour se torturer eux-mêmes et pour torturer les faibles." L'un d'eux, Tibor, "demeurait attaché à la bande parce qu'elle constituait le dernier refuge où fuir l'unique et l'épouvantable puissance qui l'opprimait encore: les droits et les pouvoirs des pères".

Alors que ces révoltés de province sont plutôt des victimes, des vierges qui ne rêvent que d'amour et que leurs personnages rappellent ceux de Cocteau, de Stefan Zweig, de Martin du Gard (voir *Introduction à la littérature hongroise* de János Szávai, Paris-Budapest, 1989, 133), Giacomo Casanova est un véritable héros libertin dont le personnage inspire à Márai une écriture toute originale. En réalité, c'est un opéra en quinze tableaux ou plutôt un film d'opéra, dont le caractère musical réside moins dans les sonorités des phrases que dans leur construction et enchaînement. (Les traducteurs ont admirablement rendu ce ton qui est l'essence même de l'oeuvre.) Dans cette alternance de longs monologues et de dialogues nerveux, d'airs, de duos et de récitatifs, les parallélismes, les énumérations ont le principal rôle à jouer. Comme son cinéaste de frère, Géza Radványi, Márai promène souvent sa caméra sur les lieux et les personnages pour aboutir à une sorte de vision panoramique. Comme dans ce passage, dans lequel il fallait malheureusement faire de nombreuses coupures, où il est question de l'évasion du héros:

"La nouvelle courait Venise, les gondoliers s'appuyaient sur le long manche de leur aviron, discutaient en connaisseurs de tous les détails de l'évasion et se réjouissaient qu'il se fût évadé, ils se réjouissaient parce qu'il était vénitien et qu'il avait berné le pouvoir, ils se réjouissaient parce que quelqu'un avait été plus fort que la tyrannie, que les pierres, que les chaînes et les toits de plomb." [...] "La nouvelle se répandait, et aux postes de police on faisait claquer nerveusement les dossiers, les capitaines hurlaient, les juges aux oreilles rouges écoutaient les accusés et distribuaient avec colère prison, exil, galère et potence." [...] "jusque dans le confessionnel, on évoquait son nom; des dames à genoux, la tête profondément inclinée, balbutiaient son nom derrière leur livre de prière, se frappaient la poitrine et juraient de faire pénitence.. Et tout le monde se réjouissait, comme si quelque bonne chose s'était produite à Venise et dans toutes les villes et les villages de la République qu'il avait traversés." [...] "Et partout on souriait. Et les policiers et les juges, les sbires et les espions [...] se mirent alors au travail avec suspicion et colère. Parce qu'il n'y a rien de plus dangereux qu'un homme qui ne peut se soumettre à la tyrannie."

Márai a le sens aigu des formules, des phrases bien frappées, des aphorismes. En voici quelques exemples: "il est plus difficile d'être quelqu'un que faire quelque chose"; "il faut dresser la vengeance comme un lion en cage, il faut la nourrir tous les jours de viande saignante, avec des lambeaux sanglants du souvenir pour qu'elle ne perde pas ses appétits carnivores." – "un homme il faut l'acheter entier, avec toutes ses émotions, sinon la vente n'est pas valable et le contrat est sans valeur."

Cette "conversation de Bolzano", cette "représentation unique d'un grand acteur de passage" est, par son sujet même, un traité d'amour, mais aussi un traité sur l'art d'écrire, particulièrement le chapitre intitulé "Un écrivain".

Tous ses écrits le prouvent, Márai est un grand moraliste, c'est-à-dire, le contraire d'un moralisateur. Le moralisateur juge, se croyant supérieur aux autres faibles mortels, le moraliste observe, enregistre, essaie de comprendre, il aide donc ses lecteurs à comprendre quelque chose de cette vie si compliquée et combien passionnante...

Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN

La légende de Pendragon, Le voyageur et le clair de lune – Hommage à Antal SZERB

Ces trois dernières années ont vu paraître en traduction française deux romans de Antal Szerb (1901-1945), ce grand "*polihisztor*": il faudrait former néologisme pour traduire en français ce terme, car "*polygraphe*" rabaisserait le talent de Szerb, qui, lui,

connaissait à fond les divers sujets auxquels il touchait. Les deux romans en question sont *La légende de Pendragon* (1990) (*A Pendragon legenda*, 1934) et *Le voyageur et le clair de lune* (1992) (*Utas és holdvilág*, 1937), tous deux publiés aux éditions Alinéa (Aix-en-Provence), par les deux mêmes traducteurs (Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba). Enfin, Antal Szerb traduit en français! Ce point d'exclamation mérite explication.

Antal Szerb fit partie de tout un monde, aujourd'hui disparu: celui de la grande intelligentsia juive de Budapest. La fin de ce monde porte date précise: le 19 mars 1944, lors de l'entrée des troupes nazies dans la capitale hongroise.

Il est difficile de parler des romans de Szerb, sans parler du très grand intellectuel qu'il fut. Critique littéraire tout autant que romancier, essayiste, théoricien du roman, Szerb en Hongrie est essentiellement connu, non seulement pour les deux romans ci-dessus mentionnés, mais aussi pour sa *Magyar irodalomtörténet* (1934: *Histoire de la littérature hongroise*), et *A világirodalom története* (1941: *Histoire de la littérature mondiale*). Ces deux ouvrages à l'érudition remarquable, sont fréquemment réédités en Hongrie (ainsi, *Magyar irodalomtörténet* – Budapest, éditions Magvető – a vu paraître sa dixième édition en 1992). A la portée de tous les publics, elles ont longtemps compté parmi les plus lus des ouvrages de référence littéraire hongrois.

Szerb: "... un tout petit homme frêle, le prototype de l'intellectuel juif! D'une brillante culture, excessivement timide... Mais il faisait partie de «la bande», qui se réunissait au café New-York, ou chez nous, à Hűvösvölgy – Karinthy, Bartók, tant d'autres aussi, pas tous des Juifs pourtant... Szerb, c'était tout le contraire du «joyeux drille», mais il venait se joindre à nos jeux de cartes, de bon cœur, et un jour, il a dit, bizarrement, tout en jouant: «*Nagyon izgató!*» («*C'est très excitant*»). (János Székely – qui prit de Antal Szerb des leçons particulières d'anglais – parlant des années 1935-1939; communication personnelle).

La vie de Antal Szerb ne fut pourtant qu'une longue série d'injustices, subies avec résignation. Le "numerus clausus" est institué en 1920 et Szerb ne peut enseigner à l'Université. Il restera longtemps professeur dans un collège commercial de second ordre, tout à fait hors de proportion avec l'immensité de sa culture.

La quatrième de couverture des deux traductions d'Alinéa nous dit que Szerb "fut assassiné en 1945 dans un camp de travail par les fascistes hongrois". En réalité, selon les témoignages recueillis après la guerre, par ceux qui faisaient partie de la même colonne (même source d'information: J.Székely), c'est en décembre 1944-janvier 1945, au cours d'une marche forcée vers l'Autriche, que Szerb, faisant partie d'un convoi de Juifs raflés, soit dans les rues, soit parmi les "munkaszolgálatosok" ("suspects" condamnés aux travaux forcés), fut "puskatással agyonverve" (frappé à mort sur le crâne, à coups de crosses de pistolet), par les "Nyilasok" ("Croix-Fléchées") escortant le convoi.

Homme cosmopolite, féru de littérature européenne – mais avant tout, anglaise – Szerb eut l'occasion de travailler, comme chercheur, au "British Museum" de Londres. Dans ce décor studieux se situe le début de l'intrigue de ce très curieux et attachant roman qu'est *La légende de Pendragon*. Roman difficilement classable: "gothic novel", à la manière anglaise du XIX^{ème} siècle? "Roman d'aventures"? "Thriller", à la manière anglaise à nouveau? Szerb nous emmène, de la salle de lecture du "British Museum", au fin fond du Pays de Galles, dans le fief de la famille des comtes de Gwynedd, pour une mission aux buts obscurs. Le narrateur est un jeune intellectuel hongrois, dont la profession "consiste à [se] mettre à la disposition des Anglais d'un certain âge dont l'idée fixe est de mener à bien un travail intellectuel, quel qu'il soit" (7): en somme, un "éceszgéber" de l'Esprit, pour employer un vieux mot d'argot yiddish? ("donneur d'idées", mot que Szerb connaissait bien; et dans ses romans, son langage utilise tous les registres).

On ne narrera pas ici la trame complexe et subtile de cette *Légende de Pendragon* – au lecteur de suivre les mystérieux méandres d'un Pays de Galles rêvé par un imaginaire hongrois –, mais on peut annoncer, tout aussi mystérieusement que Szerb: il sera question ici de Rose-Croix, de "la résurrection de la chair", de cavaliers fantômes chevauchant la nuit, dans la pénombre de très vieilles légendes. Le grand talent de Szerb est surtout de mêler tous genres, langages et domaines: et son érudition, si cosmopolite, constitue l'un des grands charmes de ce foisonnant roman. Trois éléments nous mettent sous ce charme: ironie; profondeur se cachant sous celle-ci; clin d'œil entre cultures qui s'entrecroisent. Qu'il nous soit permis quelques exemples...

Pour l'ironie: "Mon idée s'est avérée excellente, dit Lene. Au moment même où on est entrés, dix individus se sont précipités sur nous et nous ont jetés dans cette cave, avant même qu'on ait eu le temps de dire Heil Hitler!" (193); ou encore: "– Vous parlez comme quelqu'un qui n'a pas d'idéaux. – C'est vrai. Je suis un néofrivole. – En quoi vous différenciez-vous des anciens frivoles? Principalement par la présence de la particule «néo». Comme ça, c'est plus palpitant." (185); ou enfin: "Les classes sociales ne font que se haïr, c'est dans l'ordre des choses, quant à moi qu'on me laisse tranquille au soleil, qui est de toutes façons si rare dans les îles britanniques." (184).

Cette ironie – qui par bien des aspects nous rappelle la célèbre phrase de Dezsó Kosztolányi, "mais comme est superficiel le profond / Et profond le superficiel..." (poème: *Le chant de Kornél Esti*) – ne peut pas tromper le lecteur: Szerb, dans tant de ses paroles, met tant de tranquille sagesse! Ainsi: "– Ce ne sont pas les actes qui parlent, Bátky, pas les actes. Les actes se détachent des hommes, comme des cheveux qu'on coupe. Ce sont les hommes qu'il faut regarder, indépendamment des actes, tout comme Dieu les voit..." (181). Et surtout: "Dompage que soient si éphémères les instants où l'homme est noble et pur, où il est parent des anges – dompage qu'ils passent, et qu'il reste ce Moi complexe et insignifiant, dont on ne peut parler qu'avec une tendresse protectrice, et une légère ironie". (78)

Quant au clin d'œil entre les cultures, il procurera, à tous ceux qui aiment la vraie littérature, et son intelligence, un immense plaisir. Peut-être, ici, la traduction d'Alinéa pêche un peu par défaut: sans doute eût-il fallu, en divers endroits, quelque note explicative (comme l'ont d'ailleurs fait les traducteurs, à la p.14, dans une référence à la ballade d'Arany, *Les bardes gallois*). Mais bien des références supplémentaires seraient nécessaires au public français; il ne s'agit pas seulement, d'ailleurs, de clarifications ayant trait au patrimoine littéraire hongrois: les renvois à la littérature anglo-saxonne, implicitement opérés par Szerb, eussent eux aussi requis quelque forme de "clefs". Il est à signaler toutefois que la traduction d'un roman tel que *La légende de Pendragon* pose d'autant plus de difficultés qu'il est, pourrait-on dire, "pluri-culturel". Les citations shakespeariennes – implicites, avons-nous dit (ainsi, p.55, la célèbre tirade d'Hamlet à Horatio, "Il y a plus de choses dans la terre et dans le ciel, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie", tirée de l'acte II, sc.1, de *Hamlet*), si elles ne requéraient pas, en 1934 et pour le lecteur hongrois cultivé, davantage de développements, en exigent peut-être aujourd'hui? Dans un ordre d'idées très voisin, certaines locutions ou proverbes anglais (comme, p.91: "– Je veux bien m'appeler Jack Robinson si je l'ai jamais vu, dit Osborne."), par les "résonances" typiquement britanniques qu'elles font revivre, posent tout le problème des œuvres qui "dépassent les frontières" – et pas une seule frontière nationale, mais bien plusieurs.

Par ailleurs, comme l'a très justement signalé E. Bordier (voir son compte-rendu de mémoire de maîtrise, "Réflexions sur des problèmes de traduction: domaine français-hongrois", in *Cahiers d'Etudes Hongroises*, 4/1992, 226-227), tout traducteur en vient toujours à buter sur ces "... connotations partagées par l'ensemble de la communauté hongroise (comme celles émanant de certains poèmes appris à l'école et que l'auteur réussit à évoquer en en citant – mais sans dire qu'il s'agit de citations) certains termes..." (art. cit., 226-227). Le cas se pose, précisément, pour le titre d'un poème de Sándor Petőfi, *Ha férfi vagy, légy férfi*: "Si tu es un vrai homme, comporte-toi en homme", qui apparaît p.15 de la traduction d'Alinéa: un "effet de situation" se dégage véritablement du texte, empreint d'ironie contrastée entre un narrateur en proie aux affres d'une "petite lâcheté", avec à côté se dressant, pour tout Hongrois, le filigrane d'un très téméraire et bouillant Petőfi.

Deux ou trois remarques, de détail, car la traduction de Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba se lit avec agrément: l'emploi de certains termes qui, par leur registre même, ne "passent" pas dans la transposition du texte de Szerb; pour rendre "hallatlanul előkelően" ("d'une distinction inouïe"): "d'un standing (sic) inouï" (40), ou encore, pour "Nagyon jópofa": "il est très drôle" (26). D'autres difficultés apparaissent, lorsque le texte français ne "coule" plus, soit par incorrection grammaticale ("mes pressentiments s'avéraient", (73); "je ne sais pas *ce qui a pris à* (sic) *mon oncle*, (58), soit parce que fait absence le passage à une formule vraiment "française" ("– Je mettrai une carpe dans ma bouche", (33); "elle *fouettait* son Hispano dans la forêt", (38)). D'autres aires de connotation sont mal perçues, précisément parce que liées à une méconnaissance du monde britannique: au Pays de Galles, un "*lelkész*" est nécessairement un "*pasteur*" (et non un "*prêtre*", 98); dans la traduction protestante

de référence de la Bible, en français (par Louis Segond), le cheval de l'Apocalypse de Jean n'est pas "*blême*" (65), mais "*blanc*" (et ce, bien que le texte hongrois de la Bible donne "*sápadt*"; tout comme, en anglais, on trouve "*a pale horse*": arbitraire, certes, mais les textes de référence n'en restent pas moins textes de référence!). Enfin, la tradition biblique fait "parler *en langues*" (et non, 67: "Il prie et se lamente et parle *les* (sic) langues") les apôtres réunis à l'occasion de la Pentecôte.

Il n'en reste pas moins que nous devons saluer la très courageuse entreprise que représente la traduction, en français, de cette *Légende de Pendragon*, par certains aspects si "*kitsch*"; mais Szerb n'écrivait-il pas, lui-même: "A legnagyobbak nem félnek a giccsől" ("Les hommes vraiment grands n'ont pas peur du kitsch")... Oui, décidément, dans cette première traduction de la belle œuvre de Szerb, on retrouve, par-delà maladresses ou points de détail, le ton si attachant de ce grand "tout petit homme frêle", qui disait "ne pouvoir parler du Moi *qu'avec une tendresse protectrice, et une légère ironie.*"

Le second roman de Szerb traduit en français, *Le voyageur et le clair de lune*, est, tout comme le premier, un roman qui, dès sa parution, suscita l'enthousiasme de tout un public de lecteurs hongrois. Comme le premier, il n'a pas pour cadre central le pays de son auteur (la Hongrie) – encore que tout le début du roman soit, par l'effet savant des rétrospectives "adolescentes" du narrateur – encore une fois, hongrois – immergé dans le Budapest d'"autrefois". Il est typique encore, de cet homme d'esprit authentiquement cosmopolite qu'était Szerb, que ce livre (à la construction beaucoup plus élaborée que le précédent) mette en églogue, successivement et pour les quatre parties composant le roman: François Villon, William Blake, Percy Bysshe Shelley, et l'"*Officium defunctorum*" (l'Office des Morts).

L'essentiel des lieux décrits dans *Le voyageur et le clair de lune*, ce sont des villes italiennes que parcourt le narrateur, Mihály, initialement rendu en Italie pour un voyage de noces avec sa femme, la bourgeoise et raisonnable Erzsí. Mais un hasard d'essence presque magique (comme tout le halo dans lequel baigne ce très beau livre), faisant descendre Mihály de son train pour un salubre et savoureux café sur un quai de gare (après la nécessaire visite – voyage de noces oblige – de Venise et Florence), le fait remonter ... dans le mauvais train. Dès lors, Mihály va tomber dans une longue errance, à la fois géographique – Perugia, Assise, Foligno, Sienne, Gubbio, et enfin, Rome – et imaginaire, qui lui fera se remémorer des pans entiers de son passé budapestois.

L'un des principaux pans de ce passé, ce sont les figures de trois anciens camarades des jeux de son adolescence: Éva et Tamás Ulpius, ainsi que le jeune Juif Ervin ("... très beau, avec son teint d'ivoire, son front haut et ses yeux de braise", 88), brusquement – et inexplicablement – converti au catholicisme. ("C'était un catholique aussi fervent que le sont quelquefois les juifs néophytes... [...] Il avait une opinion catholique sur tout, les livres, la guerre, ses camarades de classe, les tartines du goûter. [...] Il veillait au salut de son âme revolver au poing".) (42-43). Au cours de ses déambulations ombriennes, Mihály retrouvera par hasard, dans un monastère

franciscain voisin de la ville de Gubbio, son ancien ami Ervin, devenu "le père Severinus", "... un homme très singulier et un saint...", "venu à Gubbio d'un pays lointain, on ne sait pas lequel" (121). Mihály lui rendra visite, et vérifiera, à travers les paroles de son ami, que notre "*passé*" n'est jamais "*dépassé*": Ervin n'a jamais voulu "faire carrière monacale" (132), parce que, selon lui, "... je ne devrais pas mon avancement au fait d'être un bon moine, mais à des qualités que j'ai apportées [...] de mes ancêtres. A mon don pour les langues, au fait que je suis capable de formuler certaines choses plus vite et mieux [...] Donc, à mes qualités juives" (132). Mihály lui aussi reste prisonnier de son propre passé ("Je sais de quoi je souffre, dit-il [...]. De nostalgie aiguë. [...] Y a-t-il un remède à cela?" (117); ou encore: "Il savait à présent que l'aventure [...] n'était qu'un escalier qu'il devrait descendre encore, pour reculer de plus en plus loin dans son passé, dans sa propre histoire" (115).

Cette remontée dans le passé, qui ne se fait donc pas sans douleur ("J'ai hiverné dans mon passé / Revienne le soleil de Pâques...": G. Apollinaire, *La Chanson du Mal-Aimé*), amène aussi – surtout – l'image d'Éva Ulpius, dont tant Mihály qu'Ervin ont été très amoureux, et qui avait choisi d'aimer, non le premier, mais le second. Lorsque, dans la dernière partie du roman, Mihály, ayant retrouvé sa femme Erzsi, parle avec elle de ce très vieil amour, la sèche tentative d'Erzsi de le ramener à la "réalité" n'aboutit pas, car Mihály reste obstinément ancré dans le souvenir ("Mais... Est-ce que tu sais qui est cette femme? Quelle vie elle a vécu jusqu'à présent? – Je l'ignore. Je ne l'ai même jamais cherchée. [...] Parce que la seule chose qui m'intéresse, c'est ce qu'elle était autrefois, dans la maison des Ulpius" (228-229). Inébranlable, semble-t-il, est cette fidélité ("Les Scolastiques enseignaient que l'existence a des degrés et que seule la Perfection existe totalement, vraiment. Le temps qu'il passait à chercher Éva était beaucoup plus palpable, beaucoup plus réel que les mois et les années sans elle [...]: il savait que c'était la vie, et qu'en l'absence d'Éva, la seule réalité consistait à penser à elle et à l'attendre" (208).

Cette plongée dans l'imaginaire du passé remémoré n'exclut pas pour autant l'imaginaire du présent: en bien des pages du roman de Szerb, on retrouve la même propension à fantasmer ce présent, le plus souvent à travers la dimension de l'érotisme. Celui-ci peut être vécu comme virtualité dangereuse: ainsi, dans la fascination exercée sur Erzsi, restée seule, par "le Persan" rencontré à l'occasion d'un dîner, cet homme qui donne "l'impression d'un tigre à peine dompté", dont émane "une humanité plus brute et plus vraie", et qui "ne raisonne pas encore en *pengő* et en francs, mais en termes de rose, de roche et d'aigle" (145). Il peut aussi – c'est le grand talent de Szerb – être vécu, dans une tendre ironie, comme la prise de conscience de l'attrait exercé par toute "différence", sans crainte aucune: ainsi Mihály vit-il son attrait pour la très américaine Millicent ("ô, le corps de l'étrangère, que représente-t-il pour celui qui, dans l'amour, cherche la fantaisie! [...] Chaque parcelle du corps de Millicent était étrangère, différente, fantastique. [...] (ô Missouri-Mississippi, le Nord contre le Sud, *and the blue pacific Sea!*) – La géographie est le plus puissant des aphrodisiaques, pensa-t-il" (108).

A aucun moment toutefois Szerb n'oublie le vrai temps de son roman: nous sommes en 1937, et le lecteur attentif ne peut manquer d'en percevoir les traces. Par exemple (167): "[A Rome] il avait trouvé un endroit qui avait un sens. [...] On ne pouvait pas dire que ce sens le remplissait d'espoir, [...] et ce qu'il attendait de l'avenir n'était pas ce qui d'habitude éveille l'espoir. Il attendait son destin, une fatalité sentée, digne de Rome". Ou encore (168): "Il lisait chaque jour les journaux italiens [...] Mais leur contenu le déprimait profondément. La presse italienne se complaisait dans un bonheur extatique [...] Quelqu'un prononce un long discours, le peuple l'acclame debout..."

Enfin – et c'est par là que nous terminerons notre aperçu du *Voyageur et le clair de lune*, roman aux si nombreuses couches – un passage central du roman est, sans conteste, le Chap.3 de la "Troisième partie" (180-186, essentiellement), où se trouve abordé le thème le plus central peut-être: celui de la "pulsion" ou du "désir" de mort. Ces quelques denses pages mériteraient bien plus ample développement que le nôtre ici. La monographie de référence consacrée à Szerb, celle de György Poszler (*Szerb Antal*, 1973, Budapest, Akadémiai Kiadó), montre bien à quel point l'immense culture de Szerb avait su intégrer, outre tout une littérature, toute une école de pensée allemande, dans la filiation de Dilthey, Freud, mais aussi Spengler. Les échos de ces enseignements si divers se retrouvent, par exemple, dans: "– Mourir est un acte érotique ou, si tu préfères, un plaisir sexuel. Du moins dans les cultures antiques, chez les Etrusques, les Grecs, les Celtes" (181), ou encore: "– Pour les hommes archaïques, la peur et le désir de mort étaient proches voisins... – Mon Dieu, le désir de mort n'est pas qu'une chose archaïque, il est tout simplement humain, dit Mihály (181-182); "... tout désir est érotique, à savoir que nous nommons érotique ce qui contient le dieu Eros... [...] Sur différents bas-reliefs anciens, [la] mort est une prostituée qui séduit les jeunes gens. Elle est représentée avec un vagin monstrueux. Et ce vagin a sans doute une signification plus vaste. Nous en sommes sortis et nous y retournons [...] Nous sommes nés par un acte érotique et à travers une femme, et c'est par un acte érotique et à travers une femme qu'il nous faudra mourir, à travers l'hétaïre de la mort qui est l'antinomie et le complément suprême de la Mère..." (182-183); "Plus la civilisation est forte, plus l'amour de la mort devient inconscient" (185). On retrouve également des accents de Spengler dans la "Quatrième partie": "– Les choses qui valent d'être vécues ne coûtent jamais d'argent [...] Cela ne te coûte pas une lire d'être en Italie, d'avoir le ciel italien au-dessus de toi [...] Mais la vie des bourgeois consiste depuis si longtemps à se nantir de choses chères et futiles qu'ils en ont oublié celles qui ne coûtent rien, et ils confondent le cher et l'essentiel" (214-215).

Il serait faux toutefois de voir, dans *Le voyageur et le clair de lune*, un quelconque "roman à thèse". Nous avons déjà évoqué l'excellente connaissance qu'avait Szerb de la littérature européenne dans son ensemble, et sa passion pour les Romantiques – fussent-ils de l'école allemande ou anglaise – ne doit pas faire oublier que la France, elle aussi, joua un rôle non négligeable, tant à travers l'expérience vécue de Szerb, qu'à travers ses lectures: la monographie de Poszler nous dit bien

qu'il passa autant de temps à la Bibliothèque Nationale qu'à la bibliothèque du "British Museum"... (op. cit., 311).

Enfin, reconnaissons l'excellente qualité de la traduction française de ce roman – où la langue de Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba semble se glisser beaucoup mieux dans le "ton" du texte. De très rares fausses notes sont décelables, comme: "...je ne saurais m'expliquer comment vous pouvez si mal *piger* (sic) une femme de ma condition" (153), dans la bouche d'un personnage comme Erzsi; ou encore, 214), le choix du terme vieux-français "*liard*" ("Cela ne te coûte par un *liard* d'être en Italie, " etc...), que ne rend guère plausible le climat général du récit, et surtout, la référence italienne (aussi avons-nous, dans le passage cité, remplacé ce mot par "*lire*", ce qui ne choque pas).

Mais de tels détails sont insignifiants, à côté de la qualité de la traduction, dans son ensemble: remercions ainsi et éditeur, et traducteurs, de nous permettre enfin de faire connaître en France un peu de la très intelligente (et très encyclopédique) œuvre de Szerb. Un second pas à entreprendre serait très certainement la traduction de son troisième et dernier roman, *A királynő nyakéke* (*Le collier de la reine*; écrit en 1943), dont l'action se situe précisément... en France, sous l'Ancien Régime!

Et, certes, Szerb sut écrire sur tout, et dans tous les genres: poésie, innombrables essais littéraires ... Sa théorie du roman, il l'exposa dans *Hétköznapi és csodák*, 1935 (*Jours ordinaires et miracles*), tandis que son excellent *A varázsló eltöri pálcáját* (*Le magicien rompt sa baguette*), publié pour la première fois – à titre posthume – en 1948, et dont les Editions Magvető ont publié une 4^{ème} édition en 1978, présente une extrême richesse de sujets: ce dernier livre, qui comprend quatre parties (*Korok: Époques, Arcok: Visages, Könyvek: Livres, et Két cigaretta között: Entre deux cigarettes*), est en fait un recueil d'articles de critique littéraire, où Szerb s'interroge tant sur Homère, Pétrarque, Machiavel, que sur Katherine Mansfield, ou encore, Babits, Attila József, Bálint Balassi... ou même, "la femme de Shakespeare"!

Resterait, bien sûr, à faire connaître les principaux ouvrages de Szerb, tant sur la littérature hongroise que sur la mondiale – en l'occurrence, gigantesque travail de traduction. Pour ce qui concerne, justement, *l'Anthologie de la littérature mondiale*, une anecdote finale (que soit ici remercié J. Székely); vers 1949-1950 (après la prise du pouvoir par le Parti Communiste), la réédition de l'ouvrage – par les éditions d'état, "Állami Könyvkiadó Vállalat" – se fit à une condition, exclusive: à savoir, que le chapitre consacré à la littérature soviétique (partie du volet de Szerb sur la littérature russe) soit retiré de l'ouvrage, car il présentait ces productions sous un jour beaucoup trop critique pour la censure de l'époque. Pour Szerb en effet, la littérature "soviétique" n'avait fourni que des ouvrages de qualité incertaine, attribuables selon lui à la rigueur de la censure en Union Soviétique – peu propice à la création littéraire. Ainsi, dans l'édition parue à cette période, se trouve absent tout un pan de la pensée de Szerb, – révélateur de ce qui constituait, à ses yeux, une véritable œuvre littéraire. Et nous aurions grand besoin, en France, de points de vue autres que "français", sur ce qu'est une "vraie" œuvre...

Georges KASSAI

Eva BRABANT-GERŐ: *Ferenczi et l'école hongroise de psychanalyse*, L'Harmattan 1993, 315 p.

A la fin de son article nécrologique consacré en 1933 à Sándor Ferenczi, Dezső Kosztolányi estime que "grâce à Ferenczi, Budapest a été pendant des décennies l'un des foyers de la psychanalyse et (...) de nombreux étrangers venus étudier ou se faire soigner chez lui, citaient ensemble et sur le même plan Vienne et Budapest, comme autrefois, dans l'Antiquité, Athènes et Rome". L'école hongroise de psychanalyse n'est donc pas une simple filiale de la psychanalyse viennoise et sa spécificité n'a pas échappé aux observateurs. Dans sa conférence faite en juin 1986 au Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises à l'occasion de la publication, en français, de la *Psychologie de l'antisémitisme* d'Imre Hermann, Roger Dadoun voit cette spécificité dans le caractère "chaleureux" de la psychanalyse hongroise et au cours du colloque tenu en janvier 1992 à la Sorbonne et et à l'Institut Hongrois de Paris sur "l'héritage de Ferenczi", Kathleen Kelley-Lainé analyse les raisons pour lesquelles "les psychanalystes hongrois ont tant investi dans la relation "mère-enfant" (*Le Coq-Héron* N° 125, 1992, 53-56). Citons également l'article d'Árpád Ajtony, paru dans le numéro 90 du *Coq-Héron*, qui attire l'attention sur les préoccupations sociales et politiques des psychanalystes hongrois et oppose leur optimisme et leur foi au pessimisme et à l'athéisme politiques de Freud.

Dans son ouvrage fort bien documenté et rempli de suggestions, de discussions et d'analyses passionnantes, Eva Brabant-Gerő semble abonder dans le sens des trois chercheurs que nous venons de citer. Elle signale cependant une autre spécificité: "la présence du corps dans les rapports sociaux. En Hongrie, le toucher, les gestes, n'ont jamais été frappés d'interdit comme dans les pays occidentaux" et cette présence du corps dans les rapports sociaux "n'a pas échappé à l'attention des analystes". (284)

Après un rappel historique, indispensable pour qui veut comprendre l'enracinement de la psychanalyse hongroise dans la réalité hongroise de l'époque, l'auteur aborde en trois "monographies" (selon ses propres termes, 13) les rapports entre Freud et Ferenczi, la présentation d'István Hollós, psychiatre et psychanalyste, et l'histoire du grand poète hongrois Attila József, "qui permet... d'examiner l'histoire (de la psychanalyse hongroise) du point de vue du patient." (13) La troisième partie contient une présentation de l'œuvre de trois grands psychanalystes hongrois: Imre Hermann, Géza Róheim et Michael Bálint.

Ce livre, d'une grande richesse, brosse, pour la première fois en français, (l'ouvrage du psychiatre hongrois Pál Harmat, consacré au même sujet, n'est pas traduit) un tableau d'ensemble de la psychanalyse hongroise. Tableau tragique:

interdictions, persécutions, exil, déportations, extermination massive jalonnent la route de la plupart des psychanalystes de l'École de Budapest; leur foisonnante activité théorique et pratique mérite d'autant plus notre admiration.

L'historien de la littérature hongroise trouve une riche moisson d'idées et de documents dans ce livre. C'est, évidemment, le chapitre consacré à Attila József qui retiendra avant tout son attention. Publiées d'abord en 1982 dans le N° 84 du *Coq Héron*, ces pages contiennent des considérations éclairantes sur les psychanalyses du poète, sur le transfert sur l'analyste de ses sentiments enfouis de l'enfance (220) sur ses problèmes d'identité, sur le rapport entre jeu et poésie, etc. Nul doute qu'il s'agit là d'une contribution importante au travail des chercheurs hongrois qui, après quarante ans de propagande mensongère, s'efforcent de rétablir la vérité sur ce grand génie de notre siècle.

De même, le linguiste lira avec intérêt les révélations concernant l'influence d'István Hollós sur les théories d'Iván Fónagy et sur sa conception des "bases pulsionnelles" de la phonation.

Mais c'est, évidemment, la partie purement psychanalytique qui constitue le principal intérêt de l'ouvrage. Commentateur de la correspondance entre Freud et Ferenczi (voir à ce sujet le compte rendu de Sophie Kepes dans le N° 4/1992, 207-208, des *Cahiers d'Etudes Hongroises*), Eva Brabant-Gerő analyse avec perspicacité les rapports, fort complexes, entre ces deux hommes, sans négliger la composante homosexuelle, une "homosexualité non résolue de part et d'autre", (163) et ne manque pas de critiquer l'attitude de Freud à l'égard de son disciple, même si elle comprend que c'est "obnubilé par le caractère excessif de certaines propositions de Ferenczi (que) Freud a refusé d'y voir ce qu'elles avaient de valable". L'exposé des théories de Hollós, de Hermann, de Róheim et de Bálint illustre l'excellence de l'esprit de synthèse de l'auteur.

Le ton personnel, subjectif, de l'auteur constitue sans doute l'un des attraits de cet ouvrage. "L'agrément de pouvoir renouer avec ma culture d'origine allait inéluctablement de pair avec les difficultés que présentait sa transmission" lisons-nous p. 12. Bien des auteurs des *Cahiers d'Etudes Hongroises* se reconnaîtront dans cette phrase, tout comme dans celles qu'Eva Brabant-Gerő consacre à sa condition d'exilée et à l'influence de celle-ci sur son travail scientifique.

Notre seul regret concerne un détail de la présentation matérielle: la déformation des noms propres hongrois due à l'absence des ó et des á, signes qui, pourtant, sont prévus par tous les logiciels de traitement de texte. On ne comprend pas pourquoi Bartók a droit à l'accent aigu (63), alors que Hollós et Róheim en sont dépourvus, pourquoi le prénom de Ferenczi est tantôt correctement orthographié en Sándor, tantôt (dans l'immense majorité des cas), transcrit en Sàndor. Pareille désinvolture est difficilement acceptable à une époque où l'importance des psychanalystes hongrois commence – enfin – à être reconnue par la communauté scientifique internationale.

N.B.: Dans mon compte rendu (*Cahiers d'Etudes Hongroises*, 4/1992, pages 208-209) sur *Cure d'ennui, écrivains hongrois autour de Sándor Ferenczi*, Paris, Gallimard, 1992, collection Connaissance de l'inconscient, j'ai omis de signaler que cet excellent volume a été édité sous la responsabilité de Michelle Moreau-Ricaud qui est également l'auteur de la postface et des bio-bibliographies des six auteurs hongrois qui figurent dans ce livre.

Tamás SZENDE

Edit ERDŐDY–Miklós MAGYAR–György TVERDOTA: *Littérature hongroise au XXème siècle*. vol I. Essais, vol II. Anthologie (*Magyar irodalom a XX. században*. I. Tanulmányok II. Szöveggyűjtemény). Nemzetközi Hungarológiai Központ, Budapest, 1992.

Le texte littéraire, permettant d'expérimenter toutes les combinaisons notionnelles et manipulations langagières que l'usage ordinaire n'exerce que très rarement, joue un rôle fondamental dans l'acquisition des mécanismes du langage et de la communication. Constituant un objectif pédagogique non négligeable, la littérature hongroise est enseignée, parallèlement à la langue hongroise, dans de nombreuses universités du monde. Curieusement, personne jusqu'à présent ne s'est donné la peine de forger un instrument facilitant la tâche des professeurs et des élèves de hongrois installés à l'étranger, démunis face aux problèmes littéraires.

En effet, les manuels de littérature que l'on peut trouver actuellement sur le marché hongrois sont fort éloignés de la pratique quotidienne des professeurs spécialistes de l'enseignement du hongrois hors de Hongrie.

Depuis l'année dernière, il existe enfin un ensemble pédagogique qui vise à pallier cette carence. Soyons reconnaissants à nos collègues Edit Erdődy, Miklós Magyar et György Tverdota d'avoir publié cet ouvrage, fruit de leurs expériences de chercheurs et d'enseignants (M. Magyar a été pendant trois ans professeur associé à l'Université de Paris III; M. Tverdota l'est actuellement), destiné spécialement aux étudiants de hongrois, dans quelque pays qu'ils soient établis.

Abondamment illustré, *le premier* volume est consacré à l'évocation de quelques grands auteurs du XXème siècle. Méthodiquement, les textes de présentation restent classiquement pensés quant aux interactions entre œuvre et biographie, conditions de production et évolution esthétique. On y trouve des repères mettant en lumière l'originalité de quelques grands auteurs, des repères qui fixent le contenu et l'importance de certaines œuvres et nous donnent le goût d'aller les fréquenter de plus près.

Le but de tout manuel de littérature est nécessairement de faire découvrir des idées, des points de vue précis. Or, il y a autant de manières de commenter la littérature que de lecteurs, mais l'essentiel n'est peut-être pas là: il faut aider l'élève à mieux structurer ses lectures, lui apporter non seulement des principes et des données mais aussi lui suggérer un matériel linguistique souvent difficile à concevoir à des centaines ou à des milliers de kilomètres de Budapest. Le commentaire, l'analyse et la dissertation littéraires supposent l'acquisition d'un langage. L'ensemble pédagogique qui nous intéresse voudrait aussi aider les élèves à éviter les contresens dans la compréhension des essais littéraires et les écueils habituels dans l'emploi des termes du langage philologique et esthétique. Ce double dessein justifie le choix des auteurs de se limiter au XX^{ème} siècle.

La principale raison d'être d'un travail comme celui-ci réside dans sa simplicité. Les auteurs ont cherché sans arrêt à rester proche du lecteur de langue maternelle et de culture étrangère. Car ils savent que le principal enjeu d'une telle publication est d'arriver à proposer des valeurs sûres représentant un domaine vaste, en permettant à des élèves étrangers de communier dans des sentiments à caractère universel, sans les entraîner dans l'hermétisme si regrettable de tant d'ouvrages portant sur la littérature. La publication, placée sous la direction du Professeur Miklós Magyar, utilise une terminologie qui évite, quand c'est possible, le vocabulaire trop spécifique et surtout trop variable selon les écoles. On peut espérer que ces synthèses (27 en tout) aisément accessibles inciteront les professeurs à trouver de nouvelles pratiques pédagogiques dans la présentation des auteurs classiques hongrois et donneront de nouveaux points de vue sur la comparaison possible des littératures.

La bibliographie succincte qui accompagne les essais de présentation renvoient aux ouvrages qui fondent la théorie ou à ceux qui l'exploitent de manière complémentaire.

De même que le premier volume, *le deuxième* comporte trois parties: prose, poésie, théâtre. Il s'agit cette fois d'une anthologie illustrant les prosateurs, poètes et auteurs de théâtre qui font l'objet du premier volume. Les notes accompagnant les textes présentés serviront à comprendre le sens précis des termes à une époque donnée et à replacer la pensée de l'auteur dans un ensemble. Le stade élémentaire de toute réflexion sur la littérature consiste à comprendre le sens des mots! La méthode préconisée est appliquée avec bonheur à des textes très variés. Ces pages témoignent d'un goût esthétique sûr et d'un souci pédagogique constant.

Les "belles pages" et les "morceaux choisis" sont des pièges dangereux. En effet, il ne peut y avoir de corpus idéal: ici l'arbitraire du choix (p.ex. I. Örkény, T. Déry et d'autres prosateurs "incontournables" n'ont pas été traités; le contemporain P. Esterházy y a sa place) est largement compensé par une sélection motivée et cohérente d'auteurs et d'œuvres dont la plupart figurent habituellement au programme littéraire des départements de hongrois.

Gábor NEMES

H comme Hongrois **Deux méthodes de hongrois**

C'est avec un peu de retard que l'on dira quelques mots de deux ouvrages publiés au cours des dernières années. Ils font partie d'une série de productions dont le rythme de parution s'accélère depuis trois ans. Ce phénomène n'est pas innocent et révèle les besoins à satisfaire dans le cadre des échanges internationaux mais surtout dans celui de l'ouverture des frontières de la Hongrie vers le monde tout entier.

Les auteurs, chercheurs (linguistes, didacticiens) et praticiens (enseignants du HLE), s'appuyant sur leurs expériences de longue date et leurs réflexions complémentaires, essaient de résoudre les problèmes que pose cet enseignement, en trouver les solutions et produire du matériel adapté.

1. Edit HLAVÁCSKA–István HOFFMANN–Tibor LACZKÓ–Sándor MATICSÁK:
Hungarolingua 1. Magyar nyelvkönyv, Debreceni Nyári Egyetem, 1991

Public: adultes débutants

Objectifs: – découvrir un hongrois quotidien à l'aide des situations et documents authentiques ou vraisemblables

– permettre, en environ 200 heures, de construire progressivement des compétences en compréhension et production orale

– proposer un apprentissage du hongrois mettant l'accent sur l'oral; jetant les bases d'une grammaire systématique; évitant les descriptions métalinguistiques (une partie des notions de grammaire et du vocabulaire sont introduites sous forme de croquis humoristiques).

Contenu: Les sujets des 12 unités de la méthode, annoncées dans le sommaire placé au début du livre, offrent une série de tranches de vie (buffet d'accueil, ville, restaurant, hôtel, boum, université, voyage, habitat, achats, famille, travail, loisirs). Chaque unité comprend la transcription des dialogues des saynètes vidéo ainsi que des autres conversations complémentaires. Les photos illustrant ces thèmes incitent l'apprenant à découvrir et à comparer et ainsi lui font prendre conscience des diversités culturelles. Les pages suivantes proposent un certain nombre d'activités utilisant les formes grammaticales et lexicales introduites dans les textes présentés. Les simulations des situations sont des applications directes de ce qui a été vu sur l'écran de la télé.

Matériel: le coffret complet comprend dix outils pédagogiques:

* un **manuel de base** avec les grands moments des unités (thèmes, grammaires, lexique, utilisation)

* un **cahier d'exercices grammaticaux** pour les élèves – élargissant le champ d'activité proposé dans le manuel;

* un **cahier d'exercices corrigés**;

- * un **lexique** de plus de 1 200 mots, accompagnés par des équivalents français, anglais, allemands;
- * 2 **cassettes audio** de 60 minutes avec l'enregistrement des textes correspondants, proposant un apprentissage à la phonétique hongroise par palier: formation des sons isolés, son dans le contexte (assimilations), intonations des énoncés, dialogues, poésies;
- * 2 **cassettes vidéo** de 60 minutes comme support le plus important, présentant les tranches de vie à traiter;
- * un **cahier vidéo** permettant un rythme individuel dans le programme
- * un **logiciel** servant également le travail individuel.

Point de vue: Cette méthode est attrayante dès le premier abord par la forme que ses auteurs lui ont délibérément donné. La vidéo est toujours un peu le cinéma qui éblouit facilement l'apprenant et l'amène à croire mieux à ce genre d'enseignement qu'à un autre considéré comme "vieillot". En outre, l'intérêt du public visé est assuré tout au long du livre grâce aux thèmes proches d'eux (histoires des étudiants étrangers venant assister aux cours de hongrois à Debrecen). D'autre part, les activités à caractère ludiques retenues, et qui mènent naturellement à la communication, font de cette méthode un outil d'apprentissage bien adapté à l'âge des utilisateurs (surtout des jeunes adultes). Cet ouvrage est remarquable par son souci de faire acquérir les compétences recherchées, principalement la communication orale dont la progression est raisonnablement dosée et contrôlée.

A noter que cette méthode constitue également un outil d'auto-formation grâce à la richesse des accessoires et à la démarche pédagogique proposés. (Cela ne veut évidemment pas dire comme si elle déconseillait la présence de l'enseignant.)

Nos réserves portent surtout sur la vidéo comme la pièce centrale de cette méthode. Les scènes qu'on visionne à maintes reprises ne peuvent pas être seulement des dialogues filmés, mais comme elles sont des spectacles doivent avoir une "dramaturgie" avec un "suspense" même primitif. C'est le domaine qui laisse encore à désirer.

Et après, les acteurs, qui font de louables efforts pour articuler distinctement, devraient quand même parler et surtout jouer d'une façon plus naturelle. Enfin, la satisfaction des sponsors pourrait être plus voilée.

On espère que ces maladies d'enfance passeront, et il ne nous reste qu'à souhaiter bonne chance à la suite de l'entreprise la plus grande de l'enseignement du hongrois langue étrangère.

2. József ERDŐS–Csilla PRILESZKY: **Halló, itt Magyarország!**, Akadémiai Kiadó, 1992

Public: Adultes débutants

Objectifs globalement semblables à ceux de l'ouvrage précédent:

Comptes rendus

– s’initier au hongrois; L’apprentissage met l’accent sur l’oral et s’appuie sur un écrit présentant l’univers quotidien de l’adulte sous la forme privilégiée de cet âge: le document authentique;

– savoir lire ces documents (journaux, affiches) et remplir des imprimés et formulaires;

– apprendre à rédiger des lettres courantes, des CV;

– donner des bases solides pour continuer des études de hongrois.

Contenu: L’ouvrage est composé de deux livres de 20 unités. Chaque unité suit un modèle fixe d’étapes qui s’enchaînent régulièrement:

* dialogues et documents écrits authentiques ou réalistes servant de texte de base (A);

* exercices de communication, véritables activités amenant l’étudiant à réemployer progressivement les documents, du global au détail, du sens à la forme (B);

* éclaircissement des notions et structures grammaticales introduites dans la première partie à l’aide des symboles compréhensibles, ainsi qu’un lexique avec des actes de parole regroupés séparément (C);

* une série d’activités écrites employant les formes grammaticales et lexicales répertoriées dans les parties A et C.

A la fin de chaque livre un index rappelle les notions syntaxiques et lexicales indispensables au savoir-faire de la langue.

Matériel: – pour les élèves: deux **livres** brochés de 130 pages avec beaucoup de dessins en couleurs facilitant la compréhension ou servant de repérage des différentes rubriques;

– 2 **cassettes audio** de 60 minutes avec les dialogues ou les textes de la partie A, ainsi que avec quelques dialogues de la partie B "à titre d’exemple".

Point de vue: Cet ouvrage constitue un outil pratique pour toute personne voulant s’initier au hongrois. Il guide systématiquement l’apprenant dans le labyrinthe de notre langue et lui permet d’acquérir des bases solides pour la communication tant orale qu’écrite.

Cette fois, le vague slogan de la "concentration de l’apprentissage sur l’apprenant" devient une réalité tangible: les auteurs considèrent l’étudiant comme client. Insistons au moins sur deux constituants de cette conception: la cohérence et le principe de la pratique. Ce sont la clarté et la sobriété qui dominent la rédaction. L’engrenage facile des différentes étapes à l’intérieur des unités, la concision des explications grammaticales (à l’aide des symboles inventés par des auteurs il y a une bonne vingtaine d’années) rendent le livre transparent et attrayant. Le langage choisi est toujours proche de la vie quotidienne, utilisable dès le premier moment, et en même temps, a des goûts savoureux. Et ce qui est encore un avantage non négligeable c’est que l’ouvrage ne s’enferme pas dans un univers restreint mais ouvre un horizon vaste sur tout le pays véhiculant abondamment des connaissances culturelles et des renseignements pratiques.

Du côté de l’enseignant on regrette le manque du guide pédagogique où les auteurs pourraient partager avec nous leurs expériences riches suggérant des "tours de

main" rodés à propos des moments épineux de cet enseignement. Egalement ce supplément pourrait bien comprendre la phonétique qui ne trouvait pas lieu dans le manuel de base.

En tout cas, cette méthode juvénile et svelte a toute chance de remplacer *Színes magyar nyelvkönyv*, sclérosé et encombrant.

Sándor CSERNUS

Réflexions sur l'édition d'un roman médiéval: *Le Roman de Messire Charles de Hongrie*. Texte en prose de la fin du XVème siècle, édité par Marie-Luce CHENERIE. Presses Universitaires du Mirail, Toulouse 1992

L'existence d'un roman arthurien, lié à la personne d'un roi de Hongrie, a été révélée pour la première fois dans l'historiographie hongroise par les recherches systématiques menées au cours de la deuxième moitié du XIXème siècle. A l'époque positiviste, les médiévistes hongrois ont fait beaucoup pour compléter les sources médiévales nationales en fouillant les grandes archives européennes. Les résultats de ces recherches ont été publiés régulièrement, le plus souvent dans des revues spécialisées, ou dans les recueils de documents, comme *Magyar Történelmi Tár* (Collection de Documents sur l'Histoire de la Hongrie). Une partie considérable des documents conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris a été publiée par les historiens hongrois les plus connus de l'époque, comme Lipót Óváry, Henrik Marczali, Vilmos Fraknói ou Sándor Szilágyi. Ces éditions de documents destinées à un public scientifique hongrois ne contiennent pas l'analyse critique des textes, mais donnent les références de base, et présentent les textes selon un classement thématique.

Nous devons la première mention du texte de Charles de Hongrie à H. Marczali, qui se charge en même temps de l'édition de plusieurs documents de grande valeur, retrouvés à la Bibliothèque Nationale. (MTT XXIII, ou II/11, Budapest, 1877). Sa remarque est plutôt laconique, en faisant allusion aux textes dans lesquels la Hongrie est présentée comme un pays "fabuleux", entre autres "dans un roman arthurien, qui raconte les histoires fabuleuses d'un roi de Hongrie inventé". Ce document peu fiable pour l'historiographie positiviste ne l'intéresse manifestement pas, et son jugement n'encourage pas les chercheurs à une étude plus appropriée de ce roman resté à l'état de manuscrit pendant des siècles.

La situation change grâce à la publication du texte par Marie-Luce Chénierie, professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail, et au travail préparatoire de M. Zinck, J.-C. Faucon, M.-H. Fernandez et D. Lacroix.

Le manuscrit, que je présente d'après l'analyse de M.-L. Chênerie (BN. fr. 1467) est une copie sur papier datant du début du XVI^{ème} siècle, qui comprend trois textes dont deux en prose (*Le Roman de Messire Charles de Hongrie et Troilus*), et un en vers (*La Vie et Regretz...*). Les spécialistes qui ont eu l'occasion d'étudier le texte du roman sont unanimes pour dire que ce livre est loin d'être parmi les plus beaux et les plus soignés des manuscrits de l'époque. Le fait que nous n'en ayons qu'un seul exemplaire prouve en effet que sa diffusion a été restreinte. La copie du texte anonyme ne donne aucune indication sur le(s) commanditaire(s) ni le(s) destinataire(s) du roman, ni sur son auteur. M.-L. Chênerie a fait un travail remarquable dans l'identification des propriétaires présumés ou confirmés par ses recherches.

Ainsi, le premier propriétaire identifié du manuscrit aurait été Philippe Huraut, évêque de Chartres, en 1622. En étudiant les parentés des familles qui peuvent être concernées, et d'après les thèmes caractéristiques du roman, l'éditeur suppose le mécénat d'une ou deux dames de la fin du XV^{ème} siècle: Jeanne de Laval (épouse du Roi René en 1454, décédée en 1498) et/ou Anne de Bretagne (1477-1514, épouse de Charles VIII en 1491).

L'analyse graphique, phonétique, morphologique et syntactique du texte, de même que l'étude du vocabulaire ne permettent pas de situer de façon précise le roman dans le temps et dans l'espace: il s'agit d'un texte qui "reproduit de façon générale l'évolution du Moyen Français" et la majeure partie "des traits morphologiques à l'origine dialectaux relèvent soit de l'est et de l'ouest, soit du sud-est et du sud-ouest." Selon toute vraisemblance, le roman vient d'un milieu angevin; mais l'endroit exact reste extrêmement difficile à identifier.

Le Roman de Charles de Hongrie est composé de 59 chapitres (I-LIX) et raconte l'histoire de Charles, enfant du roi Gault de Hongrie et d'Emeraude son épouse. Gault, victime d'une trahison, est tué à Rubie, capitale de Hongrie, par des *Boesmes*, tandis qu'Emeraude prend la fuite avec son enfant âgé de trois mois. L'enfant est enlevé par un fou, et finalement élevé par la Dame de Goderves jusqu'à son adolescence. Emeraude est recueillie dans une abbaye de Béguines. Charles aura donc une enfance malheureuse, mais après une "adolescence prometteuse", il parvient à reconquérir son royaume. Charles, – le *Chevalier bleu* –, en surmontant toutes les difficultés possibles et imposées par le genre littéraire, devient un parfait représentant des valeurs chevaleresques de son temps. Il finit par épouser la reine Satine et reprend le pouvoir dans son pays, où ils "vivent dans la piété, la charité et la vertu", et auront de nombreux enfants, "tous destinés à de grandes unions".

Dans son analyse à la fois savante et élégante, M.-L. Chênerie présente les *modèles* les plus caractéristiques du roman et souligne l'importance de l'*idérialisation systématique* et de la *mise en œuvre d'un projet édifiant*. Sans aucun doute, la présentation du destin de Charles de Hongrie est une des particularités du roman: contrairement à la plupart des textes de l'époque – comme le souligne M.-L. Chênerie –, où des chevaliers pauvres accèdent par leur vertu, par leurs prouesses,

aux sommets de l'*estime de la société*, ou à l'inverse des princes valeureux cherchant la *perfection terrestre et mystique*, l'histoire de Charles démontre la *qualité du sang royal* et justifie l'action d'une *royauté dynastique* sur le plan *social, politique et religieux*. Charles est un personnage qui "n'évolue pas, il est *parfait d'emblée*". C'est ainsi que ce roman entre dans la série des "*fables sur le pouvoir*", mais cette fois sur le pouvoir royal.

Un autre motif caractéristique du roman est lié aux femmes, plus exactement à de l'amour et des vertus féminines, phénomène qui conduit l'éditeur à supposer que le roman était destiné à une dame influente de l'époque.

D'une manière générale, nous avons l'impression que les remarques, les précisions et l'analyse concernant la structure du roman sont fines, particulièrement instructives et intéressantes: M.-L. Chênerie donne toutes les clés nécessaires à la lecture et à la compréhension du roman.

Il s'agit, par ailleurs, et nous sommes tout à fait d'accord sur ce point avec l'analyse donnée par l'introduction, d'une *œuvre de circonstance*. Nous sommes également persuadés que l'examen de l'arrière-plan historique peut grandement contribuer à la "localisation" et à la "datation" du roman. Une étude plus détaillée du "tissu" historique peut encore offrir de nombreuses interprétations du texte. Ainsi, par exemple, si on examine certains mots-clés, ou certains groupes de renseignements, on trouve des concordances troublantes non seulement avec des événements historiques du début du XIV^{ème} et de la fin du XV^{ème} siècle, mais également avec l'Histoire de la fin du XIV^{ème} siècle.

Dans l'introduction, M.-L.Chênerie cite l'étude de J. Lawrence-Goldstein qui suppose que le personnage historique qui a inspiré le thème du roman était Charles-Robert ou Charles I^{er} (Caroberto) de Hongrie (1309-1342), et que le roman aurait été commandé par un membre de la famille angevine (éventuellement proche des rois de France). Charles devait être à la fois un exemple et un personnage historique réel. En fonction des circonstances historiques du règne de Charles-Robert et de ses rapports avec la France, Lawrence-Goldstein situe la naissance du roman entre 1431 et 1450.

Après l'étude approfondie du texte, M.-L. Chênerie met l'accent sur la volonté de "reconquête" de l'Italie par les rois de France. Elle évoque l'idée de la croisade qu'un roi de France devait mener après la conquête de l'Italie contre les musulmans, parle de la visite de la délégation hongroise de 1457 conduite par Ladislas le Posthume, des entreprises anti-ottomanes de Mathias Corvin, et des projets de croisades des princes français (comme Philippe le Bon). enfin, elle estime que les *Boesmes* pourraient être les *Hussites* et tire de tous ces faits la conclusion suivante: "Le contenu de *Charles de Hongrie* (...) considérant l'importance du thème de la royauté dynastique masculine, les rapports de la France et de la Hongrie, le nom des Boesmes, l'idée de la croisade et enfin ce repère des béguines que propose la fiction, nous pensons, malgré le caractère tardif de cette hypothèse, que le roman a été conçu à la fin du XV^{ème} siècle". (p. XXIV)

En comparant les deux propositions de datation (Lawrence-Goldstein: 1431-1450 et M.-L. Chênerie: fin du XV^{ème} siècle), il semble que cent ans de rapports historiques intenses entre la Hongrie, la France et le Royaume de Naples ne soient pas complètement exploités. De toute manière, si on examine les faits de plus près, les événements historiques relatifs aux thèmes et aux personnages historiques identifiés plus haut par les spécialistes, le tableau ne peut que s'enrichir.

La maison angevine de Naples accède au trône hongrois en 1308, à la suite de l'arbitrage du Pape (et non en 1270 par contrat d'héritage). Charles-Robert est le petit-fils de Marie (fille d'Etienne V et sœur de Ladislas IV) et de Charles II d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, et fils de Charles Martel et de Clémence de Habsbourg. La succession des Anjou n'était pas assurée à partir de 1270, mais ce mariage lui a redonné quelque espoir. Ainsi, le dernier roi de la dynastie nationale (les Arpadiens), André III (1290-1301) a eu pour successeur Wenceslas (1301-1305), fils du roi de Bohême, qui abdique en 1305 au profit d'Otto de Wittelsbach, qui sera à son tour couronné roi de Hongrie. (Le premier couronnement non valable de Charles-Robert a eu lieu en 1301) Eu égard aux circonstances, les droits à la succession de Charles-Robert étaient indiscutables pour un proche de la maison angevine, mais en réalité, ils étaient discutables et très discutés par ses rivaux de l'époque. (Son principal rival, comme nous avons vu, était le roi de Bohême – *Boesmes* (?) – qui a porté la Sainte Couronne du Royaume.) C'est donc la décision papale qui a rendu la force nécessaire à la revendication des Angevins, dont le règne en Hongrie s'étend en réalité de 1308 à 1396: Charles Robert (1308-1342), Louis le Grand (1342-1382) le roi-chevalier, sa fille Marie (1382-1385 et 1386-1396, à partir de 1387 avec Sigismond de Luxembourg, son mari) et Charles le Bref (de Durras, 1385-1386).

L'épisode du règne de Charles de Durras semble intéressante de notre point de vue. Fils de Louis de Durras, il a été élevé à la cour royale de Hongrie par Louis le Grand qui l'a désigné comme son successeur. Il reconquiert le royaume de Naples avec l'aide de Louis le Grand en 1381 puis part en 1385 à la reconquête du royaume de Hongrie, où il est couronné, mais tombe victime d'un attentat du parti rival deux mois après son couronnement. Son principal rival est Sigismond, le fils du roi de Bohême... Le royaume de Hongrie continue d'être revendiqué par le fils de Charles, Ladislas (Lancelot) de Naples (roi de Naples de 1386 à 1414, royaume effectivement conquis sur Louis d'Anjou en 1399). Charles le Bref a été, comme Louis le Grand avant lui, le *chef de la lignée masculine* de la Maison Angevine de Naples.

Au sujet d'une remarque de l'auteur concernant les enfants de Charles et de Satine, qui "*eurent une de leurs filles assignée au Roy de France*", Lawrence-Goldstein et M.-L. Chênerie mentionnent le fait que les deux sœurs de Charles-Robert, Béatrice (mariée à Jean II, Dauphin de Viennois) et Clémence (femme de Louis le Hutin) pouvaient également alimenter cette fiction. Une remarque qui semble tout à fait justifiée.

Néanmoins, les analogies historiques ne sont pas complètement exploitées: nous connaissons plusieurs négociations qui ont été menées et plusieurs traités de

mariage prévus ou signés entre les familles royales de France et de Hongrie. Près de 80 ans avant le projet de mariage de Ladislas V le Posthume, deux autres projets du siècle précédent ont eu beaucoup d'écho dans les deux pays: Louis le Grand et Charles V signent un traité de mariage pour leurs enfants (Catherine de Hongrie et Louis d'Orléans) en 1374. Dans l'annexe, Louis le Grand, reconnu héritier légitime du royaume de Naples, cède ses droits à Louis d'Orléans. (La dot de Catherine est le royaume de Naples avec la Provence, le Forcalquier et le Piémont...) Après la mort subite de Catherine, le projet est repris par la veuve de Louis le Grand; – cette fois sa fiancée est Marie, reine de Hongrie, et son rival est Sigismond de Luxembourg, fils de Charles IV, empereur et roi de Bohême et frère de Wenceslas, empereur et roi de Bohême. (1385)

D'autres précisions concernent l'*idée de la Croisade* liée à l'Europe Centrale, et surtout à la Hongrie: à la fin du XIV^{ème} siècle, on assiste à la renaissance de l'idée de la croisade, et sa diffusion est très importante en Europe. A la tête de l'armée des croisés se trouve Sigismond (roi de Hongrie depuis 1387) avec de nombreux seigneurs français, comme Jean de Bourgogne, le futur Jean-Sans-Peur. Ils affrontent l'armée turque à Nicopolis en 1396. A cette époque, Sigismond a déjà imposé l'image de la Hongrie, comme l'*"écu de la chrétienté"*, image qui sera renforcée par les actions de son roi et par les conflits qui entourent le Grand Schisme. Par ailleurs, le premier roi de Hongrie qui affronta l'armée turque fut Louis le Grand, qui fit également écho en France (en 1365, voir Froissart, 1^{er} livre).

L'introduction cite les propos de B. Guenée pour souligner que "l'espoir de voir un Charles conquérir l'Italie, traverser les mers et régner à Jérusalem (...) a été successivement adapté à Charles VI, à Charles VII, et même, paradoxalement, à Louis XI, avant de justifier aux yeux des Français l'expédition italienne de Charles VIII... (p. XXIV). Si on pense aux tentatives de Charles V; et si on accepte que l'idée est liée aux personnages de Charles VI et de Charles VII, on trouve une "concentration de Charles" censés recouvrer leur royaume en Italie et à l'Est à la fin du XIV^{ème} et au début du XV^{ème} siècle, qui peut paraître à tout le moins intéressante. En tout cas, aspirer à la couronne de Hongrie à la fin du XIV^{ème} siècle, c'est le plus souvent avoir des prétentions en Italie, et la *participation à la croisade* pour un roi de Hongrie était plus qu'envisageable, c'était une *obligation*.

Quant au motif de la *reconquête du royaume*, suite à la fabuleuse expansion de la maison d'Anjou dans le sud et l'est de l'Europe, les exemples peuvent être multipliés. En résumé: Charles-Robert, Charles le Bref et Ladislas de Naples se lancent à la reconquête du royaume de Hongrie, Louis le Grand (roi de Hongrie et roi de Pologne, et en tant qu'*ainé de la ligne masculine* de la maison d'Anjou d'Italie, *héritier* du royaume de Naples) mène deux *guerres d'Italie* avec succès en 1347-48 et 1350, pour la reconquête de son héritage, qu'il avait donné d'abord à son frère, André, second fils de Charles-Robert (André prend possession du royaume de Naples, mais sera assassiné en 1345 par son épouse, Jeanne), et les deux projets de mariage concernant Louis d'Orléans ont prévu la conquête des *deux royaumes*, donc pratiquement l'ensemble de "*l'héritage angevin*."

Le texte du roman, enfin accessible à un public plus large grâce à l'excellent travail de M.-L. Chênerie et de son éditeur, sera certainement étudié sous plusieurs autres aspects et replacé dans un contexte historique encore plus large. Nous avons essayé d'apporter quelques remarques complémentaires pour tenter de contribuer à une meilleure compréhension du "tissu" historique lié à l'histoire romanesque. A première vue, il ne nous paraît pas exclu que *plusieurs couches* de renseignements concernant l'Histoire de la France, de la Hongrie, des Anjou, des Croisades, de la Bohême, se soient superposées et constituent un amalgame historique que le texte nous transmet, et qui porte naturellement la trace de la littérature et de la littérature historiographique de l'époque.

Les savants qui ont étudié le texte soulignent que le *Roman de Messire Charles de Hongrie* est une œuvre médiocre, une "œuvre mineure, dévalorisée par bien des défauts..." mais son intérêt *linguistique, littéraire, social et moral* est évident. On peut ajouter peut-être que son intérêt *historique* est plus important et plus complexe qu'on ne l'a cru pendant longtemps.

Le "roman oublié" de Charles de Hongrie est aussi un document particulièrement intéressant de l'histoire des rapports culturels entre la Hongrie et le monde francophone du Moyen Age et qui commence – espérons-le – une seconde carrière méritée avec cette excellente édition. Il ne nous reste qu'à remercier vivement son éditeur.

Michel A. PRIGENT

István BIBÓ, *Misère des petits Etats d'Europe de l'Est*; col. Idées, "Domaine Europe centrale", Albin Michel éd., Paris, 1993, 430 p

Les éditions Albin Michel ont pris, grâce à Ibolya Virág, la très heureuse initiative de publier dans le cadre de la "*Librairie européenne des idées*", avec le concours du Centre National des Lettres, une nouvelle édition française de quelques-uns des textes majeurs d'István Bibó. Ils avaient déjà été proposés au public français, dans une traduction de György Kassai, sous ce titre de "*Misère des petits Etats de l'Europe de l'Est*" par les éditions l'Harmattan en 1986, mais ne se trouvaient plus disponibles, alors qu'ils constituent une somme indispensable à la réflexion sur les problèmes politiques de la région au XXème siècle. Les textes d'István Bibó avaient dû attendre 1986 pour être publiés en Hongrie par Magvető Könyvkiadó de Budapest (2 volumes: 1935-1944 et 1945-1949; 737 et 923 pages). Les quatre volumes de ses œuvres complètes avaient déjà été publiés à Berne par les éditions de l'Université Européenne Libre des Protestants Hongrois entre 1981 et 1984, quelques textes l'avaient été en août 1979, à Paris, dans le numéro 4 des *Magyar Füzetek* dirigés par

Péter Kende. István Bibó ne put voir aucune de ces publications: né en 1911, il était mort le 10 mai 1979!

Intellectuel et universitaire, docteur en Droit et en Sciences politiques, il enseigna à l'Université de Szeged où il avait effectué une partie de ses études puis, en 1950, durant la période de stalinisation du nouveau régime, fut "mis au placard" à Budapest comme bibliothécaire. En 1956, il est nommé ministre d'Etat du gouvernement d'Imre Nagy – le 3 novembre! – dont il est le seul membre à être demeuré dans le bâtiment du Parlement lorsque les troupes soviétiques en prennent le contrôle. Il fait usage de sa plume jusqu'à son arrestation en 1957, condamné à la prison à vie, il est libéré en 1963 et redevient bibliothécaire. Tel fut l'homme qui est l'auteur de cet ouvrage.

Bibó a travaillé entre 1942 et 1944 sur *"Les raisons et l'histoire de l'hystérie allemande"* qui souligne l'importance de la peur suscitée par la révolution française chez les Allemands, les Prussiens en particulier, à l'origine de l'émergence du concept de l'"ennemi héréditaire" et d'une peur *symétrique* chez les Français qui concourent à la mise sur pieds de systèmes d'alliances dressés l'un contre l'autre dans une logique porteuse de guerre. Cette diabolisation de l'Autre, de ses valeurs et de ses alliés, dans l'Allemagne de Versailles "s'incarne dans l'idéologie et dans la révolution hitlérienne". Pour Bibó, "toute hystérie a deux phases: la première est constituée par une situation critique avec menace d'impasses, situation que la communauté [...] préfère contourner en adoptant une fausse solution, et la seconde qui est constituée précisément par l'impasse à laquelle conduit cette pseudo-solution et qui finit par aboutir à la catastrophe". Bibó isole et analyse cinq impasses dans l'histoire allemande. Telle est la vivacité d'une pensée dont la richesse et la minutie sont si grandes que résumer expose au risque d'appauvrir ou de trahir.

L'étude qui donne son titre à cet ouvrage – *"Misère des petits Etats de l'Europe de l'Est"* – montre qu'"entité caractéristique de l'Europe, la nation est le résultat d'une évolution de près de quinze siècles. [...] Une unité locale autonome ne devient nation que si son autonomie s'accompagne d'événements politiques marquants et durables, capables de lui communiquer le sentiment de sa singularité et de forcer le respect de son entourage extérieur. [...] La politique irrédentiste fut incapable de renoncer à l'illusion de la "grande Hongrie historique" et se persuada de plus en plus que l'Europe lui devait la réparation d'une grave injustice. [...] A l'heure actuelle [le texte est de 1946], la Hongrie doit envisager l'éventualité d'un règlement qui, une fois de plus, ne respectera pas ses frontières ethniques. Aura-t-elle assez de sagesse pour le supporter? C'est là une question d'une importance vitale et la réponse dépend de son évolution démocratique".

C'est également une question fondamentale, au-delà de la seule Hongrie, pour la région entière, aujourd'hui que l'effondrement du système communiste ouvre une nouvelle ère, car "les guerres linguistiques d'Europe centrale et orientale sont menées par des peuples qui, depuis des générations, vivent dans l'incertitude quant à leur survie en tant que nations et, par conséquent, craignent pour leur existence même. [...]"

La précarité de l'existence de la nation, l'effet corrosif des litiges territoriaux engendrent une conception que nous pourrions appeler "*territorio-centriste*" [...] la réalisation des rêves de la communauté prend avant tout corps sur *la carte géographique*. Or, cette conception est *profondément antidémocratique*."

Dans les deux dernières études, datées de 1948, "*La question juive en Hongrie après 1944*" et "*La déformation du caractère hongrois et les impasses de l'histoire de la Hongrie*", István Bibó procède à une analyse historique et psychosociologique de l'évolution de son pays si fine qu'elle fait parfois penser à un véritable rapport de *dissection*: un souci de précision chirurgical et une absence totale de complaisance, une sévérité extrême à l'égard des responsabilités de ses compatriotes aux différentes périodes douloureuses de leur histoire et une exigence morale très grande quant à ces responsabilités – et aux siennes propres – devant les faits et leurs conséquences. Ainsi, "suffit-il de dire que *la majorité* du peuple hongrois n'a pas persécuté et assassiné les Juifs et apportons-nous une solution au problème en condamnant et, éventuellement, en châtiant les *manifestations* de l'antisémitisme?"

Deux citations encore, en guise de conclusion, qui montrent l'acuité de la pensée et l'élévation morale de l'homme Bibó.

"Même si la prochaine guerre mondiale ne commence pas forcément sur ces territoires, ceux-ci en seront l'enjeu. Malgré leur étendue modeste, ils constitueront le danger principal pour la paix du monde, tant qu'ils demeureront une source majeure d'anarchie, d'incertitudes et de mécontentements. [...] Je demande au lecteur de ne pas retenir uniquement les passages qui lui auront plu parce qu'ils parlent des autres ou s'adressent aux autres, mais de s'arrêter plutôt à ce qui le concerne directement".

Il faut malheureusement regretter que le plaisir d'apprécier ces textes, dans la présentation agréable et d'une élégante sobriété de ce livre, soit altéré par la présence de "scories" qui auraient normalement dû disparaître durant la phase finale de la réalisation technique: la ponctuation est parfois bien hasardeuse, au point de faire obstacle à la compréhension. Et puis il est des inconséquences: le lecteur devra faire quelque effort pour reconnaître la Confédération du Rhin derrière la Confédération rhénane qui lui est peu familière. Enfin, il est des initiatives doublement fantasques: il ne fallait pas se contenter de faire disparaître *une fois sur deux* l'adjectif *guillaumien(ne)*, mais à *chaque fois* le remplacer par celui de *wilhelmien(ne)* et non *wilhelminien(ne)!!!!*

Un ouvrage à (re)lire de toute urgence malgré tout, en formant le vœux que les autres textes de Bibó, encore totalement inédits en français, puissent trouver à être édités rapidement et, si possible, dans cette belle *Librairie européenne des idées*.

Paul GRADVOHL

Rudolf ANDORKA, Tamás KOLOSI, György VUKOVICH, *Társadalmi riport, 1992*, Budapest, Társadalomkutatási Informatikai Egyesület (TÁRKI), 1992, 530 p.

Saluons la nouvelle édition de ce volumineux *Rapport social* publié grâce au soutien du Ministère des Affaires Sociales. Ouvrage de référence mis au point grâce à des chercheurs dont la qualité et l'indépendance d'esprit sont reconnues, les chiffres y sont omniprésents et l'ensemble des phénomènes sociaux est passé en revue. (Les chapitres s'intitulent: La Hongrie au miroir des données, Les effets sociaux du changement de régime, La situation démographique, Economie dans les années 1989-1991, l'évolution du marché du travail en 1990, La situation et le comportement des ménages, L'élite économique dans les années 1980 et pendant la période de transition, Inégalité du développement local — tensions territoriales, Comportements religieux et croyances religieuses en Hongrie, L'IVG dans les statistiques et dans l'opinion publique, Drogues et consommation de drogue, Nos valeurs sans futur, Les systèmes des partis en Europe orientale, vue de profil, Mobilité interpartisane entre les élections, Les dépenses et la politique sociales, et une annexe sur le Marché du travail et les revenus, 1992.)

Dans l'introduction les trois responsables du volume livrent une synthèse de leurs analyses sociales. En ne retenant que ce qui est dit de la structure sociale et des inégalités on peut comprendre comment l'ancien régime avait déjà laissé se faire une lente mutation sociale. Les auteurs évoquent une "structure sociale dédoublée" où la redistribution corporative et hiérarchisée était complétée par une "société de marché" limitée. Pour ce qui est des élites la sélection était de plus en plus fondée sur les aptitudes professionnelles, ce qui leur donna de bonnes chances de maintenir leurs positions lors du changement. Les intellectuels ont vu leur situation se renforcer, mais il n'y a pas encore de couche capitaliste nationale et les valeurs capitalistes trouvent peu de soutien dans la société. Or le régime ne peut se consolider et le marché fonctionner que si une classe moyenne forte réussit à s'installer. Mais le fait qu'à la transition corresponde une crise économique menace les quelques acquis antérieurs de la très faible classe moyenne. Ainsi l'examen de l'évolution du niveau de vie par décile indique-t-il que si les plus pauvres n'ont pas sombré, les catégories moyennes ont connu un léger affaissement alors que les plus riches s'enrichissent encore. Les difficultés ne sont pas terminées. En décomposant en trois groupes ces catégories moyennes on comprend mieux la menace qui pèse sur le processus de transition sociale. Le secteur privé occupe environ 30% des actifs et produit à peu près 40% du PIB, et en son sein le groupe des petits et moyens entrepreneurs joue un rôle essentiel. Mais avec la crise économique, et l'accroissement des prélèvements étatiques, ce groupe est menacé dans son activité vitale et le danger est grand de le voir passer à

l'économie au noir. Du côté des employés du secteur public, le second pilier des couches moyennes, la situation est loin d'être satisfaisante puisque la gestion de l'emploi et des carrières n'est pas encore rationalisée. Quant aux couches supérieures de la classe ouvrière, il faudrait profiter des "acquis" du système antérieur (heures supplémentaires, double emploi, secteur informel) et de programmes de participation, par exemple, pour les ancrer dans un comportement de couches moyennes.

Cet ouvrage de référence d'une grande richesse a donc une fois de plus tenu ses promesses.

Iván BERTÉNYI et Gábor GYAPAY, *Magyarország rövid története*, Budapest, Maccenas Könyvkiadó, 1992, 657 pages

Médiéviste de renom et directeur du lycée luthérien de Budapest, les auteurs de cette "Brève histoire de la Hongrie" sont tous deux des personnalités bien connues à Budapest. L'éditeur voit en eux des "penseurs hongrois dénués de parti pris". Le livre qu'ils nous proposent est donc un manuel d'histoire de l'honnête Hongrois. Ce genre a bien sûr ses limites, notamment du fait du cadre très national de l'exercice. Mais il a ses avantages. Le texte est clair, prêt à une utilisation scolaire, et exempt d'excès de style ou de zèle idéologique. La chronologie, l'index et la table des matières détaillée permettent une utilisation au coup par coup fort agréable. Bien sûr les réflexions interprétatives se font discrètes et nous n'allons pas tenter ici de trouver entre ces lignes un axe cohérent de réflexion au-delà de celui qui est affiché. C'est donc un ouvrage agréable dont l'objectif essentiellement pédagogique est pleinement atteint.

Mihály FÜLÖP, *A Külügyminiszterek Tanácsa és a magyar békeszerződés*, thèse de candidature, défendue en juin 1993 à Budapest, (texte de 1992), 312 pages

Imposant travail que cette thèse qui reprend jour par jour, et parfois heure par heure, les débats des trois puis des quatre puissances (États-Unis, Grande-Bretagne, URSS puis, à un degré moindre, France) qui ont quasi seules décidé du sort de la Hongrie après 1945. Et c'est là un des points essentiels de cette investigation. En effet, quels qu'aient été les efforts hongrois pour assouplir la position des vainqueurs, la marge de manoeuvre était si étroite qu'il est difficile de tenir grief au gouvernement de l'époque des "échecs" diplomatiques qu'il aurait à assumer. En effet, les rares

ouvertures ne reposaient que sur la supposition que les pays voisins soient disposés à négocier avec la Hongrie, ce qui ne s'est jamais vérifié. En cette ère de nationalisme triomphant, d'absolutisation de la souveraineté nationale face au spectre des Quisling qui régnaient quelques mois à peine avant les négociations de paix, aucun Etat d'Europe centrale n'accepta de réfléchir au sort des Hongrois au prix d'une remise en cause de ses frontières ou de sa souveraineté.

La Hongrie dut donc suivre la voie tracée par tous les alliés. Mais là aussi l'auteur éclaire l'histoire de façon nouvelle. La France sort de son rôle de méchant, elle n'est plus la mère du traité de Trianon, mais une des puissances les plus ouvertes au malheur hongrois, elle est toutefois impuissante dans cette affaire. Et on peut voir les trois grands cultiver la "Realpolitik" sans trop se soucier des intérêts hongrois, les Américains ayant une tendance marquée à tenir plusieurs discours pas toujours exempts de contradictions. Ainsi on peut se replonger dans cette ambiance d'incertitude de l'époque. Les alliés occidentaux avaient montré l'exemple de la gestion unilatérale des zones occupées en Italie; en Hongrie les Soviétiques appliquèrent ce modèle. Mais dans ce dernier cas la position excentrée du pays par rapport aux intérêts du Kremlin laissa jusqu'à au moins fin 1946 planer un doute sur le maintien des troupes d'occupation. Le dirigeant du PC hongrois, Rákosi lui-même, faisait alors part de ses impressions sur la proximité de cette perspective. La question autrichienne, détachée de la question allemande, raviva cet espoir de départ des Soviétiques. Nous savons aujourd'hui qu'il n'en fut rien. Mais cette investigation détaillée, qui montre bien les vibrations de l'atmosphère diplomatique de Budapest, Londres, Washington, Paris, – Moscou, et aussi de capitales plus proches, guide son lecteur dans les subtiles arcanes des illusions hongroises et des calculs des puissances.

En attendant une publication en langues plus accessibles que le hongrois, nous pouvons renvoyer le lecteur à la bibliographie multilingue qui est particulièrement riche et détaillée, et ce, même si la langue de Petőfi ne lui est pas familière.

Attila HERBER, Ida MARTOS, László MOSS et László TISZA, *Történelem, I, A kezdetektől i.e. 500-ig*, Budapest, Eötvös József Gimnázium, 1992, 270 pages

Ce premier ouvrage d'une série qui devrait en compter six est destiné aux élèves qui ont déjà usé pendant six ans les bancs des écoles générales et entrent dans un "gimnázium" qui ne les abandonnera qu'après les avoir amenés au BAC. Il s'agit d'un matériel pédagogique de grande qualité esthétique et en même temps très exigeant quant au niveau de connaissance requis. Il doit être envisagé comme un des instruments accompagnant le cours, avec un recueil de cartes/chronologie, et un recueil de sources. Les parties considérées comme essentielles sont encadrées sur fond vert ou imprimées en caractères gras. Les illustrations sont belles et pédagogiquement

utilisables. C'est l'oeuvre de professeurs qui ont creusé leurs cours sans prétendre au statut universitaire.

La spécificité de ce premier volume est sans doute la partie introductive, à portée générale, qui présente les visées des auteurs et les différentes sciences auxiliaires de l'histoire, non sans poser la question du but même de l'enseignement de l'histoire. Les auteurs disent explicitement qu'ils visent par l'enseignement de l'histoire à aider l'élève à déterminer sa place dans le monde. Il peut alors "se sentir membre de telle ou telle nation, mais seulement s'il sait pourquoi il veut s'en sentir membre et ce qu'elle est." Cette démarche ouverte, même si l'objectif affirmé est de rendre familière l'histoire nationale hongroise, se trouve confirmée dans la présentation des diverses sources, archives et bibliothèques, qui met l'accent sur une des questions lancinantes que se pose l'historien: "A qui profite la source?". Cette nouvelle série est bien sûr encore aujourd'hui à la recherche d'un éditeur qui puisse envisager un travail de plusieurs années et l'appui des autorités. L'affaire n'est pas close mais la parution de ce premier volume est un signe de l'action que mènent les enseignants hongrois pour maintenir les meilleures traditions tout en profitant de la liberté nouvelle et en évitant de sombrer dans la crise créée par les déficiences du financement public de l'enseignement.

Sándor KURTÁN, Péter et László VASS, *Magyarország Politikai évkönyve, 1993*, Budapest, Demokrácia kutatások magyar központja alapítvány, (juin) 1993, 815 pages

C'est le cinquième "Annuaire politique de la Hongrie" que nous avons le plaisir de feuilleter pour vous. Les quatre premiers, toujours à portée de la main pour répondre aux questions des spécialistes du politique et du social qui interrogent le Centre régulièrement sur les points les plus étonnants de l'évolution en cours en Hongrie, ont déjà fait leurs preuves. Opinion publique ou vie des partis, religion ou négociations sociales, tout s'y trouve, et même une chronologie détaillée, un index des noms de personne et un index des matières, des documents de références, bref, c'est un vademecum indispensable. Que pouvait donc nous offrir la dernière livraison? Et bien toujours des analyses renouvelées et détaillées, avec des résumés en anglais pour tous les textes d'articles, et même la traduction intégrale des trois premières contributions, ce qui sera une nouvelle essentielle pour les non hongrophones. Et puis, bien sûr, les textes qui expliquent la rupture entre István Csurka et le MDF. On ne peut faire la liste des articles, mais rien d'essentiel n'est oublié. Une fois encore il s'agit d'un instrument de travail indispensable.

David CRESSIN

L'expérience des lycées bilingues français-hongrois en Hongrie: bilan linguistique et pédagogique

Mémoire de maîtrise, juin 1993

Directeurs de recherche: Lajos NYÉKI et Tamás SZENDE

En 1987 a débuté dans quelques lycées hongrois une expérience originale: l'enseignement en deux langues, dit enseignement bilingue. Son but est l'appropriation par les élèves d'une langue étrangère (dite langue-cible: anglais, allemand, français, italien, espagnol ou russe) dans le cadre du lycée et à côté du développement des connaissances en hongrois. Ceci permettant aux élèves d'apprendre le programme du lycée en deux langues et de bénéficier de cette culture bilingue, quelque soit leur activité future.

Le mémoire tente de décrire le fonctionnement de l'enseignement bilingue français-hongrois, puis de dégager les problèmes posés par cette expérience et les solutions qui pourraient être proposées.

En Hongrie, la scolarité se divise en huit années d'école élémentaire et quatre années de lycée. Le programme du baccalauréat couvre ces quatre années. L'accès à l'enseignement supérieur est soumis à un concours.

Pour être admis dans un lycée bilingue, il n'est pas nécessaire pour les élèves de connaître la langue-cible; ils sont sélectionnés par des tests écrits de logique. Les classes bilingues français-hongrois sont hébergées par des lycées traditionnels. En 1988, trois lycées hongrois accueillait ces classes (à Budapest, à Mohács et à Pásztó).

Pendant un an, les élèves ont la possibilité d'apprendre de façon intensive (20 heures par semaine) le français. Cette année, dite "année zéro", a lieu entre la fin de l'enseignement élémentaire et l'entrée au lycée. En année 0, les 72 élèves sont répartis par groupes de 12 le plus souvent, afin de faciliter le travail à l'oral. Les enseignants sont hongrois (ils ont pour la plupart bénéficié de stages de formation en France) et francophones de naissance (Français, Belges, Africains). Les professeurs utilisent la méthode de leur choix (Francia nyelvkönyv de P. Pataki ou Nouveau Sans Frontières ou En Avant la Musique). Cet apprentissage intensif va permettre aux élèves de suivre pendant les quatre années du lycée les cinq cours qui seront enseignés en langue française. Il s'agit des cours d'histoire, de géographie, de mathématiques, de physique et de biologie. Pour cela, les élèves reçoivent, toujours en année zéro, une mise à niveau lexicale: ils apprennent le vocabulaire français spécialisé de ces cinq matières en révisant leurs connaissances de l'école élémentaire.

En ce qui concerne les quatre années du lycée, l'expérience bilingue introduit l'enseignement en français de ces cinq matières et poursuit l'apprentissage du français (cinq heures par semaine). Cet apprentissage met l'accent sur l'expression écrite et orale (traduction, exposés, dissertation...). De plus, les élèves doivent choisir pour les deux dernières années du lycée, entre deux options: littérature française ou civilisation française ("discours sociaux").

Dans les matières spécialisées, les enseignants peuvent utiliser les manuels hongrois traduits en français et les livres français pour collèges et lycées. Les professeurs de français travaillent avec des méthodes de français langue étrangère (Espaces, Nouveau Sans Frontières) et ont souvent recours à des documents authentiques (presse, vidéo...).

Le baccalauréat a ceci de particulier que les élèves peuvent choisir la langue qu'ils utiliseront pour passer l'examen dans les cinq matières, et que le baccalauréat français est spécialisé (littérature ou civilisation).

L'expérience est ambitieuse, mais encore trop récente pour que l'on puisse porter sur elle des jugements définitifs. Le fait est que les enseignants et les élèves se heurtent à des problèmes souvent décourageants. Il est difficile de distinguer les problèmes d'ordre matériel et d'ordre pédagogique. En effet, les manuels mal traduits, le manque de concertation entre les professeurs, la formation pas toujours adéquate qu'ils suivent, etc. influencent la méthodologie mise en place. Les enseignants et les partenaires français qui soutiennent l'expérience évaluent constamment le travail accompli et réfléchissent ensemble sur les améliorations possibles, notamment pour éviter que les élèves issus des classes bilingues aient un niveau de connaissance générale inférieur à celui des élèves des lycées traditionnels; la gageure consistant à enseigner les programmes du lycée (qui, en Hongrie, sont énormes), tout en faisant pratiquer le français comme une langue seconde.

A l'heure où la Hongrie veut réintégrer la communauté européenne, ce type d'expérience doit être encouragé, car il est vital pour les jeunes Hongrois de connaître parfaitement une langue étrangère.

Stéphanie GILARDIN et Stéphane DUFOIX

L'institutionnalisation de l'opposition en Hongrie, 1956-1990

La réflexion, menée sous la direction de Stéphane Montclair (Paris I, Maîtrise de Science Politique, Politique Comparée, 1991-1992), a le grand mérite d'être extrêmement claire et solidement articulée. D'abord formés en tant que

spécialistes de la chose politique, les deux auteurs précisent la définition de l'opposition comme action collective à la différence de l'expression d'une dissidence, et insistent sur le double processus d'institutionnalisation de l'opposition. D'une part, dans un premier temps, elle tente de devenir "visible" et d'autre part, dans un deuxième temps, le pouvoir en place la légalise. Une pierre de touche de ce processus a été la reconnaissance par Károly Grósz, le 23 juin 1987, du droit de tout Hongrois à l'expression d'opinions différentes de celles du parti sur tous les sujets. Certes, en même temps, il refusait tout droit à l'organisation, l'association politique, mais...

L'auteurs décrivent donc l'évolution des oppositions jusqu'aux élections législatives de 1990. La bibliographie est tout à fait correcte, et la conclusion montre bien comment la consolidation progressive de l'opposition a contribué à créer la situation politique hongroise actuelle. Rappelons que le texte qui suit date du printemps 1992.

1990-1991 va être marquée par une forme de "désillusion" de la population hongroise, apparue lors des consultations électorales suivant les élections législatives de Mars 1990 et caractérisée par une augmentation massive du vote pour les indépendants. A cela plusieurs raisons. Tout d'abord, par la déception de ne pas voir la Hongrie de plain-pied dans l'Europe riche, libre et démocratique. Ensuite parce que les débats parlementaires télévisés ne donnent à voir que conflits personnels, intrigues et autres calomnies.

Mais pouvait-il en être autrement? N'avons-nous pas vu que les différents mouvements de l'opposition avaient pratiquement tous le même programme? La SZDSZ ne peut plus jouer véritablement son rôle d'opposition politique puisqu'elle a toujours prôné le même fond que les mesures actuellement prises par le gouvernement.

Quant aux ex-communistes, quel rôle peuvent-ils avoir quand les non-inscrits indépendants qui s'imposent sont presque tous d'anciens communistes?

L'institutionnalisation de l'opposition hongroise, si particulière dans ses modalités, notamment par la reconstitution d'anciens clivages, l'attachement au non-communisme des futurs dirigeants, et le rôle des partis dans la transition démocratique (seule transition où la victoire de l'opposition ne se fait pas contre le Parti dictateur, mais contre un Parti réformé!), nous montre cependant toute la difficulté de la transition dans un pays où la faiblesse des traditions démocratiques et la volonté farouche d'écartier les communistes de tout pouvoir, a créé une situation de blocage démocratique. L'existence institutionnelle d'une opposition ne suffit pas à faire une démocratie qui marche, surtout dans un pays où l'on est un individu avant d'être un citoyen!

Stéphane DUFOIX

Le clivage gauche-droite en Hongrie

Poursuivant son travail précédent sur la Hongrie, Stéphane Dufoix a tenté, au printemps 1993, de clarifier *Le clivage gauche-droite en Hongrie*, c'est-à-dire, de reprendre la réflexion lancée notamment au colloque de Die (septembre 1990). Le sujet est difficile pour au moins deux raisons évidentes: l'opinion publique semble très versatile entre 1989 et 1991, et le terme de gauche est utilisé comme marqueur communiste dans la vie politique. Mais M. Dufoix a su s'éloigner de ces aspects paradoxaux trop souvent traités sans recul et a d'abord entrepris de définir l'"offre" et la "demande" politique en Hongrie. Il a ainsi pu montrer que face à une offre "fossilisée" depuis 1989 la population connaissait des angoisses de plus en plus grandes quant à l'évolution économique. Or à cela s'ajoute un fort désir de "dépendance paternelle" issu des habitudes prises à l'époque communiste et réaffirmé face à la dureté du libéralisme appliqué. En conclusion il est donc logique de plaider pour la relative cohérence de la demande politique hongroise, qui se traduit par un regain de popularité du parti socialiste et de la FIDESZ, le parti des jeunes. En effet, les citoyens veulent et le renouveau et la sécurité, et c'est l'actuelle structure du système partisan hongrois qui les amène à émettre des signaux contradictoires, notamment en l'absence de sociale-démocratie.

Il s'avère bien difficile de transposer les catégories utilisés pour décrire les vieilles démocraties occidentales dans les nouvelles démocraties est-européennes, et pour une fois on explique clairement pourquoi. Remarquons que la bibliographie est ici-aussi très sérieusement établie.

Marc MARTIN

Villon, ce Hongrois. Esquisses de fortunes: 1919-1936 / 1937-1940

Maîtrise de Littérature Comparée, juin 1993

Directeur de Recherches: György TVERDOTA

Dans sa trop succincte étude consacrée à la fortune littéraire de François Villon en Hongrie – la seule disponible en français jusqu'à ce jour –, André Vig¹ choisit de s'arrêter en 1919, date en vérité bien précoce puisqu'elle exclut tous les fastes que le poète parisien vécut ensuite à Budapest. L'auteur de ce mémoire se propose donc de parcourir la période laissée en friche, et ce jusqu'en 1940. S'inspirant du modèle de périodisation culturelle, il distingue deux phases:

– de 1919 à 1936, Villon n'est que fort peu traduit, il ne rencontre qu'un intérêt réduit au sein d'une culture élitaires non moins réduite: il s'agit d'une phase d'*initiation*.

– de 1937 à 1940, Villon passe d'une culture élitaires à une culture de masse. Objet d'un phénomène de mode, d'une polémique ardente, traduit plus que tout autre en pareil cas, il occupe le devant de la scène politique et devient une figure centrale. En quelque mois, un large public se l'approprie en trouvant en lui l'expression d'une idée au moyen d'un récit poétique: au sens le plus large, nous sommes en présence d'une phase de *mythification*.

Mais ces deux périodes sont, en termes de réception, fort divergentes l'une de l'autre: alors que la première se caractérise par une certaine anémie textuelle (peu de traductions, peu de coupures de presse), la seconde au contraire s'anime d'une prolifération de ces textes. Alors que la première période ne livre que de rares traces de lecture, la seconde en regorge. Alors que dans l'une, Villon reste, toutes proportions gardées, un tracé noir sur des feuilles de papier, dans l'autre il devient un objet vivant de lecture, il s'anime et prend forme, telle la toupie dont nous parle Sartre. Ces divergences entraînent l'auteur de ce mémoire à traiter les deux périodes de manière sensiblement différente. Confronté à une relative absence de tout lectorat entre 1919 et 1936, il préfère examiner "l'amont" de la réception, c'est-à-dire les passages et les liens apparus entre auteur, texte de l'auteur, traducteurs et textes des traducteurs. Pour cela, il en vient à dépasser le cadre immédiat de son sujet, soit par l'examen de larges phénomènes nationaux (par ex. le statut de la traduction dans la Hongrie de la première moitié du XX^{ème} siècle), soit par l'évaluation de divers modèles et influences extra-nationaux (par ex. le modèle villonien de Weimar), en posant que ces

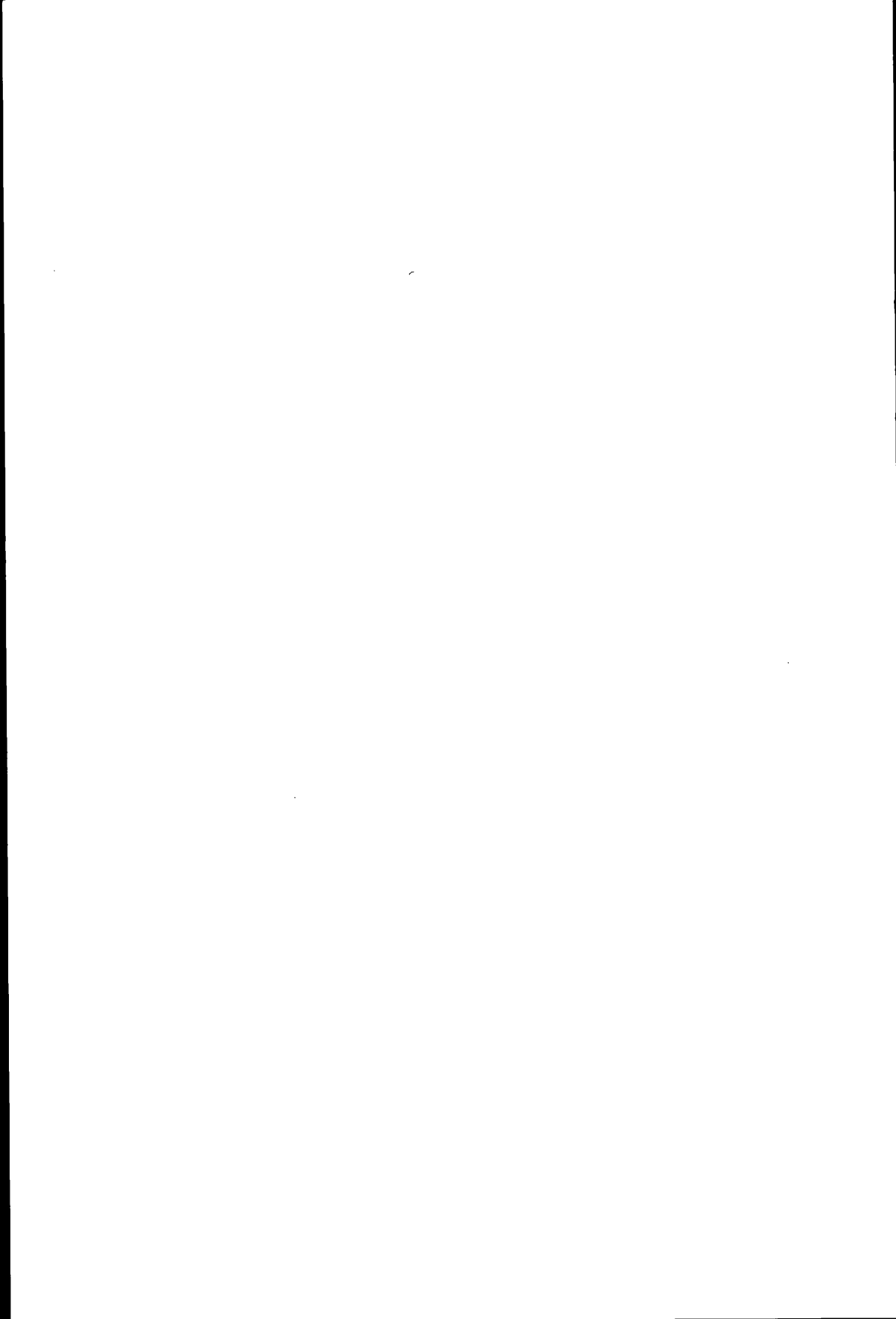
¹ VIG, André (1984); *Les Débuts de la fortune de François Villon en Italie et en Hongrie, 1878-1919*, Thèse de 3^{ème} cycle, Lettres, Paris III, 360

phénomènes et modèles conditionnèrent, du moins participèrent de près à la fortune hongroise du bachelier parisien. Les traducteurs traités en détail sont: Attila József et Lőrinc Szabó.

Entre 1937 et 1940, c'est au contraire "l'aval" de la réception qui se montre le plus actif: Villon devient une tête d'affiche à l'Académie de Musique, un best-seller de librairie, tout Budapest le lit et en parle. Comme la littérature est un objet ni fait ni à faire, mais qui se fait, l'attention se porte alors sur les relations interactives qui unirent les textes traduits aux nombreux lecteurs. Dans cette perspective réceptionnelle – et non philologique –, l'auteur du mémoire en vient donc tout d'abord à examiner l'adaptation de György Faludy, texte fondateur de la connaissance populaire de l'œuvre et du personnage de Villon. Après quoi il se livre à l'analyse de la virulente polémique de presse qui opposa deux Villon pendant quelques mois: celui de Szabó, "le vrai", et celui de Faludy, "le faux". Mais bien au-delà des seules questions littéraires relatives à des notions telles que "propriété littéraire" et "limites de dénaturation s'agissant de textes traduits", il montre que le duel Szabó-Faludy illustre avant tout un jeu de divergences politiques en même temps que de très fortes tensions entre l'establishment culturel et les membres de la culture populaire: la polémique fait bientôt de Villon un prétexte idéologique et politique. Cependant ces prétextes ne tardent pas à interférer sur les textes mêmes: en 1940, le poète français représente plus que jamais le point de rencontre d'une demande sociale et d'une réponse littéraire. Commence alors la phase active d'assimilation, responsable de la pénétration puis de l'intégration de Villon dans l'actualité hongroise. Politisé, transposé dans de nouvelles réalités socio-historiques, combleur de hiatus culturels, le poète français du Moyen-Âge tombe dans le domaine public et se métamorphose, il acquiert une proximité, une présence: une vie.

Pour finir, l'auteur du mémoire montre comment Villon, bien au-delà d'une simple immédiateté de la réponse qu'il incarne – réglée sur un contexte historique bien circonscrit –, se glisse finalement dans l'expérience et l'imaginaire hongrois, et consomme ainsi sa nationalisation.

Documents



Lajos NYÉKI

Lettre de Sándor Márai adressée à László Gara*

Chaque littérature – et la littérature hongroise peut-être davantage que les autres – abonde en génies autoproclamés. Le refus de Márai de figurer par ses poèmes dans une anthologie représentative mérite donc un intérêt tout particulier. Précisons qu'il s'agit de l'*Anthologie de la Poésie hongroise*, Paris, Seuil, 1962, établie par le destinataire de ce document qui fut par ailleurs plutôt sollicité dans le sens inverse, pour ne citer que le cas de Lajos Zilahy qui n'hésita point à envoyer à l'illustre rédacteur le texte d'une valse (soigneusement recopiée à la main sur le papier à lettres d'un grand hôtel de Paris), valse qui fut le "tube" de la version cinématographique de son *Printemps meurtrier*...

Le poème de Márai est autrement plus significatif. Cette "oraison funèbre" reprend le début du premier texte hongrois intégralement conservé aux environs de l'an 1200, qui, dans une version due à Jean Rousselot et publiée dans l'anthologie en question, se présente ainsi: "Mes frères, de vos propres yeux, ci, voyez ce qu'au vrai nous sommes! De la poussière et de la cendre!" Et Márai de continuer: "Nos souvenirs se disloquent comme de vieilles étoffes. Serais-tu capable de recomposer l'île Marguerite?..." Contrairement à ce qu'en dit l'auteur, c'est un beau texte représentatif de toute une époque. Si l'honnêteté intellectuelle de Márai attire respect et admiration, on doit reconnaître qu'en éliminant sa propre poésie de l'art lyrique hongrois véritable, il mit la barre très haut. Tout laisse à croire que les spécialistes de la poésie hongroise dans leur grande majorité ne suivront pas l'auteur dans son perfectionnisme.

* Une partie importante de la correspondance de László Gara se trouve déposée au Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises. En dehors de Sándor Márai, on trouve parmi les expéditeurs des noms aussi prestigieux que celui d'Aragon, Endre Bálint, Alain Bosquet, Cocteau, Jean Cassou, László Cs. Szabó, Tibor Déry, Jean Eiffel, Pierre Emmanuel, Luc Estang, György et Zsuzsa Faludy, László Faragó, André Frénaud, Milán Füst, François Gachot, Albert Gyergyai, Guillevic, Győző Határ, Géza Hegedűs, Miklós Hubay, Gyula Háy, Gyula Illyés, Pierre-Jean Jouve, Zoltán Jékely, Amy Károlyi, Lajos Kassák, Géza Képes, Károly Kerényi, Anna Kéthly, Áron Kibédi Varga, Aladár Komlós, István Kormos, Michel Leiris, Menyhért Lengyel, Sári Megyeri, Iván Mándy, Gabriel Marcel, Dezső Mészöly, Miklós Mészöly, Ágnes Nemes-Nagy, László Németh, Géza Ottlik, István Örkény, János Pilinszky, György Rába, György Rónay, Jean Rousselot, Claude Roy, Pierre Seghers, Ervin Sinkó, György Somlyó, Lőrinc Szabó, Nándor Szávai, Lajos Vargyas, István Vas, Vercors, Miklós Vidor, Sándor Weöres, Lajos Zilahy. L'Association pour le Développement des Etudes finno-ougriennes a inscrit dans ses projets la publication d'une très large sélection de cette correspondance inestimable qui apporte des précisions sur les problèmes de la traduction littéraire, sur les tentatives des écrivains hongrois pour se faire connaître en France ou tout au moins pour obtenir des lettres d'invitation leur ouvrant quelque peu les frontières dans ces années sombres de l'histoire.

New-York, le 19 janvier 1962

Très cher et honoré ami,

En vous remerciant de votre lettre, je regrette vivement de ne pouvoir accéder à votre aimable demande. Voilà plus de douze ans que j'ai écrit ces versets blasphématoires intitulés *Oraison funèbre*. Dans l'état d'âme de l'époque, ce fut de ma part une réponse sincère à tout ce qui se passait et ne se passait pas. Le poème fut ensuite édité à de nombreuses reprises et traduit en plusieurs langues. Les communistes eux-mêmes le publièrent et le radiodiffusèrent sur leurs ondes, toutefois ils en prirent le sens à rebours, comme si l'auteur n'avait pas entrepris d'écrire ces rimes à cause d'eux au premier chef, mais entre autres à cause de la désillusion qui l'aurait frappé lors de son émigration en Occident. Mon poème est toujours vivant parmi les émigrés. Csicsery-Rónay vient de faire graver sur disque la belle lecture du comédien Sándor Szabó.

Toutefois, ce texte ne saurait figurer dans une anthologie destinée à présenter à des lecteurs étrangers un choix de poèmes hongrois traduits en français, que ce soit en guise de porte-drapeau ou de chien de berger. Il pourrait donner lieu à des interprétations erronées.

Dans la hiérarchie particulière de la littérature, le poète occupe un rang élevé. C'est un prince: quand il prend la parole, le silence succède au vacarme qui règne sur le Parnasse. Tout écrivain (et parfois auteur de vers) connaît un jour ou l'autre dans sa vie un moment d'inquiétude lorsqu'il se demande: "Ai-je vraiment été un poète? Ou bien n'ai-je fait qu'écrire des vers?" En ce qui me concerne, je ne suis pas un poète. J'ai écrit des vers, mais je n'ai jamais été "poète" au sens qu'on a de tout temps conféré à ce mot, c'est à dire au sens "religieux". (L'écriture poétique est toujours un acte de foi, même lorsqu'il s'agit de poésie barbare ou païenne). Je ne souhaite pas voir mes poèmes figurer dans une anthologie de poésie hongroise en français, ni en quelque langue que ce soit, car cela ne serait pas digne des poètes qui représentent véritablement l'art lyrique hongrois, – il serait peut-être aussi indigne de moi de prendre place parmi eux en déployant un zèle de circonstance. Cela n'est pas l'expression d'une fausse modestie mais d'une profonde conviction.

Voilà pourquoi je suis au regret de vous faire part de ma décision définitive de n'autoriser la publication d'aucun de mes poèmes dans l'ouvrage que vous avez en chantier.

J'espère que vous passez l'hiver en bonne santé. Nous nous préparons à partir pour l'Europe cet automne, et je serai très heureux de pouvoir vous rencontrer.

Dans cette attente, je vous prie de croire à mon amicale considération.

Sándor MÁRAI
(Traduit par Chantal PHILIPPE)

NewYork,1962 január 19.

Mélyen tisztelt Uram és kedves Barátom,

köszönöm levelét és őszintén sajnálom,hogy a baráti fel-
szólításnak nem tudok eleget tenni.A"Helotti beszéd" ci-
mű rigmosos káromkodást több,mint 12 esztendő előtt irtam:
az akkori idők lelkiállapotában ez a válasz őszinte volt
részemről mindazzal kapcsolatban,ami történt és nem tört-
ént;a verzesetet aztán sokfelé lenyomtatatták,lefordítot-
ták több nyelvre,egyidőben még a kommunisták is kinyomtat-
ták,sőt rádiójukban elmondatták,visszajára forgatva az ér-
telmét,mintha nem ők volnának első személyben okozói an-
nak,hogy a vers írója mindezt rimbe szedte,hanem a csaló-
dás,amely a vándort Nyugaton érte,stb.A vers itt és ott
még mindig megszólal az emigrációban,legutább épen Csi-
csery-Rónay tette lemezre,Szabó Sándor nevű színész szép
előadásában.

De ez a vers nem alkalmas arra,hogy egy anthológiában,a-
mely a magyar költészet válogatott költeményeit mutatja
be a külszrzági olvasónak,francia nyelven:akár bevezető,
akár sereghajtó legyen.~~Magyar költészetében~~.Félreértések-
re adhat alkalmat.

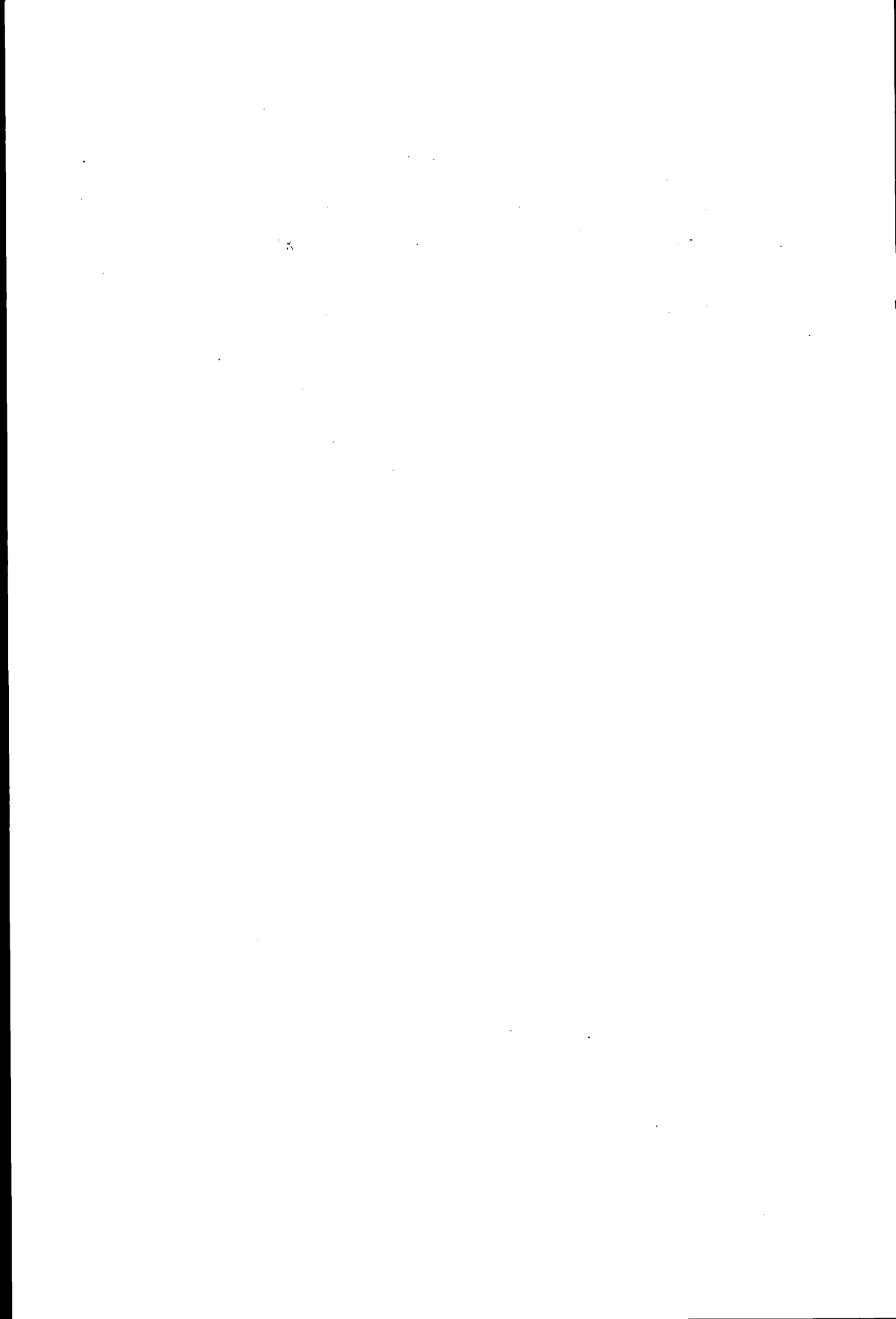
A költő az irodalom különös hierarchiájában magas rangot
visel.Ő a Fejedelem:amikor megszólal,csend lesz a zsvajgő
Parnasszusön.Minden író/és néha a versíró-író/életében
a nyugtalan pillanat,amikor megkérdi önmagától:költő vol-
tam,igazában?Vagy csak verseket irtam?En nem vagyok köl-
tő.Irtam verseket,de soha nem voltam"költő" abban az ér-
telemben,ahogy ezt minden korban értelmezték:tehát"vallá-
sos" értelemben./A költészet mindig"vallásos" vállalko-
zás,akkor is az,ha barbár vagy pogány költészet./Nem ki-
vánok egy francia,vagy másnyelvű magyar versanthológiában
semmiféle versemmel szerepelni,mert ez nem lenne méltó
azokhoz a költőkhöz,akik valóságosan képviselik a magyar
lirát, - és talán hozzá,sem,ha alkalmi iparkodással hozzá-
törleszkednék az ő műveikhez.Mindezt nem hamis szerény-
ség mondatja,hanem őszinte meggyőződés.

Ezért sajnálom,de változatlanul azt kell mondanom,nem
adhatok engedélyt arra,hogy akármelyik versem a tervezett
gyűjteményben megjelenjék.

Remélem,egészségben töltik a telet.^{Uz} ősszel Európába
készülünk és örülni fogok,ha személyesen megismerhetem.
Őszinte tisztelettel és barátsággal köszönti

igaz hive:

Micskai Sándor



Atelier de traduction



Attila JÓZSEF (1936)

Tu as fait de moi un enfant

Tu as fait de moi un enfant. C'est en vain
que m'ont fait grandir trente hivers de tourment
Je ne sais pas marcher ni être assis tranquille
c'est vers toi que m'entraînent mes membres qui se débattent

Je te tiens entre mes dents, comme un chien son petit,
et je m'enfuirais de peur qu'on ne t'étrangle.
Chaque instant m'accable du souvenir des années qui ont brisé ma vie.

Nourris-moi, j'ai faim. Borde-moi, je gèle
Je suis bête, occupe-toi de moi.
Ton absence me transperce comme un courant d'air la maison.
Parle, ma peur s'éloignera.

Tu m'as regardé et j'ai su tout dire.
Tu m'as écouté et les mots m'ont manqué.
Fais que je ne sois pas si implacable,
et que je sache vivre et mourir par moi-même!

Ma mère m'a chassé. Je me suis couché sur le seuil.
J'aurais voulu me cacher en moi-même. Impossible.
Sous moi la pierre et le vide au-dessus.
Dormir! C'est à ta porte que je viens frapper.

Ils sont nombreux ceux qui comme moi vivent, insensibles,
et dont les yeux pourtant ruissellent de larmes.
Je t'aime beaucoup, parce que tu m'as appris
à m'aimer aussi beaucoup.

(Adaptation de Chantal PHILIPPE)

Lajos NAGY

(Traduction de Joëlle DUFEUILLY)

Juillet 1930

Sur le boulevard, un homme s'assoit sur un banc, incapable de faire un pas de plus. Il est épuisé, il a froid; livide, il s'écroule à demi évanoui. Cela fait des mois qu'il est sans travail.

A l'angle de la rue Wesselényi et de la rue Klauzál une femme s'appuie contre un mur et se met à pleurer. Pour la seconde fois, son mari l'a frappée. Après lui avoir assené un coup de poing, il l'a projetée contre le mur. Ensuite, il s'est mis à l'insulter: "Sale charogne, ne remets plus jamais les pieds ici".

Sur le boulevard Rákóczi, une ambulance file à grand train, car dans la rue Vas, une bonne s'est jetée du troisième étage. Elle est étendue au milieu du trottoir, encore en vie.

Mór Weisz, de chez Baumfeld et Cie vient d'être licencié. Il a cinq enfants. Le salaire de Antal Kapor est passé de cent pengős à quatre-vingts. "Si cela ne vous convient pas, vous pouvez partir, des milliers de gens prendront votre place, même pour soixante-dix pengős".

Boulevard József, un jeune homme se retourne sur une femme aux formes généreuses. Il la suit du regard, jusqu'à ce que ses yeux s'épuisent; la regarder, c'est tout ce qu'il peut faire. Il n'a ni argent, ni costume, ni situation et pourtant il aime les jolies femmes. Bien sûr c'est en vain qu'il la regarde, elle et toutes les autres. Si, au moins une fois dans l'année, il pouvait connaître un petit plaisir... Il va bientôt flétrir, comme les feuilles des arbres en automne.

Un ouvrier de vingt-sept ans est assis dans une cellule sombre. Condamné à cinq ans, il n'a purgé que trois mois. Soudain une idée le traverse, une idée qui le réjouit: il va se jeter la tête contre le mur, afin de briser en même temps que son crâne l'inexprimable souffrance qui burine, cisèle, martèle, désagrège son cerveau. Plutôt en finir tout de suite que d'attendre encore un an...

Dans un appartement en sous-sol, un bébé pleure depuis déjà deux jours. Son visage, de blanc est devenu jaune, puis de vert est passé à lilas. Les larmes de la mère se sont tariées. Elle prie à genoux à côté de son enfant. Il est écrit que dieu vient au secours des enfants, mais s'il meurt, pense-t-elle, au moins ne souffrira-t-il plus.

Le docteur Szekeres, après avoir signé un contrat avec Sarma a été, en l'espace de quelques mois dépouillé de tous ses biens. La victime est désormais condamnée à mendier. Sans guère de succès.

Un garçon aux vêtements un peu râpés, le dos voûté, fait les cent pas devant une maison, le cœur battant. Il attend Ilonka. celle-ci est en retard car son patron vient de la convoquer. "Ma chère Ilonka, j'augmente votre salaire de cinquante pengős. Mais soyez plus raisonnable, ma petite Ilonka, et ne faites plus tant la méchante avec moi".

Au 42 de la rue Kazár, un homme est à l'agonie. Il va mourir de faim. Non pas qu'il n'ait rien mangé, mais il mange si peu et depuis si longtemps. Un léger courant d'air, une petite infection, ou Dieu sait quoi, quelque chose de tout à fait bénin lui a fait attraper une néphrite et ce matin, il est clair qu'il ne passera pas la journée.

L'entreprise Memesser et Gurnewald a annoncé ce matin le licenciement de douze cadres et de soixante-dix ouvriers, plus une baisse de salaire de 30% pour le personnel restant.

Le ministre a déclaré au Parlement que face au cucurbitus spireux, il fallait agir avec la plus grande fermeté. Le gendarme arme déjà sa baïonnette, le bourreau lisse sa corde.

Une femme a porté plainte à la police parce qu'un homme avait osé l'accoster, alors que, vu l'état de ses chaussures, il n'avait, de toute évidence pas d'argent.

Le chef du parti social-démocrate, le visage rouge de colère a tapé du poing sur la table, puis s'est écrié: "Il est grand temps que les nantis fassent quelque chose". Là-dessus, les nantis ont beaucoup ri, trouvant la plaisanterie savoureuse.

Et pendant ce temps-là le prix de la viande baisse tandis que celui des denrées de première nécessité augmente, les maçons déjeunent d'un cornichon et d'une tranche de pain, un "Monsieur" offre cinq cents pengős à une femme pour une rencontre amoureuse, une "Dame" commande trois robes et, une fois son travail achevé, repart dans sa voiture. A Lisbonne, un enseignant déclare à soixante-dix enfants que le soldat portugais est le plus courageux du monde. Deux mille dockers se mettent en grève. A Tolède, un professeur déclare à soixante-dix adolescents que le paysan espagnol est le plus intelligent du monde. Edgar Kesselman, dans une affaire qui a provoqué un million de perte pour trois cents personnes, a, quant à lui, gagné deux cent mille marks. Il eut été décent qu'il en rembourse au moins cinquante mille. A Laichbach, le curé prêche dans son église: "Heureux sont les pauvres car le ciel leur appartiendra", quelque part un homme bredouille à un autre: "Je suis votre serviteur, Monseigneur", une paysanne coupe son lait avec de l'eau, Protogerv vient d'abattre Nyemigorov, la page d'un journal a été saisie, elle annonçait que le temps se dégradait d'année en année...

Et encore des dizaines et des centaines et des milliers et des dizaines de milliers. Des millions, des billions. Quelqu'un prétend qu'il faudrait écrire tout cela en lettres de feu et l'envoyer à Dieu le Père. Les lamentations ont envahi la planète. Un jeune homme, portant lunettes assure, avec un doux sourire que tout va merveilleusement bien, que l'on ne peut rêver de monde meilleur.

Et moi, au même moment, à midi, dans la chaleur, dans la poussière, dans la puanteur, au plus profond de la dépression, j'arpente la "Rue Vieille" en direction de la "Rue de l'Usine". Tout à coup, un cri: une voix rauque, presque un râle qui se répète deux à trois fois. Puis, très vite une phrase se distingue nettement:

"Attrapez-le! Attrapez-le!"

Au plus fort de la dépression, à midi, et par cette chaleur, une telle exhortation a de quoi agacer. Qu'est-ce qu'il hurle le bougre! Comme si on était en train de l'égorger. S'il avait été renversé par une voiture et gisait sur la chaussée, on pourrait encore lui pardonner.

Mais il ne s'agit guère de cela! Des gens s'arrêtent, se retournent, certains prennent leur élan et se mettent à courir. Qu'est-ce que cela veut dire? Je m'en doute un peu. Ou plutôt je le sais déjà très bien.

Car voici qu'apparaît à l'angle de la rue un petit bourgeois bedonnant au visage rougeaud. Tout excité, il réitère son appel, puis, ébahi contemple la "Rue de l'Usine". Ses yeux exorbités suivent avec stupéfaction le spectacle qui s'offre à lui. Une quinzaine d'hommes, composée en grande partie de prolétaires en haillons marche dans sa direction.

Et voici qu'ils attrapent celui qui marche en tête. Un homme l'empoigne, trois le saisissent, les autres l'encerclent et le traînent.

Un homme, qui de toute évidence ne possède pas de maison et ne jouit pas d'un salaire mensuel de mille pengós, un homme avait peut-être volé quelques chose au petit bourgeois. Peut-être pas. Peut-être défendait-il seulement son bien. Peut-être avait-il eu un mot désobligeant. Qui peut savoir? Et qu'importe. Le petit bourgeois avait parlé. Il avait donné ses instructions à tous ceux qui pouvaient l'entendre: Attrapez-le! Et ils avaient obéi. Ils s'étaient lancés à la poursuite du brigand, l'avaient pourchassé, attrapé et d'un air triomphant l'avaient traîné jusqu'au petit bourgeois.

Voilà Monsieur!

Zsuzsa KAPECZ

(Traduction de Patricia MONCORGÉ et Vincent MERCAT)

Le chat

Je passe tous les jours sous le fleuve. Seulement deux fois les jours calmes, mais il arrive aussi que je fasse le trajet quatre, voire six fois. Tandis qu'en bas, déjà enfermé dans la lumière blafarde, dénaturée, je regarde les corps s'entrechoquant, les têtes ballottées par la houle du mouvement – un peu hébété, un peu lointain comme si je n'étais pas vraiment là où je suis, comme si ma vie n'était liée qu'accidentellement à celle des autres, tout comme les wagons accolés les uns aux autres, cahotant dans un même rythme, parmi lesquels peu importe celui où je me trouve une place et dont les numéros aux éclats métalliques ne se suivent jamais dans aucun ordre – tandis qu'une odeur de caoutchouc brûlé s'infiltré par les portes qui se referment, tandis qu'un perpétuel courant d'air soulève la saleté, je m'imagine toujours le remous du fleuve, le contact, le goût, l'odeur des eaux de l'aube et du crépuscule se pressant parmi les souvenirs d'enfance, les souvenirs lointains.

L'imagination est livrée peu de temps à elle-même car la rame ne reste dans le lit du fleuve que l'espace d'une station. Je descends généralement à l'arrêt suivant; je suis un voyageur d'aspect quelconque parmi les autres voyageurs; mon âge, mon sexe, mon nom ont si peu d'importance, ici, dans ces profondeurs, tandis que l'escalator me hisse hors du vide parmi la foule progressant lentement. Là-haut, une des places les plus laides, les plus désordonnées du quartier m'accueille; tout s'y entasse pêle-mêle, rails, pylônes, véhicules, petits magasins de toutes sortes, une fontaine surplombée d'une sculpture aux traits violents, avec son corps austère de métal. L'hiver, une cloche de fumée s'abat sur les maisons, l'été, les odeurs fortes du marché voisin arrivent par vagues successives.

Les nuits clémentes, des clochards dorment autour de la fontaine, quelques hommes ivres traînent devant l'entrée du métro. Le verre brisé, les restes de nourriture rejetés, des mégots et du papier journal se déposent et recouvrent l'asphalte. Aux alentours, même l'herbe est défraîchie, les feuilles des arbres sont flétries et poussiéreuses, le vert s'est retiré du paysage. Il n'est pas possible de s'habituer à cette couche grise omniprésente, les hommes peu à peu s'y fondent. Dans la ville, il n'y a qu'un seul être vraiment pur, la folle. Quand elle est assise sur un des bancs de la place, dans une distance soigneusement mesurée de tout le monde, elle ressemble, dans son manteau blanc immaculé, dans ses gants blancs, à une île dont l'accès serait interdit. Elle ne parle à personne, si on lui adresse la parole, elle ne répond pas, comme si les mots étaient contaminés. Elle a toujours sur elle, dans un petit sac en plastique, une éponge et un chiffon et avant de s'asseoir, elle nettoie chaque parcelle de son banc.

Ce jour-là, dans les anneaux du fleuve et de la terre, dans les profondeurs, une impression particulière mêlait à l'odeur de renfermé une exhalaison plus forte encore, celle de la mort. C'était l'automne, bientôt la Toussaint. La fascination de ce qui tombe en poussière était dans l'air et dans les cœurs. Les corps se pressaient contre les corps, en sueur, presque immobiles, avec une irritation étouffée. Je ne bronchais pas non plus, je supportais la promiscuité des inconnus et n'essayais pas de me frayer un passage pour pouvoir éventuellement m'asseoir car mon esprit était ailleurs. J'emportais avec moi, du centre de la ville, la vision d'une autre place d'où j'étais descendu en hâte dans la station de métro, par les escaliers glissants. Le soir tombait déjà, l'image se tissait un peu comme la trame vivante d'une toile parcourue d'obscurité, de pénombre et de petites lumières errantes. A l'entrée du vieux temple, les hommes s'inclinaient devant le crucifix de pierre abîmé, des chrysanthèmes blancs et des cierges à la main. Je ne pouvais pas voir le visage de la statue, son corps et sa tête se perdaient dans l'obscurité grandissante mais, à ses pieds, les cierges fraîchement allumés se multipliaient comme de petites étoiles scintillantes. Le vent soufflait fort et les flammes vacillaient, aussi soumises que jadis les âmes de ceux pour qui maintenant elles luisaient et dont elles évoquaient la mémoire. Dans mes souvenirs, des dieux adorés étaient apparus il y avait des milliers d'années, j'avais vu leur effigie dans de vieux livres annonçant la sagesse et d'après leur histoire, c'était avec des chants et des tintements de clochettes que bougies et poupées de cire avaient brûlé sur les autels ancestraux. Les guides et les sauveurs des âmes, qui déploient leurs ailes au-dessus de nous et nous conduisent dans la lumière au-delà des portes du ciel, ont plusieurs fois changé leur forme mais la confiance débordante à leur égard, les cierges et les offrandes, depuis la nuit des temps, sont restés les mêmes.

Je m'étais égaré fortuitement sur la place du temple et restais là, impuissant, à observer le deuil de gens inconnus. Je commençais alors déjà à soupçonner quelque chose, pourtant le mirage qui me retenait ici ne donnait cadre qu'à une photographie ou à un tableau fictif et non à des sentiments. Quand ensuite, je traversais le fleuve et parvins de nouveau à la surface, dans l'étreinte de l'autre place, j'aperçus la folle. Il faisait déjà complètement nuit, une petite grêle tombait du ciel en voltigeant, il était possible de sentir à travers l'asphalte que la terre était gelée. La femme était assise, solitaire, dans les rayons incertains des lampadaires, le pan de son manteau blanc luisait presque, le vent l'agitait sauvagement. La femme ne se préoccupait pas du froid, elle était tranquillement assise, la taille droite, impassible. Elle ressemblait à une petite statue aux pieds des plus grandes et lorsque je passais près d'elle, une expression un peu compatissante, un peu méchante transperça sur son visage, quelque chose comme si elle savait qu'elle avait une mission, mais que pour l'accomplir il ne lui fallait même pas lever le petit doigt. Des images se pressèrent à nouveau dans mes souvenirs, les avertissements d'un peintre visionnaire qui luttait sur ses toiles avec des anges armés de couteaux et des saints déchus, car il en savait trop sur le monde pour croire que l'innocence pût être préservée et qu'il eût peut-être même convenu de la récompenser.

La femme se tenait assise sur le banc, digne, presque fière; bien qu'elle ne tînt pas de couteau dans la main, mais un cabas en plastique délavé et bien qu'elle ne fût pas enveloppée d'un nuage blanc, mais seulement d'un manteau lavé jusqu'à l'usure, elle était quand même, à mes yeux, l'ange sans passion de la mort attendant en silence. Soudain, tandis que je passais près du banc, je perçus clairement qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, quelque chose qui n'allait vraiment pas avec cette ville; cela, je me le rappelais parfaitement par la suite, c'était précisément à ce moment-là que je ressentis la menace, je la lus dans le regard à la fois soupçonneux et méfiant de la femme, et non plus tard, lorsque je tournai au coin de la rue et qu'à quelques pas du bistrot, je vis le chat titubant.

On m'arrêta encore au milieu de la place. Un petit garçon avec un bonnet de laine vint à moi, il me toisa d'un regard las et me glissa un bout de papier dans la main. Un texte reproduit de façon artisanale y était inscrit d'une écriture malhabile: "Chaque fois que j'ai à dire la parole, je dois crier et proclamer: violence et ruine. La parole de Yahvé a été pour moi opprobre et raillerie, tout le jour, alors c'était en mon cœur comme un feu dévorant, enfermé dans mes os. Je m'épuisais à le contenir, je ne pouvais le supporter..." Au dos de la feuille, on y avait griffonné au crayon, avec des lettres enfantines: "Que cet homme soit pareil aux villes que Yahvé a renversées sans pitié". Je me retournai et fis quelques pas, désorienté, pour demander à l'enfant à quelle secte il appartenait. Je ne le vis nulle part. Près du lampadaire, une musique de kermesse hurlait, des femmes aux foulards bariolés vendaient dans leur panier des œillets aux couleurs impossibles, des jeunes en blouson de cuir traînaient près du kiosque à journaux, plus loin deux hommes saouls en frappaient un troisième. Je venais d'atteindre l'autre côté de la place, quand j'aperçus le vieux prophète, qui faisait partie du quartier de la même façon que la folle. Sa silhouette décharnée était dissimulée dans une veste noire, sa barbe atteignait presque son ventre et il trimbalait un immense pan de carton à la manière des hommes sandwiches. J'aurais aimé lire ce qu'il y avait pour le coup sur la pancarte fixée sur son dos, mais le vieux s'appuyait contre le mur et il jetait des regards tantôt méprisants, tantôt furieux sur les gens qui riaient bruyamment en passant près de lui sur le trottoir. Soudain, il leva son poing et l'agita vers moi, sa barbe se souleva et à la lumière des néons, un mot brilla sur le carton: "Dieu". Je regardais encore un instant aux alentours si, par hasard, le garçon au bonnet n'était pas avec le vieux, mais l'enfant avait disparu sans laisser de traces.

La silhouette du vieux prophète se perdit peu à peu dans l'obscurité tandis que je m'en éloignais. Sur cette place aussi se trouvait un temple, morne, pesant comme la religion de ceux qui l'avaient bâti. Au sommet du clocher, on pouvait à peine distinguer la croix, un brouillard oppressant la recouvrait. Il me vint à l'esprit le recueillement, les lumières au pied de la statue du centre ville, qui tremblotaient, puis vacillaient toujours plus sauvagement dans le vent. Non loin de l'endroit du deuil s'élevait une autre sorte de temple, avec ses coupoles sphériques, une autre sorte de fidèles dont la foi était proclamée par les étoiles, mais le jour de la fête du Grand Pardon, la même tristesse se retrouvait dans leurs yeux et dans les yeux de ces hommes qui priaient au pied du crucifix en pierre. Aucune croix fière ne brillait au

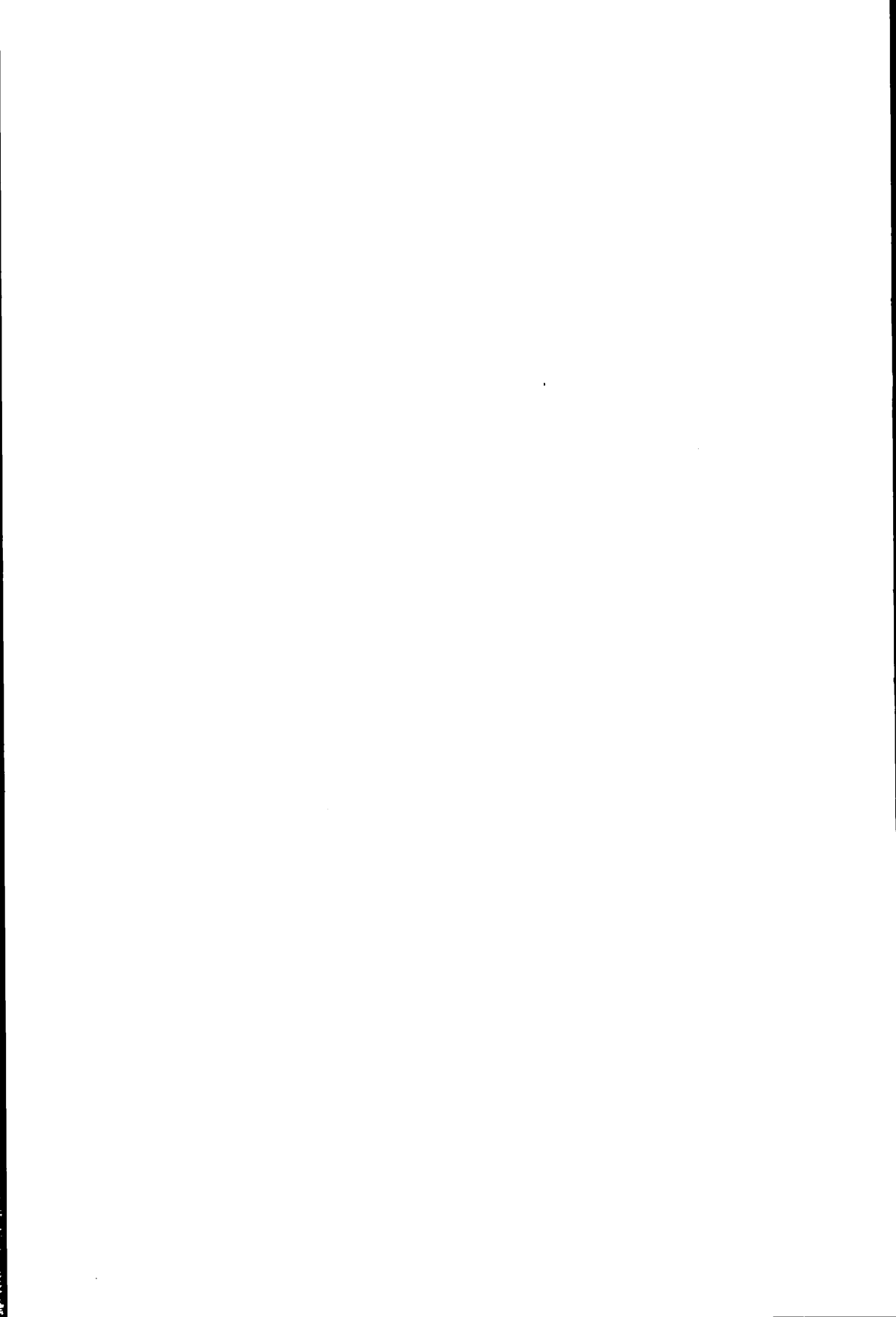
sommet des coupoles; sous le bouclier protecteur de la nuit, des mains perfides et agiles avaient, certes, dessiné des croix sur les murs du temple, tout autour, mais pas les croix de l'amour, celles de la haine, pervertissant et profanant un ancien symbole qui autrefois, à l'âge d'or, montrait l'éternité, la roue du monde qui tourne sans fin. Ce signe ressemblait tout autant à un homme agenouillé dans la piété qu'à celui qui s'agenouille dans la servitude, comme si la même main avait toujours réparti la bénédiction et la malédiction.

J'abandonnai également l'autre côté de la place et tournai dans une petite rue pavée où la puanteur des gaz d'échappement et les relents de bistrot me saisirent brusquement. A l'entrée du débit de boissons, un escalier aux marches glissantes et cassées s'enfonçait dans un vacarme qui aurait pu provenir tout droit de l'enfer. En bas, dans l'antré éclairée, dans la lumière jaunâtre des lampes, il ne se trouvait pas un seul beau visage, pas un seul corps svelte, désirable, pas un seul geste qui aurait pu laisser briller une dignité humaine. Les silhouettes déguenillées titubaient ici et là, sans pensée et sans intention. Ils avaient tous l'air de poupées de cires monstrueuses, que l'on aurait placées, comme des sacrifices insensés, sur l'autel du dieu éternel de l'alcool. Leur esprit avait sombré, leurs jours s'étaient consumés, leur regard était éteint, vide comme leur vie.

La tête baissée, je poursuivis mon chemin, vers l'arrêt d'autobus. Lorsque je relevai les yeux, je remarquai quelque chose de tout à fait particulier, qui aurait pu sembler au premier coup d'œil ridicule; c'était tout de même plutôt saisissant. Un chevalier bardé de fer, recroquevillé sur lui-même, avançait à tâtons le long du mur, un monstre étrange ressemblant à un centaure coiffé d'un casque, l'alliage dégénéré du cavalier et du cheval, une vision telle dans la rue sombre qu'elle aurait pu me faire penser que moi aussi j'avais bu. L'animal s'éloigna un peu des maisons, il se dirigea vers la chaussée et dans la lumière des néons, l'étroit cylindre de métal qu'on lui avait enfoncé sur la tête brilla. C'était un petit récipient en aluminium, servant à mesurer le vin, on l'avait si ingénieusement fixé sur la gueule du chat qu'il ne pouvait s'en libérer. Avec un instinct extraordinaire, il déambulait aveugle et sourd entre les voitures et chaque fois que je me baissais pour l'aider, il s'écartait d'un bond. Soudain, il se mit à courir, se faufila entre les barreaux d'une des portes cadenassées du marché; son cliquetis s'éteignit peu à peu, tandis qu'il disparaissait entre les baraques sombres.

Je restai de l'autre côté de la grille et j'implorai celui qui tenait en son pouvoir l'âme de tout vivant et le souffle de toute chair. Puis, lentement, je rebroussai chemin. Des restes de légumes et quelques cartons jonchaient les bords de la chaussée, je trébuchai et me cognai contre le mur. Et dans nos ténèbres aveugles, nous tâtonnons et titubons comme l'homme saoul ? Le réveil – il est vrai – provoque d'insupportables souffrances.

Résumés



Sándor ALBERT

Formális megfelelés és szövegekvivalencia

(Egy ige összehasonlító elemzése a szótárban és a szövegben)

A cikk az "Egy gondolat bánt engemet" című Petőfi-vers 11 francia nyelvű fordításának összehasonlító elemzése nyomán mutatja ki a különbséget lexikális (formális) megfelelés és szövegekvivalens között. A vers francia nyelvű fordításaiban ugyanis a *bánt* ige visszaadására a különböző fordítók egyetlen esetben sem használták fel a kétnyelvű szótárak által megadott formális megfelelők egyikét sem, hanem minden esetben más szemantikájú igéket alkalmaztak. A cikk azt a feltevést szeretné alátámasztani, hogy a szövegekvivalencia létrehozása nem úgy történik, hogy a fordítók feltétlenül kiválasztanak egyet a szótár által megadott formális megfelelők közül, hanem – a szöveg egészének elemzése alapján – más utakon jutnak el a megfelelőnek vélt ekvivalens megtalálásához. Ezért a szöveg, a *discours* szintjén olyan lexikális elemek is ekvivalens viszonyba kerülhetnek egymással, amelyek a kód, a *langue* szintjén nem (mindig) feleltethetők meg egymásnak.

Charles ZAREMBA

Az irodalmi fordítás nyelvészeti problémái

A szerző különböző fordításelméletek helytállóságának vizsgálata eredményeképpen arra a megállapításra jut, hogy nem kizárólag egyik nyelvből fordítunk egy másikra, hanem egy világot próbálunk meg ilyenkor átültetni egy másik világba. A gondolatmenete megvilágítása érdekében néhány példát hoz föl a szókészlet és a morfológia köréből, melyekkel személyesen is találkozott a magyar irodalomból franciára való fordítás során, s amelyeket általános érvényűeknek tart. A stílus problémáját a feltételezett befogadó közeg szemszögéből vizsgálja, ebből a nézőpontból veszi szemügyre a kiadói szerkesztő ítéletét, mely sokszor a "szép franciaság" mítoszában alapszik.

Margit VÁGÁSI

A fordítás nyelvészeti kérdései

A cikk szerzője a fordítás grammatikai szempontú megközelítésével az egyik nyelvben meglévő, a másikban hiányzó grammatikai kategóriával kapcsolatos fordítási problematikára kíván rámutatni. Francia–magyar nyelvi vonatkozásban a fordítási ekvivalencia kérdéséhez kíván adalékkal szolgálni a francia részről névelős főnévi csoport és magyar nyelvi megfelelőinek összetető elemzése alapján.

Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN

Kettőztetés a magyar nyelvben: fordítási problémák

A szó- vagy töismétlésből származó ún. kettőztetés nem kellően feltárt területe a magyar nyelvnek, pedig igen gyakori jelenség, hogy egy összetett szóban az utótag az előtagot alkotó szónak változatlan vagy némileg változott megismétlése.

A szerző az ilyen összetett szavak egy meghatározott csoportját, a határozói értékű, "minősítő" ikerítéseket vizsgálja (például: olykor-olykor, néha-néha, egyszer-egyszer, alig-alig, már-már). Cikkében részletesen kitér arra, miként adható vissza árnyaltan ezek jelentése franciául.

Georges KASSAI

Fordítás és euritmia

A magyarból franciára fordított szövegek általában hosszabbak az eredetiéknél. Ennek egyik oka a mondat átrendeződése: a francia ritmus megköveteli, hogy a mondat végén elhelyezkedő szavak és tagok hosszabbak és szemantikailag jelentősebbek legyenek a mondat elején lévőkénél.

Ennek az elvnek a szolgálatában áll a francia ún. "perifrasztkus" ige is. A magyar hangsúlyban rejlő jelentést a francia ige gyakran *szavakkal* fejt ki.

Tamás SZENDE

Fordítás és lexikográfia

A szótárírás a fordítás sajátos alfaja: e tevékenység bemutatására, elemzésére vállalkozik a cikkíró, aki 1991 óta irányítja az új magyar–francia szótár munkálatait.

Egyebek mellett leszögezi: az alkalmazott számítógépes programok a lehetséges kombinációk egy részét rögzítik csupán; az élő nyelvek sokrétűsége és gazdagsága folytán a szócikkek elektronikus szerkesztése nem válhat gépies munkává. A szerző példák segítségével azt is megvizsgálja, miként érvényesül a szótári fordításban a tartalmi, formai és hangulati hűség hármas elve.

André KARÁTSON

Gyergyai Albert – tegnap és ma

A radikális polgárság nyitott szellemének hordozójaként ismert századeleji nyugatos mozgalmat a zsdánovizmus magyar helytartói nagyon rossz szemmel nézték. Márpedig az ötvenes években a felsőoktatásban Gyergyai Albert által terjesztett tanok a nyugatos minőség szolgálatában hirdetett hittételek gyanánt hangzottak. Gyergyai Albert, aki franciás és germanista képzésben egyformán részesült, a marxista teleológiával szemben egy személyes teleológiát alakított ki, amely abban állt, hogy

a francia irodalom tökéletes megoldásaiban a Németország felvilágosult romantikája (Kant, Goethe, Schiller) magas eszmeiségének ihletét kereste. Az irodalom eszményi köztársasága álmának bővületében, irodalmárok nemzedékeibe plántálta az irodalom társadalmi szerepével kapcsolatban megfogalmazott igényes elgondolásait, és a művészet ma is nagyon időszerű demokratikus koncepcióját.

Judit KARAFIÁTH

Gyergyai Albert és a kortárs francia irodalom

Gyergyai Albert hittérítői buzgalommal fáradozott azon, hogy esszéivel, kritikáival és könyvismertetéseivel a kortárs francia irodalmat a magyar olvasókhoz közelebb vigye. E célt szolgálták fordításai is: számos jeles francia mű magyar szövegét neki köszönhetjük. Gyergyai szinte társszerzővé lépett elő egyes fordításaiban, s noha hite és nyilatkozatai szerint hűséggel és alázattal szolgált az eredeti szöveget, egyénisége mégis erősebbnek bizonyult, és rányomta bélyegét az idegen szerző szövegére. A cikk Gyergyai Albert műfordítói tevékenységét Marcel Proust és Albert Camus magyarra áttüzetett regényeinek példájával kívánja bemutatni.

Erzsébet HANUS

Az első francia nyelvű cikk a magyar irodalomról: Mercure Etranger 1813

A magyar irodalom állandó kérdése, hogyan, mennyiben tartozik a világirodalomhoz, ismerik-e külföldön, Franciaországban. Az első cikksorozat, mely hazánk irodalmát is bemutatja, Charles de Bérny álnéven Batsányi János (1763–1845) tollából származik. Az 1813-as év múltával a magyar irodalom azonban továbbra is ismeretlen marad a francia közönség számára, mint ahogyan azt megelőzően is volt. Egészen az 1848–49-et követő emigrációs hullámig kell várni, hogy a francia közönséget érdekelje Magyarország és irodalmunk. Jelen írás a Mercure Etranger-beli cikkeket elemzi, rámutatván jelentőségükre és Batsányi úttörő szerepére a magyar irodalom franciaországi megismertetésében.

János KOROMPAY H.

Az első Baudelaire-fordítás kritikátörténeti előzményei Magyarországon

Arany János nemzedéke ismerte Baudelaire költészetének és költészetfelfogásának fejlődéstörténeti előzményeit, maga Arany pedig ismerte és folyóiratában ismertette a francia konzervatív kritika róla adott jellemzését és elutasító értékítéletét. Kertbeny személyes kapcsolata fontos szerepet tölthetett volna be a közvetítésben, az eredeti szövegek azonban nem általa, hanem Hegedűs Sándor – szintén franciából fordított – cikkének köszönhetően voltak először olvashatók magyar napilapban. A kritikai életben bekövetkezett nemzedékváltás körüli viták elvi

szempontból képviseltek lényeges újdonságokat Reviczky 1886-ban megjelent *L'Examen de minuit*-fordítása előtt.

Henri TOULOUZE

Egy párizsi esemény 1883-ban: a nagy magyar küldöttség

1883-ban a magyar Írók és Művészek Szövetsége elhatározta, hogy tagjai számára párizsi utazást szervez. A XIX. század végének európai geopolitikai összefüggésrendszerében ez az utazás viták forrását képezi a megvalósulás előtt a francia sajtóban éppúgy, mint Magyarországon. Madame Juliette Adamnak és magyarbarát körének ösztönzésére az ügy nagyfontosságú eseménnyé alakul át a francia–magyar kulturális kapcsolatok keretében. A Victor Hugóval való találkozás az orgonapontja ezeknek a napoknak. Ide vezethető vissza egy sor későbbi budapesti vagy párizsi irodalmi találkozás, egészen a századfordulóig bezárólag.

Catherine HOREL

A Millenniumi ünnepek Magyarországon, Franciaországból nézve

A Millenniumi ünnepek Magyarország számára alkalmul szolgáltak arra, hogy bemutassák egy fiatal és dinamikus nemzet teljesítményeit. Szigorú, dinasztikus keretek között, mindazonáltal növekvő fontosságról árulkodnak, amelyre az ország Ausztriával való kapcsolatában szert tett. De a francia diplomaták jól látják a magyar királyság ellentmondásait is. Amikor részletesen beszámolnak a ceremóniákról, akkor nem hallgatják el a nemzetiségek ellenséges reakcióit a magyar állammal szemben, amely homogén ország képét kívánja kialakítani a külvilág előtt.

A francia sajtó elsősorban a Kiállítással foglalkozik. Viszont számos közlemény hangsúlyozza a megemlékezés kiemelten politikai jellegét és a nemzetiségi kérdést állítják előtérbe. Egyes szerzők leleplező szándékkal szólnak a Millenniumról, mint a magyarosítási politika új változatáról. Végül is a Millenniumi ünnepek Magyarország modernségének és az ország által elért fejlődésnek a bizonyítékaként jelennek meg, egyben azonban lappangó feszültségekről is árulkodnak.

Kálmán BENDA

A nagyenyedi kollégium, az erdélyi tudományosság bölcsője: Kőrösi Csoma Sándor példája

Erdély aranykorának nemzetközileg is igen nagy tekintélyű fejedelme, Bethlen Gábor alapította 1622-ben Gyulafehérvárott azt a kollégiumot, mely az 1660-as tatár pusztítást követően Nagyenyeden folytatta tevékenységét. Kezdetől fogva feladatai közé tartozott az oktatás s a nevelés (különös tekintettel a világi és a kálvinista egyházi értelmiség képzésére) valamint az oktatással szoros kapcsolatban álló tudományos tevékenység kibontakoztatása. A XVII–XVIII. században a hallgatói

létszám folyamatosan növekedett, s az erdélyi társadalom valamennyi rétege képviseltette magát. Nagyenyed az európai vérkeringésben él, s a fejedelemség vitathatatlan kulturális központja lett, méltó ahhoz a szerephez, amit az erdélyi állam játszott a XVII. századi Európában. A magas színvonalú oktatás szilárd tudományos alapokkal látta el a nagyenyedi intézmény hallgatóit, melyek lehetővé tették, hogy olyan tudósok szülessenek ebből a körből, mint Kőrösi Csoma Sándor, minden idők egyik leghíresebb orientalista, a tibetológia megalapítója. A tanulmány, mely a Párizsban szervezett Kőrösi Csoma konferencia nyitó előadásaként hangzott el, bemutatja az intézmény helyét az erdélyi magyar oktatási struktúrában, leírja az oktatás szerkezetét és nemzetközi kapcsolatrendszerét, valamint azt a szellemet, mely a magyar nemzeti ébredésben, a francia forradalom által is közvetített demokratikus eszményekben nyilvánult meg. A magyarság eredetének kutatására Kőrösi Csoma az indítást ebben a környezetben kapta.

Miklós SZABÓ

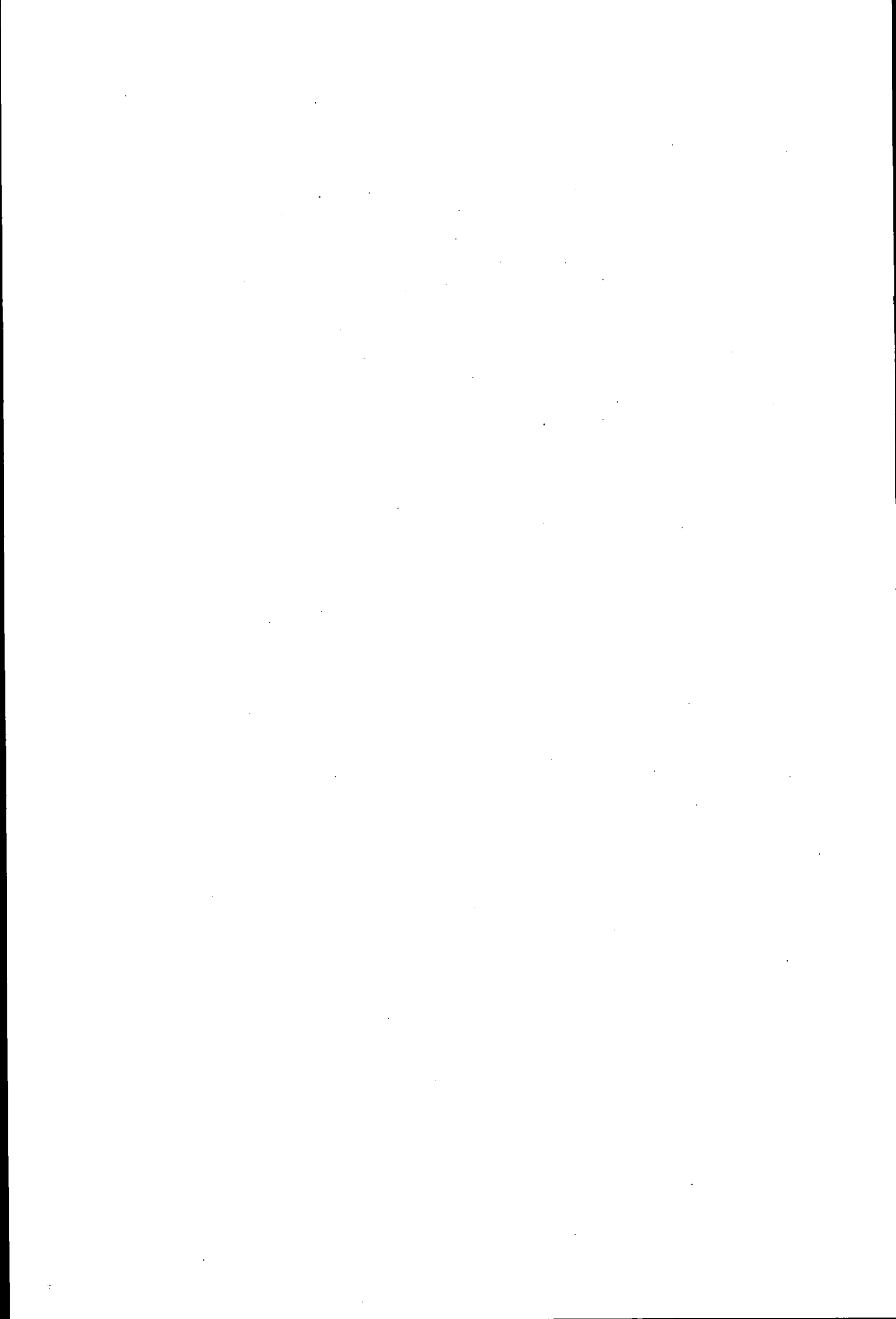
Boisok és haeduusok (Kelták Pannoniában és Galliában)

Julius Caesar a gall háborúról írott emlékiratában megemlékezik a pannóniai és a galliai kelta törzsek szoros kapcsolatáról. A tanulmány ennek a kapcsolatnak a történelmi és kulturális összefüggéseit vizsgálja a régészet és az írott források szembesítése segítségével. Az ókori történetírók tanúbizonyága szerint az i.e. II. században a Közép-Duna-medence nyugati felét a boiok uralták. A tanulmány felvázolja a kelták előtörténetét, azokat a folyamatokat, amelyek pannóniai letelepedésükhöz vezettek. I. e. 60 körül uralmukat megtörték a dákok, s a boiok egy része nyugatra menekült, de a római Pannoniában is számottevő kelta népesség maradt. A szerző számos lelettel dokumentálja a pannóniai kelták Galliába történt vándorlását, s egyúttal rövid áttekintést nyújt a kelta kultúra kutatásának történetéről is, különös tekintettel a magyar és a francia régészek eredményeire.

Christian RINAUDO, Sandra RYVLIN

A magyar bevándorlók Franciaországban: néhány szociológiai sajátosság

E rövid tájékoztató egy hosszabb kutatásnak az ízelítője lehetne. A téma: a huszadik századi négy magyar bevándorlási hullám Franciaországba. A Horthy-korszak volt a "legtermékenyebb", majd az 1945 után és 1956 után érkezők más politikai és társadalmi megfontolásokból települtek le, nem mindig önszántukból, Franciaországban. Ami nem olyan köztudomású, már a nyolcvanas években kezdődött egy új hullám, amely jelentős mértékben Erdélyből származik és a Katolikus missziónál talál szocializációs lehetőséget. Az etnikai-nemzeti identitás pedig mindegyik csoportnál újratereztődik. A *Mi, magyarok* és *les Autres, les Français* között szimbolikus határ húzódik meg.



Megrendelőlap

Alulírott, megrendelem a *Cahiers d'Etudes Hongroises* című folyóirat következő, 1994. év folyamán megjelenő 6. számát 180,- Ft kedvezményes áron,

..... példányban.

Az 6. szám ára a megjelenést követően: 220,- Ft.

A folyóirat megjelent számaiból az alábbiakat rendelem meg 180,- Ft-os áron:

N°1: példányban

N°2: példányban

N°3: példányban

N°4: példányban

N°5: példányban

A megrendelés teljes összege: Ft

Név, keresztnév:

Intézmény:

Cím:

Telefon:

Fax:

Aláírás:

Bon de commande

Je souhaite recevoir régulièrement la série des *Cahiers d'Etudes Hongroises*: un numéro par an, éventuellement complété par un numéro spécial, et bénéficier pour chaque numéro du prix de souscription.

Je verse le montant du prix de souscription du numéro 6 à paraître en 1994, soit 90,- F l'exemplaire (prix après publication : 120,- F)

..... exemplaire(s) à 90,- F:

Commande les numéros déjà parus suivants:

N°1:exemplaire(s) à 90,- F

N°2:exemplaire(s) à 90,- F

N°3:exemplaire(s) à 90,- F

N°4:exemplaire(s) à 90,- F

N°5:exemplaire(s) à 90,- F

Montant total de ma commande:

Nom, prénom:

Institution:

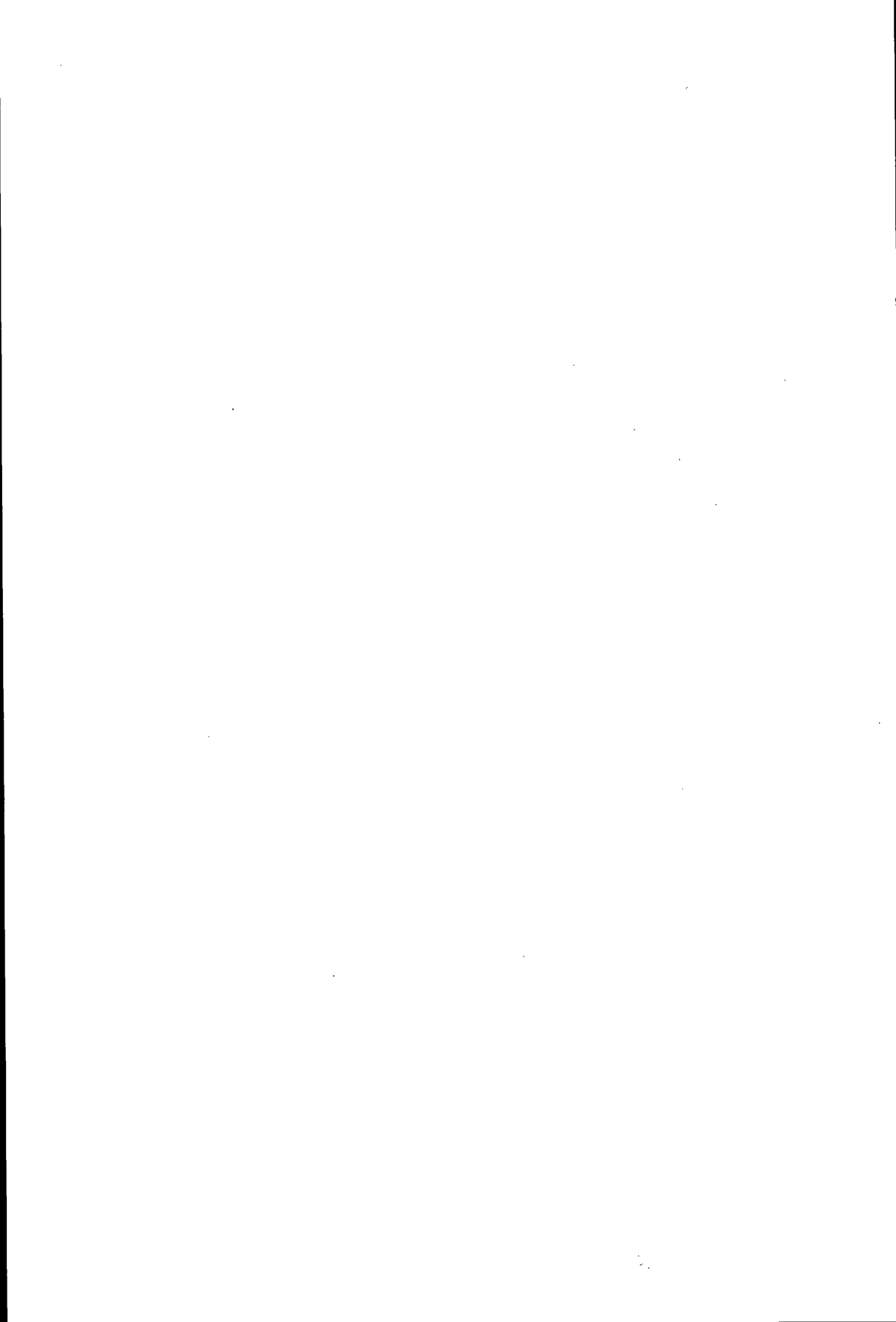
Adresse:

Localité:

Téléphone:

Fax:

Signature:



**Association pour le Développement des Etudes Finno-Ougriennes
2, rue de Lille – 75007 Paris**

Publications de l'A.D.E.F.O.

Les membres de l'A.D.E.F.O. bénéficient d'une remise de 25% sur toutes les publications.

Pour la revue, le versement simultané d'une cotisation et de l'abonnement au volume correspondant entraîne une remise de plus de 40%.

Remise spéciale pour l'achat de la collection, s'adresser au secrétariat.

1. Revue *Etudes Finno-Ougriennes*

*Revue fondée en 1964, placée et consacrée sous le patronage d'éminents spécialistes de divers pays, à l'étude des langues d'origine finno-ougrienne et des peuples qui les parlent, les *Études Finno-Ougriennes* publient, avec la collaboration de nombreux savants étrangers, des travaux relatifs à la linguistique, à la littérature, à l'histoire, à l'ethnologie, à la musicologie etc... On y trouve également une chronique des événements intéressant le monde finno-ougrien et des comptes rendus d'ouvrages concernant le domaine.*

Tomes I à VII épuisés, reproduction en préparation.

Tome VIII (mélanges Sauvageot): 150 F (volume relié).

Tomes IX à XIX: 120 F le volume.

Tome XX: 158 F.

Tome XXI: 128 F.

Tomes XXII, XXIII et XXIV: 140 F.

– Abonnement + cotisation A.D.E.F.O.:

1993 (cotisation + vol.XXV): 230 F, étudiant: 150 F.

2. Collection Bibliothèque Finno-Ougrienne

1. Fanny de Sivers, *Les emprunts suédois en estonien littéraire*: 50 F.
2. *Béla Bartók vivant*. Souvenirs, études et témoignages recueillis par Jean Gergely: 85 F.
3. *Autour du Kalevala*, textes réunis par Georges Cerbelaud-Salagnac: 50 F.

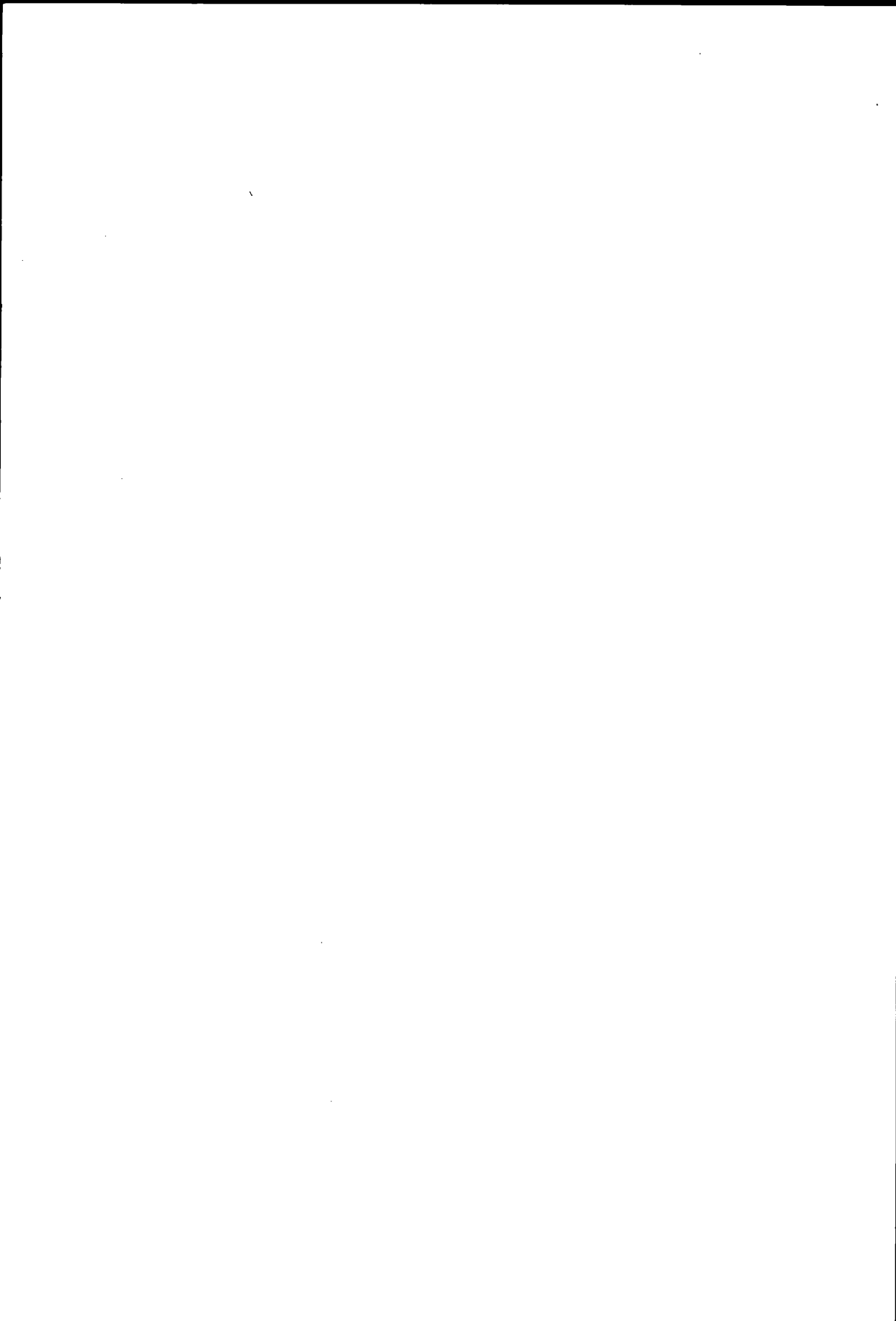
4. *Le monde kalévaléen en France et en Finlande*, avec un regard sur la tradition populaire et l'épopée bretonnes. Actes de colloque réunis par Heikki Kirkinen et Jean Perrot: 120 F.
5. *Regards sur Kosztolányi*. Actes de colloque réunis par Bertrand Boiron: 85 F.
6. *Un chant épique de la prairie*. Autobiographie versifiée d'un poète hongrois du Canada: 160 F.
7. Jean Gergely et Jean Vigué, *Conscience musicale ou conscience humaine? Vie, œuvre et héritage spirituel de Béla Bartók*, édition conjointe avec la revue Musicale, Paris et Akadémiai Kiadó, Budapest: 120 F.
8. *Actes du IVème colloque franco-finlandais de linguistique contrastive*, réunis par Jean Perrot et Elina Suomela: 90 F.

3. Hors collection

Nonanteries. A Aurélien Sauvageot pour son 90ème anniversaire. (Bibliographie de l'œuvre d'Aurélien Sauvageot: ouvrages, traductions articles, avec textes d'hommage): 50 F.

Pour toute commande, s'adresser à l'Association A.D.E.F.O.:
2, rue de Lille, 75007 PARIS.

Librairie dépositaire:
KLINCKSIECK
11, rue de la Sorbonne
75005 PARIS



A nyomdai munkálatokat a László és Tsa BT végezte
Felelős vezető László András



TABLE DES MATIERES

Traduire du hongrois, traduire en hongrois

Tamás SZENDE: Introduction

Sándor ALBERT: Correspondance lexicale et équivalence textuelle

Charles ZAREMBA: Les problèmes linguistiques de la traduction littéraire

Margit VÁGÁSI: Approche linguistique de la traduction

Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN: De quelques formes "dupliquées" en hongrois contemporain

Georges KASSAI, Gilles BELLAMY: Traduction et eurythmie

Tamás SZENDE: Traduction et lexicographie bilingue

André KARÁTSON: Albert Gyergyai - Hier et aujourd'hui

Judit KARAFIÁTH: Gyergyai et la littérature française du XXème siècle

Relations culturelles franco-hongroises au XIXème siècle

Erzsébet HANUS: Le premier article en français sur la littérature hongroise

János KOROMPAY: Les antécédents de la première traduction de Baudelaire

Henri TOULOUZE: Un événement parisien en 1883: la grande délégation hongroise

Catherine HOREL: Les fêtes du Millénaire de la Hongrie vues par la France

Points de vue

Dossier: Autour de l'Histoire de la Transylvanie

Paul GRADVOHL: Présentation

Daniel TOLLET: Compte rendu de l'*Histoire de la Transylvanie*

Béla KÖPECZI: Les débats suscités en France autour de l'*Histoire de la Transylvanie*

Paul GRADVOHL: Les échos roumains de l'*Histoire de la Transylvanie* à Paris et l'attitude des historiens français

Kálmán BENDA: Le Collège de Nagyenyed, à travers l'exemple de Sándor Kőrösi Csoma

Varia

Miklós SZABÓ: Boïens et Héduens (Les Celtes de Pannonie et la Gaule)

Christian RINAUDO et Sandra RYVLIN: L'immigration hongroise en France: quelques caractéristiques sociologiques

Chroniques

Comptes rendus

Documents

Atelier de traduction

Résumés